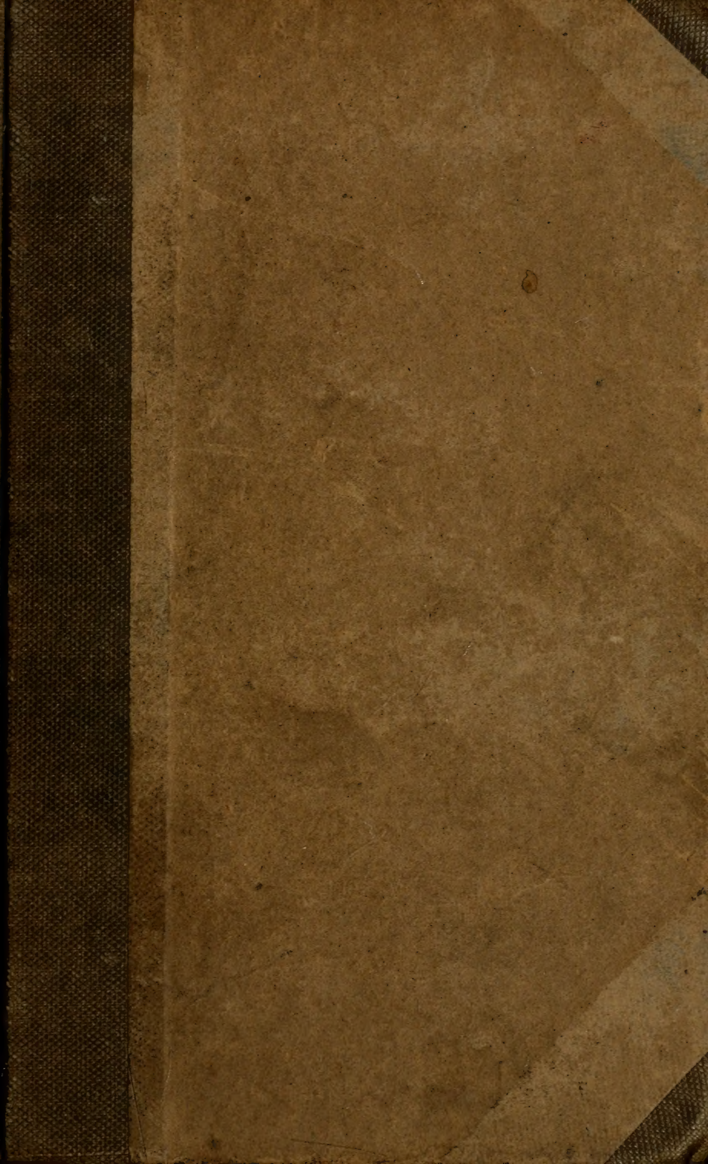


HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE TURQUIE.

DE L'IMPRIMERIE DE ET. IMBERT,

RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N°. 12.



Puisque le ciel le veut montez à ma place sur le trône de nos ancêtres.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE TURQUIE,

DEPUIS SON ORIGINE,
JUSQU'AU 19 OCTOBRE 1821 :

Ouvrage contenant des détails intéressans sur la formation de cet Empire, sur son gouvernement, sur ses guerres étrangères, ses guerres intestines, et ses révolutions ; terminé par le récit des principaux événemens de la guerre actuelle des Grecs contre les Turcs.

Par M. H. LEMAIRE.

A PARIS,
CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 31.

1821.

PRÉFACE.

Jamais livre ne vint peut-être plus à propos que celui que nous publions en ce moment. Chacun a les yeux fixés sur l'empire de Turquie, et en voyant cet empire courir le danger d'être anéanti, désire savoir quelle a été son origine, et comment il s'est élevé peu à peu au degré de puissance où nous l'avons connu : la lutte terrible qui s'est engagée entre les Grecs et les Turcs fait souhaiter non moins vivement d'apprendre, quels ont été, de tous temps, les rapports de ces deux peuples entre eux, et par quels événemens le premier est devenu l'esclave du second. D'un autre côté, il y a long-temps que la jeunesse réclame, sur ce sujet, un livre qui, par ses dimensions et sa clarté, puisse lui être réellement utile.

On ne lui a encore présenté que des ouvrages beaucoup trop longs et trop diffus : elle a besoin, en ce genre, d'un tableau plus concis, et qui, dans un espace moins étendu, lui fasse connaître sous toutes ses faces, le peuple ottoman, si différent de toutes les autres nations, par ses mœurs et les événemens même de son histoire.

C'est ce tableau que nous avons essayé de composer pour l'instruction et l'amusement de tous les âges, d'après un autre, justement estimé, mais qui ne pouvait que gagner à être considérablement réduit.

Faire connaître à nos lecteurs le peuple ottoman, plutôt que les chefs, pour la plupart insignifians, qui l'ont tour à tour gouverné, a été le principal objet de notre travail. Nous avons donné à part la liste chronologique des empereurs turcs, et dans le cours de notre récit nous n'avons cité, de la vie de chacun d'eux, que ce qui

se rattache à des traits caractéristiques de la nation, ou à de grands événemens de son histoire. Nous avons aussi tâché d'éviter la monotonie naturelle aux annales ottomanes, divisées par règnes.

Nous avons encore évité les dissertations dans notre livre : nous n'avons pas cherché à faire connaître les mœurs et les habitudes des Turcs par des discours académiques, mais par des faits et des actions fidèlement racontés. Cette manière est plus agréable pour le lecteur, et nous croyons qu'elle lui porte aussi un profit plus certain : on se pénétre mieux du caractère d'un homme, en le voyant agir suivant ce caractère, qu'en entendant dire qu'il lui est propre.

L'empire de Turquie est, en ce moment, le théâtre d'événemens, qui, s'ils ne sont promptement combattus par d'autres armes que celles de la force, pourront bientôt y amener une révolution totale : nous avons, avant de terminer, appelé l'attention sur

ces événemens, en les rangeant dans un ordre propre à faire sentir quel résultat ils auront un peu plus tard, si celui qui, sur les lieux, est en possession de l'autorité, ne sait, par un heureux changement, la faire aimer désormais au peuple intéressant, que le sort des armes lui a soumis, et qu'il peut facilement lui enlever. Nous avions peu de détails authentiques à donner sur ce point; nous nous sommes du moins attaché à les offrir à nos lecteurs sous le point de vue le plus convenable.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE TURQUIE.

LIVRE PREMIER.

Mahomet; ses Commencemens; sa Religion, Persécutions essuyées par lui; comment il en triompha; sa Mort. Dissensions entre ses Sectateurs après sa mort. Fondation de l'Empire Ottoman; de quelle manière il s'est progressivement étendu. Détails sur la Destruction de l'Empire Grec.

C'EST par l'histoire de Mahomet qu'il faut commencer celle de l'empire de Turquie. Le mahométisme a effectivement servi à fonder cet empire, qui, sans lui, n'eût jamais existé.

Mahomet, né à la Mecque, dans l'Arabie *heureuse*, le 5 mai 570 de J. C., de parens pauvres, quoique considérés parmi les premiers de sa tribu, perdit son père et sa mère

dès sa plus tendre enfance. Il avait reçu de la nature des grâces extérieures, un grand courage, une ambition démesurée; mais la pauvreté le força de chercher sa subsistance en conduisant des chameaux. Il servit plusieurs maîtres parmi ses compatriotes; enfin il se fixa chez une riche veuve nommée Cadisje ou Cadisja. Les soins de Mahomet, sa bonne mine séduisirent cette femme, qui, charmée de son domestique, en fit bientôt son époux. Mahomet avait vingt-cinq ans quand il eut le bonheur de plaire à sa maîtresse. Il devint bientôt un des plus riches citoyens de la Mecque.

Jusqu'à l'âge de quarante ans, il ne parut occupé que de son commerce, du bonheur et de la fortune de sa bienfaitrice; mais son ambition se fortifia dans l'obscurité. Il était, dit-on, sans lettres; mais assurément il n'était pas sans génie. Un conducteur de chameaux prétendit asservir son pays. Ses ancêtres avaient été à la tête du sénat de la Mecque. Un de ses oncles paternels y était encore chef de sa tribu. Mahomet n'aurait pas été satisfait du premier rang au milieu d'un peuple d'égaux; il voulait des sujets, même des esclaves. Un juif avec qui il eut de fréquens entretiens, un moine nestorien chassé

de son cloître que Mahomet rencontra dans ses courses en Syrie, lui persuadèrent de soumettre les hommes par l'opinion, et de fonder une religion à la Mecque. Mahomet avait beaucoup d'audace : ses compagnons inventèrent; il se chargea d'exécuter. Nourri dans la plus profonde ignorance, il osa tout à coup se dire un prophète ; ses maîtres, qui paraissaient être ses disciples, formèrent un mélange confus de la religion chrétienne, et de la religion juive ; ils jetèrent quelques étincelles de vérité dans un abîme de ténèbres ; ils convinrent d'annoncer un Dieu éternel, incorporel, infini, source de toute perfection et de toute justice, un Dieu rémunérateur et vengeur, à des grossiers idolâtres qui n'avaient su se faire que des dieux insensibles et sourds

Les Arabes, peuple ancien descendu d'Ismaël, selon quelques-uns, avaient perdu par degrés l'idée du Dieu de leurs pères ; l'ignorance et la faiblesse les avaient conduits à la superstition, et de la superstition à l'idolâtrie. D'abord ils avaient adoré les astres auxquels seuls ils croyaient devoir les richesses de la terre ; bientôt ils s'étaient fait des idoles. Au temps dont nous occupons nos lecteurs, ce n'était qu'une nation

ignorante que d'immenses déserts et la mer, en la séparant du reste des hommes, avaient dérobée à l'avidité des conquérans, ou soustraite à leur domination. Alors le monde presque entier était plongé dans la barbarie; le christianisme même n'avait point adouci les mœurs; des sectes, des hérésies déchiraient le sein de l'Église. Les juifs, répandus çà et là, également méprisés de toutes les nations chez lesquelles ils allaient s'enrichir, possédaient encore quelques bourgades sur les confins de l'Arabie. Les Egyptiens, les Grecs et les Romains, successivement la lumière ou l'effroi de l'univers, n'étaient presque plus que des barbares.

Mahomet et ses complices espérèrent beaucoup des droits que l'évidence a sur tous les hommes, mais ils ne prétendaient user de la vérité que pour tromper plus sûrement. Un culte simple et pur n'aurait pas porté l'imposteur sur le trône : il voulait être roi, législateur et prophète; il fallait enchaîner par le merveilleux. Son juif lui fournit toutes les rêveries du Talmud; de plus, il lui persuada de feindre des révélations, des extases, des entretiens avec Dieu. Moyse et Jésus-Christ avaient, disait-il, été des prophètes envoyés tour à tour pour éclairer

les hommes ; mais les hommes avaient abandonné leurs voies. Mahomet, prophète plus grand qu'eux, affectait une mission plus étendue ; il venait annoncer de plus grandes vérités. Il était important de séduire ; l'imposteur ouvrit à ses prosélytes, un paradis de délices.

Les Arabes, plus sensuels qu'aucun autre peuple, furent enchaînés par les sens. Mahomet leur offrit une félicité telle qu'ils pouvaient la comprendre et la désirer : des femmes toujours belles, et qui ne devaient point vieillir ; des jardins délicieux, un climat toujours tempéré, un air pur, des bois, des fontaines, des prairies, des arbres toujours verts, des fleurs exhalant mille parfums, des fruits d'un goût exquis, enfin toutes les délices du Paradis-Terrestre étalées dans des descriptions emphatiques, offrirent aux habitans de la brûlante Arabie, les images les plus riantes, et l'idée du bonheur tel que des hommes grossiers pouvaient se le figurer.

La polygamie que Mahomet autorisa par sa loi, contribua beaucoup à l'étendre ; comme il voulait régner par la force, il soumit le sexe le plus faible à un partage injuste, pour se procurer des prosélytes,

et surtout des soldats, espèce d'apôtres sur lesquels il comptait encore plus que sur les rêveries de l'Alcoran. Pour adapter sa loi aux mœurs, aux besoins, aux désirs de ses compatriotes, des lotions fréquentes, bien nécessaires parmi les feux de l'Arabie et des sables arides, furent ordonnées dans l'Alcoran, comme une pratique indispensable.

Ce livre, que tous les Musulmans croient le seul livre divin, ne fut composé ni par la même main, ni dans le même temps. Le désordre et l'inégalité qui y règnent, un mélange perpétuel de maximes et de faits qui se combattent, prouvent que les circonstances et les besoins différens, donnèrent lieu à chaque chapitre : toutes les fois qu'il fallait ou prévenir quelque contradiction, ou remédier à quelque désavantage, l'ange Gabriel apportait un ordre exprès de Dieu. Le recueil de ces chapitres ne fut fait qu'après la mort de Mahomet.

Cependant la mission du Prophète se manifestait par degrés. Ses parens, ses esclaves furent ses premiers disciples. Cadisja, son épouse, n'eut pas de peine à croire prophète, celui qu'elle regardait déjà comme un dieu. Mais Mahomet éprouva d'abord dans le sein de sa patrie, les persécutions

auxquelles tous les novateurs doivent s'attendre. Il se disait l'envoyé de Dieu, l'organe de sa puissance : des républicains n'avaient garde de reconnaître un maître plus absolu que les plus puissans potentats. Ce fut bien pis lorsqu'il prétendit avoir eu, comme Moyse, des entretiens avec Dieu; lorsqu'il voulut débiter à ses nouveaux disciples la relation de son prétendu voyage dans les sept cieux.

Cette absurde fiction, faite, selon Mahomet et ses amis, pour lui donner parmi les Mecquois, tous les caractères de législateur et d'envoyé de Dieu, indigna d'abord le petit nombre des sages, qui ne virent que des puérilités dégoûtantes dans une fable aussi mal ourdie; mais elle révolta bien plus encore la multitude amoureuse de sa liberté que le Prophète attaquait, et de l'idolâtrie qu'il voulait renverser. En effet, les anges à soixante-douze têtes, dans la bouche de chacune desquelles se trouvaient soixante-douze langues, qui parlaient toutes ensemble, chacune soixante-douze idiômes différens; un esprit céleste sous la forme humaine, d'une si prodigieuse grandeur, que la distance d'un œil à l'autre était de 90 journées de chemin; un coq dont les pieds posaient

sur le second ciel, et qui cachait sa tête dans le troisième à 500 journées de distance l'un de l'autre, et dont le chant se faisait entendre de toutes les créatures vivantes excepté des hommes; tant de merveilles de cette nature auraient enchanté des idolâtres ignorans et enthousiastes, si d'autres absurdités, plus anciennement respectées, n'avaient pas été contredites par celles-ci.

Quoi qu'il en soit, les plus zélés disciples de Mahomet furent bientôt chassés de la Mecque, et s'enfuirent à Yatrebe ou Médine, ville d'Arabie, à 70 lieues de la Mecque. La famille de Mahomet le soutint encore quelque temps dans sa patrie. Médine était remplie de juifs et de chrétiens qui y avaient quelque autorité. Ceux-ci apprenant qu'il y avait un homme persécuté à la Mecque pour avoir voulu renverser les idoles, pour avoir annoncé un Dieu infini, incorporel, un Dieu qui récompense les bonnes actions et qui punit les mauvaises; pour avoir dit que Jésus-Christ était l'envoyé de Dieu, fils de Marie toujours vierge, crurent, ou plutôt espérèrent trouver un appui du christianisme dans celui qui ne songeait qu'à le renverser.

Plusieurs Médinois accoururent à la Mecque, où Mahomet était toléré avec peine,

par le crédit de quelques parens puissans, qui, sans croire au Prophète, protégeaient son imposture. C'est en faveur de ces chrétiens abusés qu'on voit des éloges du christianisme dans les premiers chapitres de l'Alcoran.

Mahomet inventa le jeûne appelé du Ramazan, pour imiter le Carême des chrétiens, comme il avait emprunté des juifs, ou même des Arabes qui en avaient l'usage, la circoncision; le don de la dîme, qu'il appliqua aux pauvres, et l'abstinence de la chair de pourceau. Les Musulmans observent encore le Ramazan avec autant d'austérité que les fidèles observaient le Carême dans la primitive église; car ils ne prennent aucune espèce de nourriture pendant le Ramazan, qu'après le soleil couché, même lorsque ce mois lunaire arrive dans les plus grands jours de l'été. Quant au don de la dîme, comme elle est d'exécution volontaire, plusieurs savent s'en dispenser, quoiqu'en général les Musulmans soient fort charitables.

Mahomet fit bientôt des prosélytes de ces amateurs de la nouveauté qui connaissaient bien peu la religion de leurs pères. Plusieurs chrétiens de Médine lui prêtèrent serment

comme à l'envoyé de Dieu et à leur légitime monarque. Dès lors l'imposteur voulut réunir le sacerdoce et l'empire ; il crut avec raison que les deux glaives auraient plus de force dans une même main. Le dévouement de ses sectaires suscita la haine des Mecquois, qui ne virent pas sans effroi, une monarchie s'élever parmi eux, sur les fondemens du fanatisme : ils attentèrent à la vie de Mahomet, devenû trop puissant pour qu'on pût le punir comme un criminel ordinaire ; la maison du Prophète fut investie. Il s'enfuit, laissant Ali, son cousin, et l'un de ses premiers disciples, dans la chambre où les Mecquois pensaient le surprendre.

Plusieurs partis poursuivirent Mahomet hors les murs de la Mecque. Caché dans une caverne sur le chemin de Médine, il prétendit depuis être échappé par un miracle à la recherche de ses ennemis. La tradition dit qu'au milieu d'une forêt épaisse et ancienne des arbres sortirent de terre tout à coup pour étendre leurs rameaux sur l'entrée de la retraite du Prophète ; que des toiles d'araignées, pendantes à ces arbres, persuadèrent à ceux qui le cherchaient, sans doute négligens ou crédules, que nul homme n'avait passé dans

ce lieu depuis long-temps. C'était là les prodiges que l'imposteur pensait opposer à ceux qui lui demandaient des preuves surnaturelles de sa mission ; mais il sut bientôt en fournir de plus convaincantes. Son parti grossit à Médine ; il réduisit à main armée cette ville dans laquelle il n'avait paru d'abord demander qu'une retraite ; il exigeait de ses prosélytes le serment solennel d'étendre par le feu et par le fer, la foi musulmane ou *l'islamisme :* ce mot signifie en arabe la vraie foi.

Mahomet, établi dans Médine, y bâtit une mosquée, et donna une forme au culte qu'il voulait fonder. Lui-même expliquait sa loi ; il prononçait tous les jours des prières publiques. Après avoir combattu les Arabes du dehors, qui se réunissaient en troupes contre lui, après avoir donné l'exemple du carnage contre des caravanes qu'il attendait près les murs de Médine, il retournait dans la mosquée ; il bénissait le peuple de ses mains sanglantes ; il l'exhortait à massacrer des infidèles pour offrir des sacrifices agréables au seigneur. Deux dogmes souvent répétés par Mahomet contribuerent à rendre ses soldats redoutables. Premièrement personne, selon l'Alcoran, ne peut fuir sa destinée ; toute prédestination est invincible, et l'homme

qui ne doit pas mourir à une certaine heure, serait en vain accablé d'une grêle de traits par une armée entière ; celui au contraire dont le terme fatal est arrivé, n'évitera jamais la mort par aucune précaution efficace. Ainsi les véritables musulmans abusent du principe de la prescience de Dieu, et ne se croient pas plus en danger à la bataille la plus meurtrière que dans un festin ou dans leur lit. Leur second motif de courage est la promesse solennelle du Prophète, que tous ceux qui mourront les armes à la main contre les infidèles, seront martyrs et admis dans le paradis de délices, de quelques crimes qu'ils aient pu se noircir. Des hommes fortement préoccupés de pareilles erreurs, ne pouvaient être qu'invincibles. Les successeurs de Mahomet profitèrent bien plus que lui de ce sanguinaire enthousiasme qui élevait des soldats féroces au rang des apôtres et des martyrs, et qui contraignait tous ceux que la persuasion ne pouvait pas gagner.

Mahomet avait perdu Cadisja, sa femme, avant de sortir de la Mecque. Il donna la seule fille qui lui restait de cette épouse chérie en mariage à son cousin Ali. Elle se nommait Fatmé. C'est d'elle qu'est sortie cette nombreuse postérité d'hommes que l'on

nomme tous *Emirs*, et qui seuls, dans les pays mahométans, portent le turban vert, comme descendans du Prophète. Après la mort de Cadisja, la passion de Mahomet pour les femmes se manifesta sans contrainte; il épousa d'abord Aiésa, fille d'Abubeker ou d'Abubekre, l'un de ses premiers disciples. Aiésa était encore dans l'enfence. La nature est très-précoce dans la brûlante Arabie, surtout pour la puberté : Mahomet ne consomma son mariage qu'après un an de mariage ; Aiésa en avait neuf alors. Avant qu'elle fût nubile, le Prophète désira très-ardemment la femme de Zéid, autrefois son esclave, et depuis son fils adoptif.

Cette circonstance rendait la recherche de Mahomet incestueuse dans les mœurs des Arabes, qui, croyaient l'adoption aussi sacrée que la nature, et qui avaient une extrême horreur de l'inceste, L'imposteur fit descendre du ciel un chapitre de l'Alcoran qui consacra ce crime. Zéid répudia sa femme avec joie ; il aimait, il respectait Mahomet par-dessus tout. Le faux Prophète employa l'autorité de l'Alcoran pour épouser publiquement jusqu'à quinze femmes à la fois, quoiqu'il n'en permît que quatre à ses sectaires. L'auteur de la loi savait la plier à ses fai-

blesses. Celle que Mahomet eut toute sa vie pour le sexe, ne peut être comparée qu'à son ambition. Non content d'un si grand nombre d'épouses, il ne résista point à la vue de plusieurs belles esclaves que ses prosélytes lui amenaient de toutes parts, ou qu'il prenait à la guerre. Ayant été surpris avec une jeune captive par deux de ses femmes, pour étouffer leurs reproches, il supposa dans l'Alcoran une permission à tous les Musulmans d'user de leurs esclaves.

Cet époux si volage ne fut pas à l'abri d'une espèce de vengeance que sa conduite semblait autoriser de la part de ses femmes irritées. Celle de toutes qu'il affectionnait le plus, Aiésa, fut surprise en adultère; le superbe Mahomet, sensible surtout à l'affront, ne songea qu'à le couvrir; il fit encore parler Dieu. L'Alcoran déclara Aiésa innocente; mais pour prévenir dans la suite de pareils soupçons ou de pareilles certitudes, un autre chapitre défendit à tous les Musulmans, surtout aux amis du Prophète, de parler jamais à ses femmes, de s'arrêter dans sa maison, ou après le repas, ou dans son absence.

C'est principalement à la conduite d'Aiésa, à la jalousie de Mahomet, et à son mé-

pris pour un sexe auquel ses sens le soumettaient malgré lui, que les Musulmanes doivent toutes les rigueurs que l'Alcoran prescrit contre elles. A l'exemple, et selon les préceptes de leur législateur, les Musulmans en agissent avec les femmes comme certains idolâtres sauvages avec leurs divinités domestiques : ils les comblent de présens, les enferment, les encensent, les maltraitent et les adorent.

Mahomet n'a pas poussé l'absurdité, comme quelques écrivains l'en ont accusé, jusqu'à refuser une âme à ce sexe qu'il semblait tout à la fois aimer et haïr. Il offre aux femmes comme aux hommes des châtimens et des récompenses pour l'autre vie. Même en pénétrant bien l'esprit de l'Alcoran, on y voit clairement, que ces plaisirs des sens dont Mahomet présente des images si riantes et si multipliées, ne sont que l'accessoire du bonheur de ses élus. La vue de celui qui donne tous ces biens vaut mieux que les biens mêmes, disent les dévôts Musulmans : donc la jouissance de Dieu doit être le principe de leur bonheur. L'enfer dans l'Alcoran est, par la raison des contraires, un lieu de souffrances physiques, décrit avec autant d'énergie que le paradis. Mais ces châtimens ne

seront éternels que pour ceux qui n'auront pas été musulmans. Les vrais croyans (c'est ainsi que Mahomet les nomme) expieront leurs fautes par des supplices plus ou moins longs, plus ou moins rigoureux ; et après des expiations proportionnées aux offenses, il jouiront de la récompense de leur foi.

Une des lois de Mahomet les plus essentielles et les plus transgressées c'est la privation totale du vin. Son usage était plus dangereux dans l'Arabie que dans aucun autre climat. Les Arabes, plus susceptibles de l'ivresse par la chaleur de leur sang et par la violence de la liqueur plus fermentée qu'en aucun autre pays, se livraient sans réserve à un plaisir qui presque toujours devenait funeste. L'ivrognerie devait nuire à la subordination, l'essence du mahométisme, et à cette gravité extérieure que le Prophète exigeait de ses sectaires. Ceux qui ont recueilli les principaux traits de la vie de Mahomet, racontent que, passant par un village de l'Arabie, le Prophète vit une assemblée de paysans échauffés par le vin qui célébraient une noce ; ils paraissaient tous de la plus grande gaieté et de la meilleure intelligence, ils riaient, ils s'embrassaient. La joie, la concorde de ces bonnes gens fixèrent les re-

gards de Mahomet qui s'amusa quelque temps de ce spectacle ; mais le soir du même jour, en repassant par ce lieu, il vit la terre couverte de sang ; il apprit que toute cette allégresse s'était tournée en querelle ; qu'il en avait coûté la vie à plusieurs, et que ces gens si gais et si paisibles étaient devenus ennemis irréconciliables. De cet instant, dit-on, Mahomet résolut de défendre l'usage du vin à tous ses prosélytes. Afin de donner plus de poids à cette loi, il fallut raconter des absurdités qui, pour les Arabes, étaient des merveilles.

Selon l'Alcoran, deux anges, venus du ciel sur la terre sous une forme humaine, s'arrêtèrent chez une veuve jeune et belle pour lui demander retraite. Pendant le repas elle leur présenta du vin ; ils en burent avec un tel excès, qu'oubliant les lois de la pudeur et de l'hospitalité, ils voulurent faire violence à celle qui les recevait si bien. La veuve, après une longue résistance, exigea d'eux qu'ils la portassent au ciel, et convint d'accorder tout au retour. Les anges y consentirent ; mais aussitôt que la veuve y fut arrivée, elle se plaignit à Dieu de l'incontinence de ces deux ivrognes, qui, pour modérer leurs feux, furent condamnés

à être suspendus par les pieds dans les enfers, jusqu'au jour du jugement dernier qui doit finir la pénitence. Ce n'est là qu'un faible échantillon des contes de l'Alcoran. C'est avec de pareilles histoires mais en même temps avec des armées nombreuses qu'on a subjugué tant de millions d'hommes et soumis tant d'empires.

Depuis l'Hégire, c'est-à-dire depuis la fuite à Médine, Mahomet ne songea plus qu'à étendre sa loi par la force des armes: importuné de toutes les objections dont on l'accablait, il dit à ses disciples qu'il était venu, non pour disputer, mais pour combattre; que la puissance du Dieu qu'il annonçait, devait être manifestée par le courage de ses ministres, et par de rapides succès.

Les armes du Prophète furent plus puissantes que ses prédications. Tous ses néophites devenaient des soldats. L'espoir d'un riche butin ou d'une éternité de délices, rangèrent bientôt un grand peuple sous ses enseignes.

L'imposteur se rendit formidable à ses compatriotes de la Mecque. Après bien du sang répandu, bien des villes soumises, les Mecquois conclurent une trève de dix ans, pen-

dant laquelle il serait libre au Prophète de venir sans armes en pélerinage dans leur temple. Ce temple, qu'une vieille tradition disait avoir été bâti par Ismaël, était révéré universellement; on y vénérait surtout une pierre noire que les anges avaient, dit-on, apportée blanche pour entrer dans cet édifice, et que les péchés des hommes avaient noircie. Quoique par succession de temps le temple de la Mecque eût été rempli d'idoles, Mahomet qui se disait envoyé, non pour établir une loi nouvelle, mais pour réformer celle que les idolâtres avaient corrompue, voulut honorer de plus en plus l'édifice révéré depuis si long-temps. Il y fit un pélerinage, sacrifia soixante-trois chameaux suivant les années de sa vie, lesquels, joints à trente-sept qui furent immolés par Ali, firent le nombre de cent. Il y pratiqua des cérémonies extérieures, qui devinrent autant de préceptes pour ses disciples. Il ordonna que chacun des Musulmans visiterait le temple de la Mecque au moins une fois dans sa vie. Ce temple était nommé le *Caaba* qui, en arabe, signifie carré.

Le soin que Mahomet prenait de faire de la Mecque le chef-lieu de sa nouvelle religion, devait persuader aux habitans de

cette ville qu'il ne négligerait rien pour s'en emparer.

Ses armes devenaient de plus en plus formidables, et lorsqu'il succombait, ce qui arrivait rarement, Mahomet attribuait ses revers aux péchés des soldats, toujours lavés par le sang qu'ils répandaient, mais qui lui faisaient perdre ses avantages. Il dut à cette persuasion, surtout à la faiblesse et à la division des Arabes, les conquêtes rapides qu'il fit en moins de dix ans dans l'Arabie. Les princes voisins qui avaient formé de petites souverainetés des débris de l'empire romain, étaient presque tous chrétiens; ou ils se soumettaient à son autorité, ou ils recherchaient son alliance. Il imposait une taxe personnelle sur chacun de leurs sujets qui n'embrassaient pas la foi musulmane. Cet usage subsiste encore chez tous les souverains qui reconnaissent l'Alcoran : chaque homme, prétendu infidèle, paye au prince une capitulation, indépendante des autres impôts qu'il supporte comme le reste des sujets, et vit au reste suivant sa religion et ses lois civiles.

Dans le cours de ses conquêtes, l'imposteur pensa perdre la vie par un acci-

dent qui devait le dévoiler à tous ses sectaires. Dans une ville nouvellement conquise, une jeune fille, dont Mahomet avait fait mourir le frère, entreprit de le venger; elle servit au Prophète une épaule de mouton imprégnée d'un poison subtil. Averti, non par la science divine, mais par le mauvais goût du mets qu'on lui présentait, Mahomet rejeta ce qu'il en avait pris, mais il ne put prévenir toutes les impressions du poison qui s'était glissé dans ses veines, et qui lui causa des convulsions violentes. La coupable avoua la vérité, disant qu'elle avait voulu connaître si Mahomet était prophète, ou s'il n'était qu'un imposteur. On la livra aux parens d'un jeune homme qui ayant mangé de ce mets plus que Mahomet, était mort aussitôt. Ils vengèrent dans le sang de l'homicide, la perte de leur fils. Mais le Prophète ne revint jamais bien de cette prétendue épreuve; il traîna encore trois ans une vie languissante, sans que son ambition fût ralentie, sans être moins vigilant, moins intrépide, moins hypocrite, ni moins voluptueux.

Les Mecquois voulurent pendant la trève secourir une ville dont les soldats de Mahomet formaient le siége. Celui-ci se hâta d'armer contre eux, regardant la trève comme

rompue. Ses forces augmentaient chaque jour, soit par l'espoir du butin, soit par la persuasion, soit par la crainte. Il devint en 630, l'an 8 de l'Hégire, le souverain despotique de sa ville natale dont il avait été chassé quelques années auparavant. Devenu maître de ce temple fameux, si vénéré par ses prosélytes, il en brisa les idoles qui y étaient en grand nombre, et prétendit rendre au temple d'un Dieu unique toute sa pureté, en y faisant débiter toutes les rêveries de l'Alcoran,et les signes absurdes de sa mission.

Mahomet aurait bientôt été souverain de toute l'Arabie, si son exemple n'avait pas élevé deux autres imposteurs, prophètes guerriers, législateurs comme lui, qui songèrent à profiter de la faiblesse des Arabes et de leur goût pour la nouveauté.

Molozéima et Alasvaad, tous deux musulmans, tentèrent dans le même temps, et chacun dans des provinces éloignées, de soumettre le peuple en leur propre nom, et de lui donner des loix différentes. Ces deux entreprises, faites par deux hommes braves et lettrés, troublèrent les derniers jours de Mahomet, et ébranlèrent son trône.

L'impression du poison qu'il n'avait pu effacer, faisait, après trois ans, des pro-

grès rapides. Il envoya ses lieutenans contre des rivaux trop redoutables, et, avant sa mort, il eut le plaisir de se voir délivré d'un des deux. Alasvaad, trahi par son épouse et par ses proches qui le vendirent à Mahomet, fut assassiné dans sa propre maison. Mais la chute de Molozéima plus à craindre, et qui déjà s'était emparé de quelques villes de l'Arabie, était réservée au premier successeur de Mahomet.

Enfin cet heureux imposteur mourut l'an 11 de l'Hégire, et de J. C. 633, à Médine, dont il avait fait le siége de sa puissance, âgé de plus de soixante-trois ans solaires, après avoir trompé, combattu et régné vingt-trois ans dans presque toute l'Arabie. Les historiens de Mahomet, en publiant ses impostures, ont beaucoup vanté son génie. Les circonstances le servirent bien; il dut beaucoup sans doute à son audace, à sa patience dans les travaux, à ses talens pour la guerre; mais s'il fut le fondateur du puissant empire des califes et d'une religion étendue, ceux qui mirent l'Alcoran dans sa bouche et les armes dans ses mains, qui combinèrent jusqu'où l'on pouvait compter sur la crédulité des Arabes, qui leur montrèrent quelques vérités pour accréditer mille erreurs, furent plus utiles à

la gloire de Mahomet, que son ignorance, son incontinence et sa sévérité ne purent lui nuire. Les plus grands succès du mahométisme ne vinrent qu'après la mort du Prophète. Il avait combattu pour s'emparer de quelques villes: ses successeurs asservirent des provinces et des royaumes, et la loi musulmane fut d'autant plus respectée, que son auteur n'étalait plus aux yeux du peuple, le scandale d'une conduite qu'il avait souvent fallu excuser.

Mahomet n'était plus, et ses disciples les plus ardens ne voulaient pas convenir qu'il eût payé le tribut à la nature. Au moment que le Prophète fut expiré, Omar, dont il avait épousé la fille, employa, pour détruire ce fait, l'argument le plus convaincant que Mahomet eût jamais employé pendant sa vie; il tira son cimetère, jurant d'exterminer tous ceux qui oseraient avancer que le Prophète était mort. La multitude, qui craignait et respectait Omar, était prête à l'en croire, lorsqu'Abubekre, autre beau-père du Prophète, s'écria : » Adorez-vous donc Mahomet, ou le Dieu de Mahomet, seul infini, seul immortel ? s'il est vrai que notre prophète n'était qu'un homme comme nous, pourquoi aurait-il été exempt de la loi com-

mune?» et il prouva par l'Alcoran; que Mahomet lui-même avait répété plusieurs fois qu'il devait mourir. Ce discours convainquit Omar et tous les Musulmans que la vue du cadavre n'avait point tirés d'erreur. Mahomet fut enterré avec beaucoup de pompe, dans le lieu même où il était mort. La visite de son tombeau est encore maintenant le pélerinage le plus célèbre parmi les Musulmans, après le pélerinage de la Mecque.

Le sceptre semblait appartenir à Ali, le plus proche parent du prophète, son unique gendre, son plus ancien disciple, celui qui, le premier, avait exposé sa vie pour défendre celle de son maître. Mais Aiésa, fille d'Abubekre, celle des femmes de Mahomet qu'il avait le plus aimée, et dont il avait eu le plus à se plaindre, se souvenait toujours qu'au temps où l'ange Gabriel avait apporté du ciel un chapitre de l'Alcoran pour la laver du crime de l'adultère, Ali avait formé des nuages dans l'esprit de Mahomet, et avait exposé son épouse chérie à mille chagrins domestiques, et aux effets de la colère d'un époux irrité, tandis que tout retentissait audehors des témoignages et des preuves de son innocence. Aiésa saisit l'occasion de se ven-

ger. Dans les derniers jours du Prophète, elle lui persuada de charger Abubekre son père, dusoin des prières et des fonctions du sacerdoce que Mahomet avait toujours remplies lui-même jusqu'alors. Après sa mort, Aiésa et ses amis s'efforcèrent de persuader au peuple que le choix du Prophète désignait Abubekre pour son successeur. Cette opinion s'acrédita; les plus zélés partisans d'Aiésa prêtèrent serment à son père, sans attendre un consentement unanime. Omar et ses amis se déclarèrent aussi pour Abubekre : en moins de deux jours, tous les Médinois, tous les étrangers, qui étaient dans la ville, se rangèrent sous les étendards d'Abubekre. On le nomma calife; ce titre, en arabe, signifie vicaire. Ali lui-même souscrivit depuis à ce choix : il reconnut son rival pour son maître; mais plus tard ses sectateurs regardèrent cette élection, et les deux qui la suivireut, comme autant d'usurpations. C'est encore le fondement d'un grand schisme parmi les Musulmans : les Persans et plusieurs autres peuples regardent Ali comme le successeur immédiat du Prophète.

Abubekre sut user des deux glaives que Mahomet avait laissés dans ses mains; il recueillit avec soin les chapitres de l'Alcoran,

épars çà et là, que le Prophète semblait avoir abandonnés aussitôt qu'ils avaient produit l'effet qu'il devait en attendre. Le calife les rangea, comme on les voit encore, sans ordre chronologique, sans analogie de matières. Les Arabes n'étaient pas capables de cette méthode. La confusion qui règne dans chacun de ces chapitres, se trouve aussi dans leur arrangement. Ce livre plein d'images hardies, de préceptes sages, d'histoires puériles, d'idées fausses, annonce que diverses mains l'ont écrit, et que ses auteurs ont songé à éblouir des enthousiastes plutôt qu'à éclairer des hommes. Abubekre, pour accréditer de plus en plus sa religion, voulut recueillir les paroles et les faits remarquables de Mahomet. Ce livre, après l'Alcoran, le plus respecté parmi les Musulmans, est appelé la *Sunna*.

De quelque gloire que le Prophète ait joui dans sa vie, ses successeurs surent le faire bien plus grand après sa mort. Le seul nom de Mahomet portait dans le cœur de tous ses sectaires une véhémence, un courage qui les rendait invincibles. Abubekre, en rappelant aux Musulmans qu'ils avaient entendu la voix du Prophète dans cette même chaire, où il leur parlait, en faisait autant de héros.

Avec ce précieux enthousiasme, il écrasa le parti de Mozoléima, le dernier rival de son maître; il acheva de soumettre l'Arabie, il conquit le royaume d'Yraque et la Syrie jusques par-delà Damas; il défit, par lui-même ou par ses lieutenans, plusieurs armées nombreuses de l'empereur Héraclius.

Abubekre ne régna que deux ans et quatre mois. Pendant ce court espace il soumit plus de pays à la loi musulmane que son fondateur n'avait fait durant toute sa vie. L'empire des califes, déjà formidable aux Grecs et à toute l'Asie, passa sans contradiction dans les mains d'Omar, qu'Abubekre choisit à sa mort pour lui succéder. Celui-ci joignit au titre de calife celui de commandeur des croyans que ses successeurs ont gardé.

Le nouveau calife vit croître sous son règne la puissance musulmane. Il ne parut point à la tête des armées : content des fonctions de la chaire et du trône, tranquille à Médine, il y donnait des lois à tout son empire, tandis que ses généraux conquirent la Palestine, le reste de la Syrie, toute l'Égypte, Tripoli d'Afrique et son territoire, une grande partie du pays de Barka, du Korasan, de l'Arménie et de la Perse. Personne ne sut mieux qu'Omar profiter de cette obéissance aveugle que les

Musulmans avaient vouée à leurs califes. Les généraux qu'Omar dépossédait à la tête des plus nombreuses armées baisaient respectueusement l'ordre venu de Médine, et devenaient les lieutenans de leurs successeurs. Le calife, bien persuadé que l'ignorance et l'erreur pourraient seules entretenir ce dévouement, ordonna de brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie qui devait sa fondation aux Ptolomées. « Si ces livres, disait Omar, démentent l'Alcoran et la Sunna, il faut les anéantir; s'ils y sont conformes, qu'avons nous besoin d'eux? notre loi nous suffit. » Après dix ans de règne, Omar mourut assassiné par un esclave dont il avait refusé d'écouter les plaintes. Le meurtrier se tua lui-même pour éviter une mort plus cruelle. Omar n'expira qu'après trois jours écoulés depuis sa blessure, refusant de désigner son successeur; mais il remit son droit à six compagnons du Prophète, qui vivaient encore autour de lui. Ali était de ce nombre; il fit de vains efforts auprès des cinq autres électeurs pour obtenir d'eux ce qu'il croyait être son héritage. Les ennemis qu'Aiésa lui avait suscités, la vénération que les musulmans marquaient à celle de toutes les veuves du Prophète qu'il avait

le plus aimée, à la fille de leur premier calife, écartèrent encore une fois de la chaire de Mahomet celui de tous ses disciples qui avait le mieux servi son maître. Ali se réunit, malgré lui, aux cinq qui lui refusaient la suprême puissance, pour la déférer à Othman, comme lui, compagnon du Prophète, mais qu'Omar avait déclaré indigne du califat à tous ceux qui lui avaient proposé de le choisir.

Othman imita son prédécesseur en ce qu'il ne parut point à la tête des armées. Ses généraux achevèrent la conquête du Korasan et de la Perse ; ils renversèrent ce trône, et firent mourir le dernier de ses rois ; ils s'emparèrent de l'isle de Rhodes ; ils entrèrent dans la Nubie ; ils soutinrent une guerre contre l'empereur des Grecs, et le chassèrent d'Alexandrie qu'il avait reprise. Mais tandis qu'ils reculaient les bornes de l'empire, le calife se laissait aller à une honteuse mollesse et à tous les excès du gouvernement despotique : au lieu d'imiter ses prédécesseurs qui menaient une vie simple et frugale, et distribuaient tous les vendredis le fond du trésor aux Musulmans, ne se réservant pou reux, par jour, qu'environ 24 sols de notre monnaie,

Othman dépossédait des gouverneurs de provinces établis par Omar, par Abubekre et par Mahomet même, pour placer ses flatteurs à qui il prodiguait des trésors, fruits des conquêtes que ni lui ni eux n'avaient faites.

Cette conduite excita des mécontens, qui en peu de temps devinrent des rebelles. On sema la sédition dans toutes les provinces de l'empire. Les Arabes vinrent en grand nombre camper près de Médine, d'où ils envoyèrent leurs chefs vers le calife, pour lui signifier qu'il eût à rétablir les gouverneurs dépossédés, à chasser ses favoris, où à déposer le sceptre. Le malheureux calife, tout tremblant, obéit à des rebelles qu'il eût fallu réprimer; il monta en chaire, promit de réformer sa conduite, déposa les gouverneurs qui déplaisaient, et nomma les chefs de la sédition aux places qu'il faisait vaquer. Cette condescendance parut rétablir le calme, les révoltés se dissipèrent, chacun se disposant à jouir du fruit de la rébellion. Mais l'intrigante Aiésa entreprit de devenir une seconde fois l'épouse chérie du commandeur des croyans.

Pour y parvenir, elle voulut mettre sur le trône un jeune homme appelé Telha, qui

avait su lui plaire; elle corrompit le secrétaire d'Othman ; ils fabriquèrent ensemble des lettres revêtues du sceau de Mahomet, et adressées aux gouverneurs dépossédés, qui portaient en substance, que, loin qu'ils dussent obéir aux prétendues lettres de déposition, Othman leur ordonnait de se saisir de ceux qui voudraient leur succéder, de leur faire couper les pieds et les mains, et de les faire empaler. On fit en sorte que ces faux ordres fussent surpris par ceux qui paraissaient devoir en être les victimes. La main du secrétaire, le sceau qu'il y avait apposé ne leur permettant pas de douter de la vérité de ces lettres, ils retournent furieux à Médine, soulèvent le peuple une seconde fois, pénétrent dans la maison du calife, et le percent de coups sans vouloir l'entendre. Son corps demeura trois jours sans sépulture dans le lieu où il avait été frappé, puis il fut enfoui sans qu'on daignât lui rendre les moindres honneurs. Il avait régné près de douze ans, et était âgé de quatre-vingt-deux ans quand il fit cette fin malheureuse. Avant l'assassinat du calife, Aiésa était partie pour la Mecque, afin de détourner les soupçons qui pouvaient tomber sur elle. Cette précaution nuisit à ses desseins.

A peine Othman était-il mort, que tous les yeux se tournèrent vers Ali. Son grand courage, une connaissance parfaite de l'Alcoran, une vieillesse exempte de faiblesse et d'infirmités le rendaient vénérable à tous les Médinois. Ses amis publiaient qu'il aurait dû être le premier successeur du Prophète. L'âge avait modéré l'ambition d'Ali; il résista quelque temps avant de monter sur la chaire des califes; mais il parut se rendre aux vœux unanimes des Médinois. Telha lui-même, entraîné par le torrent, prêta au nouveau calife le serment accoutumé qu'il se promettait bien d'enfreindre; aussitôt il fuit à la Mecque, portant à la veuve de Mahomet la tunique ensanglantée du calife Othman. Cette femme artificieuse voulut paraître venger un crime dont elle était le véritable auteur. On la nommait la mère des croyans; elle abusa de son crédit sur le peuple pour faire juger Ali l'assassin d'Othman. La fatale tunique fut exposée dans le temple de la Mecque, comme étendard de la rebellion; on la porta même à Damas, où le gouverneur de Syrie, zélé serviteur d'Othman, fit les plus grands efforts contre Ali qu'il croyait l'assassin de son maître.

Cependant Aiésa, capable de tout entreprendre pour Télha, songeait à s'emparer de l'Arabie; elle assembla précipitamment des soldats qui pensèrent marcher à une victoire certaine sous la mère des croyans. Elle écrivit à tous les gouverneurs qu'ils eussent à reconnaître la voix de Mahomet. Quelques-uns, à la vue de pareils ordres, tombèrent le visage contre terre; d'autres, fidèles à leurs sermens, se déclarèrent pour le calife élu. Enfin l'Arabie vit en peu de temps deux armées prêtes à déchirer cet empire devenu si formidable. Aiésa, marchant à la tête de la sienne dans une espèce de litière couverte que portait un chameau, voulut s'emparer de Pasra, l'une des plus fortes places de l'Yraque. Ali accourut aussitôt pour la défendre; les armées se rencontrèrent, et, malgré la médiation des chefs, la bataille fut engagée.

Depuis long-temps on n'en avait point vu de plus meurtrière; le chameau d'Aiésa la portait partout où sa présence pouvait animer les soldats. Bientôt le pavillon de la litière fut couvert de dards, et son chameau tomba sous les coups dont il était criblé; Télha périt auprès de sa bienfaitrice. Après

la plus vigoureuse résistance, l'armée d'Aiésa fut taillée en pièces : elle-même étant tombée dans les mains du calife, celui-ci respecta la veuve de son maître; mais il la condamna à l'obscurité qui convenait à toutes les Musulmanes. Aiésa passa le reste de sa vie, servie et enfermée comme le devait être la femme de Mahomet.

Cette victoire soumit au calife l'Arabie, l'Yraque, l'Egypte et la Perse. Mais Moavie, gouverneur de Damas, avait assemblé une armée en Syrie. Il croyait toujours, ou il feignait de croire Ali l'assassin de son maître Othman, qui était aussi son cousin-germain; tous deux descendant d'Ommias, oncle de Mahomet. Sous ce prétexte, il se fit déclarer calife, promettant, disait-il, d'abattre l'usurpateur; il séduisit même le gouverneur de la Palestine, et se préparait à entrer dans l'Arabie, quand Ali, nouvellement vainqueur d'Aiésa, apprit qu'il était temps de s'opposer à un ennemi plus formidable. Quatre-vingt-dix mille hommes marchèrent sous ses ordres, et joignirent à Saffein, sur les confins de l'Arabie, l'armée de Moavie, plus nombreuse encore. Dans plusieurs petits combats de troupes détachées, les armes

d'Ali eurent toujours l'avantage. Enfin le brave calife fit proposer à son adversaire, pour épargner le sang musulman, de vider leur querelle corps à corps, et de n'abandonner le sceptre qu'avec la vie. Malgré la vieillesse d'Ali, sa valeur était redoutée. Moavie répondit à son lieutenant Amru, qui le pressait d'accepter un défi qu'il ne pouvait éluder sans déshonneur : « Vous êtes donc certain de devenir calife à ma place? » Ali, indigné de la lâcheté de son adversaire, brûlait de donner bataille; il y disposa ses troupes, et comme il était prêt d'attaquer le camp de Moavie, on en vit sortir les chefs portant des exemplaires de l'Alcoran au bout de leurs lances, et les présentant aux soldats d'Ali comme gages d'union et de sauvegarde. Le calife voulait charger ces hypocrites avec vigueur, mais son armée refusa de le suivre; tous s'écrièrent : « Nous ne combattrons pas contre la loi de Dieu. » Il fallut faire retraite, et bientôt des députés de Moavie parurent dans le camp d'Ali; ils venaient proposer de remettre à deux arbitres, choisis dans chacune des deux armées, la décision de la querelle. Comme les chefs du parti d'Ali le pressaient

de prononcer : « Je n'ai rien à décider, s'écria-t-il, au milieu d'une armée qui a refusé de m'obéir ; c'est à vous d'achever votre ouvrage. »

Moavie ayant nommé un arbitre, quelques soldats d'Ali en nommèrent un autre sans la participation du calife, qui promit ensuite de s'en rapporter à sa decision. Les deux partis établirent de concert un lieu de franchise où la conférence devait se faire, et les califes se retirèrent avec la plus grande partie de leurs troupes ; Ali à Cufa, Moavie à Damas. Les conférences commencèrent pendant le mois de Ramadan. Amru, arbitre choisi par le parti de Moavie, persuada à l'arbitre d'Ali qu'il fallait que chacun déposât publiquement son calife, afin que l'élection qu'ils feraient ensuite de concert, fût plus libre et plus respectée. L'arbitre Amru étant monté sur un tribunal élevé dans la place que remplissait un grand peuple : « Je dépose, dit-il, Ali du califat, comme j'ôte cet anneau de mon doigt : » Alors l'arbitre Syrien occupant la place du premier : « Vous avez entendu, dit-il, à haute voix, qu'Ali vient d'être déposé au nom des Arabes ; je le dépose aussi au nom des Syriens. Puisque le califat est vacant,

j'y nomme Moavie, et je le revêts de la puissance souveraine, comme je mets cet anneau à mon doigt. » Les Arabes trompés protestèrent à grands cris contre cette ruse, et les deux partis se séparèrent plus divisés que jamais.

Tandis qu'on trahissait la cause d'Ali à Saffein, ce calife était occupé à calmer une sédition près Cufa. Les mêmes soldats, qui avaient refusé de combattre contre l'Alcoran, faisaient un crime à leur maître d'avoir laissé au jugement des hommes ce qui devait, disaient-ils, être jugé par Dieu seul. Au nombre de treize mille ils s'emparèrent d'une ville de l'Arabie appelée Naarvan, déclarant qu'ils ne reconnaîtraient plus Ali pour calife, s'il ne désavouait pas les arbitres qu'il avait laissés à Saffein. Ali avait donné sa parole, il ne crut pas devoir la retracter; il marcha contre les rebelles au lieu de répondre. Arrivé près de Naarvan, il plaça l'Alcoran au bout d'une pique à la vue de la ville, publiant qu'il ferait grâce à tous les soldats qui se rendraient sous cette enseigne, qu'au contraire ceux qui persisteraient dans la révolte, seraient passés au fil de l'épée. Dans ces temps de trouble et de fureur,

l'Alcoran, comme on l'a déjà vu, était plus respecté que les califes. Neuf mille séditieux se réunirent à ce qu'ils regardaient comme le signe de leur foi. Ali étant facilement entré dans la ville mal fortifiée, fit égorger ce qui y restait de transfuges, sans en épargner un seul.

Ce fut après cette victoire, ou plutôt après ce carnage, qu'il apprit ce qui s'était passé à Saffein ; il apprit encore que l'Égypte s'était rendue à Moavie par la négligence et par la mauvaise administration de ses gouverneurs, et qu'Amru, ce même arbitre qui avait tenté de le dépouiller du califat pour en revêtir son maître, était entré paisiblement dans l'Égypte, prétendant gou verner au nom de Moavie. L'Arabie n'était pas plus tranquille que les autres contrées de l'empire de Mahomet. Moavie envoya ravager plusieurs cantons de l'Iémen qui en fait partie. Les Musulmans, qui pensaient toujours combattre pour leur loi, étaient plus cruels encore contre leurs frères égarés que contre ceux qu'ils nommaient infidèles. Tant de sang versé suscita des assassins qui crurent délivrer leur patrie en arrachant la vie à ses oppresseurs.

Trois hommes, complices de plusieurs au-

tres, prirent l'un, le chemin de Cufa pour aller assassiner Ali; l'autre, celui de Damas pour traiter de même Moavie; le troisième celui du Caire pour frapper Amru. Moavie ne reçut qu'une blessure dont il ne mourut pas; Amru étant malade, le jour que celui qui le voulait tuer se mit en devoir de le faire, l'assassin perça un autre iman, qui prononçait la prière publique, au lieu d'Amru. Ali périt de la main qui s'était armée contre lui; il fut frappé dans la mosquée. D'abord la blessure ne parut pas mortelle; mais on connut bientôt que le fer était empoisonné. Le calife ordonna qu'on tuerait son meurtrier, d'un seul coup, après qu'il serait expiré.

Ali mourut âgé de soixante-treize ans, la quarantième année de l'Hégire, après avoir régné quatre ans et dix mois. Ce calife avait plus de connaissances, plus d'élévation, plus de génie qu'aucun de ses prédécesseurs; mais il fut plus malheureux qu'eux tous. Quelqu'un lui demandait pourquoi les règnes d'Abubekre et d'Omar avaient été si paisibles, celui d'Othman et le sien au contraire si orageux : « c'est, dit-il, qu'Abubekre et Omar étaient servis par Othman et par moi, et que lui et moi ne l'avons été que par vous et par vos semblables. » On a d'Ali un cen-

tiloquium : ce sont cent maximes pleines de force et de raison, qui ont été traduites de l'arabe en plusieurs autres langues orientales. En voici une : *Celui qui veut être riche sans possessions, puissant sans sujets, et sujet sans maître, n'a qu'à servir Dieu; il trouvera ces trois choses.* Les Persans et plusieurs autres peuples musulmans, qui suivent encore aujourd'hui la secte d'Ali, pensent qu'il est le premier successeur légitime de Mahomet; ils traitent d'usurpateurs les trois premiers califes; ils n'admettent point la Sunna, que nous avons dit être le dépôt des anciennes traditions de Mahomet, d'où les Turcs contraires à la secte d'Ali ont pris le nom de *Sunnites*, et ils nomment *Shiites* les sectateurs d'Ali, qui élèvent la mémoire de ce calife presque aussi haut que celle de Mahomet.

Quelques heures avant la mort du calife, on lui demanda qui régnerait après lui : « Mahomet, répondit-il, n'a pas nommé son successeur; je ne nommerai point le mien. » A peine fut-il expiré, que tous les yeux se tournèrent vers Assan son fils.

Ce prince fut proclamé d'une voix unanime dans Cufa; mais il n'avait ni la force ni l'ambition nécessaires pour raffermir le trône que Moavie avait ébranlé. Dès les pre-

miers jours de son règne, les révoltés firent de nouveaux efforts; il fallut envoyer contre eux des troupes sur les confins de l'Arabie. Le paisible Assan regrettait déjà tout le sang qu'on allait verser; il prêchait dans la mosquée de Cufa la soumission et la concorde, tandis que Maovie, à la tête d'une armée formidable, promettait les délices du paradis à ceux qui vaincraient les prétendus assassins d'Othman, ou qui mourraient les armes à la main contre eux. Les belliqueux Arabes conçurent du mépris pour un prince avare du sang des hommes. Assan connut bientôt qu'ils se lassaient de sa douceur et de ses efforts pour la paix. Ayant appris qu'il s'était donné un combat sur les frontières de l'Arabie, dans lequel personne n'avait eu l'avantage, et que l'espoir d'un accommodement s'éloignait plus que jamais, il ne songea qu'à se dépouiller d'une dignité si étrangère à ses mœurs. Contre le gré de tous les partisans de la maison d'Ali, il fit demander à Moavie une pension annuelle pour sa vie, qu'il alla cacher à Médine dans l'obscurité et dans la pratique des vertus bienfaisantes, distribuant aux malheureux toutes les richesses que Moavie lui avait abandonnées en échange du califat.

L'implacable Moavie, seul possesseur du trône, voulut craindre encore celui qui le lui avait cédé sans l'avoir défendu. L'accord entre Assan et lui portait, qu'après la mort de Moavie la dignité de calife rentrerait dans la maison d'Ali. L'usurpateur, aussi ambitieux pour sa maison que pour lui-même, brûlait du désir d'y fixer le califat. La mort d'Assan, qui n'avait point encore d'enfans, fut résolue. Celle de ses femmes qu'il aimait le plus tendrement, se chargea de l'empoisonner, sur la promesse d'épouser le fils de Moavie ; mais celui qui avait ordonné le crime, et qui en profita, méprisa tellement sa complice, qu'il ne voulut plus lui tenir sa parole.

Dès que le calife se crut paisible possesseur du trône, il exécuta le projet de le fixer dans sa maison. Iésid, son fils, fut déclaré son successeur et même son collègue. Presque tous les Musulmans lui prêtèrent le serment qu'on n'avait fait jusqu'alors qu'au calife régnant. Mais Oséin, fils d'Ali et petit-fils du Prophète par sa mère, n'avait pas pour l'empire la même aversion que son frère Assan avait marquée; et lorsqu'après dix-neuf ans de règne, le redoutable Moavie eut laissé toute l'autorité à Iésid son fils, Oséin se prépara à lui dis-

puter ce qu'il croyait être le patrimoine de ses pères.

Tout l'empire était soumis à Iésid, excepté la Mecque et Médine que les partisans de la maison d'Ali avaient fait déclarer pour Oséin. Ce prince espéra s'emparer aussi de Cufa qui avait été la résidence de son père et de son frère. Les intelligences qu'on avait su lui ménager s'étant multipliées, il crut qu'il n'avait qu'à se présenter à Cufa pour y être proclamé calife. Mais tandis qu'il était en chemin de s'y rendre avec toute sa famille, à la tête de cent cinquante hommes armés, seules forces qu'il eût pu rassembler, et qu'il croyait suffisantes dans une ville soumise, Iésid, informé des dispositions des Cufiens, avait envoyé à Cufa de nouvelles troupes de Syrie, et avait fait punir les principaux partisans d'Oséin. Enfin tout était subjugué, lorsque le fils d'Ali parut, et ce malheureux prince rencontra une armée nombreuse qui venait le combattre, au lieu d'un peuple soumis qu'il croyait devoir accourir au-devant de son maître légitime.

La petite troupe d'Oséin fut bientôt enveloppée : on ne lui laissa que le choix de reconnaître le calife Iésid, ou de faire tête à six mille hommes avec cent cin-

quante. Oséin avait à sa suite ses frères, ses sœurs, ses femmes, ses deux fils en bas âge, toute l'espérance de la maison d'Ali. Son courage, ou si l'on veut, son désespoir ne lui permit pas de dérober tout cela au fer du vainqueur ; il aima mieux affermir la race des Ommiades sur le trône de Mahomet, en lui livrant tous ceux qui pouvaient le lui disputer, que la reconnaître, par un consentement même forcé, pour la famille de ses maîtres. Affectant un enthousiasme prophétique, il se précipita à genoux au milieu des siens, et prononça tout haut une prière fervente pour demander à Dieu de protéger la bonne cause et le sang de son prophète.

Il sut encore tirer parti de sa mauvaise position avec une intelligence et un courage dignes d'une autre récompense. Pendant la nuit qui précéda sa défaite, et que le général d'Iésid, avait employée à traiter avec lui, ce prince avait fait creuser autour de son camp un large fossé qu'il remplit de matières enflammées, de sorte qu'il semblait être défendu par un rempart de feu que les chevaux refusaient d'approcher. Nonobstant la plus vigoureuse résistance, il périt cependant avec dix-sept

de ses frères ou parens, et avec presque tous ses soldats. Ses sœurs, quelques unes de ses femmes, et ses deux enfans nommés Ali et Amru furent préservés : on les traîna en captivité à Damas, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils avaient de précieux.

Iésid vit avec joie la tête de son rival de grandeur, quoiqu'il montrât quelque sentiment de compassion pour son sort. Les sœurs d'Oséin furent traitées comme devaient l'être les petites-filles de Mahomet, malgré les reproches sanglans dont elles accablèrent Iésid ; il respecta même l'enfance des fils d'Oséin. Comme il délibérait dans son conseil sur ce qu'il devait en faire, plusieurs l'exhortèrent à ne pas souiller son règne par le meurtre de deux innocentes victimes, dont le sang était vénéré de tous les Musulmans. Un ministre de Iésid s'éleva vivement contre ce sentiment ; montrant un petit instrument d'acier tranchant qui servait à couper les ongles : « Seigneur, dit-il à Iésid, ceci suffit aujourd'hui pour terminer l'affaire importante que nous traitons. Si on diffère, le sang de plusieurs millions d'hommes ne la terminera pas. » Ce cruel conseil paraissait d'autant plus fondé que

la haine des enfans d'Oséin se manifestait à toute heure. Iésid ayant vu le petit Amru, second fils d'Oséin, qui querellait son fils, enfant du même âge, dit en riant au jeune Amru : « Voudrais-tu te battre avec mon fils? — Volontiers, répondit l'enfant, avec vivacité, fais-nous donner à chacun un couteau. » Ce jeune lion promettait déjà aux ennemis de son père, toute la haine qui a tant éclaté depuis entre les shiites et les sunnites. Mais ces dispositions ne changèrent rien à la conduite de Iésid, qui traita constamment la famille d'Oséin comme les âmes généreuses doivent traiter les infortunés. Il les renvoya tous à Médine, leur marquant du regret de ce que les circonstances l'avaient contraint à faire mourir Oséin; il leur prodigua tous les secours capables d'adoucir leur malheur. Les Shiites comptent Oséin et Ali, son fils, pour les troisième et quatrième califes légitimes.

La générosité d'Iésid ne gagna pas ses ennemis. Aussitôt que la famille d'Ali fut de retour à Médine, le peuple, tout plein de la mémoire d'Oséin, crut devoir secouer le joug des califes ommiades. Ils ne pouvaient mettre à leur tête ni Ali, ni Amru, qui n'étaient encore que des enfans : il

fallait opposer du courage et de l'expérience à Iésid, trop bien affermi sur le trône de Mahomet. Ils choisirent Abdallah, fils de Zobeir, de la famille des Ashemites, dont était le premier calife Ali; et, s'étant tous transportés à la mosquée, le premier d'entre eux s'écria : *Je dépose Iésid du califat, comme j'ôte ce turban de dessus ma tête. Je dépose Iésid du califat*, dit alors le second, *comme j'ôte ce soulier de mon pied.* Tous les Médinois ayant suivi cet exemple, en un instant la terre fut couverte de turbans et de souliers. Ils chassèrent tout ce qui tenait dans la ville pour la famille des Ommiades, et prirent des mesures, autant que le tumulte d'une nombreuse armée pouvait le permettre, afin que les plus grandes villes de l'Arabie suivissent l'exemple de Médine.

Abdallah marcha vers la Mecque sans beaucoup d'obstacles, parce que les garnisons qui tenaient pour le calife n'étaient pas assez fortes pour l'arrêter.

Iésid apprit à Damas que sa clémence pour la famille d'Ali avait encouragé les rebelles. Il envoya en hâte une armée nombreuse en Arabie; le bruit de sa marche ramena beaucoup de révoltés : mais Mé-

dine lui résista constamment. Cette ville soutint un siége long et meurtrier, sans qu'Abdallah, qui songeait à conquérir le reste de l'Arabie, se mît en devoir de la secourir. Après trois mois de résistance, Médine fut prise et saccagée. Le soldat vainqueur ne respecta que la famille d'Ali, selon l'ordre qu'il en avait reçu d'Iésid. Le succès enhardit le général de l'armée syrienne : il voulut aller assiéger le calife arabe qui était alors dans la Mecque; mais comme il en approchait, il apprit la mort de son maître Iésid, et il retourna dans sa patrie. Ce fut l'an 684 de Jésus-Christ, la 64[e]. lunaire de l'Hégire. Si l'on vit depuis deux califes dans l'empire de Mahomet, cette division doit être imputée à la mauvaise conduite d'Abdallah, qui fit tout ce qu'il fallait pour éloigner de lui les Syriens prêts à se jeter dans ses bras.

Aussitôt après la mort d'Iésid, on avait fait monter Moavie II, son fils, sur la chaire des califes. Ce prince en descendit six semaines après pour se renfermer dans la retraite. Le jour qu'il annonça son abdication, il dit au peuple : « Moavie I, mon aïeul, arracha le sceptre de Syrie au gendre du Prophète. Calife légitime, plus noble, plus grand, plus

vertueux que Moavie qui ne fut qu'un usurpateur, Iésid mon père a fait mourir Oséin, petit-fils du Prophète, qu'il eût dû révérer et servir. Je ne veux pas succéder à une autorité si injuste ; je vais pleurer en silence, et demander au Prophète qu'il pardonne à ma maison tous les crimes commis contre la sienne. » Les Syriens, furieux de l'abdication de leur calife, s'en vengèrent, dit-on, sur le précepteur de ce prince, qu'ils accusèrent de lui avoir inspiré des sentimens si modérés. Cet homme fut enterré vif par le peuple. Le calife dépossédé, persista dans la résolution qu'il avait prise ; il mourut à Damas, très-peu de temps après son abdication, sans que les Syriens eussent voulu l'admettre, et sans que depuis ils eussent pu déterminer Moavie II à faire aucune fonction ni du sacerdoce, ni de l'empire. Alors tous les yeux se tournèrent vers Abdallah : les principaux Syriens, sentant tout l'avantage qu'il y aurait à réunir pour jamais les forces de l'empire mahométan, étaient prêts à déterminer le peuple pour le calife arabe, lorsqu'on apprit qu'Abdallah avait fait égorger tout ce qui restait à la Mecque de la maison d'Ommias, et des serviteurs qu'elle y avait eus en grand nombre. Les cruautés que le calife exerçait tous les

combat après avoir perdu Médine et la Mecque. Ses généraux voulurent en vain défendre l'Yraque. Abdalmalec, plus vaillant ou plus heureux qu'eux tous, soumit à un même sceptre tous ceux qui n'avaient qu'une même foi ; et, tandis que les descendans de Mahomet étaient réduits à une condition privée, on ne reconnut plus qu'un calife, usurpateur de l'empire que le faux Prophète avait fondé.

Jusqu'alors les Arabes et tous les Musulmans s'étaient servis de la monnaie des Grecs ; les princes musulmans n'en avaient point encore fait battre à leur coin. Abdallah usa le premier de ce droit de souveraineté : voici à quelle occasion. Dans des affaires que le calife eut à traiter avec l'empereur grec pour les bornes des deux empires, le prince musulman commençait toujours ses dépêches par la formule que sa religion prescrivait : *il n'y a point d'autre Dieu que Dieu seul, et Mahomet est son Prophète.* Le monarque chrétien offensé, fit dire à Abdallah que s'il ne changeait cette formule, lui empereur grec ferait mettre sur ses monnaies des légendes, où Mahomet serait désigné par des titres qui déplairaient à ses sectateurs. Le calife défendit aussitôt

le cours des monnaies grecques dans ses états ; il fit frapper des dragmes dont la légende arabe était : *Dieu est éternel.* Les superstitieux musulmans se plaignirent d'abord qu'on exposât le saint nom de Dieu à être touché par des mains profanes ou impures ; mais ils comprirent dans la suite qu'il était de la dignité d'un empire comme le leur d'avoir des monnaies particulières. Il y eut plusieurs guerres entre ces deux grands états sous le calife Abdalmalec : mais comme on ne se propose dans ce discours que de faire l'histoire de la religion mahométane, origine et fondement de l'empire ottoman, il suffira de dire qu'Abdalmalec s'empara de Carthage, et de toute l'Afrique proprement dite, et que ces conquêtes ne se firent pas sans verser beaucoup de sang. Abdalmalec mourut après vingt-un ans d'un règne plus brillant que juste. Plus qu'aucun autre calife, il fonda sa puissance sur la crainte et sur les châtimens ; il appauvrit, il dépeupla les pays qu'il avait ajoutés à l'empire, et l'étendue qu'il donna à ce grand corps, diminua sensiblement sa substance et ses forces.

Walid Ier. succéda sans contestation à son père Abdalmalec. Ce prince eut, dit-on,

soixante-et-douze femmes, par les fréquens divorces qu'il faisait : car Mahomet, qui s'était permis un nombre illimité d'épouses, n'avait pas accordé plus de privilége à cet égard à ses successeurs qu'aux autres Musulmans.

Dans ce temps, l'incontinence de Rodrigue, roi d'Espagne, et le ressentiment du comte Julien soumirent aux Musulmans le royaume le plus florissant qui fût alors dans toute la chrétienté. Rodrigue, devenu éperdument amoureux de la jeune Cava, fille du comte Julien, osa lui faire violence. Le fougueux Julien punit sa patrie des fautes de son maître; il appela les Musulmans d'Afrique dans la partie d'Espagne qu'il gouvernait. Musa, qui commandait pour le calife en Afrique, envoya des troupes au comte Julien : en moins de trois ans les Musulmans défirent l'armée de Rodrigue, lui ôtèrent la vie, et se rendirent les maîtres de tout son royaume. Depuis, les barbares révoltés contre leur chef, formèrent autant d'états en Espagne qu'il y avait de gouverneurs : mais ils n'avaient pu en chasser tout-à-fait les chrétiens. Ceux-ci, d'abord retirés dans les montagnes des Asturies, disputèrent leur ancienne patrie aux Musulmans pendant plus de 700 ans,

avec une fortune inégale et des succès assez lents, et ils n'achevèrent de détruire, en Espagne, l'empire de Mahomet, qu'à la fin du quinzième siècle, sous le roi catholique Ferdinand V.

Depuis Walid Ier., huit califes de la race des Ommiades occupèrent le trône pendant environ trente années : ils se nommèrent Soliman I, Omar II, Iésid II, Hesam, Walid II, Iésid III, Ibrahïm et Mervan II. Nous nous dispenserons de parler des sept premiers parce que nous n'avons rien trouvé dans leur règne qui intéresse la religion musulmane.

Un empire seulement fondé sur la force, doit céder tôt ou tard à une force supérieure. Les Syriens, les Égyptiens, et surtout les Arabes, se lassèrent enfin d'obéir à des usurpateurs dont le trône n'était cimenté que par des flots de sang. La première année du règne de Mervan, prince très-cruel, les peuples se soulevèrent à Émèse, à Alexandrie, à Cufa. D'abord le calife fut partout vainqueur et partout inexorable ; les Musulmans consternés se demandaient entre eux pourquoi ils obéissaient à ces maîtres sanguinaires, tandis que la race de leur Prophète gémissait comme eux dans l'oppres-

sion. Mais les yeux de ces mécontens ne se tournèrent pas vers les Alides : ils étaient tombés dans l'obscurité.

Les Abbassides, issus d'Abbas, cousin de Mahomet, petit-fils comme Ali de son aïeul paternel, étaient devenus puisssans par des richesses immenses qu'ils devaient au commerce, et au peu d'attention que jusque-là les Ommiades avaient fait à eux. Ceux de la maison d'Abbas n'étaient pas, comme les Alides, fils de la fille du fondateur des Musulmans; mais le peuple, ébloui de leurs richesses, respectait en eux le sang de son Prophète, beaucoup plus que dans les enfans d'Ali. Le chef de cette race fortunée, nommé Mahomet comme celui dont il tirait toute sa gloire, était déjà parvenu à une vieillesse avancée : il lui restait trois fils d'une famille nombreuse; il les montrait aux Musulmans comme les soutiens de leur foi, les restaurateurs de leur empire, et les maîtres légitimes que Dieu leur avait destinés. Une multitude de mécontens accourut à Moloïma, séjour de Mahomet; ils prêtèrent serment à cet émir qui mourut peu de jours après, laissant Ibrahïm, son fils aîné, à la tête de cette grande entreprise.

La révolte bien préparée se manifesta en

même temps dans le Korasan, dans l'Arabie, dans l'Egypte, dans la Syrie, dans la Mésopotamie. Presque partout le parti des Abbassides fut vainqueur; mais leur chef succomba au milieu de ses succès. Comme Ibrahïm voulait parcourir ses nouveaux états, il entreprit un pélerinage à la Mecque avec plus de pompe que de sûreté. Son escorte, assez nombreuse pour un prince qui se montre à des sujets soumis, ne suffisait pas à un conquérant qui n'avait point abattu tous les ennemis de sa nouvelle puissance. Il fut attaqué près d'Arran, ville qui tenait encore pour Mervan II. Après une vigoureuse résistance, Ibrahïm tomba dans les mains de ses ennemis qui le chargèrent de chaînes. Dès le lendemain il mourut empoisonné; mais le parti des Abbassides ne périt pas avec son chef.

Abul Abbas, second fils de Mahomet, fut proclamé à Cufa, et se mit en devoir de venger la mort de son frère. Une armée qui restait à Mervan II dans l'Yraque, fut taillée en pièces par le gouverneur de cette province nommé Moslem. Mervan lui-même fut vaincu par ce même Moslém à la tête d'un autre corps, sa dernière ressource. Il fuit en Syrie, et se présenta sans escorte aux

portes de Damas qu'il ne put se faire ouvrir ; ses anciens sujets ne lui firent d'autre grâce que de ne le pas livrer au vainqueur. L'infortuné calife se retira en Egypte où la mort l'attendait. Les habitans de Busirlair, l'ayant reçu avec un respect perfide, lui ôtèrent la vie dans leur mosquée, et portèrent sa tête à Abul Abbas. Ainsi finit, l'an 132 de l'Hégire, et 750 de J. C., la dynastie de ces sanguinaires Ommiades qui avaient usurpé la puissance souveraine sur la maison de Mahomet, et qui, presque tous, s'étaient servis de son nom et de son sceptre pour opprimer ses descendans.

Les califes Abbassides ne versèrent pas moins de sang que leurs prédécesseurs. La puissance de ces princes ne pouvait être établie que par la force. La tête de Mervan, exposée dans la capitale, semblait promettre un règne paisible à son vainqueur, lorsque les Alides, tirés de leur obscurité par des mécontens, et même par ce qui restait de partisans des Ommiades qui avaient perdu leurs parens et leurs biens, tentèrent de réveiller les droits de la maison d'Ali. Le général Moslem rassembla les armées ; car les Abbassides, comme les Ommiades, combattirent par leurs lieutenans : il gagna une

bataille sanglante à Calcidène en Syrie; et remporta plusieurs autres avantages. Trois descendans d'Ali payèrent de leur tête cette nouvelle tentative. Moslem, après avoir vaincu les sujets du calife, combattit avec le même succès les Grecs qui vinrent faire des irruptions dans l'Arménie. Le califat d'Abul Abbas n'est remarquable que par les victoires nombreuses que Moslem remporta. Ce prince régna quatre ans; l'histoire dit peu de chose de sa personne.

Almansor, frère et successeur d'Abul Abbas, commença son règne par faire étrangler sur un très-léger soupçon Moslem, qui avait eu des succès si constans, et qui, si l'on en croit les historiens arabes, avait fait passer six cent mille hommes au fil de l'épée pour la cause des Abbassides. Les bourgeois d'Hasémie, ville où le calife faisait sa résidence, indignés contre ce prince ingrat, excitèrent une révolte et tentèrent de lui ôter la vie. Almansor punit les rebelles, et fit mourir avec eux plusieurs Alides, qu'il crut ou qu'il feignit de croire les auteurs de cette sédition.

Cet événement détermina Almansor à changer le siége de l'empire : il jeta les fondemens d'une ville dans l'Yraque baby-

lonienne, sur les confins de la Perse, à une journée de l'ancienne Babylone. Cette nouvelle cité fut nommée Bagdad, du nom d'un ermitage trouvé sur le terrain. L'entreprise fut exécutée avec assez de promptitude, nonobstant les troubles qui agitèrent l'empire pendant tout le règne d'Almansor; car un Mahomet de la maison d'Ali, fut déclaré calife à Médine. Almansor, sans quitter sa ville naissante, envoya une armée dans l'Arabie. L'infortuné Mahomet fut pris et décapité dans Médine même où il avait prétendu régner. Ibrahïm son frère, périt aussi en voulant le venger, et le calife Almansor fit arborer les deux têtes de ces princes vaincus sur les murs de sa nouvelle capitale, qu'il ornait de palais et de mosquées, tandis que ses généraux combattaient pour lui. Bagdad fut achevée en moins de six années; ses successeurs l'augmentèrent beaucoup dans la suite.

Mahadi, fils et successeur d'Almansor, vit naître, dès son avénement au trône, une secte capable de renverser à jamais le califat. Un Arabe appellé Mokanna, encouragé par l'exemple de Mahomet, voulut comme lui fonder une religion : il contrefit

l'inspiré ; il publia que l'esprit de Dieu résidait en lui ; il proposa des préceptes nouveaux, et confirma sa mission par de faux miracles. Les peuples, avides du merveilleux, accoururent en foule sur les pas du nouveau prophète, qui, plus indulgent que le premier, permettait l'usage du vin, et n'astreignait pas à tant de prières. Plusieurs villes d'Arabie lui ouvrirent leurs portes. L'enthousiasme fit bientôt des soldats : l'empire de Mahomet pensa être détruit par les mêmes moyens qui l'avaient élevé. Mahadi sut s'opposer efficacement à ces progrès rapides. Les prétendus miracles que l'imposteur publiait sans cesse ne le rendirent pas le plus fort ; il fut battu plusieurs fois. Enfin s'étant réfugié avec quelques soldats dans un petit poste qu'il n'espérait pas pouvoir défendre long-temps, il fit boire à tous ses compagnons du vin empoisonné, puis il mit le feu à sa retraite avec tant de précaution, que les Musulmans ne purent jamais l'éteindre qu'après que tous les cadavres des soldats, et Mokanna lui-même, furent consumés. Ce frénétique avait prédit qu'il ressusciterait ; ses disciples attendirent long-temps ce nouveau miracle. Mokanna avait

tellement affermi leur crédulité, que sa secte se perpétua dans toute l'Arabie, et dura près de deux siècles après lui.

Un autre sectaire s'éleva dans le même temps. Abu-Anifah, l'un des plus célèbres docteurs sunnites, vécut sous Mahadi. Il eut quelques opinions particulières sur différens points de l'Alcoran, opinions qui sont admises maintenant par tous les Ottomans; mais loin d'inquiéter son souverain, il ne fit que confirmer ses disciples dans l'obéissance qu'il croyait être due au successeur de Mahomet. Abu-Anifah prêchait la concorde et la paix, même le pardon des injures, et il pria publiquement pour ses persécuteurs. Cette morale, quoiqu'établie par plusieurs passages de l'Alcoran, devait paraître bien nouvelle à des hommes qui n'avaient connu jusqu'alors d'autre loi, d'autre vertu, d'autre gloire que celle de la force. Mahadi remporta de grands avantages sur les Grecs, ou plutôt, Aaron Rachid, son second fils, jeune prince plein de valeur et de prudence, fit la guerre à la tête d'une belle armée, avec tant de succès, qu'il contraignit l'impératrice Irène à devenir tributaire des Musulmans. Cette célèbre impératrice qui, la première, sut soumettre l'aigle romaine au

sceptre d'une femme, et dont la politique profonde répara pour quelque temps les malheurs et les fautes de ses prédécesseurs, Irène fut contrainte d'acheter la paix avec les Musulmans par une somme annuelle, qui ne put être regardée que comme un tribut, et Aaron Rachid ramena son armée glorieuse et triomphante à Bagdad.

Mahadi, pénétré d'admiration pour les talens et les qualités supérieurs d'Aaron Rachid, voulut le déclarer son successeur immédiat; mais ce prince rejeta ce qui ne lui appartenait pas. Il ne voulut jamais régner au préjudice de son frère aîné Musa; cependant il jouit du califat plutôt qu'il ne devait l'espérer. Mahadi aimait éperdument une de ses femmes nouvellement admise à l'honneur de son lit; celle qu'il avait le plus aimée avant cette nouvelle conquête, donna à sa rivale un fruit d'une rare beauté, mais qu'elle avait empoisonné. La favorite porta ce fruit avec empressement au calife, qui, l'ayant mangé, mourut en peu d'heures dans des douleurs effroyables, après un règne de onze ans. Son successeur n'était pas alors avec lui : Aaron Rachid reçut le serment des peuples pour son frère.

Musa, à peine sur le trône, vit les Alides

prêts à le lui disputer. Oséin, leur chef, se fit proclamer calife à Médine à la mort de Mahadi : dans l'instant même il leva des troupes, publiant dans toute l'Arabie qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui viendraient s'enrôler sous ses drapeaux. Ce moyen lui procura bientôt une armée nombreuse, mais peu aguerrie, qu'Aaron Rachid n'eut pas de peine à vaincre, et qui fut dissipée promptement.

Tandis qu'Aaron Rachid servait son frère avec tant de succès, l'ingrat Musa songeait à le priver de la succession au trône qui lui appartenait à tant de titres; il prétendit faire déclarer Jaafar son fils, quoique encore dans l'enfance, héritier présomptif du califat, contre la loi qui déférait le sceptre au prince plus âgé de la race; et sur la résistance qu'il éprouva de la part du visir et de tous les principaux officiers, il résolut de se défaire d'eux tous et d'Aaron Rachid lui-même qu'il ne pouvait espérer de vaincre qu'en trahison. Un crime empêcha un autre crime. Kiasaran, mère des deux princes, usurpait une grande autorité : elle traînait toujours à sa suite une foule de créatures; elle prétendait distribuer les gouvernemens et répandre toutes les grâces. Son fils aîné en devint

jaloux : il lui fit des reproches amers ; il défendit à sa mère de sortir de son appartement, et surtout d'y recevoir cette nombreuse cour, et il menaça de faire mourir ceux qui prétendraient être protégés par elle. Ce trait nous prouve que les Musulmanes n'étaient pas alors aussi renfermées qu'elles l'ont été depuis. La sultane, irritée, résolut de se défaire de son fils ; Musa fut empoisonné le jour même qu'il avait conçu le dessein de faire étrangler son frère.

Aaron Rachid commença son règne par acquitter un vœu qu'il avait fait pendant sa disgrâce d'aller à pied en pélerinage à la Mecque. Les peuples s'empressaient en foule sur son passage, en tendant de riches tapis et jonchant la terre de fleurs sous ses pieds. Le nouveau calife s'empressa de faire sortir les Musulmans de l'ignorance profonde dans laquelle ils avaient croupi jusqu'alors, et qui leur avait été tant recommandée par les compagnons de Mahomet. Il appela de tous pays des savans pour traduire en langue arabe et syriaque des livres de philosophie et d'astronomie qu'il avait achetés des chrétiens. Il aimait surtout la poésie, et récompensait magnifiquement ceux qui faisaient des vers ; il encouragea aussi la médecine. Le climat

d'Arabie fournit en abondance des parfums, des simples et des plantes propres à guérir les maladies. Aaron Rachid, avide de toutes les connaissances utiles aux hommes, accueillit avec bonté tous ceux qui avaient étudié les moyens de leur rendre la santé et de prolonger leur vie ; jusque-là qu'il restitua aux chrétiens toutes les églises d'Egypte que ses prédécesseurs leur avaient ôtées, parce que Balathianus, médecin consommé et patriarche d'Alexandrie, avait guéri l'une de ses femmes d'une maladie mortelle.

L'amour des lettres ne ralentit point dans le calife son ardeur pour la guerre. Les Alides firent sous son règne de nouvelles tentatives pour recouvrer l'Arabie. Iaia, le chef de cette maison fut désarmé, et si l'on en croit les historiens persans, il fut décapité quoiqu'on lui eût promis la liberté et la vie. Ce trait n'est pas vraisemblable. Aaron Rachid était trop généreux, ou même trop éclairé, pour se noircir d'une perfidie qui devenait inutile, puisque, de l'aveu de ces mêmes historiens, il laissa vivre dix-huit enfans mâles d'Iaia.

Nicéphore, successeur de l'impératrice Irène, ayant refusé au calife le tribut qu'il

avait imposé à cette princesse, Aaron Rachid pénétra dans les terres de la domination des Grecs jusqu'à Héraclée dont il forma le siège, et il contraignit l'empereur grec d'acheter la paix par un nouvel impôt. Nicéphore avait chargé ses ambassadeurs de porter plusieurs épées en présent au calife: Rachid les coupa toutes par le milieu en présence des ambassadeurs avec celle qu'il portait. » Rapportez à votre maître ce que vous avez vu, leur dit-il, et assurez-le que jamais ses armes ne résisteront aux miennes. »

Aaron Rachid donna le gouvernement de l'Afrique occidentale à Ibrahïm fils d'Aglab. Voilà l'origine de la dynastie des Aglabites qui devint souveraine d'Afrique sous les califes suivans; car pendant le règne de Rachid, il sut contenir tous les gouverneurs de provinces. Aucun prince musulman ne fut plus absolu que lui : sur les moindres soupçons, sur un mécontentement léger, il dépossédait les gouverneurs à la tête de troupes nombreuses, dans les provinces les plus éloignées de Bagdad, et il était ponctuellement obéi.

Pendant la guerre contre les Grecs, une femme était venue se plaindre à lui que

des soldats avaient dévasté son champ, pillé et brûlé sa maison : « Ne sais-tu pas, lui dit Rachid, qu'il est écrit dans l'Alcoran, que lorsque les princes passent en armes dans un lieu, ils le détruisent? — Oui, seigneur, repartit cette femme affligée; mais j'y ai lu aussi, que les maisons des princes seront désolées à cause des injustices qu'il auront commises. » Le calife frappé de cette réponse, lui fit rendre plus qu'elle n'avait perdu. Aaron Rachid mourut après vingt-trois ans de règne, redouté et chéri de tous ses sujets. Amine, son fils et son successeur, n'hérita ni de ses talens, ni de ses vertus, ni de sa prospérité.

L'empire de Mahomet devait être bientôt partagé. La division des sectes précéda celle des provinces ; l'esprit de dispute et de controverse se glissa en même temps que l'amour des lettres parmi ces grossiers musulmans, qui, pendant si long-temps, n'avaient connu que leurs armes et le texte de leur loi. Sous Amine, sous Almamon et leurs successeurs, on disputa pour savoir si l'Alcoran avait été créé, ou s'il était de toute éternité avec Dieu. Cette discussion exerça d'abord la subtilité des nouveaux

philosophes, et elle finit par exciter des persécutions. Les califes, avec le plus grand nombre, acceptèrent la création de l'Alcoran; ils poursuivirent ceux de la secte opposée, et l'on vit répondre par le fer et par le feu à des argumens qui embarrassaient la raison.

Un docteur sunnite, amené devant le calife Almamon, lui dit un jour que Mahomet avait confirmé plusieurs fois par serment, qu'il n'avait pas composé l'Alcoran, mais que les chapitres étaient descendus du ciel un à un en différens temps, comme il les avait annoncés au peuple: « Or, continuait le docteur, puisque ces écrits sortent de la main de la Divinité, pour laquelle il n'y a point de succession de temps, ils doivent être éternels comme elle. Au moins vous ne pouvez savoir ni quand ils ont été créés, ni s'ils ont été crées, puisque Dieu est invariable, et qu'il a écrit dans ce livre saint. » Le calife n'osait pas nier l'autorité de Mahomet; mais comme il se servait mieux de son cimetère que de son esprit, il finit la dispute d'un seul coup en coupant la tête à son adversaire. La persécution, comme il arrive toujours, augmenta le nombre des sectaires. L'opinion de l'Alcoran incréé a été embrassée

depuis par tous les Sunnites ; les Persans, qui forment la secte des shiites, tiennent seuls pour l'opinion contraire. Almamon poussa si loin son zèle pour la croyance de l'Alcoran créé, que le calife ne voulut pas qu'on comprît les Musulmans qui admettaient l'Alcoran éternel, dans un échange de prisonniers fait avec les Grecs. Ce prince mourut après quatre ans de règne.

Motœmasem, huitième calife Abbasside, confia le premier la garde de sa personne à des étrangers, se défiant de ses propres sujets. Il soudoya un corps nombreux de *Turcs ou Turcomans*, peuple féroce et belliqueux, venu de la Scythie; il les attacha au service de ses successeurs, qui, dans la suite, éprouvèrent de cette horde de barbares plus que Motœmasem n'avait pu craindre de ses Arabes. En effet, les califes s'endormirent bientôt dans la mollesse, et les Turcs attentifs saisirent les rênes du gouvernement tant par la confiance que par la force. D'abord ils embrassèrent l'islamisme ; puis leurs chefs, admis dans la familiarité des califes, causèrent des troubles entre les princes de cette maison, détruisant les uns par les autres. Ils s'approprièrent les gouvernemens que les fai-

bles califes leur confièrent, dans la vue de les éloigner; le Korasan, le Kervan, la Mésopotamie, la Syrie devinrent autant de souverainetés démembrées de celles des califes; l'Egypte fut aussi perdue et reconquise.

Sous Mectador, dix-septième Abbasside, le sort de la maison d'Ali fut changé. Mahadi Obdeillah, chef de cette race illustre et malheureuse, ayant rassemblé un parti considérable, sut chasser de l'Afrique les usurpateurs appelés Aglabites, et se placer sur le trône de Kervan. Il établit le siége de son empire à Rakkaddœ; il prit le surnom de Mahadi, et devint le fondateur de la dynastie des Fatimites, du nom de Fatime, femme d'Ali, et fille unique du Prophète. Mahadi fut appelé, ainsi que le calife arabe, le commandeur des croyans; il établit la loi des shiites, ainsi que sa nouvelle puissance, avec beaucoup de sagesse et de succès, parcourant toutes ses provinces à la tête d'une armée qui ne trouvait pas l'occasion de combattre; il alla même dans l'île de Sicile, où les Aglabites avaient fait quelques conquêtes, et il parut partout plutôt un prince qui succède à des droits légitimes, qu'un conquérant qui se fait redouter. Un rival tel que Mahadi

devait plus inquiéter le calife arabe qu'aucun de ceux qui avaient usurpé la souveraineté dans leurs gouvernemens.

Mahadi, calife, s'était déjà emparé de plusieurs places importantes de l'Egypte. Cependant cette extrémité n'arracha point Moktader aux délices de son sérail; il opposa Munès, un de ses plus habiles généraux, aux entreprises de Mahadi, et, tandis que tous les guerriers turcs et arabes combattaient pour la gloire des Abbassides, Moktader s'applaudissait d'avoir envoyé contre ses ennemis des lions par lesquels il craignait tous les jours lui-même d'être déchiré. Après une guerre longue et sanglante, Mahadi succomba; le général arabe vainquit les Africains, en bataille rangée, et ceux-ci ne songèrent plus qu'à défendre leur propre pays des incursions du vainqueur. Mahomet-Obdeillhah se réfugia dans sa capitale; mais Moez, son quatrième successeur, s'empara de l'Egypte, l'an 969 de Jésus-Christ, 358 de l'Hégire, et y établit le siége de son empire.

Ce Munès, si redoutable au calife fatimite, le fut bien plus encore au calife arabe qu'il avait défendu. Moktader ne voulut pas lui donner, dans sa cour, le crédit que ses importans services semblaient mériter. Ce guer-

rier, irrité de voir des femmes et des eunuques gouverner le pays qu'il avait défendu, crut le calife indigne du sceptre; il communiqua ses sentimens à tous les guerriers qui, après avoir partagé ses dangers et sa gloire en Egypte, se croyaient, comme lui, négligés et oubliés à la cour de Bagdad. Il investit le palais avec eux, se rendit maître de la personne du calife, de sa mère, de ses femmes, de ses concubines, et montra au peuple, comme souverain, Mahomet, surnommé Kaher, frère du calife déposé.

Cette révolution ne se fit pas sans verser beaucoup de sang. Munès fut même contraint d'immoler l'ancien calife à la sûreté de son nouveau maître et à la sienne. Il affecta, dit-on, quelques témoignages de douleur et de respect à la vue de cette tête qui avait porté la couronne; mais elle n'en fut pas moins exposée aux yeux de la multitude dans toutes les rues de Bagdad. Kaher ne se montra pas plus digne du trône que celui qu'il avait remplacé.

Munès, honteux de son ouvrage, ne songea bientôt plus qu'à le détruire. Une conjuration fut découverte au moment même où elle était prête d'éclater: Munès et ses complices, déjà armés et en état de se faire craindre, ne

se rendirent que sur la foi d'un traité qui leur conservait leur liberté et leurs biens; le calife l'accorda facilement, et l'enfreignit plus facilement encore. La tête de Munès, tué en trahison, et celles de quelques chefs, furent exposées, dès le surlendemain, sur différentes places publiques de Bagdad.

Ce spectacle fit l'effet contraire à celui que le calife en avait attendu. Son manque de foi, sa cruauté indignèrent de plus en plus la milice et le peuple : le sang des premiers conspirateurs en suscita un plus grand nombre.

Les Turcs assiégèrent le palais, et tirèrent leur calife du sommeil où la débauche l'avait plongé, pour le traîner en prison; ils lui crevèrent les yeux, et le contraignirent, à force de mauvais traitemens, de prononcer son abdication. Kaher régna moins d'un an : quoiqu'en un si petit espace il eût versé bien du sang, on ne le fit point mourir. Mothaki, l'un de ses successeurs, lui rendit la liberté; mais il fut, dit-on, réduit à une telle misère, qu'il demanda l'aumône jusqu'à la fin de ses jours, à la porte d'une mosquée. Un tel mendiant devait être un objet d'horreur bien plus que de pitié.

Rhadi-Billah, fils de Moktader, l'aîné des

princes Abbassides, fut tiré de la prison dans laquelle Kaher, son oncle l'avait confiné. Ce prince monta sur le trône, l'an 322 de l'Hégire, 934 de Jésus-Christ. Il acheva de perdre l'autorité des califes déjà si chancelante. Les gouverneurs de province, devenus héréditaires, non-seulement méconnurent les ordres de Rhadi, comme ils avaient déjà fait de ceux de ses prédécesseurs, mais même ils lui refusèrent les sommes annuelles auxquelles les derniers califes s'étaient réduits par degrés, et qui avaient fait des souverains tributaires de ceux qui, dans l'origine, n'étaient que des officiers amovibles.

Quatorze souverains, parmi lesquels le calife fatimite était le plus puissant, avaient réduit le califat arabe au territoire qui environnait sa capitale. La puissance du successeur de Mahomet était bornée aux choses de la religion, à quelques décisions sur les points de doctrine, à de vains honneurs que le calife fatimite, prétendant avec plus de raison à la succession de Mahomet, lui refusa toujours.

Rhadi ne sut pas même user de l'autorité qui lui restait dans Bagdad. Le sceptre, tout petit qu'il était, devint trop pesant pour ses mains. Un visir, chargé de rendre compte

au calife de toutes les affaires importantes, et de faire exécuter ses décisions, ne suffisait pas à la mollesse ou même à l'incapacité de Rhadi. Le seul acte de souveraineté absolue qu'il osa faire pendant son règne, fut de s'en dépouiller. Il créa un officier entre lui et le visir, qui, chargé de tout le poids du gouvernement, devint le véritable monarque. Ce nouveau maître fut nommé Émir-al-Omra, c'est-à-dire en arabe Emir des Émirs, ou Prince des Princes. Le calife, pour se débarrasser entièrement de toute espèce de soin, permit à l'émir-al-omra de prononcer les prières publiques dans la grande mosquée et dans la chaire de Mahomet, fonction jusqu'alors indispensablemant réservée au calife, dans laquelle ni Mahomet ni aucun de ses successeurs ne s'étaient jamais fait suppléer. Ebn Raick, premier émir-al-omra, avilit en même temps, et sa nouvelle autorité, et le califat même, en achetant la paix du général des Karmates, prince d'Aïr, le plus redouté, quoique le plus petit des souverains mahométans : le commandeur des croyans se soumit à un tribut en faveur de ce prince, qui n'était à proprement parler qu'un chef de brigands. Depuis ce temps, la dignité de calife perdit toute sa puissance. Mais comme

l'empire de Mahomet paraissait fondé principalement sur l'Alcoran, les usurpateurs des différentes provinces, qui d'abord n'avaient formé toutes ensemble qu'un même état, prirent encore long-temps, pour la forme, l'investiture de ce prétendu chef, qui disait être le successeur du Prophète.

Mahomet avait encore en Égypte un autre successeur, descendu de sa fille Fatime, qui donnait aussi des investitures aux princes ses voisins, et qui, dans la suite, fut réduit aux fonctions du sacerdoce, comme le calife de Bagdad. Mais celui-ci gémit beaucoup plutôt que son concurrent, sous le joug de l'usurpateur. Les émirs-al-omras déposèrent le commandeur des croyans autant de fois que l'intérêt ou le caprice leur en fit naître l'envie.

Cette nouvelle dignité, quoique formée des débris du califat, parut si importante dans l'empire de Mahomet, que vers l'année 450 de l'Hégire, sous le calife Kaiembar Illah, Trogrudbek, petit-fils de Seljioud, fondateur de la dynastie des Selgieucides, conquérant de l'Yraque, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Natolie, et de plusieurs autres provinces, après avoir vaincu l'émir-al-omra, voulut être émir-al-omra lui-

même, afin de partager avec le calife le droit d'être nommé dans les prières publiques, de monter dans la chaire de Mahomet, enfin pour se voir associé au sacerdoce, que tous les Musulmans regardaient encore comme le germe, et l'appui de la puissance souveraine. Le nouveau lieutenant protégea puissamment le calife Abbasside. Moustaser Billah, calife d'Égypte, était parvenu à chasser son concurrent de Bagdad, et s'était fait reconnaître dans presque toute l'Arabie pour le seul commandeur des croyans. Trogrudbek parcourut ces provinces à la tête d'une armée nombreuse; il vainquit en plusieurs rencontres ceux qui s'obstinaient à nommer Moustaser Billah, chef de la religion. Il ramena Kaiembar Illah à Bagdad, où lui-même orna le triomphe du calife, en tenant les rênes de sa mule dans une entrée publique, et replaçant ce prince sur la chaire de Mahomet dont on l'avait fait descendre.

Pour prix de ce service, Trogrudbek prétendit épouser la fille de Kaiembar Illah, soit qu'il l'aimât, soit que cette alliance dût l'affermir sur son trône. Le fier calife refusa d'abord de mêler le sang des Abbassides au sang des Turcs, qu'il croyait d'antant plus barbares, qu'ils étaient devenus plus puis-

sans. Trogrudbek irrité, investit le palais du commandeur des croyans, et jura de n'y laisser entrer et de n'en laisser sortir personne, jusqu'à ce que le calife eût consenti de le faire son gendre. Kaiem accorda par faiblesse ce qu'il avait refusé par orgueil. Trogrudbek conduisit sa nouvelle épouse à Raï, dans l'Yraque persique, où il avait établi le siége de ses états, et il laissa un gouverneur dans la résidence des califes.

Nous n'entreprendrons point de raconter toutes les guerres qui s'élevèrent entre les usurpateurs de l'empire de Mahomet. Nous finirons cette histoire de leur religion au moment où leur puissance a fini. Depuis Tro grudbek, le califat n'a plus été qu'un vain titre. Les Turcs selgieucides ont déchiré cet empire pour en ravir les débris.

Nous avons prétendu seulement faire connaître la religion musulmane; dire quelle puissance elle avait communiquée à ses ministres, comment ces ministres l'ont perdue, comment l'opinion a cedé à la force, comment enfin les princes turcs ont usurpé le sceptre, qui n'avait jusque-là jamais été séparé de l'Alcoran. Nous ne parlerons ni des croisades si funestes à l'Europe et à l'Asie; elle sont écrites par une foule d'historiens

de tous les siècles et de tous les pays ; ni des conquêtes de Saladin venu de Perse pour renverser le trône des califes fatimites, en s'emparant de l'Egypte, après avoir fait étrangler Adhud, le dernier d'entre eux, et pour arracher aux croisés, dans la Palestine, le prix de tout le sang qu'ils y avaient versé ; ni de Gengis-Kan venu du fond de la Corée pour soumettre la moitié de l'univers, et détruire ces Turcs qui avaient asservi les successeurs de Mahomet. Ces grands événemens méritent une histoire détaillée, entreprise pour eux seuls. Nous remarquerons seulement que depuis le calife Kaiem, onze princes de la maison des Abbassides languirent successivement à Bagdad sur la chaire de Mahomet ; qu'ils n'y conservèrent pas même l'apparence du pouvoir ; que le dernier de ces pontifes ayant paru vouloir secouer le joug des Mogols, le prince Houlagou-Kan, petit-fils de Gengis, saccagea Bagdad, et fit perdre au calife son titre et la vie l'an 656 de l'Hégire, 1258 de J. C.

Depuis cette époque, il n'y eut plus de calife à Bagdad. Saladin avait détruit, sous son règne, les califes fatimites en Egypte. Bibar, sultan d'Egypte, trois ans après la destruction du calife de Bagdad, recueillit une

branche des Abbassides, qui a existé et qui a conservé ce titre jusqu'à la conquête de l'Egypte par Sélim en 1517 de J. C., 923 de l'Hégire. Mais ces califes, sans aucune ombre de pouvoir, étaient sujets de princes qui recevaient d'eux l'investiture, parce que les prétendus successeurs de Mahomet, en donnant aux peuples l'exemple de la soumission, semblaient rendre plus sainte l'autorité de leurs maîtres.

Ce fut dans cet état des choses que se fonda l'empire connu aujourd'hui sous la dénomination d'empire de Turquie, du nom de la nation à la quelle appartenait son fondateur, et sous celle d'empire ottoman, du nom de ce fondateur lui-même.

Pendant un siècle, l'univers connu avait été troublé par des émigrations prodigieuses: les nations s'étaient, pour ainsi dire, précipitées les unes sur les autres. La meilleure partie de l'Asie était demeurée aux descendans de Gengis Kan. Houlagou, l'un d'entre eux, tributaire de son frère Magou le grand kan des Tartares, possédait toute la Perse. Comme nous l'avons vu plus haut, il avait fait mourir le dernier des califes, et détruit ce titre, ou du moins cette puissance pour jamais. L'empire grec, réduit à la ville de

Constantinople, et à quelques parties de la Thrace, de la Macédoine, de la Thessalie, et de la Bithinie, se ressentait des croisades, du schisme, de l'usurpation des Latins, de tant de guerres intestines ou étrangères, après lesquelles les anciens maîtres étaient enfin remontés sur leur trône ébranlé. Le royaume des Selgieucides d'Iconium subjugué, comme toutes les autres possessions des Turcs, avait pris fin avec Mazoud II, son dernier maître : enfin l'empire de Mahomet, cimenté par tant de sang et par tant de victoires, avait cédé à des forces plus meurtrières. S'il restait encore quelques petits souverains musulmans dans un coin de l'Asie, c'étaient ceux que les conquérans mogols n'avaient pas daigné apercevoir.

Après la dissolution du royaume d'Iconium, quelques serviteurs des derniers sultans cherchèrent leur sûreté dans des montagnes escarpées. Aussitôt que les vainqueurs furent retirés, ces nouveaux émirs vinrent disputer aux Grecs quelques anciennes possessions dévastées. Les historiens les plus dignes de foi comptent cinq de ces émirs ou capitaines qui, après s'être approprié en commun tout le plat pays de l'Asie mineure, se le partagèrent, afin de conquérir chacun de leur

côté les villes fortes et les villes maritimes qu'y possédaient encore les Grecs. Othman, fils de Trogrul, qui avait servi utilement le dernier sultan d'Iconium, fut un des plus vaillans; la Bithinie, qui s'étend le long des côtes de la mer Noire jusqu'à la Propontide, avait formé son gouvernement sous les derniers sultans d'Iconium, et devint son partage après leur destruction. Ceux qui, d'après les auteurs ottomans, veulent donner à leur empire des commencemens plus considérables, font de cet émir un puissant prince, qui avait reçu de ces sultans d'Iconium, l'investiture d'un très-grand état formé entre Iconium et l'empire grec : mais il n'y avait alors de puissant dans l'Asie que les Mogols qui l'avaient ravagée. On jugera combien l'état qu'Othman gouvernait devait être mêlé avec celui des Grecs, par le premier exploit militaire qu'on rapporte de lui depuis qu'il fut souverain.

Les gouverneurs, ou princes grecs, jaloux d'Othman, qu'ils prenaient déjà pour un dangereux voisin, résolurent de s'en défaire par trahison. L'un d'eux, possesseur du château de Jarissar, invita Othman aux noces de sa fille, ainsi que tous les seigneurs des environs, turcs ou grecs. L'émir turc, averti

que cette fête devait lui être funeste, résolut néanmoins de s'y montrer. Il pria le gouverneur du château de Belejiki, futur gendre et complice du traître gouverneur de Jarissar, de recevoir dans son fort les femmes de lui Othman, et ses meubles les plus précieux, sous prétexte qu'étant en guerre avec un autre voisin, il craignait que cet ennemi ne vînt pendant la fête ravager Carachisar, le lieu de sa résidence. Le gouverneur de Belejiki reçut cette proposition avec avidité. Othman envoya chez ce traître, quarante jeunes guerriers déguisés en femmes et couverts de longs voiles, avec des flambeaux, et des armes enfermées dans des caisses. La fête devait se passer dans une plaine près le château de Belejiki. Othman s'y rendit au jour marqué, avec une suite peu nombreuse, après avoir caché cent hommes des plus braves en embuscade dans un bois près le lieu du festin. Lorsque tous les conviés furent assemblés, on vit sortir des flammes et beaucoup de fumée du château, auquel les prétendues femmes d'Othman avaient mis le feu. Le gouverneur et son beau-père, accourus pour l'éteindre, furent chargés vigoureusement par les cent hommes embusqués, qui les mirent en pièces avec tous ceux de leur parti. Dans

la même journée, Othman eut le temps de s'emparer du château de Belejiki et de celui de Jarissar, qui appartenait au père de la fiancée. Il donna, dit-on, cette fiancée à son fils Orcan, qui avait partagé avec lui le péril et la gloire de sa conquête. La jeune esclave entra dans le lit du meurtrier de son père et de son amant, et fut mère du sultan Amurat.

Dans la fondation de leur empire, Othman et ses successeurs eurent pour principaux ennemis à combattre, les Tartares, les Hongrois, les Grecs, les Vénitiens et les chevaliers de St-Jean de Jérusalem. Nous verrons successivement comment ils triomphèrent de ces ennemis, tout en soumettant les petites principautés musulmanes, dont eux-mêmes étaient d'abord entourés.

Othman commença par conquérir Iconium sur les Tartares qui le possédaient depuis la mort du dernier sultan : il attaqua ensuite la Bithinie qu'il enleva presque toute entière aux Grecs. La discussion qui s'était élevée entre les deux Andronics, l'aïeul et le petit-fils, tandis qu'ils régnaient ensemble à Constantinople, leur ôta les moyens de s'opposer à des progrès qui annonçaient déjà la chute de cet empire autrefois si puissant. D'ailleurs l'aver-

sion mutuelle des chrétiens grecs et latins servait leurs communs ennemis.

Orcan, fils d'Othman, et qui régna après lui, continua d'augmenter son royaume, tant aux dépens des émirs ses voisins, que des Grecs. Enfin on le vit bientôt, maître de tout ce que l'empereur grec avait possédé en deçà de la mer, faire traverser cette mer à ses troupes, pour disputer à son ennemi, ce qu'il possédait au delà, c'est-à-dire le reste de son empire. Soliman, son fils, eut la gloire de l'expédition. Ce jeune guerrier, plein d'ambition et de courage, désirait les conquêtes plus ardemment encore que son père; mais les Ottomans, accoutumés jusqu'alors à faire la guerre de terre, n'avaient ni vaisseaux, ni pilotes, ni constructeurs; ils manquaient même de barques pour la pêche, et de tous les moyens de tenter cet élément, plus redoutable peut-être pour ceux qui le connaissent que pour ceux qui ne l'ont jamais éprouvé : au moins Soliman risqua ce que l'homme de mer le plus expérimenté aurait cru impraticable. Depuis que le sultan s'était rendu maître de tous les bords de la mer, l'empereur grec avait fait un décret qui défendait, sous peine de la vie, de mettre aucun vaisseau, ni même aucune barque sur

le Bosphore de Thrace, ni sur le détroit de Gallipoli ; il espérait que cette barrière serait toujours impénétrable aux efforts d'Orcan. Soliman, ayant fait une partie de chasse, arriva par un beau clair de lune, jusque sur les bords du détroit, à la tête de quatre-vingts hommes déterminés ; il fit former trois radeaux de planches légères, attachées sur du liège et des vessies de bœuf liées par le col, et il se risqua, ainsi que son escorte, à faire cinq lieues de mer sur ces frêles esquifs, à l'aide de longs bâtons qui lui servaient de rames, et même de gouvernails. Cette téméraire entreprise réussit par-delà les désirs de Soliman. Il arrive, sans le moindre accident. au pied du château d'Hanni en Europe. La nuit et la lune le favorisaient. Il rencontre un paysan qui, dès la pointe du jour, allait au travail. Cet homme, enchaîné par la crainte et gagné par l'or, introduit le prince turc par un souterrain dans le château d'Hanni (l'ancien Sestos). Il n'y avait point de garnison dans cette place que les Grecs croyaient suffisamment défendue par la mer ; tout y était encore enseveli dans un profond sommeil. Soliman s'empare du château, et ayant assemblé les principaux babitans, il emploie les discours les plus flatteurs et les plus

magnifiques promesses pour persuader à ces Grecs, tous pilotes ou matelots, d'ailleurs très-peu attachés à leur prince, de prendre les navires qu'ils avaient dans deux petits ports voisins, et de les conduire à l'autre bord du détroit pour embarquer quatre mille Turs qui l'y attendaient. En très-peu d'heures cette petite armée fut transportée d'Asie en Europe, et avant la fin du jour, Soliman se rendit maître de l'autre château, appelé AiosaConia, qui ne contenait pas plus de garnison que le premier. Dès le lendemain le gouverneur de Gallipoli assembla tout ce qu'il put de troupes; on en vint aux mains : le combat fut long et sanglant; les Turcs forcèrent enfin les Grecs à fuir et à se renfermer dans leur ville, qu'ils défendirent long-temps avec assez de courage. Mais manquant de vivres, et leurs fortifications étant d'ailleurs en mauvais état, ils furent contraints de se rendre. Soliman s'empara ainsi de la clé de l'Europe.

Vers ce temps, de nouvelles dissensions troublaient l'empire grec. Cantacusène, tuteur de l'empereur Paléologue, ayant tenté de s'emparer du pouvoir souverain, avait réussi à le diviser. L'impératrice Anne, mère du jeune empereur, cherchait des protecteurs pour son fils. Elle demanda du secours à Or-

can. Cantacusène fit les mêmes démarches auprès du sultan. Celui-ci ne voulait que des conquêtes : il aima mieux s'allier à l'usurpateur qui déchirait les restes de l'empire, qu'au maître légitime qui avait intérêt de le conserver. Orcan envoya des secours à Cantacusène, qui ne contribuèrent pas peu à ruiner le pays, car les généraux turcs avaient grand soin de démenteler les places qu'ils prenaient au nom du prince grec. Sous prétexte de servir leur allié, ils dévastèrent la Thrace autant qu'ils le purent ; ils voulaient également l'affaiblir et en tirer du butin. Cantacusène, pour confirmer cette alliance, qu'il pensait lui devoir être très-utile, résolut de donner sa fille en mariage à Orcan, malgré la différence des religions, et le nombre d'épouses, de concubines et d'enfans que ce barbare avait déjà. C'était ainsi que Cantacusène lui-même appelait son futur gendre. Le sultan reçut avec empressement l'ouverture qui lui fut faite de ce mariage. Il envoya un ambassadeur faire la demande de la princesse appelée Théodore. Le nouvel empereur grec était pour lors à Sélivrée. La cérémonie des noces se fit dans une grande plaine hors de la ville, où la princesse fut montrée au peuple, voilée, assise sur un trône élevé, seule

de son sexe, au milieu d'une troupe d'eunuques à genoux, qui portaient des flambeaux allumés. Selon les lois du pays, la mère ni les sœurs de Théodore ne parurent point à cette pompe. L'empereur donna un grand festin à tous les Turcs qui, dès le lendemain, conduisirent la nouvelle sultane à son époux. Cette princesse conserva sa religion au milieu du sérail d'Orcan : on voit même que le sultan, soit par politique, soit par inclination, lui accorda plus de liberté que les Musulmans n'en laissent prendre à leurs épouses ; car peu de temps après ses noces, la paix ayant été conclue entre Paléologue et Cantacusène, aux conditions de partager entre eux l'autorité, Orcan s'avança jusqu'à Scutari, où l'empereur son beau-père vint recevoir ses complimens. Dans cette occasion, le prince musulman mena Théodore voir son père, et lui permit d'aller passer trois jours à Constantinople avec la famille impériale, tandis que lui sultan l'attendait sur ses vaisseaux (il en avait quelques-uns depuis l'expédition de Soliman sur le détroit de Gallipoli).

L'empire grec ne fut pas paisible longtemps. La discorde entre Cantacusène et Paléologue s'étant réveillée, celui-ci engagea dans sa querelle les erviens et les Bulgares,

et Cantacusène eut recours à son gendre qui lui envoya vingt mille hommes sous le commandement de son fils Soliman. Ce jeune prince battit les Bulgares, s'empara du fort de Simpré, et de plusieurs villes maritimes de la Thrace. Paléologue consterné envoya des ambassadeurs et des présens considérables à cet ennemi redoutable, pour l'engager à demeurer neutre dans la querelle. Soliman le promit, et repassa la mer sans rendre à Paléologue ni à Cantacusène les places qu'il avait prises à l'empire grec. Peu de temps après, un tremblement de terre ayant fait beaucoup de dommage dans plusieurs villes de Thrace, les soldats et les bourgeois, effrayés de la chute des édifices, les abandonnèrent pour chercher leur sûreté dans la plaine. Soliman, ardent à profiter de toutes les circonstances, repasse dans cette province, entre dans toutes les villes que le tremblement de terre avait rendues désertes, y met de nouvelles garnisons, et s'empresse de réparer les brèches. Cantacusène se plaignit en vain à son gendre; le sultan lui répondit que la partie de la Thrace dont son fils s'était emparé, n'était qu'un faible dédommagement des dépenses de la guerre; que Soliman avait eu droit de s'emparer de plusieurs villes abandonnées qui

paraissaient n'appartenir plus à personne ; qu'au reste Gallipoli ni Simpré ne seraient point rendues que l'empereur n'eût payé les frais de l'armement. Ces deux places intéressaient Cantacusène plus que toutes les autres ; il envoya cinquante mille écus d'or à son gendre ; mais le perfide sultan, après avoir reçu le prix, éluda la restitution. Cantacusène étonné passa la mer avec une faible escorte, et alla jusqu'à Nicomédie pour demander une conférence à Orcan qui se garda bien de la lui accorder ; on fit même entendre à Cantacusène, qu'il exposerait sa liberté, s'il pénétrait plus avant dans les états de son gendre.

La mauvaise foi du sultan n'empêcha pas que Cantacusène ne lui fît rendre Kalil, le dernier de ses fils qu'il avait eu de la princesse Théodore. Cet enfant avait été pris par un pirate phocéen, venu jusqu'au golfe d'Astacesne, sur lequel était bâtie Nicomédie où le jeune Kalil était élevé. L'empereur donna une grande somme d'argent et une dignité considérable au pirate pour la rançon du prince turc son petit-fils. Soliman étendait alors son empire vers l'Orient ; il prenait sur les Tartares les villes d'Ancire et de Cratéo. A son retour il trouva que l'empereur Cantacusène s'était renfermé dans un cloître, et

que Mathieu son fils occupait son trône. Malgré les promesses que Paléologue avait faites à son collègue, au moment de l'abdication de celui-ci, de bien vivre avec son fils, la concorde entre les deux empereurs grecs ne fut pas de longue durée : bientôt Mathieu réclama les dangereux secours de ces Turcs, dont son père avait eu tant de raisons de se plaindre. Le nouvel empereur ne fut pas mieux servi par eux que Cantacusène ne l'avait été. Cinq mille hommes qu'Orcan lui envoya pour renfort, après avoir pillé tous les lieux par lesquels ils avaient passé, donnèrent aux troupes de Mathieu l'exemple de fuir dans une bataille engagée près Philippes, où ce prince fut fait prisonnier. Le malheureux empereur ayant abdiqué sa couronne pour recouvrer la liberté, les Turcs furent dispensés du soin de feindre, ou plutôt de trahir : Orcan ne songea plus qu'à s'emparer à force ouverte du reste de la Thrace, dont il avait déjà usurpé une grande partie.

Il fit passer la mer à ses deux fils aînés, Soliman et Amurat. Ces princes entrèrent dans toutes les places qui s'offrirent à leur rencontre, montrant partout encore plus de cruauté que de vaillance, massacrant sans pitié tout ce qui ne cédait pas au premier

choc. Cette façon de faire la guerre, inconnue à l'Europe, y jeta l'épouvante. Les guerriers européens se piquaient de générosité envers les vaincus. Les Grecs surtout se faisaient un devoir de respecter la vie des hommes; les crimes n'étaient punis chez eux que par des mutilations. Quelle dut être leur frayeur quand ils se virent assaillis par des barbares qui se faisaient un jeu de les détruire, et dont la férocité semblait augmenter par la facilité qu'ils trouvaient à l'assouvir. Les malheureux habitans de l'empire grec s'enfermèrent d'abord dans les places fortes qui ne leur servirent pas long-temps d'asile; puis ils se sauvèrent en Italie, et se répandirent dans les autres parties de l'Europe, où ils amenèrent avec eux le goût des sciences et des beaux-arts.

Malgré sa férocité, Amurat cherchait des sujets; il repassa la mer aux approches de l'automne, ramenant en Asie plus d'esclaves que de soldats. Il les destinait à repeupler des pays que ses pères avaient dévastés; mais le despotisme, encore plus destructeur qu'une férocité momentanée, a rendu toutes ces transmigrations inutiles. Les provinces ottomanes ressemblent toujours à des pays dévastés; les Arabes parcourent impunément

celles d'Asie, en mettant à rançon les voyageurs et les caravanes. Les villes opulentes, Athènes, Sparte, Ephèse, Antioche, et tant d'autres, sont éclipsées sous leur splendeur passée : les décombres de leurs somptueux bâtimens remplissent leur emplacement; ce sont des misérables cases, bâties à l'écart de ces ruines, qui portent leurs noms fameux.

Cependant Soliman faisait le siége d'Andrinople, dont il se rendit maître au bout de neuf mois, en 1360.

Tandis que ce jeune prince ne songeait qu'à augmenter son héritage et sa gloire, un malheur trancha le fil de sa vie. Comme il exerçait sa cavalerie à tirer de l'arc dans les plaines d'Andrinople, un cheval fougueux l'emporta : cet animal s'étant élancé contre un gros arbre, Soliman fut fracassé du coup, et expira en tombant. Orcan son père, pénétré de cette perte, ne lui survécut que deux mois; il mourut âgé de soixante et dix ans, après en avoir régné trente-cinq. Ce prince dut ses plus grands succès à son fils Soliman, à qui il avait appris à vaincre et à tromper comme lui. La fraude et la cruauté composèrent toute sa politique; il n'en fallait pas davantage contre des ennemis timides et divisés. Sous Orcan, l'état des Turcs prit une

force nouvelle ; on put facilement prévoir sa grandeur future par les progrès qu'il avait déjà faits. Orcan établit dans l'intérieur de son état plus d'ordre qu'on n'en devait attendre d'un prince injuste et d'un peuple barbare : mais les cœurs les moins droits veulent la justice dans ceux qu'ils gouvernent; ils savent qu'aucune société ne peut subsister sans son secours. Le sultan fut enterré à Pruse, l'an 1360 de J.-C., 761 de l'Hégire.

Amurat était âgé de quarante et un ans, lorsque son père lui laissa le sceptre. Pour en imposer au peuple, il affecta une piété extérieure, et il prit un surnom persan, qui signifie envoyé de Dieu. Dès les premiers jours de son règne, il fixa son séjour à Andrinople; mais à peine y était-il établi, qu'il fallut repasser dans l'Asie pour réprimer une sédition. L'histoire ne nomme ni les séditieux, ni le lieu de leur assemblée. Nous savons seulement que quelques pachas, croyant Amurat trop occupé de ses conquêtes en Europe pour qu'il pût songer à se maintenir en Asie, tentèrent de secouer le joug; que le sultan, qui venait de conclure un traité avec l'empereur Jean Paléologue, passa le détroit de Gallipoli, marcha aux rebelles, les vainquit et les dissipa dans une seule bataille. En effet,

le sultan reparut bientôt en Europe, où Calcondile prétend que l'amour l'appelait. Dès la seconde année de son règne il prit la ville de Phère (1) aux Triballiens (2), qui eux-mêmes l'avaient prise à l'empereur grec; puis ayant attaqué le despote de Servie, il fit grâce à ce faible ennemi, épargna ses troupes, et même son pays, à condition qu'il donnerait sa fille en mariage au vainqueur. Il est certain qu'Amurat n'avait jamais vu cette princesse, puisque dans ce siècle les femmes grecques étaient presque aussi séquestrées que les musulmanes. Si Amurat acheta la main de la princesse de Servie au prix d'une province, ce fut sans doute sur la réputation de cette beauté. D'ailleurs Amurat était sûr de conquérir la Servie au moment où il prendrait la peine d'y entrer. Il soumit quelques despotes misiens et triballiens; il imposa même des taxes personnelles à ceux de leurs sujets qui persistaient dans le christianisme: ceux qui avaient porté les armes et qui voulurent devenir Musulmans, furent enrôlés parmi les spahis (les cavaliers). Le

---

(1) Phère était sur les frontières de Macédoine, du côté de la Servie, et servait de rempart à cette province.

(2) Peuples de Bulgarie et de Servie.

sultan distribua à quelques autres des terres, à condition d'entretenir à la guerre un cheval et quelques soldats proportionnément à la valeur de la terre. Il les attacha ainsi à son service par des bienfaits qu'ils pouvaient perdre à chaque instant, et qui ne devaient passer à leur fils aîné qu'à la même condition: à présent même ces bénéfices militaires, appelés timars, donnés par Amurat ou par ses successeurs, sont tellement dans la main du prince, qu'un timariot craint de perdre l'héritage qu'il tient, soit de son père, soit du sultan, comme il perdrait une paie journalière que le moindre mécontentement ou le caprice peuvent lui faire ôter.

Amurat s'occupa plus encore de son infanterie, qu'il regardait avec raison comme la principale force des armées. Il établit le corps des janissaires dans l'état où il est maintenant. Par le conseil de Kara Ali, son grand visir, il avait ordonné que le cinquième de tous les esclaves qu'on ferait sur l'ennemi (car les Turcs n'appellent pas autrement les prisonniers de guerre) appartiendrait au sultan, et que ces étrangers, ayant embrassé l'islamisme (1), formeraient une milice nouvelle.

(1) On voit que les sultans regardent comme sujets

Il fixa cette milice à dix mille hommes; elle fut dans la suite considérablement augmentée. Il la distribua en odas ou chambrées, à la tête desquelles il mit des officiers particuliers, et il soumit tout le corps à un chef nommé aga, qui, par son crédit et par son autorité, devint un des premiers officiers de l'empire. Voulant donner à cette nouvelle infanterie un grand renom de valeur, il résolut encore de la consacrer par la religion. Les premiers enrôlés furent envoyés vers un fondateur de dervis, que la sainteté de sa vie rendait recommandable. Sitôt que les nouveaux enrôlés se furent prosternés devant lui, le solitaire, affectant un ton prophétique, mit la manche de sa robe sur la tête du premier d'entre eux : « Que leur nom soit Janissaire, s'écria-t-il, que leur contenance soit fière, leurs mains toujours victorieuses, leurs épées toujours tran-

---

tous ceux qui sont devenus Musulmans. La soumission au Coran emporte toujours le privilége de naturalité. Un rénégat s'est trouvé quelquefois le premier ministre de l'empire. Il n'y a d'autre noblesse en Turquie que celle des emplois, et tous les Musulmans, sans distinction, en sont susceptibles. Les esclaves pris en guerre, ou donnés par des nations tributaires, s'ils sont formés dès leur jeunesse à la religion ou à la discipline militaire, soit dans le sérail, soit dans quelque oda, sont bien plus sûrs de parvenir aux grands emplois que les bourgeois des villes.

chantes, leurs lances toujours prêtes à frapper la tête de l'ennemi, et que leur courage soit la cause de leur constante prospérité ». Depuis ce temps, le nom de janissaire, qui signifie nouveau soldat, leur est resté, et leur bonnet a retenu la forme d'une manche. Cette milice est devenue, comme nous le verrons dans la suite, très-utile à l'empire ottoman, et quelquefois funeste à ses maîtres.

Les janissaires, dès la première année de leur institution, donnèrent de grandes preuves de valeur. Les souverains qui avaient ravi les débris de l'empire grec, craignaient bien plus le sultan que ce faible ennemi qu'ils avaient dépouillé. Jean Paléologue comprit qu'il ne se soutiendrait sur les ruines de son trône que par le secours de ce nouvel allié, dont il il détestait la puissance usurpée, mais qu'il était réduit à implorer. Andronic et Contuse, l'un fils de Jean Paléologue, l'autre fils d'Amurat, avec les janissaires, les spahis, et peu de troupes de l'empire, défirent, au lieu nommé Sirmen, une armée confédérée de Moldaves, de Valaques, de Transilvains et de Bulgares, peuples voisins, engraissés des dépouilles des Grecs, que nous verrons bientôt devenir tributaires des Turcs.

L'âge, la conformité d'inclinations et de succès, lièrent les deux jeunes princes : mais Andronic voyait des mêmes yeux que tous les chrétiens les progrès des Turcs, soit en Europe, soit en Asie. Il frémissait en pensant qu'il ne monterait sur le trône de ses pères, que dépendant et presque tributaire d'un barbare. Contuse était ambitieux; Andronic entreprit de lui mettre les armes à la main contre son père et son maître : il espérait se soustraire un jour au joug des Turcs en détruisant le père par le fils. Pour consommer cette entreprise, il fallut aussi qu'Andronic s'armât contre Paléologue. Ces princes gouvernaient tous deux les états de leurs pères en Europe, tandis que Paléologue et Amurat avaient été attirés en Asie pour des raisons que l'histoire ne détaille pas. Les deux jeunes rebelles formèrent une ligue offensive et défensive, et firent mettre leurs noms dans les actes publics. A cette nouvelle, le sultan fit à Paléologue des reproches amers, comme s'il eût été le complice de celui qui prétendait le détrôner. L'empereur d'Orient descendit aux justifications les plus basses; quelque raison qu'il eût de souhaiter la division des barbares, il promit de châtier son fils, s'il pouvait le faire prisonnier.

En effet, les deux monarques repassèrent le Bosphore, à la tête d'une armée composée de Turcs, car les Grecs y étaient en si petit nombre, qu'à peine méritaient-ils d'être comptés. Amurat trouva les rebelles campés à quelques lieues de Constantinople, et retranchés entre des palissades et une rivière. Il s'approcha du camp, la nuit, à la faveur du clair de lune, et il se fit connaître aux gardes avancées. Ce prince adroit employa la flatterie et les promesses pour déterminer les soldats à rentrer dans le devoir. Les caresses d'un monarque, jusque-là toujours vainqueur, et dont les rebelles craignaient d'éprouver bientôt le courage et la fortune, ébranlèrent leur constance; ils ne rentrèrent dans le camp que pour faire part à leurs camarades des promesses d'Amurat. En moins d'une heure Contuse vit déserter vers le camp de son père plus des trois quarts de son armée; il ne restait plus aux deux princes révoltés d'autre parti que celui de la retraite. Tous deux fuirent à Didimotique, résolus d'y mériter par leur courage une capitulation. Ils y furent reçus avec respect; mais, après beaucoup de sang répandu, la ville fut prise, et les deux princes tombèrent dans les mains d'un vainqueur inexorable. Amurat envoya

sous bonne garde Andronic à Constantinople, fit sommer l'empereur son père de tenir la parole qu'il lui avait donnée de punir ce fils rebelle, puis il fit crever les yeux au sien en sa présence, et précipiter tous les soldats de la garnison du haut des tours de Didimotique dans l'Hèbre qui coule au pied. Amurat satisfaisait son humeur sanguinaire sous une ombre de justice; mais il se fit détester, lorsqu'on le vit condamner plusieurs jeunes citoyens qui avaient osé porter les armes contre lui, à mourir de la main de leurs pères. Les pères, qui se refusèrent à cet ordre barbare, furent massacrés avec leurs fils.

L'empereur Paléologue n'osa pas résister à la volonté d'un allié qui était presque son maître. Quoiqu'Andronic n'eût agi que pour l'intérêt de l'empire, il fut condamné à avoir les yeux crevés, ainsi que son fils, enfant âgé de cinq ans. Mais soit hasard, soit pitié de là part des bourreaux, aucun des deux princes ne perdit la vue. Andronic n'eut qu'un œil véritablement crevé; son fils eut seulement la vue offensée; il la recouvra dans la suite.

Aussitôt après cette exécution, Paléologue déclara Manuel son second fils associé à l'em-

pire. Ce jeune prince établit son séjour à Thessalonique. A peine y fut-il arrivé, que, désespéré de voir l'empire grec devenir la proie des Turcs, il entreprit de recouvrer quelques villes de son voisinage par force ou par ruse. Manuel se ménagea des intelligences dans la ville de Phère; mais elles ne purent être si secrètes, qu'Amurat n'en fût bientôt instruit. Le monarque turc envoya Karatine, le plus expérimenté de ses généraux, assiéger Thessalonique. Les bourgeois, qui craignaient le sort de ceux de Didimotique, menacèrent de livrer Manuel à son redoutable ennemi. Le jeune empereur implora vainement les secours de son père Jean Paléologue, celui-ci lui manda que non-seulement il ne lui enverrait point de troupes, mais même que, s'il paraissait devant Constantinople, les portes lui en seraient fermées. Manuel se hâta d'employer la seule ressource qui lui restait : sur la réponse de l'empereur son père, il rendit Thessalonique au général turc, et ayant été lui-même à Andrinople, il se présenta en suppliant devant le sultan qui, après une sévère réprimande, voulut bien pardonner à Manuel l'occasion qu'il lui avait donnée de s'emparer de Thessalonique sans coup férir.

Paléologue, pénétré de honte et de douleur, laissa le gouvernement de ses états à ses fils, pour aller mendier chez les princes chrétiens d'Occident des secours contre les barbares. Il imagina d'abjurer le schisme des Grecs aux pieds du chef de l'église romaine. Le pape Urbain V combla Paléologue de vœux et de bénédictions ; mais ce fut tout. Il lui conseilla d'aller chercher des secours dans les cours des autres princes chrétiens. L'empereur commença par la France. Charles V, qui méritait si bien le surnom de sage, reçut Paléologue avec honneur ; mais il était trop occupé contre ses véritables ennemis, pour en aller chercher si loin de ses frontières. Le roi de France refusa à l'empereur grec des forces qu'il voulait mieux employer ailleurs. Paléologue, dégoûté par cette épreuve, ne fit point d'autre tentative. En repassant par l'Italie, il fut arrêté à Venise pour des dettes qu'il y avait contractées, et que ses fils ne payèrent qu'au bout de quelque temps, avec les subsides qu'il fallut tirer des sujets de l'empire. Après cette humiliation, Paléologue rentra dans ses états, apportant, pour tout fruit de ce pénible voyage, la bénédiction du pape, et la permission de faire dire la messe par un prêtre latin, sur

un autel portatif que le souverain pontife lui avait donné.

Tandis que Paléologue faisait de vains efforts pour réparer les pertes de son empire, Amurat affermissait et étendait le sien. Sa politique le servit aussi bien que ses armes. Une alliance et des négociations lui soumirent deux états musulmans en Asie. L'émir Germian Ogli donna sa fille à Bajazet, le second des fils d'Amurat, et son successeur au trône, car on ne parlait plus de Contuse qui avait eu les yeux crevés. La dot de la princesse fut de trois villes situées dans la haute Phrygie, contiguës aux états d'Amurat, savoir Cutaia, Agrigos et Touchanlik. Peu après, le sultan fit une conquête plus importante encore, qu'il ne dut qu'à son adresse et à la réputation qu'il s'était acquise : Ahmid Ogli, émir d'une province à laquelle il avait donné son nom, plein de zèle pour la loi musulmane et pour son accroissement, crut devoir soumettre son état à l'envoyé de Dieu ; il se fit volontairement tributaire du sultan Amurat, et étant mort sans enfans, la province d'Ahmida fut indissolublement unie à l'empire turc.

Au milieu de tous ces succès, et vers l'an de J.-C. 1389 — Hég. 791, Amurat apprit

que Karatine, qu'il avait laissé en Europe à la tête des janissaires et des spahis, avait soumis presque toute l'Albanie. Le nombre prodigieux de femmes et d'enfans, à qui on faisait passer le détroit de Gallipoli pour repeupler l'Asie, convainquit ce prince de la solidité de ses conquêtes. Pour s'opposer aux progrès des Ottomans, Lazarus, prince de Servie, avait composé une armée de Valaques, de Hongrois, de Dalmates, de Triballiens, et de ceux d'entre les Albanais qui n'avaient pas été subjugués. Amurat repassa la mer, et se mit sans tarder à la tête de ses troupes; il rencontra les confédérés dans les plaines de Cassovie, et il accepta volontiers la bataille que ceux-ci eurent l'assurance de lui offrir. Le choc fut très-vif de part et d'autre; les janissaires donnèrent des preuves de ce courage et de cette discipline sur lesquels Amurat avait compté. Les Spahis, armés de longues lances garnies de banderolles, firent un grand carnage de la cavalerie hongroise, qui, n'étant pas couverte d'armes défensives, semblait s'offrir aux coups du vainqueur. Enfin la victoire se décida pour les Turcs. Quand on la crut certaine, Amurat descendit de cheval, et se promenant sur le champ de bataille, il remarqua avec étonnement que

presque tous les cadavres ennemis étaient de jeunes gens sans barbe. Son général d'armée Karatine lui dit, à cette occasion, qu'il ne pouvait y avoir que de jeunes téméraires qui risquassent de s'offrir au glaive des Musulmans : comme il parlait encore, un Albanais blessé, qui mordait la poussière auprès d'eux, ramassa toutes ses forces, ou plutôt toute sa rage, pour frapper le sultan qu'il avait reconnu à la magnificence de ses armes, et aux respects profonds que lui marquaient ses suivans. Le malheureux fut haché en pièces sur le lieu même, et le sultan mourut au bout de deux heures, au milieu de ses chefs, qui maudissaient bien sincèrement cette sanglante victoire.

Amurat a vécu soixante et onze ans, et en a régné trente. Il a contribué autant que ses prédécesseurs à l'élévation et à la splendeur de l'empire ottoman. Ce prince était également redouté de ses ennemis et de ses sujets : son extrême sévérité avait introduit un ordre admirable, tant dans les armées que dans l'administration de la justice. D'ailleurs le respect qu'Amurat affectait pour la religion, n'avait pas peu contribué à le faire respecter à son tour. Ce prince n'entreprenait jamais rien d'important, sans avoir imploré

à haute voix le secours du ciel. Un jour, il faisait le siége de Bolina ou Appollonie, ville de Thrace, qu'on croyait imprenable; après plusieurs assauts inutiles et bien du sang répandu, le sultan se jette à genoux, demandant à Dieu de manifester sa puissance et la vérité du culte de Mahomet : aussitôt les janissaires recommencent l'assaut et emportent la place. Ce succès passe encore pour un miracle chez les Turcs. D'ailleurs Amurat a signalé son zèle par plusieurs établissemens utiles; il a fondé dans presque toutes les grandes villes qu'il avait dévastées, des médreses ou écoles publiques, et des imarets ou hôpitaux. Il fut embaumé et transféré à Pruse, où jusqu'alors les princes de la maison régnante avaient été enterrés. Bajazet son fils lui fit faire un magnifique tombeau.

Sous Bajazet qui hérita du trône d'Amurat, son père, l'empire fondé par Othman s'augmenta encore en tous sens : jusque dans l'Arménie, des princes musulmans furent dépouillés à son profit; à l'autre extrémité, la Valaquie fut conquise.

Cent mille chrétiens de différentes nations, s'étant réunis sous les ordres de Sigismond, roi de Hongrie, pour arrêter les progrès des Turcs, et ayant été vaincus, on put croire,

un moment, que l'heure fatale de l'empire d'Orient avait sonné.

Depuis long-temps cet empire, réduit presqu'à la ville de Constantinople, semblait attendre que le monarque ottoman voulût s'en emparer. Le successeur des Césars, tremblant sur les débris de son trône, était, comme on l'a vu, contraint d'obéir à ce barbare. Jean Paléologue avait fait crever les yeux à son fils et à son petit-fils, parce que ce prince avait tenté de servir sa patrie contre Amurat. Depuis, Bajazet lui avait ordonné de raser deux tours élevées tout récemment pour la défense de sa ville. Manuel, fils et successeur de Jean, comprit de bonne heure qu'il ne défendrait pas sa couronne mieux que ses prédécesseurs n'avaient fait. Cette couronne ne lui appartenait pas dans l'ordre d'une succession naturelle; car Andronic, son frère aîné, à qui le faible Jean Paléologue avait fait crever les yeux, vivait à Sélivrée avec Jean son fils et son compagnon d'infortune. Le même arrêt qui avait ordonné le supplice de ces deux princes, les avait aussi exclus de l'empire : mais on se souvient que l'exécution ne les avait rendus aveugles ni l'un ni l'autre. Ils attendaient à Sélivrée que la fortune leur restituât ce qu'elle leur avait ravi. Andronic mou-

rut, laissant Jean son fils héritier de ses prétentions. A sa dernière heure il lui recommanda de ménager le sultan. Ainsi Manuel voyait s'élever contre lui, d'une part, un neveu qui pouvait passer pour l'héritier légitime du trône, et de l'autre, un ennemi puissant tout prêt à l'écraser. Le sultan, accoutumé à lui donner des lois dans sa cour, avait exigé que les causes entre ses sujets, qui trafiquaient à Constantinople, fussent jugées par un cadi, et que tous les Musulmans eussent le libre exercice de leur religion dans l'intérieur de la ville. Depuis la victoire remportée sur Sigismond, le sultan songeait à renverser ce qui pouvait rester de l'empire grec. Jean, fils d'Andronic, lui demanda de le protéger contre Manuel son oncle, promettant de céder Constantinople sitôt qu'il en serait le maître, pourvu qu'on lui donnât ce que les Grecs possédaieut encore dans la Morée, pour y vivre en souverain. Bajazet saisit l'occasion de détruire les Grecs les uns par les autres. Tandis qu'il construisait des édifices publics à Andrinople et à Pruse, et qu'il jouissait, successivement dans chacune de ces villes, des fruits de la victoire et de la paix, il confia dix mille Turcs à Jean, fils d'Andronic, pour former le siége de Cons-

tantinople, ou plutôt pour inquiéter l'empereur son oncle, et donner au parti que lui Jean pouvait avoir dans la ville l'occasion de se déclarer. Ce prince entreprit d'affamer Constantinople, en ravageant les environs. Presque tous les lieux dont cette immense cité tirait des subsistances avaient été conquis par les Turcs. Il était aisé d'intercepter les convois. Manuel, dans l'impossibilité d'approvisionner sa capitale, las d'une autorité qui n'avait rien de réel, convaincu d'ailleurs que le règne des Grecs était prêt à finir, aima mieux voir crouler le trône sous un autre que sous lui. De son plein gré, il remit à Jean, fils d'Andronic, avec le vain titre d'empereur d'Orient, les clés de sa ville pleine d'ennemis et de maîtres étrangers. Il s'embarqua aussitôt sur les galères de Constantinople, avec quelques richesses, pour aller traîner, dans les différentes cours de l'Europe, une vie errante, moins malheureuse sans doute que celle d'un souverain également méprisé de ses ennemis et de ses sujets.

Lorsque Jean, maître de Constantinople, voulut ou feignit de vouloir tenir sa parole à Bajazet, tous les ordres de l'état le conjurèrent de demeurer sur son trône, protestant qu'ils aimeraient mieux voir égorger leurs en-

fans sous leurs yeux, et périr eux-mêmes dans les flammes, que de vivre sous la domination des barbares. Malgré cette faible résistance, c'en était fait de l'empire romain, si la providence ne lui eût suscité un défenseur, qu'il ne devait pas attendre, et qui arrêta Bajazet dans le cours de ses prospérités. Ce défenseur fut l'invincible Timur, ou Tamerlan, descendant de Gengis Kan, le plus grand conquérant de son siècle. Ce prince tartare, né à Samarcand, dans le pays de Sagatai, sur la frontière des Parthes, fut occupé, dans sa première jeunesse, à garder les haras du roi des Massagettes. La nécessité d'attaquer et de se défendre, changea bientôt un pâtre en un guerrier : ce guerrier fit des prodiges de valeur, et en peu de temps il devint le général des armées de son maître. Le roi des Massagettes mourut : Tamerlan épousa sa veuve, et monta sur son trône. Il sut discipliner ses infatigables Tartares mieux qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. Il conquit, avec une rapidité incroyable, la Sarmathie asiatique, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, et força la ville de Bagdad à recevoir son joug. Il se fit le protecteur des princes musulmans qui n'avaient point prétendu résister à ses armes, et que Bajazet se croyait en droit d'opprimer.

En effet, le sultan, sur le point de s'emparer de Constantinople, voulut encore rendre Taharten, émir d'Arsenjan, son tributaire; il lui fit ordonner de venir à Pruse pour y porter à ses pieds une somme d'argent qu'il exigeait pour tribut. Taharten, au lieu d'obéir, fuit en Géorgie où Tamerlan était alors, pour se mettre sous sa protection. Le monarque tartare envoya des ambassadeurs à Bajazet, qui parlèrent à ce prince avec toute la hauteur d'un conquérant du monde. Il lui défendait d'oser inquiéter à l'avenir les princes musulmans que lui Tamerlan voulait protéger, rappelant à Bajazet que la loi du Prophète ne lui permettait pas d'opprimer ses frères; il l'assurait que les Tartares étaient prêts à venir lui arracher ses conquêtes, s'il ne rendait aux Musulmans ce qu'il leur avait injustement ravi. Bajazet entendait, pour la première fois, des ordres et des menaces: il répondit fièrement aux ambassadeurs, qu'il désirait depuis long-temps de faire la guerre à leur maître, et que si Tamerlan ne venait pas le trouver, il irait le chercher au fond de la Perse.

Sur cette réponse, le Tartare s'achemina vers l'Asie mineure. Lorsqu'il fut près de Sébaste ou Sivas, il y trouva Mehemet, pacha

du pays, qui tenait la campagne avec ce qu'il avait pu ramasser de troupes. Celui-ci fut bientôt taillé en pièces; Sivas, quoique très-fortifiée, ne tint que dix-huit jours. La présence de Tamerlan, à qui rien n'avait résisté jusqu'alors, détermina les habitans à chercher leur sûreté dans la soumission. Ils chassèrent le commandant turc, et implorèrent la clémence du vainqueur. Tamerlan fit grâce à tous les Musulmans; mais ce qui se rencontra de chrétiens dans la ville, fut passé au fil de l'épée. On croit qu'il avait quelque répugnance à combattre l'ennemi du nom chrétien, car, au lieu de pénétrer plus avant dans l'Asie mineure, il tourna vers la Syrie, et se prépara à faire la guerre au soudan d'Egypte.

Bajazet, enhardi par cette inaction, marcha contre Taharten, l'auteur de la querelle, le battit, s'empara de son pays, et de sa famille qu'il traîna après lui en captivité. Aussitôt que Tamerlan eut appris cet acte d'hostilité, il envoya ordonner à Bajazet de rendre à Taharten sa liberté, ses enfans et ses états, et de remettre à lui Tamerlan un de ses fils en ôtage. Bajazet ne songeant qu'à repousser les insultes du Tartare, répondit par d'autres insultes à ses ambassadeurs. Timur, après

un délai de trois mois, se mit à la tête d'une armée formidable. Schilperger, contemporain qui servait sous lui dans cette même armée, la fait monter à seize cent mille hommes. Calcondile ne lui en donne que huit cent mille. Ce nombre paraîtra sans doute incroyable, à ceux qui savent combien on a de peine à faire subsister cent mille soldats dans le pays le plus fertile. Mais il faut penser que les Tartares, exposés jour et nuit aux injures de l'air, étaient accoutumés à la vie la plus sobre et la plus dure, et que toutes ces hordes qui, dans le siècle précédent, avaient changé si souvent de climat, étaient en aussi grand nombre. Quoi qu'il en soit, Tamerlan marcha jusqu'à Sébaste, où il fit la revue des différens corps qui se réunirent sous ses ordres en ce lieu; puis avançant toujours dans les terres des Turcs, comme il allait former le siége d'Ancora ou d'Ancire, il apprit que Bajazet venait à lui, à la tête d'une armée qui n'était tout au plus que la moitié de la sienne. Tamerlan fit une marche en avant; il savait prendre ses avantages, outre celui du nombre. Il avait plus de connaissances militaires qu'on n'en montrait dans un siècle, où la multitude de soldats, le courage et la force du corps faisaient toute la science de la guerre.

Le prince tartare se retrancha dans son camp, laissant devant lui une plaine aride, dans laquelle il espérait enfermer Bajazet, en cas que celui-ci vînt l'occuper, soit par la supériorité du nombre, soit en gardant plusieurs gorges qu'il avait eu le loisir d'observer. Bajazet, accoutumé à vaincre, brûlait d'en venir aux mains avec un ennemi plus formidable que tous ceux qu'il avait combattus jusqu'alors. Marchant à grandes journées, il s'empara bientôt du camp que le Tartare paraissait lui avoir destiné. Bajazet n'y demeura pas long-temps, sans se voir contraint de donner bataille; c'était où Tamerlan l'attendait. Il distribua son armée en trois corps, à la tête desquels il plaça huit de ses fils et petit-fils, qui étaient tous nommés Mirza, titre qu'on donnait chez les Tartares aux seuls enfans des rois. On dit que Tamerlan passa en prières la nuit qui précéda la bataille; il affectait aux yeux de ses soldats un extérieur religieux.

Les troupes de Bajazet étaient réduites au désespoir avant de combattre. Dès la veille, cinq mille hommes étaient morts de soif dans son camp. Le Turc confia le soin de son aile droite à Bazzirlaus, frère de sa femme, fils d'Ierman Ogli qu'il avait détrôné. Il plaça

lui-même quatre fils qu'il avait de plusieurs concubines, à la tête de différens corps. Toute son armée fut distribuée sur une ligne, pour offrir un front plus étendu à ses nombreux ennemis : mais la fureur des Turcs nuisit à leur discipline. Les janissaires et les spahis se précipitèrent sans garder leurs rangs, et sans entendre la voix des chefs. D'ailleurs les éléphans du Tartare, qui portaient de petites tours pleines de combattans, effrayèrent bientôt les chevaux des spahis. Bazzirlaus fut tué au commencement de la bataille. Bajazet vit de dessus une hauteur la déroute, ou plutôt le désordre de son armée : car ses braves Turcs dispersés, sans espoir de ralliement, aimaient mieux se précipiter au milieu des bataillons tartares, pour y vendre cher leur vie, que de fuir devant le vainqueur. On voulut en vain persuader à Bajazet de chercher son salut dans la fuite ; il consuma cette funeste journée en efforts inutiles. Les troupes ne se ralliaient à sa voix que pour offrir plus de victimes au fer de l'ennemi. Ayant vu périr Mustapha son fils aîné, il ordonna à son visir Ali Pacha de fuir à Pruse, avec Soliman, son second fils, pour conserver quelques restes du sang ottoman. Jamais la valeur ne fut plus malheureuse. Des monceaux

de morts empêchèrent enfin le vainqueur de continuer le carnage. Aux approches de la la nuit, Bajazet, descendu de la colline sur laquelle il avait été témoin de ce funeste spectacle, fut bientôt assailli d'une nuée de Tartares; son désespoir ne put lui attirer la mort qu'il cherchait. Ceux qui l'avaient enveloppé s'obstinèrent à le prendre vivant. On lui arracha son cimeterre dont il avait frappé plus de trente Tartares; et, lorsque ses forces furent épuisées, on lui lia les mains avec la corde d'un arc, et on le plaça sur un petit cheval qui le porta à la tente du vainqueur. On était alors dans l'année 1402 de Jésus-Christ; Hégire, 804.

Des cris de joie apprirent à Tamerlan quel captif on lui amenait. Il s'était retiré du combat à la chute du jour. La victoire étant décidée depuis long-temps, il jouait aux échecs avec un de ses fils. L'arrivée de Bajazet, les cris, l'empressement des chefs n'émurent point Tamerlan; on fit attendre le prisonnier à l'entrée du pavillon jusqu'à ce que le prince tartare eût fini le jeu. Alors il s'avança vers Bajazet; il lui délia les mains, ordonna qu'on le revêtît d'une veste précieuse. Le vainqueur fit quelques reproches à son prisonnier sur ses usurpations, et sur le sang

qu'il avait versé. Bajazet lui répondit avec fierté : mais, quoi qu'en aient dit quelques historiens, Tamerlan n'oublia jamais ce qu'il devait au malheur et à son égal devenu son esclave. Il le consola ; il fit serment qu'il respecterait ses jours.

Bajazet, enhardi par la clémence du vainqueur, pria qu'on fît chercher deux de ses fils, dont il ignorait le sort. L'aîné de tous était mort sous ses yeux. Il avait ordonné au second de dérober sa tête à l'événement du combat ; les deux derniers furent bientôt amenés, ainsi que leur mère, à Tamerlan qui les traita comme il avait traité Bajazet. On conduisit ce prince dans une tente, où, quoique veillé soigneusement, il fut servi comme devait l'être un monarque. Après cette victoire, le gouverneur d'Ancire livra sa place et sa citadelle à Tamerlan. Les fils du conquérant se dispersèrent dans la Natolie, et dans tout le pays qui appartenait à la couronne ottomane. Celui qui accourut à Pruse pour y saisir les trésors de Bajazet, avait été prévenu par Soliman. Ce prince, dans sa fuite, avait passé par cette ville, s'était chargé de tout ce qu'il avait pu saisir de plus précieux, et avait gagné Guizelhissar, place bâtie par Bajazet vis-à-vis Constantinople, des-

tinée à défendre aux empereurs grecs l'entrée de l'Asie. Pruse fut presque réduite en cendres; Nicée fut saccagée, et tout le pays jusqu'au Bosphore de Thrace dévasté misérablement. L'épouse de Bajazet, fille du prince de Phrygie, sœur de Bazzirlaus qui avait été tué à cette funeste bataille, fut prise par les coureurs de Tamerlan, comme elle fuyait de Pruse. Ce prince l'envoya à son mari pour soulager sa captivité; il ne fit d'autre violence à l'épouse de Bajazet, que d'exiger d'elle qu'elle abjurerait la religion chrétienne dans laquelle elle était née, pour embrasser l'islamisme.

Tamerlan s'établit pour quelque temps à Kutaia, ville à deux journées de Pruse, très-agréable par sa situation, et par la température de l'air. Il y donna des jeux et des fêtes guerrières, auxquels l'historien de sa vie assure qu'il invita Bajazet pour adoucir sa captivité. Disant n'avoir pris les armes que pour réparer les injustices de ce prince, il tira Mehemet, fils du Caraman Ogli, de la prison à laquelle le sultan turc l'avait condamné, et il lui rendit la souveraineté que son père avait possédée. Il rendit de même à Jacub Thelebi, héritier d'Ierman Ogli, et aux autres princes musulmans, dépouillés par Bajazet, les terres

qu'ils avaient perdues, les faisant tous ses tributaires. Il donna même à Bajazet le titre et l'investiture du royaume de Natolie. Malgré les bons traitemens que le sultan recevait de Tamerlan, le chagrin abrégea ses jours ; il mourut l'an 1403 de J.-C., à la suite de son vainqueur, dansune ville nommée Akzaar. Ce n'est pas, comme l'ont prétendu quelques historiens, pour s'être frappé la tête contre les barreaux d'une cage de fer, dans laquelle il ne fut véritablement jamais renfermé ; mais il mourut des suites d'une apoplexie qui lui devint funeste, parce que ce prince infortuné, qui désirait de cesser de vivre, refusa tous les remèdes qu'on s'empressait de lui offrir. Son vainqueur lui fit de magnifiques obsèques, et renvoya son corps à Pruse pour y être inhumé dans le tombeau de ses pères.

Les prospérités du règne de Bajazet rendirent sa fin plus amère ; il supporta d'autant moins sa chûte, qu'il était tombé de plus haut. Malgré sa passion décidée pour la guerre, Bajazet, pendant un règne de quatorze ans, ne négligea pas les travaux de la paix. Outre la ville de Guizelhissar, qu'il construisit vis-à-vis Constantinople, il orna presque toutes les grandes villes de son empire, de mos-

quées, d'écoles publiques, d'hôpitaux, enfin de toutes les fondations utiles au peuple, faites pour immortaliser la magnificence d'un monarque. Mais, comme presque tous les conquérans, Bajazet fut impétueux, superbe et sanguinaire. Tamerlan, qui le vainquit les armes à la main, le surpassa encore en politique, en générosité, et surtout en justice.

Nous avons dit que, pendant la bataille d'Ancire, au moment où Bajazet avait vu la fortune se déclarer contre lui, il força Soliman son fils de dérober au fer du vainqueur les restes du sang ottoman. Ce jeune prince, accompagné d'Ali Pacha, grand visir de son père, courut à Constantinople implorer la clémence non pas de Jean, mais de Manuel Paléologue, cet empereur qui précédemment avait cédé le trône à son neveu, lorsqu'il l'avait cru prêt à écrouler. Depuis la diversion des Tartares, Manuel, rappelé par tous les ordres de l'état, était venu reprendre l'autorité qu'on ne croyait plus chancelante. Le monarque grec profita des malheurs de la maison ottomane, sinon pour lui enlever tout ce qu'elle possédait en Europe, au moins pour morceler ses conquêtes. Il confirma Soliman dans la possession de la Thrace; mais il se réserva Thessalonique, où il envoya

Jean son neveu qu'il avait chassé du trône, en lui laissant le titre d'empereur. Il réunit encore à l'empire grec les villes qui étaient au-delà du Strimon, dans la Macédoine, jusqu'à Zétunion, toutes les places depuis Pamide jusqu'à l'embouchure du Bosphore, dite l'embouchure sacrée, et les forts sur les bords du Pont-Euxin jusqu'à Varne. Après cet accord, Soliman se retira à Andrinople, pour se livrer à la débauche effrénée qui obscurcit toutes ses belles qualités. Ce prince, maître d'un petit état, semblait avoir oublié que son père et ses frères gémissaient en captivité, et qu'un ennemi puissant avait presque détruit leur grand empire. A peine était-il à Andrinople, qu'il reçut des ambassadeurs de Tamerlan, qui lui annonçaient la mort de son père. Ce conquérant, de qui le nom seul inspirait de l'effroi, adressait au fils de son prisonnier une lettre dont voici la substance : il lui disait qu'il croyait devoir lui témoigner la part qu'il prenait au malheur de son père, qu'il y reconnaissait de quelle manière Dieu confond les superbes, et ceux qui croient juste tout ce que l'ambition leur suggère. « J'ai été, continuait-il, favorisé de la for- » tune, peut-être plus que personne au » monde : nul homme ne peut envisager

» ma prospérité, sans en être frappé d'é-
» tonnement. Tout cela me touche moins
» que l'exemple de ton père, qui m'apprend
» à mettre volontairement des bornes à mon
» bonheur. Ainsi je veux oublier que j'ai été
» l'ennemi de Bajazet, je suis même disposé
» à servir de père à ses enfans, pourvu qu'ils
» attendent de leur vainqueur les effets de
» ma clémence. Mes premières conquêtes me
» suffisent, et les caresses d'une fortune in-
» constante ne me tentent pas. »

Nous avons dit que Soliman était enclin à la débauche, surtout à celle du vin qui faisait le plus d'horreur aux Musulmans. Il avait pris sans mesure de cette liqueur dangereuse lorsqu'il reçut la lettre de Tamerlan. Soliman, devenu audacieux, osa lui faire une réponse altière. Tamerlan ne le punit qu'en conférant à Musa, second fils de Bajazet, le titre de souverain qu'il avait destiné d'abord à l'aîné : « Reçois, lui écrivit-il,
» l'héritage de ton père. Une âme vraiment
» royale, sait conquérir les royaumes, et
» sait aussi les rendre. » Tamerlan, après avoir rétabli tous les princes musulmans que Bajazet avait détrônés, retourna dans la Tartarie, sans conserver une seule conquête. Il avait fait Mahomet, dernier fils de Bajazet,

prince d'Amasie; mais ce conquérant ne laissa pas aux deux cadets de son prisonnier les forces nécessaires pour faire respecter à leur aîné les dispositions faites en leur faveur.

Soliman ayant appris que son frère Musa se croyait sultan, passa le détroit de Gallipoli. Ce prince, tout vicieux qu'il était, avait de la valeur et des talens pour la guerre; il marcha droit à Pruse. Musa, qui ne s'était pas attendu à cette brusque attaque, n'avait pas eu le temps de mettre des troupes sur pied; il fuit à Cogni vers Ogli, souverain de la Caramanie, pour dérober sa tête au ressentiment de son frère. Soliman s'établit à Pruse comme souverain légitime, et envoya des ordres aux différens gouverneurs appelés Sangiaks, pour tâcher de recouvrer les états voisins de leurs gouvernemens, que Tamerlan avait distraits de la couronne ottomane. Il ne voulut rien entreprendre en personne contre les princes que son père avait autrefois vaincus, parce que les tentatives réitérées de Musa exigeaient une attention continuelle. Ce souverain fugitif n'avait trouvé à Cogni qu'un asile; il avait besoin de secours. Il en alla demander à l'émir de Castamone, espérant que ce prince, qui devait, comme lui, le retour de sa souveraineté à Tamerlan, voudrait

soutenir l'ouvrage de son bienfaiteur. Mais cet émir, moins secourable encore qu'Ogli, fit défendre au prince turc l'entrée de ses états, de peur d'irriter son frère. Sur ce refus, Musa se jeta dans un petit bateau qu'il trouva près du port de Nicée, espérant qu'il serait plus heureux en Europe. Soliman, enflé de ce succès, fit une alliance étroite avec le prince de Castamone, et retourna à Pruse, où il se livra tellement à ses vices, qu'on ne pouvait plus lui faire sa cour qu'en s'enivrant avec lui. On doit juger avec quelle indignation les véritables Musulmans, qui étaient pour lors en grand nombre, voyaient transgresser si ouvertement leur loi. Soliman choqua imprudemment Mahomet, prince d'Amasie, le dernier de ses frères, en répondant aux ambassadeurs, que ce prince lui avait envoyés pour lui présenter des hommages, que ses sujets n'étaient pas en droit de traiter avec lui en souverains. Il chassa plutôt qu'il ne congédia ces ambassadeurs qu'il ne voulut jamais reconnaître pour tels; il aurait marché contre celui qu'il appelait l'usurpateur d'Amasie, si son frère Musa n'avait su lui susciter en Europe des affaires plus importantes.

Ce prince avait en effet profité de l'assoupissement de son ennemi, et de tout le temps

que celui-ci avait perdu. Les débauches de Soliman lui avaient aliéné tous les grands qui en avaient connaissance. Musa parut aux yeux de ces mécontens le vengeur de leur loi transgressée. Avec un corps de Valaques qu'il avait su rassembler, il n'eut pas de peine à se rendre maître d'Andrinople, et à s'y faire déclarer sultan ; mais il n'y demeura que le temps que son frère mit à lever une armée, et à passer le détroit de Gallipoli. Musa n'avait point de troupes réglées; il sortit d'Andrinople dont il se disait le souverain, et fuit en Valaquie, se fiant à Soliman du soin de se détruire lui-même. Ce frère aîné, devenu l'horreur de tous les gens de bien, n'avait plus à sa cour que des serviteurs plongés comme lui dans le vice. Son mépris pour la loi de Mahomet, pour toutes les pratiques auxquelles les Musulmans attachent beaucoup d'importance, rompit les seuls liens qui les attachent à leur prince, et le fit bientôt regarder comme un usurpateur. Les bons Musulmans s'écriaient que l'empire ottoman allait bientôt tomber, puisque les crimes de son maître sollicitaient de plus en plus la vengeance céleste ; que Dieu susciterait un autre Tamerlan pour punir tous les Ottomans ensemble, de tant d'impiétés dont ils se ren-

daient complices par leur lâcheté à les souffrir.

Musa fomentait de loin cette révolte. Il n'avait pas eu l'assurance d'attendre Soliman à la tête de ses troupes; il le combattit avec avantage dans le secret de sa cour. Il opposait un extérieur pieux aux débauches scandaleuses de son frère; il assurait tous ceux que l'indignation publique attirait près de lui, qu'il ne voulait détrôner Soliman que pour détourner de dessus cette nation chérie les malheurs qui la menaçaient. Les grands officiers, les pachas, tous ceux qui commandaient les troupes écoutèrent avec avidité les propositions de Musa. Cet Ali même, grand visir de Soliman, à qui Bajazet avait confié sa jeunesse après la bataille d'Ancire, se résolut à abandonner un maître qu'il n'avait jamais pu arracher au désordre. Le malheureux prince, de plus en plus abruti par le vin, ne vit pas ce qui se tramait sous ses yeux. Tous ses officiers le quittèrent les uns après les autres, sans qu'il parût s'en embarrasser; il ne resta auprès de lui que les compagnons de ses débauches, qui lui firent oublier les soins de la guerre et du trône, aussitôt qu'il n'aperçut plus aucun de ceux qui le forçaient quelquefois à les partager.

L'armée de Musa était grossie par tous ces chefs qui avaient déterminé leurs soldats à les suivre par pelotons : il marcha vers Andrinople, sans que Soliman parût s'en embarrasser, sans même qu'il daignât s'informer de tous ces mouvemens. En avançant, les révoltés acquirent tant de forces, qu'on ne prévoyait pas que Soliman pût jamais se défendre. Le malheureux prince se réveilla de son assoupissement, quand il n'en était plus temps; il n'avait plus autour de lui ni ministres, ni chefs, ni soldats ; ses finances étaient, ou épuisées, ou diverties. Il n'entendait de la part du peuple que des vœux formés à grands cris contre lui. Dans cette extrémité, sa seule ressource était la fuite : espérant trouver quelque secours chez son allié l'empereur des Grecs, il voulut aller mendier les bienfaits de ce prince, que son père avait si cruellement opprimé. L'année 1406 de Jésus Christ s'accomplissait alors.

Soliman s'était déterminé trop tard à ce parti nécessaire. Les coureurs de l'armée de Musa arrivaient à Andrinople au moment où son frère en sortait. Le prince infortuné fuit à toutes jambes ; son cheval, plus vite que ceux de sa suite, le porta en moins d'une heure à quinze milles d'Andrinople, dans un

village, où, se croyant en sûreté, il voulut, en attendant ses gens, boire du vin dont il ne pouvait pas se passer long-temps. Les habitans le reconnurent à la magnifience de ses habits, et plus encore à cette infraction de la loi de Mahomet, dont ils le croyaient seul capable. Cinq d'entre eux, tant par un mouvement d'indignation que pour mériter une récompense du vainqueur, se mirent en devoir de l'arrêter : Soliman se défendit avec tant de vaillance, qu'il tua deux des assaillans, et força les trois autres à le tuer lui-même pour s'emparer de sa personne. Ils portèrent son corps à Musa qui, paraissant détester cette action dont il sut bien profiter, fit périr les trois meurtriers dans les flammes, et rendit au corps de Soliman tous les honneurs funèbres dus à un empereur ; il le fit enterrer dans le tombeau de son aïeul Amurat. Soliman mourut après quatre ans et dix mois de règne. Les Turcs ne le comptent pas, non plus que son frère Musa, au nombre de leurs empereurs, parce que ni l'un ni l'autre n'a régné sur tout l'empire perdu par Bajazet ; il ne fut réuni que dans la main de Mahomet, le dernier de ses fils, qu'ils regardent comme leur cinquième empereur.

Aussitôt après la mort de Soliman, Musa voulut recouvrer ce que ce prince avait cédé à l'empereur de Constantinople, espérant que cet ennemi ne lui coûterait pas beaucoup à vaincre. Il aima mieux attaquer les Grecs que son frère Mahomet, à qui il offrit le partage de la couronne ottomane : il le laissait maître de toutes les possessions en Asie, pourvu que celui-ci ne prétendît rien en Europe. Mahomet, qui avait entrepris de purger l'Asie de tous les brigands que Tamerlan y avait laissés, parut consentir à l'accord proposé. Dès lors Musa, aidé de son grand visir Kircan Mouliak, médita des conquêtes. Il entra dans la Morée, où il prit Peraverd et Matrume, puis il s'empara de la Servie. Sigismond, roi de Hongrie, ne put la défendre, quoiqu'à la tête d'une armée nombreuse ; Musa vainquit ce prince en bataille rangée près Semendrie.

Cependant le sultan n'ayant pas tardé à être détrôné par son frère, l'empereur grec vécut en bonne intelligence avec Mahomet Ier. qui, à ses derniers momens, témoigna même la volonté que ses deux plus jeunes fils fussent, pour leur sûreté, envoyés dans le royaume de son allié, et élevés par lui. Mais sous le règne suivant, celui d'Amurat II, fils aîné

de Mahomet, la guerre recommença entre les Grecs et les Turcs, et malheureusement, dans ce débat, la justice ne fut pas du côté du prince chrétien.

A peine Amurat II eut il pris les rênes du gouvernement, qu'il reçut une ambassade de l'empereur grec. Celui-ci lui demandait ses deux frères pour les élever à la cour de Constantinople en exécution du testament de Mahomet. Le prince grec offrait encore au Musulman de renouveler l'alliance entre eux. Bajazet, grand visir, répondit, pour son maître, que les Ottomans ne troubleraient jamais la paix établie entre les deux couronnes, mais qu'un monarque musulman ne pouvait confier l'éducation de deux princes de sa maison à des infidèles; qu'enfin Amurat était résolu de ne point obéir à une disposition que Mahomet n'avait jamais ni pu ni dû faire. Les ambassadeurs se retirèrent mécontens, et Mahomet ne chercha plus qu'un prétexte de rupture.

Un pacha de Smyrne, nommé Sinéis, s'était rendu coupable de rébellion contre Mahomet. Le sultan, qui oubliait facilement les offenses, pardonna d'abord, et même peu de temps après donna, à ce même Sinéis, le gouvernement de Nicopolis, et, par consé-

quent, le moyen de le trahir encore. Sinéis ne manqua pas d'en user. Ayant rencontré un homme de la lie du peuple qui ressemblait parfaitement à Mustapha, ce frère aîné de Mahomet, tué à la bataille d'Ancire, aux côtés de leur père Bajazet, il résolut d'opposer ce fantôme au légitime sultan. Peu de Musulmans avaient vu périr le véritable Mustapha; Sinéis instruisit l'imposteur, et le reconnut le premier dans Nicopolis, publiant que le trône lui appartenait comme à l'aîné de la maison ottomane. L'amour de la nouveauté, des richesses et des honneurs acquit bientôt au faux Mustapha une foule de sujets. Chacun s'empressait à le reconnaître, pour mériter la faveur qu'il promettait à tous ceux qui l'aideraient à recouvrer son sceptre. Sinéis et lui firent des recrues considérables. Vaincus dans un combat, ils se réfugièrent à Thessalonique, où ils échappèrent, par la protection de l'empereur grec, Manuel, au châtiment qu'ils avaient mérité. Grâce à l'intervention de ce prince, ils obtinrent même de Mahomet, que son prétendu frère serait nourri ainsi que Sinéis, dans l'île de Lemnos; mais que tous deux y seraient étroitement gardés, pendant le reste de leur vie.

Brouillé avec Amurat II, pour le motif dont nous avons parlé un peu plus haut, l'empereur Manuel envoya Démétrius Lascaris, avec dix galères dans l'île de Lemnos, pour en tirer le faux Mustapha et Sinéis son compagnon de fortune; c'était ce même Démétrius qui leur avait déjà une fois sauvé la vie à tous deux, à Thessalonique, dont il était gouverneur. Manuel, qui ne voulait que profiter des dissensions des Turcs, prescrivit au fantôme qu'il opposait à Amurat, des conditions auxquelles le faux prince se soumit sans peine : comme il ne possédait rien, il promit tout. Il devait céder aux Grecs les contrées voisines du Pont-Euxin, jusqu'aux frontières de la Valaquie, toutes les places de la Thessalie, jusqu'au mont Athos : sans doute il eût promis l'empire tout entier si on l'eût exigé de lui. Aussitôt après ce traité, confirmé par la religion du serment, dix galères, commandées par Démétrius, portèrent au port de Gallipoli le faux Mustapha, Sinéis, et tous ceux qui voulurent embrasser leur parti.

L'air noble de cet aventurier, qui ressemblait parfaitement au prince dont il usurpait le nom, ses manières populaires, son éloquence persuasive, lui ouvrirent bientôt les

portes de la ville qui d'abord avait annoncé de la résistance. Sinéis s'empara de la citadelle à main armée, tandis que Mustapha alla se faire reconnaître dans l'Héxamillion (1). En effet, soit que les peuples craignissent d'être gouvernés par un maître trop jeune, soit qu'ils crussent voir leur prince légitime dans cet homme dont l'extérieur les séduisait, Mustapha entra dans plusieurs places, plutôt comme un monarque chéri que comme un conquérant. Ces nouvelles, parvenues à Pruse, élevèrent tout le conseil du jeune empereur contre le grand visir Bajazet. On reprochait à ce ministre un revers auquel il avait dû s'attendre; c'était, disait-on, la réponse altière faite aux Grecs, qui les avait déterminés à supposer un empereur. Tous conseillèrent au jeune Amurat de charger Bajazet, tout seul, de l'événement d'une guerre que lui seul avait suscitée. Le temps était précieux; il fallait faire marcher des troupes

---

(1) On appelait ainsi la Péninsule où se trouve Gallipoli, parce que l'Isthme, qui la joint à la terre ferme, n'a que six milles de largeur; ce qui avait fait donner le nom d'Héxamillion à Lysimachie, bâtie sur cet Isthme. L'Isthme de Corinthe avait un mur et une ville qui portait le même nom.

d'Asie. Bajazet passa le détroit avec moins de trente mille hommes ; quelques soldats se joignirent à lui en Europe. L'usurpateur semblait être un prince affermi sur son trône que quelques factieux tentaient vainement de renverser.

Quoique les forces de Bajazet fussent bien inférieures, il marcha courageusement à l'ennemi. Mustapha s'avançait lentement à la tête de soixante mille hommes : Sinéis commandait les troupes. Mustapha ne s'occupait que du soin de grossir son parti, en flattant tous ceux qu'il avait intérêt de gagner, et persuadant par des caresses ces hommes accoutumés à trembler devant leurs maîtres, et à baiser la poussière de leurs pieds. Il se laissa approcher à dessein par l'armée ennemie. Bajazet et lui se joignirent près Gallipoli ; le camp de l'usurpateur était bien fortifié. Presque certain que son ennemi ne l'attaquerait pas, il entreprit de le vaincre sans coup férir. Il s'avançait avec une faible escorte chaque jour jusqu'aux premières gardes, ou vers tous les pelotons dispersés ; il parlait familièrement aux chefs ou aux soldats. Il se faisait reconnaître de tous ceux qui avaient autrefois vu Mustapha ; il prenait Dieu à témoin de la justice de sa cause ; il jurait, par le Prophète,

de gouverner avec équité cet empire qu'il était forcé de conquérir. Ses conversations avaient presque toujours le succès qu'il en avait attendu : ou les soldats le suivaient, ou ils ne rentraient au camp que pour lui amener un plus grand nombre de transfuges. Enfin en peu de jours l'armée de Bajazet fondit dans celle de Mustapha, tellement que le visir ne put plus se flatter d'opposer la moindre résistance. Il alla le dernier implorer la clémence de celui qui l'avait vaincu sans livrer de combat. Le faux prince voulait l'épargner, selon les principes de sa politique ; mais son général Sinéis, qu'il avait plus d'intérêt de ménager qu'aucun autre, était l'ennemi déclaré de Bajazet. Ce visir avait autrefois recherché l'alliance de Sinéis, il lui avait demandé sa fille pour l'unir à son fils. Sinéis, qui haïssait Bajazet, avait préféré de donner sa fille à un esclave nouvellement affranchi, qu'il fit sangiac de Nimphée. Dans la première disgrâce de Sinéis: Bajazet s'était emparé de Nimphée ; il avait fait arrêter le gouverneur préféré à son fils, et ordonné qu'on le fît eunuque. Le souvenir de cette cruauté avait laissé des traces profondes dans le cœur de Sinéis. Aussitôt qu'il vit ce visir prisonnier, il le

fit arracher de la tente de Mustapha, malgré la protection du prince que cet infortuné réclamait à grands cris, et il lui fit couper la tête sous ses yeux.

Après cet événement, Mustapha espérait qu'il posséderait paisiblement tout ce que les Ottomans avaient conquis en Europe. Son souffle avait dissipé une armée d'Amurat: il fut reçu à Andrinople aux acclamations de tout le peuple. Cet enfant de la fortune commençait à s'endormir au sein de ses faveurs, lorsque les Grecs lui demandèrent Gallipoli et les autres places qui devaient être le prix de tout ce qu'ils avaient fait pour lui. Mustapha se crut assez sûr de sa prospérité pour oser être ouvertement parjure et ingrat : il se défendit de rendre ce qu'il appelait le patrimoine de ses pères, déclarant à Démétrius, qui lui demandait, au nom de Manuel, l'éxécution du traité de Constantinople, qu'il ne pouvait ni ne voulait déchirer l'empire ottoman. Démétrius lui reprocha sa perfidie avec d'autant plus d'assurance, qu'il était son premier libérateur. Mais Mustapha n'était pas susceptible de honte; il se plaignit à son tour de la cruauté de Manuel, qui l'avait gardé en captivité dans l'île de Lemnos, sur la fin du règne de Mahomet.

Après un discours plein de hauteur et d'amertume, il ordonna à Démétrius d'aller dire de sa part à l'empereur grec, qu'il ne serait son allié qu'aux conditions que Manuel renoncerait à des prétentions injustes. Tant d'audace confondit le Grec, qui vit avec douleur qu'on lui rendait perfidie pour perfidie, et qu'il ne tirerait pas de la sienne le fruit qu'il s'en était promis. N'étant pas assez puissant pour punir, il prit le parti d'offrir ses faibles secours au sultan Amurat qu'il avait trahi; mais sur lequel il fondait tout l'espoir de sa vengeance. Le prince ottoman n'était pas à se repentir d'avoir opposé à l'entreprise de Mustapha des forces insuffisantes; il reçut favorablement les ambassadeurs de l'empereur Manuel : il lui en envoya de sa part, afin de dissimuler le ressentiment que la supposition d'un faux Mustapha lui avait inspiré. Mais il ne voulut jamais promettre ni de confier ses deux frères aux Grecs, ni de leur abandonner Gallipoli, ainsi que Manuel le demandait. C'aurait été payer trop cher l'alliance de ce prince : car les anciens maîtres du monde n'avaient presque plus que des vœux à offrir à leurs alliés.

Le jeune Amurat avait vu que l'adresse

seule de Mustafa l'avait fait régner à Andrinople : il voulut à son tour s'emparer de l'opinion des peuples ; il publia que les péchés des Musulmans avaient attiré sur eux des signes de la colère de Dieu. Lorsqu'il apprit la destruction totale de son armée, il s'écria en plein Divan : *que peut la créature, lorsque le créateur est contraire ?* Cette maxime est demeurée parmi les Turcs ; ils la répètent souvent dans les termes employés par Amurat. Ce prince alla publiquement, à quelques lieues de Pruse, visiter un dervis qui jouissait dans toute l'Asie d'une grande réputation de sainteté. Il donna au solitaire beaucoup de témoignages de piété et de vénération ; il le conjura de se mettre en prières pour apprendre de Dieu et de son prophète, s'il fallait entreprendre la guerre, et quel succès le monarque pouvait en espérer. Le prétendu saint, après une longue méditation, prit le ton d'inspiré, et promit plusieurs fois au sultan, de la part de Mahomet, la victoire la plus complète et la prospérité constante de la maison ottomane. Cet oracle, répandu à dessein dans tout l'empire, affaiblit l'espèce de charme que le faux Mustapha avait employé. Lui-même contribuait plus encore que le prophète dervis à ruiner son

parti. Depuis qu'il s'était cru tranquille sur le trône, la mollesse et la débauche l'avaient rendu incapable des affaires: même il ne songeait plus à plaire à ceux qu'il croyait n'avoir plus à gagner. Les reproches réitérés de Sinéis tirèrent enfin Mustapha de l'oisiveté dans laquelle il languissait depuis une année. Ses troupes passèrent le détroit, et les deux armées se rencontrèrent. Amurat, qui connaissait Sinéis pour un habile général, et pour un traître, aima mieux le corrompre que le combattre. Il lui fit proposer, par un officier de son armée, frère de Sinéis, qui l'alla trouver dans la nuit, de lui rendre Ephèse et Smyrne dont il avait été pacha, sous la seule condition du serment et d'un tribut annuel. Sinéis ne trouvait Mustapha ni assez vigilant, ni assez guerrier, pour espérer qu'il pût garder ses conquêtes. Il commençait à se repentir d'avoir attaché sa fortune à celle d'un usurpateur qui n'avait pas de quoi soutenir ce rôle dangereux, et qui n'était qu'un imposteur aux yeux même des siens. Sinéis donna sa parole, sur laquelle il ne fallait pas beaucoup compter, et dès la nuit suivante il partit pour Smyrne. La nouvelle de cette désertion fut un signal pour tous les soldats de Mustapha;

ils se dispersèrent aussitôt qu'ils se crurent sans chef. Amurat, qui s'y était attendu, avait, de distance en distance, fait construire des ponts et ménagé des issues, afin que les transfuges pussent arriver plus aisément à son camp. Ils s'y rendirent en grand nombre. Mustapha abandonné fuit à Lampsaque, suivi de quatre valets seulement; il eut peine à trouver une barque pour passer en Europe. L'armée de son ennemi arrivait sur ses pas : l'usurpateur était pressé de rassembler à Gallipoli ce qui lui restait de soldats, et surtout de fuir Amurat; il passa le détroit sans escorte.

Amurat manquait de vaisseaux pour faire passer aussi son armée; mais les chrétiens latins servirent le sultan mieux que ses alliés ou ses sujets n'auraient fait. La circonstance était favorable : les Génois possédaient alors dans la Phocide, sur les bords de la mer, une montagne dont ils tiraient de l'alun, et qui était pour eux l'objet d'un grand commerce. Ils avaient construit au pied de cette montagne une ville et un port appelés Phocée; ils y envoyaient sans cesse des vaisseaux. Cet établissement avait anciennement payé un tribut à l'empereur grec; mais dans la suite, les Ottomans s'étaient emparés de ce tribut,

comme de presque toute l'Asie. Il leur en était dû plusieurs années, que les circonstances les avaient forcés de négliger. Dès le commencement de cette révolution, Adorne, pour lors podestat de Phocée, offrit au sultan de lui fournir autant de vaisseaux qu'il lui en faudrait pour faire passer le détroit à ses troupes, aux conditions que les sommes dues par la république de Gènes seraient remises. Le parti fut accepté, et lorsqu'on sut que le faux Mustapha était passé en Europe, Amurat écrivit de Lampsaque au podestat Adorne pour le sommer de la parole donnée. Le Génois envoya ses vaisseaux sans tarder. L'armée d'Amurat fut embarquée le troisième jour de son séjour à Lampsaque. Aussitôt que Mustapha vit la mer couverte de navires génois, il détacha une barque pour offrir au podestat une somme considérable, s'il voulait, sous quelque prétexte, retarder le débarquement des Turcs. Adorne refusa constamment de se prêter à une perfidie. Les troupes restées à Gallipoli, et celles que Mustapha avait pu ramasser, s'opposèrent vaillamment à là descente d'Amurat; mais vaincues par le nombre, elles ne laissèrent à l'usurpateur d'autre ressource que la fuite. Amurat demeura trois

jours à Gallipoli, pour recevoir les soldats qui accouraient en foule sous ses enseignes.

Depuis que la fortune s'était déclarée pour le prince légitime, il ne trouvait plus de résistance. Mustapha fugitif était entré dans Andrinople pour y ramasser tout ce qu'il pourrait emporter de ses trésors; il n'y était déjà plus lorsqu'Amurat s'empara de cette place: mais ces mêmes trésors, dernière ressource du faux Mustapha, servirent à découvrir sa trace. Il ne sut pas mieux se cacher qu'il n'avait su combattre; des espions, qui le reconnurent à la magnificence avec laquelle il avait payé l'hospitalité, le suivirent. On le surprit en Valaquie, où il cherchait à lever quelques troupes, et à réveiller les restes de son parti. Amurat avait offert un prix à qui lui livrerait Mustapha vivant. Le malheureux fut amené, chargé de chaînes, à Andrinople, où les peuples, qui l'avaient cru leur maître, ne le virent plus que comme un imposteur. L'empereur l'exposa aux outrages de la soldatesque, et à l'indignation publique, puis il le fit pendre à un gibet dans la grande place d'Andrinople, l'an 1422 de J.-C.; de l'Hégire 825.

Amurat était demeuré en paix avec Ma-

nuel tout le temps qu'il lui avait fallu pour abattre le faux Mustapha; mais il n'avait point oublié que c'était Manuel qui lui avait suscité ce rival. Le sultan retint à sa cour des ambassadeurs, que l'empereur grec lui avait envoyés pour le féliciter sur la mort de l'usurpateur. Il ne voulait pas que ces Grecs rendissent trop tôt compte à leur maître, des préparatifs qu'il faisait contre lui : mais, aussitôt qu'ils furent achevés, le sultan leur ordonna d'aller dire à Manuel qu'il le verrait lui-même peu de temps après eux. Amurat tint parole : dès le commencement du printemps, il mena cent cinquante mille hommes pour ravager la Thessalie, la Macédoine et la Thrace. Ducas assure même que l'intention du sultan était de former le siége de Constantinople. Manuel, qui n'avait pas à beaucoup près autant de troupes à lui opposer, se défendit avec les armes qui lui étaient ordinaires, la fraude et l'artifice.

L'empereur grec persuada par lettres à un certain Hélias, gouverneur des frères du sultan, de mettre sur le trône l'aîné de ces princes encore dans l'enfance, et de régner en son nom. Quelque périlleuse que fût cette démarche dénuée de tout prétexte, Hélias trouva des complices avec l'argent des Grecs. Il con-

duisit à Nicée le jeune Mustapha (car c'était ainsi que ce prince se nommait aussi). Le second Mustapha était bien incontestablement de la race ottomane; mais son droit au trône n'en était pas plus légitime. Quoi qu'il en soit, la nouvelle d'un soulèvement à Nicée fit qu'Amurat cessa de désoler le pays de son ennemi. C'était tout ce que Manuel avait prétendu. Dans cet intervalle, ce prince mourut à Constantinople dans la soixante et dix-septième année de son âge, laissant à Jean Paléologue, qu'il avait déjà associé à la couronne, les débris de l'empire grec et sa haine pour les Musulmans.

Amurat ne fit que se Montrer en Asie. Aucunes troupes reglées n'avaient pris le parti des révoltés; seulement quelques brigands, attirés par l'amour du pillage, s'étaient attroupés autour de Nicée. L'approche du sultan les dissipa bientôt. Le'mpereur n'eut besoin que de son nom pour se faire ouvrir les portes d'une ville qui, tout récemment, venait de reconnaître un usurpateur. Les principaux conjurés furent tellement accablés du peu de résistance de leurs complices, qu'ils ne trouvèrent pas le temps de songer à leur sûreté. Hélias, tous les gardes, tous les officiers de Mustapha, furent mis à mort impi-

toyablement. Le prétendu empereur et son frère, quoique trop jeunes encore pour être véritablement coupables, (car l'aîné n'avait que neuf ans), furent étranglés en présence d'Amurat, qui fit porter leurs corps à Pruse dans la sépulture des monarques. Ces exécutions des cadets de la maison ottomane devinrent bien fréquentes dans la suite.

Amurat avait encore un traître à punir. Ce Sinéis, toujours ou parjure ou rebelle, qui, après avoir tiré le faux Mustapha de la poussière, avait depuis vendu le sang de son complice pour ce même état de Smyrne et d'Ephèse, dont précédemment il avait été chassé, Sinéis commençait à vouloir se soustraire aux conditions qui lui avaient valu la paix; il refusa, ou du moins il différa de faire passer à Andrinople les impôts de sa province. Le sultan saisit avec avidité l'occasion de châtier ce coupable, et de rentrer dans une belle province; il envoya contre lui Kalil, le beau-frère et l'ami du visir Bajazet, que Sinéis avait fait impitoyablement massacrer dans la tente du faux Mustapha. Kalil, inspiré par sa haine, marcha à la tête de cinquante mille hommes. Le rebelle fut battu, réduit à fuir avec peu de monde. Il chercha en vain des alliés parmi les souverains tributaires, qu'il sup-

posait animés comme lui du désir de secouer le joug. Plusieurs l'auraient souhaité ; mais aucun n'osa se fier à Sinéis. Celui qui avait fait plusieurs fois trembler son maître à la tête d'une armée fut surpris, comme un malfaiteur, après avoir erré long-temps, et puni du plus honteux supplice. Amurat réunit encore deux provinces à son domaine, sans qu'il lui en coutât beaucoup de sang ; celle de Sipha ou de Sinope, partie de la Natolie, et le pays d'Ipsala en Europe. Le souverain de la première s'était dispensé de payer le tribut ; Ierman, qui possédait la dernière dans la Romanie, aima mieux se déclarer tout-à-fait sujet que paraître jouir de quelques droits de souveraineté, selon le caprice d'un prince toujours prêt à l'écraser. L'empereur combla Ierman de présens, et l'établit sangiac d'Ipsala. Le nouveau gouverneur se crut plus assuré de sa fortune et de sa vie, en servant un maître dont il était trop dangereux d'être le voisin ou l'ennemi.

Amurat n'oubliait pas sa haine contre les Grecs. Aussitôt qu'il eut mis ordre aux affaires de l'Asie, il repassa le détroit, tourna ses armes contre la Morée et contre toutes les places maritimes qui sont vers l'embouchure du Strymon en Macédoine. Il prit Dercos,

Settunion, Mesembrie, observant toujours de ravager et d'appauvrir le pays. Jean Paléologue se pressa de demander la paix : afin de l'obtenir, il convint d'abandonner toutes les villes dont l'empereur turc s'était emparé, même Thessalonique qui n'était pas encore rendue, de faire abattre ce mur de six milles de longueur, bâti le long de l'Isthme de Corinthe pour mettre la Morée à l'abri de l'incursion des Turcs; on le nommait Héxamillion, ainsi que la ville qui était au pied; et de payer en outre trois cent mille aspres de tribut chaque année. Ces conditions étaient asez avantageuses pour qu'Amurat pût s'en contenter; mais lorsque le sultan croyait la paix décidée, Jean Paléologue prétendit qu'il n'était pas maître de rendre Thessalonique, ainsi qu'il en était convenu. Pendant la négociation entre les deux empereurs, les Thessaloniciens, qui craignaient de devenir esclaves, avaient attenté à la liberté d'Andronic, frère de l'empereur grec, commandant dans la place; puis ils avaient envoyé des députés à Venise pour offrir à cette république de se soumettre à elle, si elle voulait prendre leur défense. Calcondile et Phranzes assurent que la violence faite à Andronic était une feinte, et que les Thessaloniciens n'eurent re-

cours à la république de Venise que de concert avec les Grecs. Quoi qu'il en soit, les Vénitiens, qui désiraient ardemment de s'emparer d'une ville placée si avantageusement pour le commerce, acceptèrent, sans balancer, la proposition de ceux de Thessalonique. Ils y envoyèrent aussitôt un gouverneur qui donna à Andronic la liberté de se retirer à Constantinople; et de peur que les naturels du pays, qui ne s'étaient pas crus assez forts pour défendre leurs foyers, ne parlassent de se soumettre aux Turcs, ils transportèrent un grand nombre de familles, les unes dans l'île d'Eubée, les autres dans l'île de Candie, quelques-unes à Venise, sous prétexte qu'il n'y avait pas assez de vivres dans la place, et qu'il serait difficile d'y en faire entrer. Ils substituèrent à ces bouches inutiles des soldats aguerris et déterminés. Amurat était à Seres en Macédoine, lorsqu'il apprit que les Vénitiens voulaient défendre une place que les Grecs lui avaient abandonnée. Surpris de se trouver en tête un ennemi sur lequel il n'avait pas compté, il envoya une ambassade à Venise pour représenter à la république qu'il n'était pas en guerre avec elle, et qu'elle ne devait pas lui fermer les portes d'une ville qui ne lui avait jamais appartenu.

Amurat n'ayant reçu des Vénitiens aucune réponse satisfaisante, il fallut se préparer à assiéger, dans une place très-forte, des soldats déterminés à se bien défendre. L'empereur écrivit à Amza, son visir, d'amener, par le golfe de Thessalonique, toutes les troupes qu'il pourrait tirer d'Asie, l'assurant qu'il le joindrait bientôt.

Amza parut le premier à la tête d'une armée si nombreuse, que les assiégeans étaient plus de cent contre un. Nonobstant le grand nombre, les Vénitiens se défendirent avec un courage incroyable, faisant des sorties fréquentes et meurtrières, se contentant d'une nourriture très-frugale, et menaçant d'une mort prompte tous ceux qui parleraient de se rendre.

Les fortifications de cette ville étaient telles, que peu de machines de guerre pouvaient les entamer. Quoique l'usage du canon fût déjà connu dans presque toute l'Europe, les Turcs ne savaient pas encore s'en servir. Ils cherchèrent des intelligences chez les assiégés. En effet, quelques-uns ne pouvant supporter les extrémités auxquelles ils se voyaient réduits, entreprirent de continuer un souterrain que peu de gens connaissaient, pour pratiquer une issue hors des murailles, et pour

introduire ainsi l'ennemi. Cette espèce de trahison ayant été découverte, les auteurs furent punis si cruellement, que plusieurs, avant d'être convaincus, se précipitèrent du haut des remparts dans le camp des Turcs, pour éviter les tourmens qu'on faisait subir à leurs complices. Cet exemple contint les plus faibles. Les balistes et les béliers ne faisaient que peu d'effet. Le siége tirait en longueur. Le visir écrivit à l'empereur que sa présence devenait nécessaire, non pour augmenter le nombre des assaillans, déjà trop grand, mais pour donner une nouvelle vigueur aux troupes qui commençaient à se rebuter. Amurat s'arracha des bras de ses femmes. En arrivant au camp, il fit publier à son de trompe qu'il donnait aux soldats, tout ce qui se trouverait dans Thessalonique, hommes, femmes, enfans, or, argent, meubles, denrées, et qu'il ne se réservait absolument que la place et les bâtimens. Cette déclaration renouvela l'ardeur des soldats. L'assaut fut donné avec tant de vigueur, qu'ils parvinrent enfin, quoiqu'en petit nombre, au haut des murailles; ceux qui purent monter se firent jour à coups de cimeterre au milieu de quelques soldats découragés et d'une populace affaiblie. Ils trouvèrent le moyen

d'ouvrir une porte au reste de l'armée, qui fondit en un instant dans la ville : il y eut moins de carnage dans Thessalonique qu'on n'en voit communément dans une ville prise d'assaut. L'abandon qu'Amurat avait fait à ses soldats de tous les esclaves, fut cause qu'on épargna le sang. Les Turcs ne tuèrent que ce qui fit résistance, et ils enchaînèrent tout ce qui se soumit à eux. La ville était riche ; l'or, l'argent, les meubles de prix, et tout ce qui avait quelque valeur, fut la proie des troupes, ainsi que le sultan l'avait promis. Chaque soldat vendit autant d'esclaves qu'il put en prendre. Quelques familles de la campagne repeuplèrent cette ville devenue déserte. Amurat y fit aussi rentrer un petit nombre des anciens habitans mis à rançon. Il convertit toutes les églises en mosquées, à l'exception d'une seule qu'il laissa aux chrétiens. L'empereur grec osa se plaindre du sac de Thessalonique. Amurat se plaignit à son tour de ce que Jean Paléologe avait manqué au traité. Il vit, ou voulut voir, de la connivence avec les chrétiens latins, dans la défense qu'ils avaient faite de cette ville, et il prétendit en punir les Grecs, en continuant de les combattre, quoiqu'ils eussent payé le tribut.

Il s'empara sans résistance de quelques villes de l'Achaïe et de l'Etolie que les Grecs possédaient encore. On lui ouvrait les portes du plus loin qu'on apercevait les queues de cheval. Les Vénitiens, à qui il importait de conserver la liberté de la mer, se pressèrent d'envoyer une ambassade à l'empereur turc pour rétablir la paix. On ne voit pas que ce prince la leur ait fait acheter; il se contentait de miner les Grecs, d'affaiblir par degrés, et sous les prétextes les plus frivoles, les princes ses tributaires et ses voisins.

Pendant douze ans entiers, Amurat fit la guerre à ses vassaux dans les deux parties du monde. Il les dépouillait pour leur donner des successeurs, ou les soumettait à des tributs très-pesans. Des intrigues de femmes, toujours obscures à la cour ottomane, mais qui souvent y sont plus puissantes qu'ailleurs, occasionèrent presque tous ces événemens. Outre un grand nombre de concubines renfermées dans le harem, Amurat y comptait trois épouses légitimes, toutes filles, ou sœurs de ses vassaux, qui lui avaient été données par eux pour mériter sa protection, ou pour acheter la paix : Hélène, fille de Lazare Ogli, prince de Servie en Europe; Fatmé, fille d'Isfandar Beg, prince de Sinope en Asie;

et Marie, sœur de Georges, devenu despote après la mort de Lazare Ogli. Ces princesses, se livrant à leurs jalousies, tâchaient de faire porter la guerre dans le pays de leurs rivales. Marie, princesse de Servie, la dernière des sultanes, avait d'abord effacé les deux autres dans le cœur de l'inconstant Amurat. Mais sa beauté et ses succès la rendirent si fière, qu'elle irrita bientôt son époux, qui ne voulait que des esclaves. Marie avait été le sceau de la paix entre Amurat et son frère. La princesse de Sinope, qui d'abord lui avait été sacrifiée, plus souple et plus adroite que cette fière grecque, sut rentrer dans le cœur d'un maître aussi impérieux dans ses plaisirs que dans l'administration de son empire. Alors on vit, pour la première fois, à la Porte, les eunuques noirs, gardiens et confidens des femmes, environner le monarque, traiter avec les ministres étrangers, et préparer la guerre ou la paix. L'armée fut envoyée en Servie; le despote (1), frère de la sultane disgraciée, fut attaqué dans Sémembrie sa capitale, sous prétexte que ce prince entretenait des intelligences avec la Hongrie. Sémembrie prise d'assaut, le despote fuit à la

(1) Despote, en grec, signifie seigneur.

cour de Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, se hâtant de mettre Belgrade, sa plus importante place, sous la protection des Hongrois.

Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, avait confié la défense de Belgrade au célèbre Hunniade, Vaivode de Transilvanie (1), l'un des plus grands généraux de son temps. C'est à ce siége que les Turcs éprouvèrent, pour la première fois, l'effet du cãnon, qui leur causa beaucoup de surprise et d'effroi (on était alors dans l'année 1436 de J.-C; 840 de l'Hég). Au bout de six mois, les Turcs abandonnèrent honteusement cette place qu'ils n'avaient pu entamer. Hunniade, ayant passé le Danube, poursuivit l'armée d'Amurat très-affaiblie tant par le feu que par les maladies contagieuses. Les Hongrois ravagèrent et brûlèrent tous les pays dont l'empereur turc s'était emparé. On ne voit pas cependant qu'il ait été donné aucune bataille bien considérable. La protection des Hongrois valut au prince de Servie la restitution de ses états, parce qu'Amurat craignait avec raison la grande réputation d'Hunniade.

---

(1) Vaivode, en slavon, veut dire aussi seigneur.

Une trêve de dix ans fut conclue entre le monarque hongrois et le monarque turc. Chacun la jura sur les mystères de sa religion. Les conditions stipulées furent qu'au moyen de la restitution de la Servie, ni les Turcs ni les Hongrois ne passeraient le Danube.

L'épouse d'Ogli, sœur d'Amurat, avait employé plusieurs fois son crédit auprès du sultan pour faire pardonner à ce vassal, le moins soumis de tous, les infractions fréquentes qu'il faisait aux traités. Ogli, tout Musulman qu'il était, écrivait sans cesse au roi de Hongrie, au vaivode de Bulgarie, de Valaquie, enfin à tous les princes chrétiens, voisins du Turc, pour les ameuter contre son beau-frère qui, deux fois, avait épargné ses états. Tous offrirent de se joindre au roi de Hongrie, si Ogli voulait faire une diversion de l'autre côté de la mer. Ladislas aimait la gloire, et ne pouvait se refuser aux moyens d'en acquérir. L'état de Venise lui offrait des vaisseaux; le duc de Bourgogne lui envoyait de l'argent; il était sûr encore de tirer beaucoup de secours de son état de Pologne; mais le serment solennel qu'il avait fait, de laisser subsister dix ans la trêve avec les Turcs, arrêtait son bras. Le

pape Eugène IV envoya le cardinal Julien Cæsarini, légat en Hongrie, pour calmer les scrupules du roi, et lui faire comprendre qu'un serment, quelque sacré qu'il puisse être, ne lie point envers des infidèles, et que c'est faire une œuvre agréable à Dieu, que se parjurer pour exterminer ceux qui l'offensent. Enfin un bref d'absolution d'Eugène IV, les sophismes du Légat, l'amour de la vaine gloire, la superstition et le faux zèle, étouffèrent dans le cœur de Ladislas le cri de la conscience et le sentiment de l'équité.

Le pape et les Vénitiens armèrent à frais communs une flotte dont l'objet devait être d'interdire aux Turcs le passage du détroit. Tous les vaisseaux avaient arboré les pavillons ou du saint siége, ou du duc de Bourgogne : car la république n'osait pas faire ouvertement la guerre aux Ottomans. Les Grecs n'entrèrent point du tout dans cette ligue. Peu de temps auparavant on avait fait de vains efforts au concile de Florence pour les réunir au sein de l'église catholique. Les prélats grecs, appelés à ce concile, avaient à la vérité consenti à cette union; mais ils étaient bientôt retournés au schisme, avec le peuple qui ne s'en était jamais dé-

taché. Ainsi il y avait autant de haine entre les Latins et les Grecs, qu'entre les Musulmans et les chrétiens. Jean Paléologue se félicitait en secret des efforts que ses ennemis faisaient pour se détruire. La flotte des confédérés s'était emparée de l'embouchure du Bosphore, appelée sacrée : ils espéraient couper le chemin aux Musulmans; mais Amurat, bien informé de tous les mouvemens de ses ennemis, s'était embarqué plus loin, et avait pris par un autre passage. Il sut faire aborder cent mille hommes en Europe, sans qu'aucun vaisseau chrétien eût pu s'y opposer. Amurat entra avec sa flotte dans le port de Gallipoli; il marcha à Andrinople où Ali Pacha, beglierbeg d'Europe, vint le joindre avec un corps de troupes aussi considérable et aussi aguerri que le sien. Malgré les efforts tumultueux d'une ligue nombreuse, cette jonction se fit sans aucun obstacle.

L'armée des confédérés était déjà près de Varne sur les bords du Pont-Euxin; celle des Turcs l'y joignit bientôt; le roi de Hongrie avait en vain compté sur la flotte des confédérés pour empêcher le passage des Ottomans. Il avait pour lieutenans le célèbre Hunniade, le légat du saint siége Julien Cæsarini, les

évêques de Strigonie et de Varadin, quelques seigneurs hongrois et polonais. L'armée de la croisade n'offrait aux yeux qu'un ramas d'hommes de toutes nations, sans expérience et sans discipline. La seule cavalerie avait quelque consistance ; elle était composée de gentilshommes et de guerriers de profession, qui opposaient aux efforts de l'ennemi des armes défensives et offensives, des chevaux bien domptés, du courage et l'amour de la gloire. Les fantassins étaient, pour la plupart, des fainéans que l'ivroguerie, la débauche, l'enthousiasme ou la misère avaient armés, et qui avaient cru venir au pillage beaucoup plus qu'à la guerre.

De tels soldats n'étaient pas redoutables pour ces braves janissaires qui savaient également obéir et combattre, que l'espoir d'un riche butin, d'une fortune méritée, ou du paradis de Mahomet, animait sans les égarer. Malgré cette différence, l'avantage du terrain et les talens d'Hunniade eussent peut-être emporté, ou tout au moins balancé la victoire, s'il eût été maître de disposer l'ordre de bataille à son gré. Mais tout général qui commande sous un roi, a les flatteurs et les envieux à combattre, beaucoup plus dangereux sans doute que les ennemis connus. Hunniade

avait choisi son champ de bataille avant que les Turcs l'eussent atteint : l'armée chrétienne était adossée à une chaîne de montagnes escarpées ; sa droite était défendue par une large rivière. Le général avait formé un retranchement de chariots liés ensemble, pour garantir sa gauche, et pour empêcher l'ennemi de le tourner ou de le prendre en flanc. Il avait mis la personne du roi en sûreté derrière un gros de cavalerie, conseillant à ce prince de prendre le commandement du corps de réserve dans lequel il avait mêlé beaucoup de l'infanterie qu'il estimait le moins. L'aile gauche était confiée à un seigneur polonais, dont l'histoire ne dit pas le nom. Hunniade avait résolu de commencer lui-même l'attaque à la tête de l'aile droite, et de la faire continuer par l'aile gauche. Il avait laissé le légat, et les évêques au corps de réserve avec le roi.

Les Turcs s'avancèrent en bon ordre, portant au bout d'une lance le traité que les chrétiens avaient enfreint. Ils jetaient des cris de malédiction sur leur mauvaise foi, et se promettaient tout haut la victoire ou le martyre. L'armée des Turcs était de près d'un tiers plus nombreuse que celle des chrétiens : mais les dispositions d'Hunniade avaient ôté à l'ennemi tout moyen de l'envelopper, ou

même de présenter un front plus étendu, qui pût donner la facilité de prendre en flanc. Amurat avait placé presque toute son infanterie sur la première ligne. Garasse, beglierbeg d'Asie, commandait à l'aile droite; Ali Pacha, beglierbeg d'Europe, à l'aile gauche, et le sultan était au centre de bataille. Après des prières ferventes de part et d'autre, et de courtes harangues des chefs, Hunniade chargea l'aile gauche des Turcs avec autant d'ordre que de vigueur. Les escadrons se choquèrent plusieurs fois sans s'entamer, montrant une force et une adresse égale : enfin Hunniade sut ouvrir les premiers rangs de l'ennemi; l'ardeur des chevaux, la pesanteur des armes les firent bientôt enfoncer. Le carnage était grand à l'aile droite; les Hongrois pouvaient espérer la victoire, si Hunniade avait toujours été obéi. Mais les évêques, qui environnaient Ladislas, jaloux de la victoire du vaivode, d'ailleurs plus sanguinaires que guerriers, pressèrent le roi de Hongrie de charger à la tête du corps qu'il commandait. Ce prince fit ouvrir les escadrons qui gardaient sa personne, et, marchant avec son infanterie contre les janissaires, il força ces derniers à prendre leur course, et à fondre avec furie sur ces bandes qui venaient à eux.

La victoire ne balança pas ; toute l'infanterie des confédérés fut bientôt mise en déroute. Le roi de Hongrie lui-même, environné de toutes parts, ne put tenir contre le nombre. Après s'être long-temps défendu, il voulait se rendre prisonnier ; mais les janissaires, indignés de la rupture de la trève, ne faisaient aucun quartier. Tout ce qui mit bas les armes fut égorgé sans pitié. Le roi de Hongrie, percé de coups, expira au milieu des janissaires. On lui coupa la tête, on la porta au-devant d'Hunniade qui avait abandonné son attaque pour marcher au secours du roi. Ce spectacle consterna tous les chrétiens, et acheva la déroute. Hunniade fit de vains efforts pour recouvrer le corps de son maître, et le honteux trophée que les Musulmans étalaient avec tant de faste. Ce nom de parjure qu'ils répétaient sans cesse en combattant, ou plutôt en égorgeant les vaincus, reveilla en vain le courage des Polonais et des Hongrois qui ne firent que s'offrir en plus grand nombre au fer de l'ennemi. Le carnage dura jusqu'à la nuit. Les deux beglierbegs, chacun de leur côté, poursuivirent les fuyards. Beaucoup furent noyés dans le Danube. Les deux évêques périrent dans le combat. L'armée des croisés fut tout-à-fait dissipée, et Amurat, dès le lendemain

de la bataille, fit élever, sur la place, une pyramide chargée d'inscriptions fastueuses à côté d'un trophée composé des armes des vaincus.

Amurat n'usa pas de sa victoire, qui date de l'an 1444 de J.-C. Il venait de perdre tout récemment deux fils d'une maladie contagieuse : soit douleur de cette perte, soit dégoût du gouvernement, il voulut, après la bataille de Varne, remettre l'empire à son fils Mahomet qui n'était âgé que de quinze ans, laissant ses serviteurs Garasse et Ali Pacha auprès du trône pour y soutenir leur nouveau maître. On ne voit pas ce qui put engager Amurat à quitter l'empire qu'il avait étendu et fortifié, pour le laisser à un enfant. Les historiens turcs prétendent même qu'il abdiqua deux fois; la première, avant la bataille de Varne, et la seconde, après avoir vaincu. Mais ce fait, sans vraisemblance, est combattu par les historiens grecs, plus croyables que les turcs, qui ne conservent pas toujours des mémoires bien exacts. Quoi qu'il en soit, Amurat, content de ses trophées, et d'avoir puni des parjures, fit proclamer le jeune Mahomet empereur des Turcs dans la ville d'Andrinople, et se retira à Magnesie, pour se livrer au repos et aux plaisirs des sens, que les

travaux de la guerre ni les soins du trône ne lui avaient jamais fait oublier.

Mahomet fixa son séjour à Andrinople. Les janissaires, accoutumés à redouter Amurat, abusèrent bientôt de la jeunesse et de l'inexpérience de son fils. Ces soldats féroces avaient besoin d'une discipline sévère, qui ne pouvait subsister sous le gouvernement d'un enfant. Plusieurs désordres, arrivés dans Andrinople coûtèrent beaucoup de sang aux bourgeois, et même aux janissaires. Les dispensateurs du trésor public abusèrent aussi des circonstances pour détourner les deniers, et pour vexer les sujets. En moins de quatre mois on ne reconnut plus la face de l'empire. Au milieu de la paix extérieure qui lui était si peu ordinaire, jamais il n'y avait eu tant de confusion. Jusqu'alors les empereurs avaient tout fait par eux-mêmes; les visirs n'avaient pas encore cette autorité qu'ils ont acquise sous une longue suite de princes fainéans. Les soldats et tous les ministres étaient accoutumés à remonter jusqu'au souverain. Kalil, Garasse, Ali, chargés d'aider le jeune empereur, comprirent que l'état ne tarderait pas à écrouler, s'il n'était pas soutenu par des mains plus puissantes. Ils réveillèrent Amurat qui s'abandonnait aux plaisirs, et le con-

jurèrent de venir au secours de son empire et de sa maison. On n'osa plus proposer au jeune sultan une abdication volontaire: à travers sa faiblesse, la passion pour l'autorité avait déjà percé. Amurat partit en secret de Magnesie: Kalil invita Mahomet à une partie de chasse qui devait durer plusieurs jours. Pendant cet intervalle, Amurat, arrivé à Andrinople, se montra au peuple qui le reçut avec transport. Il parut au Divan, fit punir tous les factieux. En un moment tous les odas des janissaires rentrèrent dans le devoir. Après sept jours d'absence, Mahomet, de retour de sa chasse, trouva son père établi sur son trône; il reçut ordre d'aller à Magnesie pour y attendre que les années lui eussent appris à commander. Le jeune prince obéit sans murmure, et Amurat répara en peu de temps tout le mal que son fils avait fait.

Il était arrivé pendant la guerre de Hongrie ce qui arrivait toujours lorsqu'une puissance s'élevait contre le Turc. Tous les petits princes voisins avaient profité de la circonstance pour tâcher de s'agrandir, tandis que les armées ottomanes étaient occupées ailleurs. Constantin, despote de Morée, s'était avancé sur les terres des Turcs, et leur

avait pris plusieurs places. Amurat, après avoir apaisé les troubles intérieurs, fit marcher cent vingt mille hommes vers l'Héxamillion, menaçant de le réduire en poudre. Il occupa l'Isthme de Corinthe d'un bout à l'autre. Le père de l'historien Calcondile fut envoyé aux Turcs comme ambassadeur, pour demander la paix; mais les propositions qu'il portait ne satisfirent point Amurat. Ce prince le renvoya pieds et poings liés à son maître, et fit attaquer avec du canon la muraille qui défendait l'Isthme de Corinthe. C'est la première fois que nous voyons les Turcs employer cette arme funeste. Les Grecs furent bientôt hors de défense; ils rendirent tout ce qu'ils avaient usurpé.

Jusque-là presque tout avait réussi à l'empereur Amurat. Mais il eut à combattre, dans ses dernières années, un ennemi plus redoutable que tous ceux qu'il avait connus jusqu'alors. Cet ennemi avait été élevé dans son sein. Ce fut ce fameux Scanderbeg, si recommandable parmi les chrétiens, dont les historiens se sont plu à rapporter des prodiges. Ce guerrier, appelé Georges Castriot, était fils de Jean Castriot, prince d'Epire, qui, comme tous les despotes de la Grèce, s'était soumis au vainqueur. Non-seulement

Jean Castriot avait payé un tribut à Amurat, mais encore ses quatre fils avaient été comme ôtages à la cour de ce prince. Trois moururent dans l'enfance. Le dernier, nommé Georges, plut à l'empereur par une figure distinguée et par des traits qui annonçaient une grande âme. Amurat, soit inclination, soit politique, fit circoncire le jeune Castriot, et l'éleva dans la religion musulmane : mais ce prince demeura toujours chrétien dans le fond de son cœur. Dès sa première jeunesse, Amurat le mena à la guerre. Les actions de courage et la force de corps du jeune Castriot lui firent donner le surnom dAlexandre, *Scander* en langage turc, avec la syllabe *beg* qui signifie prince : c'est sous ce nom de *Scanderbeg* que Georges Castriot avait reçu des Ottomans, qu'il signala contre eux ses talens pour la guerre, accrus et cultivés dans leur école et dans leur armée. Lorsque Jean Castriot, prince d'Epire, mourut, Amurat ne pensa pas à rendre à son élève l'état dont la nature et la mort de ses frères l'avaient fait souverain. Il y établit un pacha, et il occupa toujours le jeune Scanderbeg à la guerre. Cette injustice offensa sensiblement ce guerrier. Un outrage que la jeunesse et la beauté de Scanderbeg lui attirèrent de la part

d'Amurat, adonné à tous les genres de débauches, acheva de lui faire concevoir de l'horreur pour celui qui voulait paraître son bienfaiteur, et qui n'était que son tyran.

Scanderbeg avait ce levain dans le cœur lorsqu'il alla à la première guerre de Hongrie, dans laquelle les Turcs furent contraints de lever le siège de Belgrade, et de rétrograder devant Hunniade qui les poursuivait. Le mauvais succès de cette guerre avait persuadé à l'empereur de s'éloigner, et de laisser les débris de son armée à un pacha qui lui-même fut fait prisonnier. Scanderbeg profita de la circonstance; il attira dans sa tente le reis effendi, espèce de secrétaire d'état qui garde le petit sceau de l'empire; il le força, le cimeterre sur la gorge, de signer et sceller un ordre au pacha d'Epire, pour qu'il remît Croïa, capitale de cette province, et tout le pays qui en dépendait, à lui Scanderbeg, qui devait le gouverner au nom d'Amurat, au lieu du pacha dépossédé par cette prétendue patente. Aussitôt que le sceau y fut apposé, Scanderbeg tua de sa main le reis effendi, et l'enterra dans le lieu même, pour effacer la trace de cette action. Cela fait, il s'évade, il court à Croïa, s'en empare sur l'ordre que personne ne soupçonnait de fausseté. Il n'a

pas de peine à détacher les Albanais de l'obéissance au Turc. Il songe à munir sa province, à relever les fortifications des villes, à lever des troupes nationales, à se concilier les garnisons qui servaient précédemment Amurat; enfin il emploie toute son activité pour se maintenir dans cette souveraineté ravie à sa maison par une injustice, et qu'il vient de recouvrer par une perfidie. Les Vénitiens, ennemis secrets de l'empire ottoman, sans oser lever l'étendard contre lui, aidèrent Scanderbeg d'une grosse somme d'argent. Ce fugitif était déjà un ennemi redoutable, lorsque le sultan entreprit de le réprimer. Il commença par assiéger Fétigrade, la première ville de Scanderbeg; il la prit d'assaut, et fit massacrer sans pitié tous les hommes en état de porter les armes, parce que tous avaient contribué à défendre leurs foyers. Cet exemple, loin d'intimider les Albanais, leur fit concevoir plus de haine pour le joug des Turcs. Le prince d'Epire, avec dix mille hommes, entreprit de faire tête à soixante mille chevaux et à quarante mille janissaires. Croïa, sa capitale, était munie et fortifiée de façon à soutenir un long siége. Loin de défendre les gorges qui y conduisaient, le prince d'Epire ne voulut les fer-

mer que lorsque l'ennemi eut pénétré dans une espèce de bassin formé par une chaîne de montagnes disposées en cercle, dans lequel il espérait trouver de grands avantages, parce que ses troupes, campées sur ces rocs escarpés, foudroyaient tout ce qui passait sous leurs pieds avec l'artillerie qu'on avait su faire monter à mi-côte. D'ailleurs les Albanais et tous les soldats montagnards avaient l'habitude de gravir ces hauteurs, d'attaquer l'ennemi, et de se mettre bientôt hors de sa poursuite.

Le prince chrétien ne pouvait espérer de succès que de ses surprises et de la supériorité qu'il se connaissait sur les généraux d'Amurat. Il laissa former le siége de Croïa que la nature et l'art avaient fait une des plus fortes places de l'Occident. Il y avait jeté une garnison de six mille hommes sous le commandement du comte d'Uruena son lieutenant-général. Pour lui, il demeura sur les montagnes, à la tête de ses troupes qui devenaient de jour en jour plus nombreuses, parce que les Vénitiens avaient licencié presque toutes les bandes au service de leur république, et qu'ils fournissaient à Scanderbeg l'argent nécessaire pour les engager au sien. Les Turcs tentèrent en vain la fidélité du

comte d'Uruena ; des offres immenses ne le détachèrent pas de son prince. Il foudroya le camp des assiégeans avec une artillerie nombreuse et bien servie. Tandis qu'il faisait des sorties, Scanderbeg attaquait les mêmes quartiers du côté opposé. Tous les historiens s'accordent à rapporter des prodiges de ce siége ; jamais la vaillance jointe à l'habileté n'avaient mieux suppléé au nombre. L'infatigable Scanderbeg se montrait jour et nuit aux assiégeans, et les forçait eux-mêmes à se retrancher. Il choisissait dans toute son armée des soldats comme lui, d'une force extraordinaire, pour les expéditions de nuit ; il leur faisait mettre des chemises sur leurs armes, afin qu'ils pussent se reconnaître à travers les ténèbres, et il pénétrait avec eux dans les quartiers ennemis, après un grand carnage de soldats, pour la plupart ensevelis dans un profond sommeil. Il se faisait jour à travers les bandes de janissaires que le tumulte avait réveillés, et qui opposaient en vain leurs bataillons, toujours trop peu serrés, aux efforts de ces guerriers redoutables, dont tous les coups portaient une mort assurée. Scanderbeg s'entendait parfaitement avec les assiégés au moyen de feux allumés sur les montagnes, ou de quelques billets portés au

comte d'Uruena par des espions qui avaient su traverser le camp des Turcs. Les assiégés faisaient de fréquentes sorties, et par des intelligences adroitement pratiquées, ils étaient sûrs que les retranchemens extérieurs des Turcs étaient attaqués au même instant, et au côté opposé. Souvent les soldats de Scanderbeg, et ceux du comte d'Uruena se joignaient au milieu de leurs communs ennemis. Alors les assiégés amenaient avec eux des renforts dans leur place. Tous les jours Scanderbeg interceptait des convois, et partout il faisait un carnage effroyable, tant pour diminuer le nombre de ses ennemis, que parce qu'il n'avait pas assez de troupes pour garder des prisonniers. Enfin tout l'été de l'an 1448 de J.-C., se consuma en efforts impuissans de la part des Turcs, que le fer et le feu des Grecs, la nécessité de veiller sans cesse pour prévenir les surprises, diminuaient peu à peu. Amurat, éprouvé dans la guerre, accoutumé au succès, s'indignait de voir un jeune soldat, qu'il avait élevé sous ses yeux, lui résister avec si peu de monde.

Au milieu de l'automne, les pluies commençaient à détremper la terre, les travaux devenaient de plus en plus difficiles, et les assiégés se trouvaient plus forts qu'au com-

mencement. Amurat résolut de renoncer à une entreprise qui lui coûtait déjà si cher ; il leva le siége de Croïa. Mais, pour retourner à Andrinople, il fallait passer les défilés des montagnes où Scanderbeg l'attendait : Amurat perdit encore beaucoup de monde dans ce passage ; peu de troupes y arrêtèrent longtemps les débris de cette armée nombreuse et découragée. Enfin, après bien du sang répandu, les troupes rentrèrent dans leurs quartiers avec la honte d'avoir été constamment battues par un jeune général qui n'avait pas la huitième partie de leurs forces.

L'hiver suivant, un événement glorieux consola le sultan de ce désastre. L'hommage que l'empereur des Grecs se crut obligé de faire au sceptre des Ottomans, était une victoire importante sur cet ancien rival de grandeur. Jean Paléologue était mort sans enfans. Son frère Constantin Dracozes n'osa monter sur le trône de Constantinople que de l'aveu d'Amurat. Il lui envoya des ambassadeurs pour lui demander son agrément, avant de se dire souverain. Cette honteuse démarche semblait présager la chute prochaine de l'empire. L'historien Ducas compte Jean Paléologue pour le dernier empereur des Grecs, sans doute parce qu'il ne regarda pas comme

tel, un prince qui n'avait osé régner que par la permission de son ennemi.

Les derniers coups qu'Amurat put porter, furent dirigés contre les Hongrois. Le vaillant Hunniade avait été déclaré administrateur de ce royaume depuis la mort du dernier monarque Ladislas, tandis que son fils, encore enfant, était à la cour de l'empereur Frédéric. Hunniade, encouragé par l'exemple de Scanderbeg, voulut venger les malheurs de la Hongrie. Au commencement du printemps il entra sur les terres des Turcs. Amurat rassembla ses forces; il joignit les Hongrois près Cassovie, dans le lieu même où Amurat Ier. fut tué après avoir vaincu. L'armée d'Hunniade était composée de quarante mille hommes d'infanterie, de sept mille chevaux, et de deux cents chariots armés. Ces espèces de machines de guerre avaient été plus formidables avant l'usage de la poudre; elles pénétraient et divisaient les bataillons, en forçant le soldat à s'écarter ou à éprouver le tranchant des faulx dont les roues et les flancs des chariots étaient armés. Mais le feu du canon, ou même de la mousqueterie, rendit bientôt tout cet appareil inutile. Les chevaux étaient tués avant qu'ils eussent pu atteindre l'ennemi, et les chariots devenaient souvent

un rempart pour les troupes contre lesquelles on les avait envoyés. Les Hongrois et les Turcs combattirent à Cassovie trois jours de suite par pelotons avec un courage égal. Ceux-ci plus nombreux eurent enfin l'avantage ; mais Hunniade le leur vendit bien cher. Il se retira, ayant perdu les deux tiers de ses troupes ; les Ottomans avaient perdu plus de vingt mille hommes.

Cette sanglante victoire ne fut suivie d'aucune incursion, d'aucune prise de villes. La santé d'Amurat, qui s'affaiblissait tous les jours, le força de retourner à Andrinople, où il maria Mahomet son fils avec la fille de Soliman Beg, despote d'Albistan. Ce jeune prince, en faveur duquel il avait déjà abdiqué une fois, était destiné à lui succéder bientôt ; car à peine les noces étaient achevées, que les infirmités d'Amurat dégénérèrent en une maladie aiguë qui l'emporta en trois jours après trente ans de règne et quarante-neuf ans d'une vie glorieuse, l'an de J. C. 1451, de l'Hégire 855. Amurat avait eu de grandes qualités, obscurcies par un amour désordonné pour le plaisir. Quoiqu'il fût né pour la guerre et pour commander aux hommes, son penchant l'avait tellement amolli, qu'il abdiqua une fois le trône. Cependant les circonstances

le réveillèrent, et l'amour de la gloire l'emporta dans son cœur. Il affermit et étendit l'empire turc ; il abattit les Grecs plus qu'aucun de ses prédécesseurs n'avaient fait ; il montra de l'habileté, du courage, et il ouvrit à son fils une carrière de conquêtes dans laquelle ce jeune prince avança encore plus que lui.

Par l'espèce d'hommage que Constantin Dracozes fit de sa couronne à Amurat, nous avons vu à quel point d'abaissement était tombé l'empire de Constantinople : il devait succomber tout-à-fait sous le règne de Mahomet II.

Ce sultan commença par enlever à l'empereur grec des fondeurs et des ouvriers habiles que Constantin ne payait pas assez cher : le Turc voulait acquérir une formidable artillerie, et établir des batteries sur les deux bords du détroit. Pour cet effet il songeait à élever un fort du côté de l'occident, vis à vis celui que son aïeul avait bâti en orient, afin de se rendre maître absolu de cet important passage. On peut penser que cette entreprise causa de vives alarmes aux Grecs, resserrés de plus en plus dans leurs murs. Ils voyaient que le Turc songeait à les y prendre par famine, puisqu'aucun vais-

seau ne pourrait plus entrer dans Constantinople, sans passer sous le canon des deux forts.

Constantin envoya des ambassadeurs à Mahomet, pour se plaindre de ce qu'il appelait une infraction aux traités. Le Turc répondit avec hauteur, qu'il était maître du terrain que ses ancêtres avaient conquis; qu'il y ferait construire tel édifice qu'il lui plairait, sans qu'aucun de ses alliés fût en droit de s'en plaindre; que pourvoir à sa sûreté n'était pas enfreindre les traités. Constantin, mécontent de cette réponse, insista par une nouvelle ambassade; l'empereur turc répondit la seconde fois, qu'il ferait écorcher tout vif quiconque oserait lui parler à l'avenir de détruire les travaux commencés.

Cependant Mahomet n'épargnait ni soins ni dépense pour achever promptement cette nouvelle citadelle, qui consistait en trois grosses tours unies par des courtines et défendues par des ouvrages avancés. Lui-même en posa les fondemens, et vit élever l'ouvrage sous ses yeux. Les ruines de plusieurs superbes églises servirent à la construction de cet édifice. Quelques Grecs, que la dévotion arma pour la défense de leurs temples, furent passés au fil de l'épée. Les principaux

officiers affectaient de conduire les ouvrages pour plaire à Mahomet qui lui-même y mettait la main. Constantin, dans l'impuissance d'arrêter ce funeste travail, se reduisit à faire prier le sultan de ne pas souffrir que les moissons des Grecs fussent dévastées; il lui envoya beaucoup de rafraîchissemens pour ses ouvriers et pour leurs escortes. Malgré toutes ces soumissions, Mahomet fit paître ses chevaux dans les prairies des Grecs, et fit couper leurs moissons pour nourrir les hommes. Les cultivateurs furent égorgés sur leurs champs qu'ils avaient voulu défendre, et l'on vit dans les environs de Constantinople les commencemens du désastre qui menaçait cette immense cité.

Constantin, dans le plus grand danger, ne savait où trouver des secours. Il avait dans sa ville un nombre prodigieux de moines, de prêtres, d'artistes, de marchands, d'ouvriers, tous gens peu propres aux fatigues de la guerre, auxquels il ne supposait ni la force ni le courage nécessaires pour repousser l'ennemi. Dans cette extrémité, il espéra quelque secours des Latins que la nécessité seule lui faisait regarder comme ses frères; car ni l'empereur, ni presque aucun des Grecs n'avaient adhéré sincèrement à ce

concile de Florence, dans lequel l'union des deux églises latine et grecque avait été prononcée. Au retour des prélats à Constantinople, tous les Grecs s'étaient élevés contre ce qu'ils appelaient leur lâcheté; et les efforts que les bien intentionnés avaient faits pour détruire le schisme, semblaient lui avoir donné une nouvelle force. Malgré ces dispositions, l'empereur députa vers le pape Nicolas V, qui, avant de songer à fournir aucun secours, ni à en demander aux princes européens pour les Grecs, envoya à Constantinople le cardinal Isidore, archevêque de Kiovie, pour y consommer l'union. Les périls les plus instans ne purent forcer les Grecs à feindre assez pour tromper le prélat. Ceux qui voyaient le mieux combien ils avaient besoin des Latins, consentirent à célébrer les saints mystères avec le légat, et à signer le décret d'union, à condition cependant que, lorsqu'il aurait plu à Dieu de leur rendre la paix, et de délivrer Constantinople du péril dont elle était menacée, le même décret serait examiné soigneusement par des personnes capables, et corrigé, s'il y avait lieu. Les moines et les religieuses, qui tenaient le premier rang dans l'église grecque, faisaient des reproches amers à

tous ceux qui avaient consenti à communiquer avec les Latins : « Ecartez l'ennemi de nos murs, repondaient ceux-ci, et vous connaîtrez bientôt si nous supportons plus que vous les Azimites! » C'était le nom que les Grecs donnaient aux Latins, parce qu'une des différences entre les deux rits, consiste en ce que les Grecs emploient du pain levé pour le sacrifice de la messe, tandis que les Latins ont toujours employé le pain azime. Le besoin qu'on avait du pape, la fausse complaisance de l'empereur grec et de sa cour, excitèrent de plus en plus l'animosité des enthousiastes. Des moines, respectés pour leur doctrine et pour la sévérité de leurs mœurs, répandaient du fond de leurs cellules des anathêmes contre le légat, et contre tous ceux qui avaient communiqué avec lui ; les prêtres fermaient leurs églises à ceux qui avaient assisté dans Sainte-Sophie à la célébration des mystères, le jour que le cardinal Isidore avait prétendu constater l'union; personne ne voulait entrer dans la métropole qu'on croyait profanée. Le faux zèle avait passé jusque dans la lie du peuple ; on voyait les cabarets pleins d'artisans qui, le verre à la main, prononçaient anathême au pape et aux Latins, bu-

vaient en l'honneur de la vierge miraculeuse, dont le culte était célébré dans la ville, et la conjuraient, avec des larmes que le vin faisait couler, de protéger Constantinople contre les entreprises du pape, et de délivrer, sans son secours, un peuple qui n'espérait qu'en elle. Ces cris parvenaient aux oreilles du légat qui écrivait à Rome tous les témoignages de haine dont on l'accablait. Nicolas V se garda bien d'employer son crédit, moins encore ses forces pour des ennemis aussi invétérés ; il les abandonna volontiers à celui qu'il regardait comme l'instrument des décrets de Dieu.

Cependant Mahomet faisait ravager par ses troupes la partie de la Morée qui était restée aux Grecs, et dont les deux frères de Constantin, Thomas et Démétrius, avaient partagé le gouvernement. Les Turcs avaient dévasté les campagnes ; ils tenaient tous les forts et presque toutes les villes. Les deux despotes, réfugiés dans Sparte, aujourd'hui Mizitra, y attendaient des fers. Constantin, trop sûr de l'orage qu'il voyait prêt à fondre sur lui, songeait à approvisionner sa ville ; il demanda du secours aux Génois. Ceux-ci n'avaient jamais osé se déclarer contre le Turc; mais ils désiraient, plus que tout autre

peuple, de voir balancer sa puissance : ils envoyèrent à Constantinople cinq gros vaisseaux qui portaient des provisions de toutes espèces, et cinq cents hommes d'élite. Quoique ce convoi ne voguât pas sous le pavillon de Gênes, Mahomet n'en fut pas moins certain que ses prétendus alliés le trahissaient; il remit sa vengeance à des temps plus favorables, et il ne perdit pas un moment pour tâcher de s'emparer des cinq vaisseaux, ou du moins pour s'opposer à leur entrée dans le port de Constantinople. Soit que Mahomet fût averti trop tard, soit qu'en avançant jusqu'au détroit de Gallipoli pour s'opposer au passage des cinq vaisseaux génois, il craignît d'être attaqué par derrière par les vaisseaux qui étaient dans le port de Constantinople, il les attendit à l'entrée de ce port, à la tête de cent voiles, tous barques ou galères, mal construites ou mal commandées. Cette occasion démontre ce que peuvent le conseil, l'adresse et le courage contre le grand nombre. Les historiens ne disent pas que le canon de la flotte génoise répondit à celui des Turcs ; sans doute on n'en faisait encore aucun usage sur mer. Ducas et Calcondile ne parlent que des machines de guerre qui brisaient les rames et écrasaient les vaisseaux.

Les traits qui obscurcissaient l'air tuèrent peu de monde aux Génois. Enfin leurs cinq vaisseaux entrèrent dans le port à travers la flotte immense des Turcs. Cette humiliation transporta Mahomet d'une telle colère, qu'il frappa de sa propre main le capitan pacha, général de la flotte, qui n'avait pu faire entendre ses ordres, ou qui n'avait pas su les donner.

Ce revers ne ralentit point l'ardeur avec laquelle on se préparait au siége. Mahomet fit transporter son artillerie à grands frais près de Constantinople. Les fables, que les historiens grecs et turcs ont copiées les uns des autres au sujet de cette artillerie, ne nous apprennent que trop combien les récits de l'antiquité sont fautifs. « Mahomet, disent-ils, fit traîner, par soixante paires de bœufs, un seul canon qui avait neuf pieds de diamètre, et qui chassait des boulets de onze palmes de circonférence (1). »

(1) L'impossibilité du fait en démontre la fausseté. Jamais le volume de poudre nécessaire pour chasser cet énorme boulet, n'aurait pu être enflammé en même temps, et conséquemment n'aurait pu faire son effet. Le nombre de pièces d'artillerie, que la matière de cet immense canon pouvait fournir aurait été plus utile au siége et plus formidable aux ennemis qu'une machine sans proportion, dont le premier essai devait prouver l'inutilité.

Quoi qu'il en soit, au commencement du printemps de l'année 1453, Mahomet II parut à la tête de trois cent mille hommes devant une ville, à la vérité bien fortifiée par l'art et par la nature, mais qui contenait tout au plus huit mille combattans, même en comptant les bourgeois, que le zèle avait armés, et qui s'étaient mêlés aux Vénitiens et aux Génois, accourus pour seconder le peu de troupes réglées que Constantin soudoyait encore. C'était là tout ce qui restait de cet empire romain, qui pendant tant de siècles avait envahi et gouverné le monde. Constantinople avait alors dix-huit milles de circuit; cette grande ville formait, et forme encore, un angle aigu, dont le sommet répond à l'Orient en s'avançant dans la mer, et regarde le Bosphore de Thrace; c'est où est placé maintenant le sérail du grand seigneur. La partie occidentale, qui forme la base de l'angle, tient au continent : elle était défendue par une double muraille, munie d'un large fossé plein de l'eau de la mer, parce que tout le côté de l'angle exposé au midi est baigné par la Propontide, le côté du septentrion par un autre bras de mer qui s'enfonce dans les terres et forme un immense bassin entre les remparts de Constantinople et une langue de terre sur

laquelle est bâti Galata. Le tout ensemble offre à la vue le plus magnifique port qui soit dans le monde entier. Son entrée, large de six cents pas, était alors fermée par une estacade dont le milieu était défendu par deux chaînes de fer et par les vaisseaux qui étaient dans le port. Les Vénitiens avaient forcé cette défense avec leurs vaisseaux en 1203, lorsqu'ils prirent cette ville avec les Français : mais il ne fallait pas s'attendre à une manœuvre si habile des pilotes et matelots turcs, qui n'étaient pas, à beaucoup près, si bons hommes de mer que les Européens. En effet, la mer eût été pour Mahomet un rempart impénétrable, si l'invention, le courage et l'argent n'avaient suppléé au talent qui manquait à ses pilotes.

Après avoir établi quatorze batteries, du côté de la terre, qui faisaient un feu continuel, il s'obstina à pénétrer dans le port, pour pouvoir attaquer la place par le flanc maritime. D'abord il s'empara de Galata, d'autant plus facilement, que les assiégés avaient renoncé à le défendre. Sitôt qu'il fut maître de cette rive, il fit pratiquer un chemin de terre, par lequel à force de chevaux, de bœufs, de bras et de machines, il fit traîner soixante vaisseaux, qui furent lancés à l'eau

et mâtés pendant la nuit, dans ce même port, dont les Grecs avaient négligé la garde, parce qu'ils le croyaient impénétrable. Le lendemain la consternation fut générale, quand les assiégés, qui n'avaient cru devoir des soins qu'à la double muraille qui couvrait le côté du continent, virent tout près de leurs remparts des barques et des galères sur lesquelles on préparait déjà des balistes et des béliers; des tours de bois, disposées de distance en distance, contenaient des soldats qui faisaient un grand feu de mousqueterie, et lançaient une grêle de dards à ceux de la garnison, accourus pour tenter de démonter ces terribles machines. Ce fait, attesté par tous les historiens, paraîtra peut-être incroyable, mais des difficultés, qu'on disait insurmontables, ont souvent cédé à la constance et à l'industrie.

Ce qu'il y avait de soldats dans Constantinople, animé par la religion et par la crainte de tomber dans les mains de Mahomet, combattait avec un courage qui approchait du désespoir. L'empereur était toujours à la tête des troupes; mais comme les attaques se multipliaient à tous momens, il avait designé un noble Gènois, très expérimenté dans la défense des places, pour son

lieutenant. La garnison n'était pas assez nombreuse en proportion des assiégeans, pour faire des sorties; ce lieutenant gênois, nommé Justiniani, borna la défense à réparer, pendant la nuit, les brèches que les machines ou les batteries avaient pu faire pendant le jour. La promptitude de ses opérations étonnait les assiégeans, et leur offrait toujours des fortifications nouvelles. Souvent les batteries de la place démontaient les leurs. Les feux grégeois et les flots d'huile bouillante embrasaient ces tours de bois, dans lesquelles, comme nous l'avons dit, on enfermait des soldats, pour approcher du rempart du côté de la mer.

Cette flotte, arrivée comme par miracle dans le port, inquiétait les assiégés beaucoup plus que tous les autres efforts des Turcs. La flotte de l'empereur avait tenté de la combattre, mais elle avait été moins heureuse en attaquant qu'en défendant; les Turcs avaient coulé deux vaisseaux à fond, ce qui avait contenu les autres. Un brave Vénitien, nommé Cop, entreprit de la brûler à la faveur de la nuit; il communiqua son dessein à Constantin, ne lui demandant pour l'exécution que trois barques et quarante hommes déterminés. Cette courageuse entreprise eût

peut-être sauvé Constantinople, mais elle fut découverte par un Génois, ennemi de Cop, qui, par animosité et dans l'espoir d'une récompense, instruisit les Turcs de toutes les mesures du Vénitien. Il lança sa lettre au bout d'une flèche dans une des galères de la flotte : elle fut bientôt remise à Mahomet, qui se tint sur ses gardes. On laissa exprès approcher les trois barques; elles furent attaquées au moment de l'exécution. Le Vénitien ne s'y était pas attendu; il n'avait d'autres armes que les matières combustibles qu'il destinait à la flotte ennemie, et qui servirent bientôt contre lui. On lui lança une grêle de flèches dont chacune portait une mèche allumée : les trois barques furent enflammées en un instant. Elles ne s'étaient pas assez approchées de la flotte turque pour communiquer l'incendie. Cop et ses compagnons se jetèrent à la mer pour n'être pas brûlés vifs. Les Turcs les sauvèrent tous; mais ce ne fut que pour les faire égorger le lendemain à la vue des assiégés, qui, par représailles, firent pendre sur les remparts deux cent soixante Turcs prisonniers. Le Génois, qui avait accompagné ceux qu'il trahissait, renia sa religion et reçut une grande récompense.

Cette entreprise avortée consterna les assié-

gés. Il s'en fallut peu que les suites n'en fussent plus funestes que l'exécution ne l'avait été. Les Vénitiens reprochèrent amèrement aux Génois la perfidie de leur compatriote. Le grand duc ou l'amiral, était jaloux de l'autorité que Constantin avait donnée à Justiniani, chef des Génois, qui commandait immédiatement après l'empereur, et qui possédait toute sa confiance. Ces divisions intestines s'accrurent en peu de jours, tellement que les deux partis opposés pensèrent s'égorger dans l'enceinte des murs. Constantin prévint le malheur qui le menaçait, en mêlant l'autorité aux prières, et en conjurant ses sujets et les soldats venus pour le défendre, de ne lui pas faire plus de mal que ses plus grands ennemis. Ce prince, qui tenait de la nature des talens et du courage, était digne d'un meilleur sort, mais il ne put arrêter les destins de l'empire ni le torrent qui l'entraînait. Constantin semblait n'être né sur le trône que pour éprouver à la fois tous les maux qui menacent les souverains. Il retarda de quelques semaines le coup qu'il ne pouvait éviter, en se ménageant des intelligences chez l'ennemi. Les trésors que ses prédécesseurs avaient accumulés au milieu des misères de l'empire, fu-

rent employés à corrompre les ministres de Mahomet. Ali, grand visir de ce prince, promit à prix d'argent de traverser les opérations du siége. La confiance que son maître lui avait toujours marquée, lui servit à renverser ses desseins. On ne peut pas expliquer autrement la longueur du siége de Constantinople, défendu contre trois cent mille hommes par huit mille hommes seulement, surtout après que Mahomet eut trouvé le moyen de faire battre la place du côté de la mer et de multiplier les attaques. Les brèches étaient ouvertes de toutes parts, et les assiégés, qui avaient déjà perdu beaucoup de monde, ne suffisaient pas pour les réparer. Les différens ouvrages des Turcs menaçaient de plus en plus la place; les fossés étaient à demi comblés, le courage manquait à un peuple qui ne connaissait pas la peine; qui, comme nous le dirons bientôt, était abusé par des superstitions et que l'apparence d'une prochaine famine mettait au désespoir.

Constantin fit un dernier effort; il envoya une ambassade au Turc pour lui offrir tel tribut qu'il voudrait exiger, et lui représenter l'injustice qu'il y aurait à envahir un pays qui consentait à se soumettre. Mais Mahomet voulait effacer jusqu'à la dernière trace

de la domination des Grecs. Il répondit que Constantinople était déjà sa conquête; que, si Constantin voulait la céder sans résistance, il épargnerait beaucoup de sang : il lui fit même offrir la jouissance pendant sa vie d'une partie de la Morée, afin que le dernier empereur ne perdît pas tout-à-fait l'état de souverain. Quoi qu'en aient dit les historiens turcs, dont les récits copiés les uns sur les autres sont hors de toute vraisemblance, Constantin résolut de défendre jusqu'au dernier moment ce reste précieux de l'empire des Romains, et de finir avec lui. Mahomet s'y était attendu : il avait tout disposé pour un assaut général; il environna la place par tous les côtés qui étaient ouverts, et il promit le pillage à ses soldats, leur abandonnant sans réserve tous les effets et tous les hommes, et réunissant à son empire le territoire et les maisons seulement. Il distribua à chaque brèche ses plus mauvaises troupes, composées de soldats ramassés en hâte, et qui ne savaient pas combattre; ils étaient soutenus ou plutôt contraints par les janissaires, qui, le bâton ou le cimetère à la main, forçaient ces malheureux à planter des échelles et à monter les premiers à l'assaut. Mahomet calculait les hommes dans les hasards de la guerre avec plus de justesse que d'humanité;

il crut que cette milice, toute nombreuse qu'elle était, ne pourrait lui servir qu'à combler les fossés par la multitude de cadavres, à lasser les bras, à émousser le fer de l'ennemi. En effet tous montèrent à l'assaut, et pas un ne parvint aux brèches. Toutes ces opérations commencées en même temps semblaient relever le courage des assiégés, qui précipitaient du haut des échelles des milliers d'hommes pénétrés d'effroi, sitôt qu'ils étaient montés. Mais lorsque les janissaires, marchant sur les corps de ces malheureux, montèrent à leur tour, avec autant d'agilité que de courage, les Grecs éprouvèrent des efforts auxquels il ne purent résister. La manœuvre de ces braves soldats était protégée par une grêle de traits lancés à peu de distance et qui parvenaient presque tous au but. Le lieutenant Justiniani reçut une de ces flèches qui lui perça la main à travers le gantelet dont elle était couverte; une autre l'atteignit à l'épaule au défaut de sa cuirasse : forcé par la la douleur, il quitta son poste pour aller chercher du soulagement. L'empereur grec apprit à une autre brèche, où il commandait en personne, le découragement que la retraite de Justiniani avait jeté le long des remparts. En effet les janissaires se portaient en plus

grand nombre vers cet endroit. Ils parvinrent bientôt à la crête du mur; et ayant redoublé le carnage et élargi la brèche, des bataillons entiers montèrent par cette ouverture où ils ne voyaient plus de résistance. Ils coururent sur le rempart, et se distribuèrent aux différens assauts où leurs camarades n'avaient point encore vaincu. L'infortuné Constantin, se voyant entre deux feux, et sachant l'ennemi répandu dans sa ville, s'écria : *Quelque chrétien daignera-t-il, par pitié, m'arracher la vie!* Pour ne pas tomber vif entre les mains du vainqueur, il quitta ses armes dorées, et se précipita au milieu des janissaires, qui le tuèrent sans le connaître.

Tandis que les chefs et les soldats se faisaient égorger sur les brèches, le peuple imbécile courait dans Ste.-Sophie pour y attendre l'effet d'une prétendue prédiction. Quelqu'imposteur leur avait dit depuis long-temps que les Turcs entreraient un jour dans Constantinople, et parviendraient jusqu'à la colonne de Constantin; qu'alors un ange descendu du ciel remettrait dans la main d'un homme du commun une épée et un sceptre, en lui disant : *Venge le peuple du Seigneur*; qu'aussitôt les Turcs prendraient la fuite; que les Grecs les poursuivraient à leur tour



Mort glorieuse du dernier Empereur Grec.

sous les ordres de ce roi, choisi par Dieu même, et qu'ils les chasseraient jusqu'à un endroit appelé Monarderé, vers la frontière de Perse. Sur la foi de cette absurde prophétie, les Grecs se réjouissaient presque de voir égorger leurs concitoyens : enfermés dans les églises, ils adressaient à Dieu des prières tumultueuses, lorsque les cris de victoire, le bruit des haches qui rompaient les portes leur annoncèrent la mort ou la captivité. Les janissaires environnaient cette multitude désarmée, l'avidité les rendit moins barbares; ils les lièrent tous deux à deux, aimant mieux les vendre ou les employer à leur service, que les massacrer. Presque tous les soldats avaient péri sous le fer du vainqueur.

Le grand duc ou amiral fut plus malheureux que tous les autres. La magnificence de ses armes le décéla; il fut conduit vivant à Mahomet qui le traita d'abord avec quelque humanité. Le conquérant lui demanda pourquoi les Grecs s'étaient obstinés à défendre Constantinople; « Vous avez, dit-il, perdu vos biens et votre liberté que je vous aurais conservés. » Le prisonnier, qui n'avait plus rien à dissimuler, répondit à Mahomet: « Vos premiers officiers nous exhortaient à tenir ferme, assurant que vous ne pourriez

jamais nous réduire. » Cette réponse rappela dans l'instant à Mahomet quelques conseils que son visir Ali avait osé lui donner contre son intérêt et contre sa gloire. Le grand duc, qui ne nommait personne, confirma par ce seul mot tous les soupçons de l'empereur, et le visir fut étranglé dans l'instant même. L'assaut avait été donné à l'entrée de la nuit; la ville fut pillée au milieu des ténèbres. Les flambeaux et les armes portèrent partout la terreur. Malgré les malheurs de Constantinople, on y voyait encore cette magnificence que l'ancienne splendeur de l'empire y avait introduite. Les riches habits, les ameublemens magnifiques, l'or et les pierreries s'offraient de toutes parts à l'avidité du soldat. Au bout de quelques heures, tous pliaient sous le faix du butin. Le sac de Constantinople fut peut-être le moins sanglant de tous ceux que l'histoire rapporte. Les soldats ne tuèrent que quelques jeunes personnes des deux sexes, sur le partage desquelles ils n'avaient pu s'accorder, et que la débauche et la rage firent massacrer par ceux qui ne voulaient pas les céder au plus fort. Les églises plus riches que dans aucun pays de la chrétienté, furent exposées au pillage plus encore que les palais des grands. Les Turcs commirent toutes les

profanations que l'ivresse de la victoire pouvaient inspirer à des hommes féroces, qui pensaient honorer leur religion en insultant à celle des vaincus. Ils traînaient dans les rues les images de J.-C., de la Vierge et des Saints, quoique le coran reconnaisse le fils de Dieu pour un prophète, et sa mère pour vierge après l'accouchement : ils buvaient dans les vases sacrés, ils en employaient quelques-uns à des usages infâmes ; ils couvraient leurs chevaux des ornemens des prêtres et des prélats qu'ils se plaisaient à charger, tout enchaînés qu'ils étaient, de l'or et de l'argent ravis à leurs églises. Le cardinal Isidore, légat du pape, fut fait prisonnier et vendu comme les autres, mais il eut le bonheur de cacher son nom et sa dignité. Les Turcs, qui détestaient les chrétiens latins, plus encore que les grecs, savaient qu'un cardinal résidait alors à Constantinople ; ils employèrent vainement bien des soins pour le découvrir. Le cardinal légat trompa leur avidité, en déposant les marques de sa dignité sur un cadavre dont il revêtit les habits au moment où il vit que la ville allait être prise. Personne ne le trahit, sans doute parce que personne ne le reconnut. Sous ce déguisement il fut vendu à bas prix

à un marchand qui en faisait peu de cas à cause de sa faiblesse et de son âge. Il trouva dans la suite le secret de s'échapper de sa captivité, et il retourna à Rome où il finit ses jours. Constantinople fut prise par les Turcs le vingtième du mois qu'ils appellent Gimaasel-Euvel, l'an de l'Hégire 857, le vingt-huitième jour de notre mois de mai, l'an de J.-C. 1453, deux mille deux cent cinq ans après la fondation de Rome, onze cent vingt-trois ans après que Constantin eut transporté le siége de l'empire dans Byzance, et qu'il eut donné son nom à cette ville célébre, destinée à devenir la capitale d'un autre grand empire. Ainsi passa la dernière ombre de la puissance des Romains, qui s'était étendue sur la moitié du monde, et qu'on vit décroître à peu près dans le même espace de temps qu'elle avait employé à s'élever.

Mahomet fit son entrée dans Constantinople vers la huitième heure, c'est-à-dire, à deux heures après midi. Les rues retentissaient des cris des soldats; il n'y restait plus un seul Grec. Le cortége de l'empereur étalait une magnificence guerrière; il alla descendre à Sainte-Sophie. Cette métropole avait été pillée comme tous les autres temples.

Mahomet arrêta quelques soldats, qui, sous prétexte de religion, se mettaient en devoir d'arracher jusqu'au marbre dont l'intérieur était revêtu. « Contentez-vous du butin que je vous ai abandonné, leur dit-il ; la ville et tous les édifices m'appartiennent. » Il fit monter un iman dans la chaire patriarchale, et lui ordonna d'entonner l'Aïzan qui est un cantique d'actions de grâces, contenant la foi musulmane ; puis il alla prendre possession du palais impérial. On dit qu'en y entrant il fit un distique impromptu qui célébrait sa victoire.

Après avoir mangé dans le palais orné, malgré le pillage, des ameublemens rachetés aux janissaires, il alla contempler la magnificence du port et quelques édifices qu'il changea presque tous en mosquées. Puis il visita la femme du grand duc, qui était malade; il la consola, lui promit sa liberté, celle de son époux et de ses enfans. Ce jour-là même il racheta plusieurs familles grecques des mains de leurs ravisseurs; il les destinait à repeupler Constantinople. La politique lui persuada de leur laisser le libre exercice de leur religion, ainsi que le coran l'autorisait. Quelques églises furent abandonnées au culte des chrétiens. Le sort du

dernier empereur de Constantinople n'était pas encore connu; le vainqueur le faisait chercher avec un soin extrême. Deux soldats lui apportèrent une tête qu'ils lui assurèrent être celle de Constantin. Mahomet envoya chercher le grand duc, qui la reconnut aussitôt. Phranzès, auteur contemporain, témoin du siége, rapporte que Mahomet, après l'avoir montrée aux grands, la fit ensevelir avec honneur. Les autres auteurs grecs disent qu'on l'exposa, par ordre de l'empereur, au haut d'une colonne; qu'on prit ensuite des précautions pour l'empêcher de se corrompre, et qu'elle fut envoyée en Asie pour intimider les princes tributaires.

Quoi qu'il en soit, Mahomet donna bientôt des marques plus odieuses de sa cruauté. Il était très-adonné au vin; ce vice avait introduit tous les autres dans son cœur. Le lendemain de son entrée dans Constantinople, après avoir bu outre mesure, il fit ordonner à Notaras, grand duc, de lui envoyer son second fils, jeune homme dont la beauté l'avait frappé. Notaras, qui jusqu'alors n'avait reçu de Mahomet que des témoignages de clémence et même des bienfaits, car ce prince avait fait donner mille aspres à lui, à son épouse, et à chacun de

ses enfans, Notaras fut pénétré d'étonnement, de douleur et de honte; après s'être fait répéter plusieurs fois cet ordre odieux, il déclara qu'il perdrait plutôt la vie que de livrer son fils et il se mit en devoir de résister à la violence. A cette nouvelle, Mahomet ordonna que Notaras fût mis à mort, ainsi que ses deux fils. Le malheureux père bénit Dieu de ce que la colère du tyran avait étouffé sa passion abominable. Quand il eut obtenu que ses deux enfans mourraient avant lui, il souscrivit à cet arrêt avec une sorte de joie; il les baigna tous deux de ses larmes, les exhortant à préférer une mort prompte à l'infamie dont il seraient couverts tout le reste d'une longue vie. Il vit couper la tête à ces deux innocentes victimes, et présenta la sienne aux bourreaux. Son épouse, déjà malade, expira de douleur peu de jours après. Tous les pères ne furent pas aussi courageux que le grand duc; Mahomet remplit son sérail d'enfans des deux sexes, destinés à ses plaisirs, qu'il fit élever et instruire à son gré, après les avoir arrachés à des parens demeurés libres dans Constantinople.

Au milieu de toutes ces horreurs, Mahomet II prétendit au titre d'envoyé de Dieu, et voulut mêler à ses succès du merveilleux

et du surnaturel. Il avait près de lui un dervis nommé Chéik, prophète à gages, homme à révélations et à extases, qui faisait profession de prier Dieu et Mahomet pour la prospérité de l'empire, et qui s'efforçait de faire adorer aux Musulmans les vices de l'empereur, ainsi qu'on redoutait sa puissance. Le troisième jour de la prise de Constantinople, cet homme publia dans la nouvelle mosquée de Sainte-Sophie, que le triomphe du très-puissant empereur avait été prédit à Constantin, dernier souverain des Grecs, par Ioub, ami de Dieu et du prophète; que, sur le point de mourir dans les supplices (sans doute pour quelque crime), ce serviteur de Dieu s'était écrié que dans l'année il aurait un vengeur, instrument de la divinité, nommé Mahomet comme le grand prophète, qui effacerait pour jamais de l'univers l'empire grec et ses princes, qui établirait la vraie foi dans Constantinople, et qui honorerait le tombeau de lui Ioub, à qui Dieu avait révélé toutes ces choses. Chéik ajouta que bien que les infidéles eussent fait leurs efforts pour cacher le tombeau d'Ioub, et même pour disperser ses os, Dieu le lui avait montré, et qu'il allait le découvrir. Il mène aussitôt l'empereur,

accompagné d'un grand peuple, dans le faubourg qui de là prit le nom d'Ioub; il fait fouiller dans un lieu qui paraissait vague; à une certaine profondeur on trouve une grande tombe, sur laquelle il était écrit en lettres arabes assez récentes : « Ici est le sé-
» pulcre d'Ioub, l'ami constant, le conseil-
» ler, l'apôtre de Dieu, dont l'aide soit de
» plus en plus propice. » Sous cette tombe était un corps, ou très-bien conservé, ou qui n'avait pas eu le temps de se corrompre. On célébra ce miracle avec de grands cris de joie. Mahomet donna le nom du prétendu prophète au faubourg dans lequel il avait été trouvé. Il fit bâtir sur le lieu de la tombe un tubé ou mausolée très-orné, avec une mosquée et une école publique.

Ce vainqueur orgueilleux entra dans Galata le cinquième jour, et commanda de faire le dénombrement des habitans. On trouva très-peu de monde dans cette ville que les Génois avaient abandonnée presque tous pour éviter la colère du prince dont ils avaient trahi l'alliance. Mahomet ne fit d'autre mal que de réunir la ville, ou plutôt de la soumettre à celle de Constantinople, dont elle ne fut plus qu'un faubourg. Il fit inventorier avec beaucoup d'exactitude les

biens de tous les fugitifs, ordonnant qu'ils leur seraient rendus, s'ils revenaient dans trois mois à leur domicile, sinon qu'ils demeureraient confisqués. Il résolut aussi de raser les murs de Galata, et de réparer les brèches de Constantinople. Outre les Grecs qui devaient la repeupler, et auxquels, comme nous l'avons dit, il laissait des églises, dix mille familles, prises de différentes provinces, eurent ordre, sous peine de la vie, de venir s'établir dans Constantinople avant la fin du mois de septembre. On leur donnait des maisons et des terrains considérables. La position de cette célèbre ville, le commerce et le séjour des monarques devaient la rendre toujours une des habitations les plus avantageuses de l'univers. Mais la contrainte était nécessaire pour déterminer les hommes à s'expatrier. Ce moyen ne répugna jamais à Mahomet. Des familles entières furent traînées des extrémités de l'Europe, recevant, malgré elles, des établissemens durables, en échange des masures qu'on leur faisait abandonner.

Ainsi finit en 1453 l'empire grec, ou d'Orient. Celui de Trébisonde, gouverné par les Commène, princes grecs, qui avaient eux-mêmes occupé, par leurs ancêtres, le trône

de Constantinople, ne lui survécut que de peu d'années. Il fut détruit par le même sultan, Mahomet II, l'an 1461. La ville de Trébisonde, située à l'extrémité orientale de la mer noire, est considérable par un beau port et par son commerce. La Cappadoce, la Paphlagonie et quelques terres voisines formaient l'empire, dont elle était la capitale, et qui portait son nom. David Comnène, qui régnait lors de la conquête, avait usurpé la couronne, après avoir arraché la vie au maître légitime dont il était l'oncle, le tuteur et le sujet. Après trente jours de siége dans Thébisonde, craignant d'être pris d'assaut, il rendit sa place et tout son empire à Mahomet, sur la promesse vague d'une province en dédommagement, et que sa fille épouserait celui qui lui ravissait son sceptre. Mahomet mit des garnisons dans toutes les places, fit une entrée solennelle dans la capitale, et désigna des familles pour aller repeupler Constantinople; puis il traîna Commène et ses fils à sa suite dans son nouveau palais de Constantinople, où ils trouvèrent des fers au lieu de la souveraineté qu'ils avaient espérée. Peu de temps après, le sultan prétendit avoir découvert une secrète intelligence entre l'empereur détrôné

et les ministres d'Uszum Assan, roi de Perse. Sous ce faux prétexte il fit subir à son prisonnier une mort ignominieuse, que ses injustices avaient méritée. Ses enfans, au nombre de huit, furent suppliciés après lui; et la princesse, destinée à recevoir la main de Mahomet, fut jetée parmi ses concubines.

LIVRE SECOND.

Fin de Scanderbeg, le plus redoutable ennemi des Turcs. Guerres des Vénitiens. Détails sur la conquête de l'île de Chypre. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Siéges mémorables de Rhodes, par les Turcs. Etablissement des chevaliers dans l'île de Malte. Siége de Malte. Autres guerres. Le czar Pierre Ier. sur le point d'être fait prisonnier par les Ottomans. Bataille de Vienne gagnée sur eux. Leurs guerres contre les Polonais et les Persans.

Nous avons déjà parlé de Scanderbeg; ce grand homme de guerre fut longtemps la terreur des Musulmans et l'espoir des chrétiens. Terrible du temps d'Amurat II, il ne

le fut pas moins pour Mahomet II. L'Albanie, province pauvre, dévastée, impraticable par ses défilés, défendue par un héros, et par des soldats qu'on croyait presque invulnérables, humiliait chaque année l'orgueil de Mahomet, et n'offrait aucune pâture à son avidité. Mais il voulut enfin se débarrasser de Scanderbeg. Convaincu qu'on ne pouvait le vaincre, il tenta de le faire assassiner. Cette perfidie fut reconnue, et les assassins furent livrés au supplice. Cependant l'invincible Scanderbeg survécut peu à cette découverte. Etant à Lisse, ville qui appartenait aux Vénitiens, pour conférer avec eux sur une ligue, dont ses succès devaient le faire nommer le chef, il y fut attaqué d'une maladie aiguë qui emporta ce grand homme en peu de jours, le 17 janvier 1467, laissant un fils encore dans l'enfance, dont il confia les intérêts aux Vénitiens.

Ce peuple, tant qu'il en eut la force, disputa aux Turcs le terrain sur lequel ils avaient établi leur empire, tantôt avec ses seules ressources, et tantôt secouru par d'autres ennemis du nom musulman. Les Turcs, malgré la disproportion du nombre, ne furent pas toujours vainqueurs, et les Vénitiens obtinrent même sur eux, par inter-

valles, des succès éclatans. Parmi ces succès, il faut surtout distinguer la bataille navale de Lépante, danslaquelle, confédérés avec le pape, le roi d'Espagne et les chevaliers de Malte, ils firent éprouver à leurs adversaires, en 1571, une perte de trente mille soldats, délivrèrent quinze mille esclaves et prirent cent soixante et une galères, douze galiotes, cent dix-sept pièces de gros canon, deux cent cinquante-six de moindre, et dix-huit pierriers.

On vit même, à une certaine époque (en 1687), Venise, maîtresse de la Morée et de toute l'Attique, menacer de-là Constantinople, qu'avec des efforts plus soutenus elle eût rendu à ses premiers destins, seul moyen qui se présentât à elle de conserver longtemps ce qu'elle possédait dans la Grèce.

Les principales expéditions des Turcs contre les Vénitiens, furent celles qui eurent pour objet la conquête de l'île de Chypre et celle de l'île de Candie.

Ce fut en 1568, sous le règne de Sélim II, que les Ottomans pensèrent à s'emparer de l'île de Chypre. Cette terre, si heureuse et si fertile, que les payens en avaient fait le séjour de Vénus, déesse de la volupté, appartenait aux Vénitiens depuis qu'une Véni-

tienne de la maison de Cornaro, veuve d'un roi de Chypre, ayant hérité de son fils enfant, avait abandonné à sa patrie cette riche succession qu'elle n'aurait pas pu défendre. Le grand visir Mehemet trouvait cette entreprise trop considérable, eu égard à la quantité de villes fortifiées que contenait cette île. Mais les autres pachas du banc, qui partageaient l'autorité, faisaient entendre au faible monarque que plus les armes de ses redoutables soldats seraient occupées long-temps loin de la capitale, plus le souverain jouirait des douceurs du repos, et qu'il aurait tout à la fois le bonheur d'étendre ses conquêtes et celui de se livrer aux plaisirs. Sélim, qu'on prenait par son faible, adopta l'avis du plus grand nombre contre le sentiment de son visir. Il résolut de rompre l'alliance qui était entre la république de Venise et la Porte. Les Turcs regardent comme un point de religion, non pas de n'entreprendre que des guerres justes, mais de les couvrir d'un prétexte et de faire précéder les actes d'hostilité d'une déclaration solennelle.

Les Vénitiens entretenaient un ambassadeur à Constantinople. Ils avaient fait complimenter le sultan sur son avénement au trône, et renouveler l'alliance qui existait

entre la Porte et la république. Tous les articles étaient scrupuleusement observés par les Vénitiens. Le divan envoya aussi un ambassadeur au sénat avec ordre de se plaindre, sans qu'on pût savoir de quoi. Ce ministre dit que des brigands cantonnés vers le golfe qui sépare l'Italie de l'Istrie, faisaient des ravages tout le long du golfe de Venise; que c'était à la république à garantir les sujets du sultan de ces incursions qui gênaient leur commerce. Le Turc se plaignit encore de ce que le duc de Ferrare, allié des Vénitiens, avait entretenu quelques troupes dans l'armée de Maximilien pendant la guerre de Hongrie. De tels sujets de mécontement annonçaient à la république l'envie que les Turcs avaient de rompre le traité. L'ambassadeur de Venise à la Porte leur mandait qu'on commençait à parler tout haut de la conquête de l'île de Chypre. Si Sélim n'avait voulu occuper que ses janissaires, il aurait trouvé des raisons plus plausibles de faire la guerre à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il ne pouvait en avoir contre les Vénitiens. Les Maures de Grenade, que Charles-Quint avait contraints de se laisser baptiser, malgré le traité de capitulation fait avec Ferdinand, son aïeul maternel, avaient caché

long-temps leur attachement au coran sous les dehors simulés du christianisme; enfin, le rigueurs de l'inquisition leur ayant arraché le masque dont ils s'efforçaient de se couvrir, reduits à défendre leur vie qu'on voulait leur faire perdre dans l'horreur des supplices, ils s'étaient retranchés sur la montagne la plus escarpée du royaume de Grenade, où ils se défendaient en désespérés. Dans cette extrémité, ils firent embarquer un député qui eut le bonheur de parvenir à Constantinople. Il exposa la triste situation de cinquante mille familles, reste d'un grand peuple détruit par le fer des chrétiens en haine de la loi musulmane. Ils demandaient des secours d'hommes et d'argent, ou au moins des vaisseaux pour fuir de leur patrie, une flotte armée et des troupes de débarquement pour protéger leur retraite. C'était là une vraie guerre de religion, de celles qui sont tant recommandées par la loi de Mahomet, et pour lesquelles les trésors des mosquées sont destinés; de celles même qui doivent honorer les monarques qui les entreprennent, puisque l'objet était de protéger les opprimés, et d'arracher des hommes à la persécution du faux zèle. Le grand visir Mehemet voulait qu'on abandonnât l'entre-

prise de l'île de Chypre, pour voler au secours de ces malheureux Grenadins; mais l'âme de Selim n'était pas faite pour les grandes choses, et la politique de ses visirs ne voyait rien par-delà les conquêtes. Mehemet fut seul de son avis dans le divan : en vain il réclama le fetfa du muphti; ce chef de la religion, qui savait se plier aux circonstances, répondit que tous les Grenadins avaient cessé d'être Musulmans, et qu'ils s'étaient rendus indignes de la protection de la Porte, par la lâcheté qu'ils avaient montrée en recevant le baptême et en assistant aux mystères des chrétiens. Le député des Grenadins fut renvoyé sans le moindre secours. Le capitan-pacha Piali et le visir Mustapha-Pacha, qui avaient le plus insisté pour la conquête de Chypre, déterminèrent le sultan à déclarer formellement la guerre aux Vénitiens.

On envoya donc à la république un chiaoux avec titre d'ambassadeur. Il fut admis dans le sénat, où il s'efforça d'établir les droits du grand-seigneur sur l'île de Chypre, comme démembrement de l'Egypte, qui appartenait à la couronne des Ottomans. Après s'être plaint de ce que les ports de cette île servaient de retraite à tous les cor-

saires, il conclut à ce qu'elle fût restituée à son maître, si la république voulait se soustraire aux efforts des armes ottomanes. Le sénat de Vénise répondit avec dignité, par la bouche de son doge, que la république saurait défendre ce qui appartenait à la chrétienté depuis plusieurs siècles, et à elle plus récemment par le droit d'une succession légitime. Le chiaoux ayant insisté par un détail fastueux des forces que son maître destinait à cette grande entreprise, il ne lui fut plus fait aucune réponse. L'ambassadeur demanda en se retirant qu'on le conduisît par une porte secrète, parce qu'il craignait d'être insulté par le peuple qui avait paru très-ému à sa vue. Les Vénitiens se défirent le plutôt qu'ils purent de ce témoin importun, qui n'était qu'un espion déguisé sous un titre honorable. Dès le lendemain de cette audience il fut renvoyé à Constantinople, sur un brigantin de la république.

Un adversaire tel que le Turc était trop puissant pour que les Vénitiens pussent espérer de lui résister sans secours étrangers. Ils implorèrent l'assistance de toutes les puissances chrétiennes contre celui qu'ils appelaient l'ennemi commun. Mais Maximilien se trouvait bien de la trève qu'il avait con-

clue, si favorable à ses états héréditaires. La France était déchirée par des dissensions; elle n'avait nul intérêt de chercher de nouveaux ennemis. Le pape Pie V voyait avec douleur les progrès des infidèles; mais il était trop faible pour donner lui seul aux Vénitiens des secours bien efficaces. Le roi d'Espagne semblait avoir, plus qu'aucun autre monarque, un intérêt pressant d'arrêter les progrès des Orientaux; aussi reçut-il avec beaucoup d'accueil l'ambassadeur que lui envoya la république : mais la politique de Philippe II était la même que celle de son père, il promettait beaucoup et tenait peu. Les Vénitiens reçurent avec la plus grande joie la parole que le roi d'Espagne leur donna d'envoyer, sans tarder, soixante-cinq galères des ports de Sicile, pour les joindre à soixante-dix qu'avait la république, et à douze que le pape devait aussi fournir. Philippe II assurait qu'il ne bornerait pas là les effets de son alliance. Mais Doria, son amiral en Sicile, neveu de cet André Doria, amiral de Charles-Quint, qui avait autrefois secouru si faiblement et si lentement les Vénitiens, ne fut ni moins froid ni moins lent à secourir l'île de Chypre. Les forces des Ottomans furent bien plutôt rassemblées.

Deux cents voiles, tant galères que flûtes ou vaisseaux, qui portaient quatre-vingt mille hommes de débarquement dont vingt mille janissaires ou spahis, partirent sous les ordres de Piali. Mustapha commandait les troupes de débarquement, et devait par conséquent conduire tous les siéges. La flotte mit à l'ancre devant Tine, île de l'Archipel, fortifiée par la nature, et qui n'était point assez riche pour assouvir la cupidité des Musulmans. Les Vénitiens y avaient une garnison considérable. Les premiers efforts de l'armée ottomane furent tellement infructueux, que Mustapha et Piali, qui craignaient d'être prévenus à Chypre, par la flotte des chrétiens, abandonnèrent bientôt ce siége pour se rendre à leur véritable destination.

Lîle de Chypre, située sur les côtes de l'Asie, ayant deux cents milles de longueur sur soixante et dix milles de large, est, comme nous l'avons dit, un des lieux les plus fortunés de l'univers. Cette île contenait autrefois un grand nombre de villes toutes très-peuplées. Tant que ses habitans n'ont pas plié sous un joug étranger, ils ont trouvé dans leur pays tout ce qui était nécessaire au soutien et même à l'agrément de la vie. La température de l'air y fait germer des fruits

de toute espèce, et les cultivateurs n'avaient besoin que de très-peu d'efforts pour aider la fécondité du sol : mais depuis qu'une république aristocratique s'était rendue maîtresse de cette île, c'est-à-dire, depuis que ses habitans ne travaillaient plus que pour un petit nombre d'hommes avides et despotiques, l'infortune avait étouffé l'émulation et l'industrie; les Cypriots craignaient d'étaler une abondance qui leur attirait l'envie et la persécution. De trente villes qui avaient été connues sous les rois de Chypre, à peine en restait-il cinq qui méritassent encore ce nom, entre lesquelles deux seulement pouvaient soutenir un siége. On les nommait Famagoste et Nicosie. Tout ce qui n'était pas renfermé dans leur enceinte accourut à la rencontre des Turcs qui débarquèrent sans obstacle.

Ces insulaires, contens de changer de maître, offrirent aux ennemis des Vénitiens, leurs vivres, leurs maisons, leurs bêtes de somme, enfin tout ce que la tyrannie ne leur avait point enlevé. Les défenseurs de Chypre n'avaient point pensé en effet qu'il était à propos de ravager le pays qu'ils abandonnaient malgré eux à l'ennemi. Les Turcs, accueillis dans l'île mieux que s'ils fussent entrés dans une terre soumise depuis bien du

temps, ne firent aucun mal à ses habitans si pacifiques; on eût dit que leur armée s'arrêtait dans un pays ami pour s'y reposer des fatigues de la guerre. Les Cypriots leur conseillèrent d'assiéger d'abord Nicosie, comme la place la plus facile à réduire. Cette ville, située au milieu d'une campagne fertile, était bien fortifiée, elle avait une citadelle assez forte et de très-bons remparts. Mais quoiqu'on y comptât dix mille hommes en état de porter les armes, Nicolas Dandolo, noble Vénitien qui y commandait, ne faisait fonds que sur quinze cents soldats de son pays, et sur mille gentilshommes qui, plus attachés à la république que tous les autres insulaires, avaient formé entre eux un corps pour résister aux Turcs. Le reste, peu fait aux travaux de la guerre, aspirait surtout à la voir finir, et presque tous désiraient de changer de maître. Dandolo dépêcha une felouque pour presser les secours de la flotte combinée de Venise, d'Espagne et du pape. L'officier chargé de cette commission trouva la flotte vénitienne sous Candie. Il remontra au général Zane, qui la commandait, qu'une des plus belles possessions de la république était prête à lui être ravie; que tous les Cypriots, avides de nouveauté, favorisaient les Turcs,

et que jamais on n'avait eu plus besoin de secours, tant pour repousser l'ennemi que pour contenir les rebelles. Zane avait ordre du sénat de ne quitter Candie que lorsque les Espagnols auraient joint sa flotte trop faible pour être opposée seule à celle des Turcs. Tandis qu'il dépêchait tous les jours des brigantins à Doria pour presser l'effet de ses promesses, l'Espagnol retardait sous différens prétextes, attendant, disait-il, des éclaircissemens de sa cour. Cependant le siége de Nicosie avançait : une armée nombreuse et bien disciplinée serrait de près des remparts qu'une artillerie bien servie commençait à entamer. Il n'y avait dans la ville ni assez de talens, ni assez de discipline, pour qu'on pût espérer de défendre long-temps cette place importante. Dandolo n'inspirait pas de confiance aux troupes. Les gentilshommes renfermés avec lui se mêlaient sans cesse de donner des ordres, et personne ne voulait obéir. Pour comble de malheur, les vivres manquaient dans le lieu le plus fertile de la terre. Dandolo n'avait pas eu la précaution d'approvisionner sa ville; il n'avait pas su, avant le siége, fixer dans Nicosie cette abondance qui l'environnait, et que les gens de la campagne prodiguaient à l'armée des Turcs.

Nicosie tint un mois malgré tout ce désordre; mais enfin les brèches devinrent si larges, qu'il ne restait plus assez de monde pour les réparer, ni même pour les défendre. Dans les derniers instans du siége, le péril excita la valeur de ce peuple, plus accoutumé aux soins du commerce qu'aux travaux de la guerre. L'ennemi ayant réussi dans deux assauts qui lui livrèrent les remparts, les bourgeois et ce qui restait de soldats furent se retrancher dans les rues et dans quelques maisons, d'où, après une vigoureuse résistance, ils capitulèrent avec le Turc. On leur promit la vie, et on ne leur tint pas parole : car, aussitôt que les vaincus eurent abandonné les retranchemens qui défendaient les rues, et qu'ils eurent jeté leurs armes, le butin, en excitant la cupidité des Turcs, excita auss leur barbarie. Selon leur coutume, ils versèrent des ruisseaux de sang : les gémissemens des mourans se mêlèrent aux cris des vainqueurs. Les janissaires, après avoir égorgé plus de quinze mille hommes sans défense, soldats, prêtres, femmes, enfans et vieillards, donnèrent des fers à vingt-cinq mille de ceux qu'ils crurent le plus en état de servir. Cette cruauté fit repentir les gens de la campagne de l'accueil qu'ils avaient fait à de tels maîtres, et des facilités qu'ils avaient données

pour massacrer leurs compatriotes. Nulle part les Turcs ne firent un butin si riche : la profonde paix dont les Cypriots jouissaient depuis bien des années, avait rendu Nicosie très-florissante, quoique le reste de l'île se plaignît du joug des Vénitiens. Cette ville était l'entrepôt de tout le commerce, la retraite de ceux qui s'y étaient enrichis, le domicile de la noblesse qui consommait à Nicosie le produit des terres qu'elle possédait ailleurs.

Lorsque les chefs et les soldats se furent gorgés de butin, ils chargèrent un vaisseau de ce qu'ils avaient trouvé de plus précieux, et l'envoyèrent porter cette heureuse nouvelle à Constantinople. Ils mirent sur ce navire plusieurs jeunes esclaves d'un sang illustre et d'une rare beauté, que leur âge et leur figure condamnaient d'avance à la captivité du haram. L'une d'elles, appelée Arnalde de Rocas, ayant fait envisager à ses compagnes toute l'horreur du sort qui les attendait, leur persuada de le prévenir, en ensevelissant avec elles dans la mer les richesses que ces barbares avaient ravies à leur patrie. Ces jeunes victimes, dignes d'un meilleur sort, trouvèrent le moyen de mettre le feu aux poudres qui étaient conservées dans le fond de cale, et firent sauter en l'air, elles, le vaisseau et tout son équipage. Deux matelots

demi brûlés furent recueillis par une barque qui voguait à quelque distance, et racontèrent comment cette riche proie avait péri.

L'amiral Doria, qui avait temporisé pendant presque tout l'été, s'était enfin déterminé à joindre la flotte vénitienne et celle du pape à Candie. La peste, qui s'était mise sur les vaisseaux vénitiens, avait causé de nouveaux retards : enfin on s'était mis en mer vers la mi-septembre pour secourir l'île de Chypre où les Turcs avaient eu le temps de s'établir. Les confédérés apprirent en chemin la perte de Nicosie. Doria saisit ce prétexte pour ramener en Sicile les galères espagnoles. Ni les instances de l'amiral Zane, ni celles de Colonne, qui commandait les galères du pape, ne purent retenir Doria : il prétendit que Nicosie étant prise, l'île de Chypre était perdue, et que ses ordres ne portant autre chose que de la défendre, s'il était possible, il n'avait plus qu'à se retirer. Les deux chefs pressèrent Doria d'attendre au moins la flotte des Turcs, qui reviendrait bientôt chargée de butin, et affaiblie par la quantité d'hommes et de vaisseaux qu'elle laisserait dans les ports de Chypre pour faire le siége de Famagoste. Cette flotte, disaient-ils, ne pouvait pas manquer d'être battue par une armée

fraîche et nombreuse : en effet, elle devait offrir plutôt un riche convoi à piller qu'une armée navale à combattre. Ces bonnes raisons ne purent vaincre Doria; ils s'obstina à retourner en Sicile. Lui, séparé des confédérés, Zane ne se crut plus assez fort pour attaquer les Turcs avec avantage; il n'osa ni voguer vers Nicosie, ni attendre la flotte à son passage. En effet, le capitan pacha Piali, ayant laissé soixante mille hommes dans l'île de Chypre, sous le commandement de Mustapha, transporta à Constantinople tous les esclaves et toutes les richesses ravies à Nicosie, sans que personne se mît en devoir de lui disputer ce riche butin.

Aussitôt après la prise de cette place, Mustapha avait fait des dispositions pour assiéger Famagoste, ville située sur la côte méridionale de l'île, mieux fortifiée que la capitale, et contenant une garnison de huit mille hommes. Les Turcs abattirent une forêt d'orangers, de citronniers, et d'autres arbres de cette espèce, pour serrer la ville de plus près. Mustapha tenta ensuite d'épouvanter le gouverneur et les troupes; il fit défiler, à la vue du rempart, tous les spahis et une partie de ses janissaires, portant chacun au bout de leur lance ou de leur cimeterre, une

tête de ceux qui avaient été massacrés au premier siége. Mustapha envoya même celle du gouverneur Dandolo à Bragadin qui commandait dans Fagamoste, lui faisant dire de profiter de cet exemple, et de ne pas se laisser réduire aux dernières extrémités, s'il voulait conserver sa vie. Le Vénitien, indigné d'un tel message, répondit à Mustapha : » Je ne sais lequel des deux doit tomber sous » les coups de l'autre ; mais je jure que je ne » serai jamais ton esclave. » Le bruit qui s'était répandu que la flotte des confédérés approchait de l'île, donnait beaucoup d'inquiétude à Mustapha. Il fit proposer des conditions avantageuses aux assiégés, qui répondirent toujours avec la même fermeté, dans l'espérance du secours qui ne vint point. Après l'avoir attendu long-temps, ils envoyèrent leur évêque à Venise, pour y représenter leur situation. Le sénat, indigné de la conduite du général espagnol, envoya seize cents hommes sur ses galères, qui arrivèrent heureusement à Famagoste, et on résolut à Venise de rompre avec un allié qui agissait comme un ennemi. Quoique le climat de l'île de Chypre soit très-tempéré, les saisons semblèrent conspirer cette année pour donner aux Vénitiens les secours que Doria

leur avait refusés. Les neiges et les glaces traversèrent les opérations du siége dans un temps où les chaleurs commencent à peine à diminuer en Chypre. Comme la résistance des assiégés était toujours très-opiniâtre, et que les travaux des assiégeans devenaient pénibles et très-meurtriers, Mustapha, qui voulait visiter l'île entièrement soumise partout ailleurs, convertit le siége en blocus; il prit la saison la plus rude pour parcourir toutes les villes ouvertes, toutes les bourgades, les anses, en un mot, pour connaître à fond la valeur de cette conquête qu'il regardait comme assurée.

Tandis que la garnison de Famagoste jouissait du relâche qui lui était accordé, le pape Pie V faisait ses efforts pour ranimer la confédération, et pour réunir le roi d'Espagne aux Vénitiens qui avaient de si justes sujets de plaintes contre ce monarque. Le général Colonne fut député vers la république, non pour excuser la conduite de Doria, mais pour offrir les moyens de prévenir dans la suite de tels inconvéniens. On admit l'envoyé du pontife dans l'assemblée du sénat; il y fut placé au dessous du doge. Colonne peignit avec beaucoup de force le besoin que les chrétiens avaient de se réunir contre l'en-

nemi commun : il fit espérer l'union du corps germanique à la ligue, et il dit que le moyen d'obtenir cette union, était de l'établir premièrement entre la république, l'Espagne et le saint-père, sur des fondemens si solides, que cette confédération ne fût plus qu'un seul corps soumis au même chef ; que le monarque espagnol consentait que tout fût décidé à la pluralité des voix entre les généraux de chaque membre de la confédération ; que le pontife assurait la république d'une parfaite intelligence ; qu'ainsi Doria ni aucun autre chef espagnol ne pourrait empêcher les opérations, ni même refuser de contribuer ; qu'au reste l'intérêt commun et les circonstances d'autant plus pressantes devaient étouffer tout ressentiment, et qu'il ne fallait se souvenir du passé que pour éviter les écueils qui avaient causé des naufrages. L'envoyé du pape étant sorti pour laisser aux sénateurs le loisir de délibérer, il y eut de très-longs débats. Plusieurs s'écrièrent qu'un allié comme le roi d'Espagne était plus dangereux que le plus puissant ennemi ; que tous les Espagnols étaient pénétrés d'une jalousie secrète contre la république ; qu'il valait mieux faire une paix désavantageuse qu'une guerre plus désavantageuse encore, et plier à la nécessité,

en épargnant du sang et de l'argent, qu'avoir à combattre tout à la fois amis et ennemis. Cependant les promesses du pape et les nouvelles conditions du traité, déterminèrent le grand nombre. On fit rentrer le général Colonne dans l'assemblée, et il présenta les articles du traité tels qu'ils étaient déjà convenus, et tels que plusieurs sénateurs les connaissaient. Ils portaient en substance que l'armée des confédérés serait composée de deux cents galères, de cent vaisseaux, de cinquante mille hommes, et de quatre mille cinq cents chevaux; qu'on ferait tous les approvisionnemens nécessaires pour un équipage d'artillerie et pour les munitions; que toutes ces forces seraient employées à la ruine des infidèles, et surtout pour les entreprises de Tunis, d'Alger et de Tripoli; que cependant on pourrait changer de desseins et de mesures suivant les conjonctures et les événemens; que le rendez-vous des troupes serait à Otrante; que le roi d'Espagne paierait la moitié des frais, pour laquelle moitié il affectait les revenus de Naples et de Sicile; que l'autre serait partagée en trois, dont les Vénitiens fourniraient les deux tiers et le pape l'autre tiers; que la république fournirait douze corps de galères équipées de leurs voiles et cor-

dages, à sa sainteté, qui les ferait armer à ses dépens ; que les trois généraux auraient voix délibérative; que l'exécution serait confiée à don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, déclaré général de la ligue, et qu'en son absence Marc-Antoine Colonne aurait son autorité ; qu'on admettrait dans cette ligue tous les princes chrétiens qui voudraient y entrer à proportion de leurs forces et de leur puissance; que ce qu'ils fourniraient servirait à augmenter le nombre des troupes ; que toutes les conquêtes se partageraient dans la proportion des forces combinées, et que le pape serait arbitre de tous les différens qui pourraient naître entre les alliés.

Les Vénitiens souscrivirent à ce traité, et songèrent à l'exécuter de bonne foi : mais les lenteurs ordinaires à la cour d'Espagne les frustrèrent des premiers fruits qu'ils devaient tirer de cette ligue, c'est-à-dire, de la conservation de l'île de Chypre. Ils faisaient la guerre aux Turcs en Dalmatie, et y étaient tantôt vaincus, tantôt vainqueurs : mais ces petits événemens ne changeaient rien à leur position, et sont trop peu importans pour mériter place dans l'histoire. L'hiver s'était écoulé en négociations tant à Venise qu'à Constantinople : car la république, avant de

s'engager définitivement dans cette ligue, avait fait de vains efforts pour obtenir la paix du grand-seigneur. Mustapha était demeuré oisif dans l'île de Chypre pendant cette saison rigoureuse.

Au commencement du printemps, la flotte ottomane, après avoir ravagé les îles de Zante et de Céphalonie, deux riches entrepôts du commerce de Venise, dans lesquelles il n'y avait aucune place en état de résister, amena vingt mille hommes dans l'île de Chypre. Avec ce renfort Mustapha recommença le siége de Famagoste. Bragadin n'était pas demeuré oisif pendant le relâche que les Turcs lui avaient laissé. Les bourgeois, indignés des cruautés des Turcs, s'étaient rassemblés en còrps de troupes sous les ordres de leur gouverneur, pour partager le péril et les travaux de la garnison. Bragadin avait fait refondre des canons défectueux et réparer toutes les brèches que les tentatives des Turcs avaient ouvertes à ses murailles. La nombreuse armée des Turcs et la résolution des siens lui persuadèrent que ce siége serait très-long. Il fit entrer par le port autant de munitions de guerre et de bouche qu'il lui fut possible, et il renvoya treize mille vieillards, femmes et enfans qui se répandirent dans les bourgades,

Bragadin ne voulant garder dans sa place que ce qui pouvait être utile à la défense. On déploya dans ce siége, de part et d'autre, tout ce que pouvait la valeur et la science militaire. Ce qui était resté dans Famagoste, était ingénieur, soldat ou pionnier. Mustapha ne ménageait pas plus ses troupes que celles des assiégés : car les Turcs ne savent faire la guerre qu'en perdant beaucoup de soldats. Il ne parvint qu'au bout de deux mois à se loger dans la première demi-lune. Les efforts redoublèrent à proportion des succès ; mais la résistance était toujours aussi vive, aussi constante, aussi bien entendue. On remarqua que, pendant quatre mois et demi que dura le siége, il n'y eut de part ni d'autre aucun prisonnier. Ni les soldats, ni les bourgeois de Famagoste ne faisaient de quartier, et ils n'en voulaient pas pour eux-mêmes. L'exemple de Nicosie les avait rendus aussi cruels que leurs ennemis. Ils croyaient toujours voir arriver la flotte des confédérés. Cette espérance les soutint, jusqu'à ce que, le canon de l'ennemi ayant tué plus des trois quarts des défenseurs de la place et ouvert ses remparts de tous côtes, ils craignirent que le Turc, qui donnait de fréquens assauts, ne fût bientôt maître de la ville. Bragadin avait

juré de n'être jamais esclave des Turcs; il ne voulait entendre à aucune composition : mais les bourgeois voyant évanouir leur espoir, perdirent bientôt toute espèce de courage. Ce qui était resté de femmes dans la ville depuis plus de quatre mois occupait sans cesse les remparts. Elles avaient oublié leur sexe pour remplir tous les devoirs du soldat; mais sitôt qu'elles n'entrevirent plus qu'une fin funeste à tant de travaux, toute cette valeur fut convertie en crainte. Des vaisseaux aperçus de loin, et qu'on crut ne pouvoir être qu'un secours, rendirent la vie pour quelques momens à cette multitude désolée : mais lorsque, l'objet s'étant approché, on distingua les pavillons turcs et les habits de ceux qui composaient l'équipage; enfin, lorsqu'on ne put plus douter que ce prétendu secours ne fût un nouveau renfort pour l'ennemi, les cris redoublèrent, le désespoir s'exhala de nouveau. Les principaux bourgeois coururent vers Bragadin, lui représentèrent que leurs plus braves soldats étaient ensevelis sous les ruines des remparts; qu'eux et leurs femmes même étaient couverts de blessures; que les bras, les armes, la poudre manquaient à leur défense; que leurs murailles ouvertes en tant d'endroits semblaient inviter l'ennemi

à les escalader; que cet ennemi, beaucoup moins cruel qu'on ne l'avait peint, leur faisait sans cesse des propositions de rendre une place qu'ils ne pouvaient plus défendre, et de conserver leur vie qu'il était maître de leur ôter; que la justice et l'humanité voulaient que Bragadin ne dévouât pas à une mort certaine ce qui restait à Famagoste de citoyens et de soldats, dont la perte serait tout-à-fait inutile à la république, et qui pourrait au contraire la servir ailleurs; que les janissaires leur criaient sans cesse qu'on n'en voulait pas plus à leur liberté qu'à leur vie, et qu'on leur donnerait des vaisseaux pour se réfugier en Europe. Tous s'écriaient enfin qu'il valait mieux se conserver pour venger la prise de Famagoste, que périr avant que cette ville fût réduite sous la puissance de Mustapha. Bragadin leur répondait qu'il n'était pas possible de se fier aux Turcs, et que l'exemple de Nicosie devait les éclairer sur le sort qui les attendait, en cas qu'ils eussent la faiblesse d'écouter des propositions. Les bourgeois insistaient en rappelant au gouverneur que les Ottomans avaient gardé fidèlement la capitulation de Rhodes, de Strigonie, d'Albe-Royale, et de beaucoup d'autres places : enfin, disaient-ils, on ne sera jamais

plus sûr d'un massacre général que lorsqu'on défendra obstinément ce qui ne peut plus être défendu. Au milieu de cette discussion, l'inspecteur des approvisionnemens vint dire à Bragadin qu'il n'y avait plus dans Famagoste que sept barils de poudre et de la farine pour trois jours. Les bourgeois s'écrièrent aussitôt que si, dans une ville réduite à cette extrémité, on refusait une capitulation telle qu'ils se croyaient sûrs de l'obtenir; savoir, les honneurs de la guerre pour la garnison, conservation de toute propriété, liberté de conscience et d'émigrations pour les bourgeois, il fallait taxer de démence, même de barbarie, les chefs qui oseraient résister à de pareilles offres.

Bragadin, vaincu par ces cris, consentit qu'on arborât le drapeau blanc, et aussitôt il y eut une suspension d'armes. Mustapha ayant envoyé un officier escorté de deux cents janissaires à la principale porte de la ville, on convint de se donner mutuellement des ôtages. Ceux des Turcs furent un kiaïa ou lieutenant du pacha, et le kiaïa de l'aga des janissaires, accompagnés de six officiers subalternes de ce corps. Ceux des assiégés furent deux nobles Vénitiens et six des principaux bourgeois de Famagoste qui avaient servi au

siége. Ces ôtages étaient chargés de convenir des articles de la capitulation. Mustapha reçut ces huit chrétiens avec une affabilité qui leur fit bien augurer de leur mission. Il leur donna de riches caffetans ou robes de cérémonie; et après avoir loué leur valeur, on écrivit de concert que les assiégés sortiraient avec armes et bagages et cinq pièces de canon; qu'on leur fournirait des vaisseaux pour les porter en Candie ; que les habitans auraient la liberté de demeurer dans la ville ou d'en sortir, et qu'ils ne seraient inquiétés ni dans l'exercice de leur religion, ni dans leur liberté, ni dans leurs biens. Ces articles, ainsi arrêtés et signés de la main de Mustapha, le furent bientôt aussi de celle de Bragadin. Les Turcs se mirent en devoir de les exécuter dans l'instant même ; en faisant entrer dans le port des vaisseaux, sur lesquels ceux qui voulaient se transporter, commencèrent à embarquer leurs effets. Les Turcs ne pouvaient revenir de leur étonnement, en considérant la faiblesse et le petit nombre d'hommes qui leur avait résisté avec tant d'opiniâtreté. La fatigue et la disette les avaient tous réduits à l'état le plus déplorable; ils semblaient être des squelettes plutôt que des soldats. Sans doute le compte que l'on rendit

à Mustapha, lui donna du regret d'avoir accordé si facilement une capitulation avantageuse à des ennemis qui ne pouvaient pas lui résister long-temps. Les janissaires, maîtres d'une des portes de la ville, ne tardèrent pas à y faire du désordre. Bragadin s'en plaignit aussitôt. Il écrivit au pacha une lettre ferme et respectueuse, dans laquelle il lui rappelait les articles de la capitulation ; il le somma de les exécuter en entier, et d'envoyer en conséquence tous les vaisseaux nécessaires pour le transport des troupes et des bourgeois, l'assurant qu'après leur embarquement il irait lui-même mettre à ses pieds les clés de la ville. Mustapha, cachant sa perfidie sous un faux-semblant d'humanité, donna des ordres pour que les janissaires fussent réprimés, envoya de nouveaux vaisseaux dans le port, et fit presser Bragadin de venir à son camp, témoignant un empressement flatteur de connaître un si brave homme.

Bragadin se rendit à la tente du pacha, vêtu d'un habit de pourpre qui désignait sa dignité, accompagné des nobles Vénitiens et des gentilshommes cypriots qui avaient partagé avec lui le péril et la gloire de la défense de Famagoste, tous à cheval, escortés par cinquante fantassins bien armés. La ma-

gnificence de ce cortége parut déplaire au pacha, ou du moins fut le premier prétexte de sa nouvelle conduite. Après avoir prodigué à ces chrétiens le nom de giaurs, qui signifie chien, et avoir exhalé sans ménagement son mépris et sa haine, il fit désarmer toute la troupe, même le gouverneur, puis il lui demanda quelle sûreté il lui donnerait pour les vaisseaux qui devaient transporter ses soldats et ses bourgeois en Candie. Bragadin ayant répondu qu'il n'en devait aucune, puisque la capitulation ne l'y soumettait pas; qu'il fallait que le pacha se contentât de son serment et de celui de tous les chefs, qui valaient toutes les sûretés possibles, Mustapha déclara à l'instant qu'il retiendrait prisonniers ceux qui étaient présens, jusqu'à ce que ses vaisseaux fussent revenus de Candie. Bragadin se récria contre cette perfidie, peut-être avec plus de raison que de prudence, et tous reprochèrent à Mustapha son manque de foi. Le pacha fit à l'instant charger de chaînes tous ces nobles, quoiqu'ils ne fussent dans sa tente que sur sa parole; et il leur dit avec un sourire barbare, que, si leur Christ ne les arrachait de ses mains, ils pouvaient s'attendre à périr. Pendant cette indigne querelle, les janissaires avaient

en ordre de marcher vers la ville. Mustapha les suivit de près, et fit mettre aux fers tous ceux qui se préparaient à passer en Candie; il les déclara tout esclaves du grand seigneur son maître, ainsi que ceux qui resteraient dans la ville et qui n'y jouiraient de leurs biens que sous son bon plaisir. Les effets déjà transportés dans les vaisseaux furent pillés par les janissaires, ainsi que tout ce qui appartenait aux Cypriots qui devaient quitter le pays, et qu'on venait de charger de chaînes. Le pacha fit couper la tête, en présence de Bragadin, à ceux qui l'avaient accompagné. Ce généreux gouverneur fut lui-même présenté au supplice; et par un raffinement de cruauté, on lui fit tendre le cou plusieurs fois sans le frapper. Le pacha voulut qu'on le chargeât des pierres destinées à réparer les brèches, et qu'on le soumît aux travaux les plus pénibles et les plus humilians. Comme cet illustre malheureux résistait à tant d'indignités, il le fit écorcher tout vif, disant qu'il était juste que celui qui avait fait répandre tant de sang ottoman, perdît tout le sien en mourant; puis ayant fait remplir cette peau de paille, il la suspendit à une des antennes de sa galère, et il rapporta à Constantinople ce prétendu mo-

nument de sa victoire, qui l'était bien plutôt de sa barbarie et de sa mauvaise foi.

Avant de ramener la flotte dans le port de la capitale, Mustapha fit réparer les fortifications de Famagoste et de Nicosie. Il distribua vingt mille hommes dans différentes villes pour la garde de l'île de Chypre : il y établit un sangiac selon le pouvoir qu'il en avait reçu de la Porte ; puis s'étant remis en mer, il retourna dans sa patrie, sans avoir rencontré la flotte des confédérés.

Ce fut cependant la même année, que cette flotte s'étant remise en mer, remporta la victoire de Lépante, après laquelle elle se sépara fort mal à propos.

Ce fut en 1669 que Candie capitula après deux années entières de siége. Il avait péri devant ses remparts cent dix mille Turcs, et on comptait trente-un mille chrétiens de toutes nations tués dans l'intérieur de la place.

La prise de Rhodes, en 1522, n'avait guère été moins importante pour les Ottomans, que les deux conquêtes dont nous venons de parler. Cette dernière ville était le chef-lieu de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ayant pour unique but de sa fondation de faire une guerre à toute outrance aux en-

nemis du nom chrétien. Cet ordre avait pris naissance à Jérusalem dans le milieu du onzième siècle. Quelques hommes charitables, touchés des maux qu'éprouvaient ceux qui allaient visiter les saints lieux, imaginèrent d'y établir un hopital dans lequel tous les pélerins seraient reçus. Plusieurs gentilshommes s'associèrent à cette bonne œuvre. Comme les malheureux pélerins étaient très-souvent dépouillés ou assasinés en traversant la Palestine, les administrateurs de l'hôpital de Jérusalem, devenus nombreux, s'armèrent pour les escorter. Ils soumirent leur institut au pape Pascal II, lui demandèrent une règle, et voulurent prononcer des vœux de religion. Quand Jérusalem eut été prise par Godefroy de Bouillon, les chevaliers de Saint-Jean formèrent une milice sous les ordres du nouveau roi, dont le premier objet fut toujours de protéger le pélerinage des saints lieux; et le second, de faire des conquêtes sur les infidèles. Tous les princes chrétiens, même des seigneurs particuliers, s'empressèrent de donner des terres dans leur pays à ces chevaliers choisis dans toutes les nations, en reconnaissance de l'hospitalité qu'ils exerçaient, et des services importans qu'ils rendaient dans la Palestine. Le produit de ces

terres servait à nourrir un plus grand nombre de pauvres, et à entretenir des troupes qui furent d'un grand secours dans toutes les croisades. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et les chevaliers du Temple, qui s'étaient formés à l'exemple de ceux-ci, se trouvaient à la tête de toutes les expéditions militaires. Ces religieux-soldats donnaient à tous les croisés l'exemple peu suivi d'une vie austère et laborieuse; ils s'exposaient aux plus grands dangers, tandis que les autres croisés, victimes de la débauche et du changement de climat, accablés de maladies contagieuses, semblaient n'avoir passé les mers que pour venir tomber sous l'effort du mal ou sous le fer des Sarrazins. Enfin lorsque ce qui restait de ces émigrations si nombreuses, eut été chassé de la Palestine, les chevaliers de Saint-Jean en sortirent les derniers. Ils se retirèrent dans l'île de Chypre, où régnait la maison de Lusignan qui avait perdu le trône de Jérusalem. Le mécontentement que les chevaliers éprouvèrent dans ce séjour précaire, l'esprit de leur institution qui les obligeait de porter toujours les armes contre les Musulmans, et plus que tout cela, l'amour de la gloire si naturelle à des guerriers, leur firent naître

le désir de s'emparer de l'île de Rhodes, si célèbre dans l'antiquité par la fertilité de son terroir et par la politesse de ses habitans. Ils espéraient pouvoir de-là se répandre dans l'Asie, inquiéter les Musulmans, et peut-être rentrer un jour dans la Palestine. L'île de Rhodes était, à cette époque, habitée par des Grecs, à qui quelques Sarrazins avaient persuadé de secouer le joug de leur empereur. Foulques de Villaret, alors grand-maître de Saint-Jean de Jérusalem, intéressa le pape et presque tous les princes chrétiens dans cette grande entreprise. Au quatorzième siècle, Clément V publia une croisade à laquelle une multitude de chrétiens latins se pressa de contribuer. On reçut tout l'argent que les fidèles apportèrent en abondance, et l'on n'admit sur les vaisseaux de la religion que les meilleurs soldats; le grand maître aimant mieux une armée moins nombreuse, mais sur laquelle il pût compter, que cette foule d'hommes sans choix, sans force et sans discipline, qui, dans les dernières croisades, n'avaient servi qu'à donner du scandale, à mettre de la confusion et à causer des maladies contagieuses. Villaret voulut obtenir l'investiture de l'île de Rhodes de l'empereur des Grecs, à qui

elle avait appartenu. Il offrit un tribut et le service annuel de trois cents chevaliers : mais Andronic, pour lors sur le trône de Constantinople, haïssait trop les Latins pour leur accorder rien qui pût amener à l'union des deux églises. Après un refus formel, le grand maître entreprit la conquête qu'il avait méditée. Le suffrage de l'empereur grec n'aurait pas diminué les travaux de cette guerre, qui fut très-meurtrière et qui dura quatre ans. Enfin l'ordre de Saint-Jean se vit en possession d'une belle souveraineté, qu'il devait à la valeur de ses enfans et au secours d'argent de tous les princes de l'Europe. Peu de temps après, les chevaliers de Rhodes, car c'est ainsi qu'ils furent nommés depuis leur conquête, s'enrichirent des dépouilles de ces malheureux Templiers, dont les crimes sont un problême dans l'histoire, et dont le supplice fut un scandale dans toute la chrétienté.

La possession de l'île de Rhodes changea l'espèce de guerre que les chevaliers de Saint-Jean devaient faire sans relâche aux infidèles : au lieu de former des escadrons, ils armèrent des vaisseaux ; et, comme la Palestine était toujours leur premier objet, ils firent des courses sur le soudan d'Egypte, qui

devint leur principal ennemi. Les succès, les richesses ayant augmenté leur gloire, Mahomet II, nouvel empereur de Constantinople, les regarda comme très-dangereux. Il leur envoya un chiaoux pour les sommer de lui payer tribut, et de soumettre leur île à la ville de Constantinople qui en avait toujours été suzeraine. Jean de Lastic, pour lors grand-maître, répondit que les chevaliers ne devaient qu'à Dieu et à leurs épées, la propriété de l'île de Rhodes; qu'ils sauraient s'y maintenir comme ils avaient su s'en emparer; que leur devoir et leur foi les avaient fait ennemis des Musulmans et non leurs tributaires. Après cette fière réponse, les chevaliers firent tous leurs efforts pour repousser le choc auquel ils devaient s'attendre. On cita tous les sujets de l'ordre, répandus dans la chrétienté, pour qu'ils vinssent défendre leur chef-lieu. Dans ces occasions une nombreuse noblesse, qui n'était pas engagée, ni même admise dans l'ordre, s'empressait pour venir la défendre. L'esprit des croisades subsistait encore, et l'on croyait plus méritoire de défendre la religion les armes à la main, que de la publier et de l'étendre par la voie de la persuasion et du bon exemple. En effet, Mahomet envoya bientôt trente galères, tandis

qu'il se préparait à venir lui-même assiéger Rhodes avec des forces plus considérables. Les premières tentatives de sa flotte ne furent pas heureuses : les chevaliers rassemblés voguèrent au-devant des Turcs, et les forcèrent de rétrograder.

D'autres affaires plus importantes contraignirent Mahomet de différer la vengeance de cette première perte. Il apprit que le pape Calixte III formait une ligue contre lui, dans laquelle il avait fait entrer le roi de Hongrie, le roi d'Arragon, le duc de Bourgogne, les républiques de Venise et de Gènes, les chevaliers de Rhodes et plusieurs autres puissances d'Italie. Le pape avait aussi envoyé un légat au roi de France, Charles VII; mais l'expérience et la raison avaient déjà guéri les Français de la fureur des croisades ; nos rois commençaient à sentir combien il était malheureux pour leurs peuples de sacrifier tant d'hommes et tant d'argent à des guerres étrangères, et d'oublier les intérêts d'une nation pour ne s'occuper que de ceux des papes: Charles VII résista aux instances réitérées du pontife, qui voyait avec douleur déchoir l'autorité que ses prédécesseurs avaient usurpée dans tout le monde chrétien.

Tandis que les préparatifs de cette croisade

se faisaient assez lentement, Mahomet résolut d'attaquer le premier ceux qui ne faisaient encore que le menacer.

Il ne reprit ses desseins contre les chevaliers de Saint-Jean, que sept ans après, en 1463. Pour leur porter des coups plus sûrs, il voulut commencer par les autres îles de l'Archipel dont les chevaliers pouvaient tirer du secours. Le souverain de Lesbos, nommé Gattilusio, quoique grec schismatique, était l'allié de l'ordre : sous prétexte que ce prince avait donné retraite aux vaisseaux de la religion, qui désolaient la côte, Mahomet aborda lui-même dans cette île. Le grand-maître eut le tems de jeter un corps considérable de chevaliers dans Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, avant que Mahomet pût en former le siége. Cette place fut défendue par l'archevêque, prélat guerrier, et par un prince, cousin du souverain, qui faisait les fonctions de gouverneur. Le prince de Lesbos, pénétré d'une terreur qu'il ne prit pas le soin de dissimuler, se retira dans un château, lieu le plus éloigné de l'attaque, s'en rapportant de la défense de son état à ceux qui seraient plus valeureux que lui. Mitylène, bien fortifiée, fit une longue résistance. L'archevêque et les chevaliers étaient toujours à la tête des sor-

ties. Enfin Mahomet, presque rebuté, tenta la fidélité de Lucio Gattilusio, ce gouverneur, cousin du souverain. Le visir Machmout lui promit pour lui-même, de la part de l'empereur, la souveraineté de l'île, à condition qu'il ne souffrirait jamais ni aucun chevalier de Rhodes, ni aucun chrétien latin dans ses ports. Ce perfide grec fut ébloui de l'éclat d'une couronne ; la promesse de l'empereur, qu'il vit écrite et signée de sa main, ne lui laissa que le désir de livrer la ville et l'embarras d'y réussir. L'archevêque ni les chevaliers ne se seraient pas laissé séduire ; il fallait nécessairement les tromper : car l'autorité du gouverneur n'était pas telle qu'ils n'eussent pu empêcher la trahison, s'ils l'avaient découverte. Enfin Gattilusio saisit l'occasion favorable d'ouvrir une porte par laquelle les janissaires se pressèrent d'entrer. Tous les chevaliers voulurent se faire jour sur le rempart plutôt que de se rendre, et tous y perdirent la vie. Pendant le tumulte, Gattilusio alla trouver le souverain, qu'il n'était que trop aisé d'intimider ; il l'assura que tout était perdu, et qu'il restait à peine le temps de faire un accord. Le lâche prince laissa son perfide cousin maître de tout. Lucio livra l'île, sous la condition apparente

que l'empereur donnerait une autre souveraineté au prince détrôné, et tous deux se rendirent à Constantinople pour y attendre l'exécution des promesses de Mahomet. L'empereur, de retour dans sa capitale, fit proposer aux deux Gattilusio l'abjuration de la religion chrétienne ou la mort : on peut penser que ces deux lâches n'ambitionnaient pas la couronne du martyre; tous deux se soumirent à cette apostasie, espérant sauver leur vie qu'on ne voulait pas leur laisser. Peu de jours après Mahomet les fit arrêter sous un prétexte frivole, parce qu'ils avaient, disait il, tenté de sortir de Constantinople sans sa permission; il les fit étrangler tous deux. Il traita encore plus cruellement les armateurs chrétiens qui avaient défendu Mitylène. Ils s'étaient rendus au visir sous la promesse de la vie : malgré la parole solennellement donnée, Mahomet fit scier ces malheureux entre deux planches.

Mahomet fut arrêté dans le cours de ses conquêtes par une maladie aiguë qui fit craindre pour sa vie. L'impatience ajoutait tellement à ses maux, que deux médecins juifs, qui n'avaient pu lui procurer une guérison aussi prompte qu'ils la lui avaient promise, furent empalés par son ordre. Un historien

turc dit que, dans le transport d'une fièvre violente, il ne parlait que de l'île de Rhodes, et qu'il disposait les opérations du siége, appelant les janissaires à grands cris. Quoique ce projet ne sortît point de sa mémoire, ce ne fut pas le premier qu'il exécuta, lorsqu'il fut revenu à la vie. Le caraman Ogli venait de mourir : ses enfans, divisés sur le partage de l'héritage paternel, implorèrent la médiation de Mahomet qui montra, dans cette occasion, que les petits souverains ne doivent point appeler des rois puissans pour vider leur querelle. Le sultan parut d'abord protéger l'aîné des fils du caraman, puis tout d'un coup, manifestant ses véritables desseins, il déclara que la caramanie était un démembrement de l'empire d'Orient, et qu'il prétendait rentrer dans l'héritage ravi à Bajazet Ier. par les armes de Tamerlan ; que les troubles, excités dans l'Asie par les différens souverains de cette province, annonçaient combien il était dangereux de la laisser sous un maître indépendant ; qu'enfin l'intérêt de son état voulait que cette principauté lui fût réunie. Les fils du caraman crièrent à l'injustice ; mais les armes de Mahomet firent valoir ses raisons. Ensuite, à l'occasion de la paix avec Venise, il envoya un chiaoux à

Rhodes, pour proposer au conseil de l'ordre une paix durable.

Le grand-maître d'Aubusson, aussi sage que courageux, avait les yeux ouverts sur toutes les démarches du Turc. Des espions, payés chèrement, lui apprenaient tout ce qui se passait au divan, et il connaissait les desseins de Mahomet aussi bien que ceux qui avaient sa confiance. Néanmoins le grand-maître feignit d'écouter les propositions de Mahomet; il consentit même à une trève de trois mois, sous le prétexte spécieux de convenir des conditions de la paix, mais en effet, afin que la mer fût libre pendant cet espace de temps, et que les chevaliers convoqués pussent aborder en sûreté dans l'île de Rhodes. Ils arrivèrent bientôt de toutes les parties de la chrétienté; ils amenaient avec eux une noblesse nombreuse et brillante, que l'amour de la gloire attirait à Rhodes : d'Aubusson, vicomte de Monteil, frère du grand-maître, était de ce nombre. Ce grand-maître venait d'être revêtu de l'autorité souveraine qui appartient à la religion tout entière, dont il n'est que le chef et le représentant. Cette espèce de dictature, comme la nomme l'abbé de Vertot, était nécessaire pour lors à cause du concert et de la célérité qu'exigeaient toutes les

affaires dans des circonstances aussi délicates. Les chevaliers pressèrent seulement d'Aubusson de déférer le commandement des troupes, après lui, à son frère le vicomte de Monteil.

A la nouvelle qui se répandit bientôt que les Turcs étaient prêts à se mettre en mer, le grand-maître ordonna de ruiner tous les environs de Rhodes, d'abattre les maisons de plaisance et les fermes, de brûler les vignes, de vider les greniers, de couper tous les arbres fruitiers, afin que les Turcs, à leur débarquement, ne pussent trouver ni retraite, ni logement, ni subsistances. Cependant ils s'avançaient sous le commandement du pacha Mischa Paléologue, grec renégat, de la maison des derniers empereurs de Constantinople. Celui-ci s'était fait Musulman par la soif des richesses et des dignités : il avait témoigné devant Mahomet la haine la plus invétérée contre ceux de son ancienne religion, et il avait brigué l'honneur de commander au siége de Rhodes. Mahomet, qui commençait à aimer le repos, avait mis à sa place un chef renégat, le supposant plus ennemi des chrétiens qu'aucun de ses sujets. L'armement destiné contre Rhodes était de cent soixante vaisseaux de haut bord (sans compter les galiotes, les chaloupes et les ba-

teaux de transport), et de cent mille hommes de débarquement.

Toutes ces forces ne voguèrent pas en même temps vers l'île menacée. Le pacha Paléologue était aussi impatient que Mahomet de commencer les opérations. Dès le milieu de l'hiver, il conduisit quelques vaisseaux, chargés de janissaires, pour tenter une descente sur les côtes de Rhodes, tandis que le gros de la flotte et de l'armée devait aller attendre son chef au port de Phisco en Lycie. Cette première entreprise n'eut aucun succès. Ceux qui descendirent dans la plaine n'y trouvèrent que des partis au lieu du butin qu'ils y allaient chercher. Ils ne furent pas plus heureux dans la petite île de Tilo, qui appartenait aux chevaliers de Rhodes; ils la trouvèrent tout aussi bien gardée et tout aussi dégarnie. Après avoir perdu un mois et quinze cents hommes dans leur course, ils regagnèrent le port de Phisco. Le pacha, que le malheur avait instruit, attendit une saison plus favorable. Il n'arriva devant Rhodes, à la tête de toute son armée, que le vingt-trois mai. La capitale de l'île qui en porte le nom, est située au bord de la mer, sur la pente d'une colline, qui alors était couverte d'orangers, de grenadiers et de vignobles de

toute espèce. Cette place était entourée par une double muraille, et fortifiée de distance en distance par de grosses tours. Un rempart soutenait ces murailles et ces tours, et elles étaient défendues par un fossé large et profond. Rhodes avait deux ports, l'un servait aux galères; une tour, appelée le fort Saint Elme, en faisait la défense. Les gros vaisseaux occupaient l'autre port aux deux côtés duquel il y a deux petits golfes, l'un au nord, et l'autre au midi. Celui du nord était fermé par un môle avancé dans la mer, sur lequel était construite une forteresse appelée le fort Saint-Nicolas, dont il sera fait souvent mention dans le récit de ce siège. L'autre golfe, exposé au midi, était défendu par une forteresse moins considérable que le fort Saint-Nicolas. A deux milles de la ville est une colline appelée le mont Saint-Etienne. Telle était la situation de Rhodes, lorsque le pacha Mischa Paléologue tenta de s'en emparer. La valeur des chevaliers n'empêcha pas le débarquement de cette nombreuse armée. Les vaisseaux abordèrent dans les lieux les moins fortifiés, malgré la résistance, et sans qu'il y eût pour cette fois beaucoup de sang répandu. L'armée ottomane alla en assez bon ordre occuper le mont Saint-Etienne, d'où

le pacha fit faire des sommations au grand-maître qui ne daigna pas lui répondre. Le pacha commença les opérations du siége par l'attaque du fort Saint-Nicolas, tant par terre que par mer, espérant, s'il pouvait s'emparer de ce poste, être bientôt maître du grand port. On employa une formidable artillerie pour l'attaque et pour la défense. Les murailles furent bientôt entamées. Le vicomte de Monteil et le grand-maître lui-même, sentant toute l'importance de ce poste, s'y étaient enfermés à la tête de plusieurs volontaires. Les Turcs ne tardèrent pas à tenter l'assaut. Les galères et les bâtimens légers s'avancent jusqu'au môle à la faveur de la nuit; les janissaires se jettent à terre en poussant de grands cris, sans être intimidés par le feu des batteries qui tiraient toutes ensemble. L'échelle en main, ils se présentèrent à l'escalade. Il fallut d'abord gravir un tas énorme de pierres que le canon avait fait crouler. Ils montent le cimeterre en main. Le grand-maître lui-même fermait la brèche à la tête de ses chevaliers. Il renverse des échelles, il jette des flots d'huile bouillante, il roule des masses énormes sur les assaillans. Les Turcs lançaient vers la brèche des crampons auxquels tenaient les cordes pour accrocher

les armes ou les habits des chevaliers, et les entraîner à terre. Le grand-maître, attaché à son poste, y combattait comme le plus jeune des novices. Son casque fut enlevé par un éclat de pierre, sans qu'il en ressentît aucun mal. Il prit le chapeau d'un soldat, et demeura sur la brèche jusqu'à ce que le feu effroyable des assiégés ralentit enfin l'ardeur des janissaires. Ceux-ci regagnèrent leurs vaisseaux, laissant beaucoup de cadavres sur la brèche. Mais le pacha ne fut pas découragé par ce mauvais succès. Il dirigea en même temps deux attaques, l'une au quartier des juifs, l'autre à l'opposite. Quoique la muraille du côté des juifs fût très-épaisse, comme elle était vieille, on la vit bientôt s'ébranler. Le grand-maître, qui était partout, connut la faiblesse de la place de ce côté-là ; il fit abattre plusieurs maisons, creuser un large fossé, et élever derrière un mur de brique. Tout le monde était maçon, manœuvre ou pionnier. D'Aubusson donnait l'exemple. Les femmes chrétiennes ou juives, épouvantées du sort qui les menaçait en cas que la place fût prise, oubliaient leur faiblesse, et transportaient des fardeaux qu'on n'eût pas cru qu'elles eussent pu seulement ébranler. Cependant l'artillerie des infidèles

battait continuellement la muraille : les Turcs avaient des mortiers qui chassaient en l'air des masses énormes, et qui, perçant le comble des maisons, pénétraient d'étage en étage, tuaient ou renversaient tout ce qui s'offrait à leur passage. Le grand-maître, pour mettre en sûreté les enfans, les malades et les femmes, fit construire, dans l'endroit de la ville le plus éloigné des batteries, des appentis formés de poutres si grosses et si serrées, qu'ils étaient impénétrables à l'effort des plus lourdes masses. Il répondit à l'ennemi par une machine qui lançait au loin des quartiers de rochers, et écrasait les assiégeans. Les chevaliers appelaient cette machine meurtrière, *le tribut*, en dérision du tribut annuel que Mahomet avait fait demander à l'ordre. Quand la muraille du quartier des juifs fut à demi renversée, le pacha s'attendait à l'emporter aisément par assaut: mais il apprit avec surprise qu'un autre fossé et une autre muraille garantissaient la ville de ce côté. Paléologue, désespérant de vaincre d'Aubusson, résolut de le faire empoisonner. Il jeta les yeux, pour l'exécution de ce crime, sur deux transfuges, renégats comme lui, dont l'un était Albanais et l'autre Dalmate. Ces deux traîtres se pré-

sentèrent aux portes de Rhodes feignant d'avoir été pris et d'être échappés de l'esclavage des Turcs. Les chevaliers les reçurent sans défiance. Ils s'introduisirent habilement dans la maison du grand-maître. L'un deux avait déjà corrompu un officier de la bouche ; l'autre ayant trouvé accès auprès du secrétaire de d'Aubusson, l'entendit un jour se plaindre amèrement de son maître. Le perfide crut l'occasion favorable ; il apprit à ce mécontent et sa mission, et les facilités qu'il avait trouvées pour la remplir. Le secrétaire, saisi d'horreur, découvrit le complot ; on livra le coupable aux tortures ; vaincu par l'excès des douleurs, il nomma ses deux complices. Tous trois furent mis en pièces par le peuple avant que l'on eût eu le temps de les exécuter.

Le pacha, honteux d'avoir vu publier et avorter cet infâme dessein, en revint à la force ouverte. Il reprit le projet de s'emparer de la tour de Saint-Nicolas. Ce fort était séparé du camp des Turcs par un canal assez étroit. Le pacha fit construire un pont de bateaux ; mais la difficulté était de le placer, et d'en faire toucher l'extrémité à la pointe du môle. Un Turc porta à la nage en cet endroit une ancre qu'il attacha fortement au

pied d'un rocher couvert des eaux de la mer; il passa un gros câble dans l'anneau de cette ancre, dont un bout tenait à la tête du pont, et qui, moyennant un cabestan, devait faire cheminer le pont à sa destination. Un matelot vit par hasard toute la manœuvre du Turc sans être aperçu; il plongea dans la mer à son tour, détacha le câble qu'il laissa sur le rivage, et arracha l'ancre qu'il porta au grand-maître, dont il reçut une récompense proportionnée au service qu'il venait de rendre. Les Turcs connurent bientôt que leur ruse était découverte par la facilité avec laquelle le cable leur revint sans donner aucun mouvement au pont. Au défaut du câble et du cabestan, pendant une nuit très-obscure, le pacha fit remorquer le pont par un grand nombre de barques, et le fit appuyer à la pointe du môle. Alors les troupes fondirent vers le fort, tant par le moyen du pont que sur les barques qui prirent terre à la faveur des ténèbres. D'Aubusson fit pointer son canon contre le lieu où le bruit indiquait l'arrivée des troupes. Le feu devint si meurtrier, que les Turcs aimèrent mieux commencer l'attaque dans l'obscurité, que demeurer plus long-temps exposés à des coups qu'ils ne pouvaient pas rendre. On n'était

éclairé que par les pots à feu, les grenades et la mousqueterie. Le pont et les barques fournissaient sans cesse des troupes fraîches. Quelques Turcs arrivèrent à la crête de la muraille; ils y furent tous massacrés. On ne se battait pas avec moins de fureur sur la mer; les brûlots du grand-maître s'attachèrent aux galères turques, qui étaient venues battre le fort, et en embrasèrent quelques-unes. Rien ne fut comparable aux horreurs de cette nuit; les cris de ceux qui sentaient les approches du feu, les gémissemens des blessés, les tourbillons de flamme et de fumée, le bruit de l'artillerie, tout rendait les combattans furieux; on ne touchait que des cadavres et des armes. Enfin le jour vint éclairer ce carnage; les brèches et la mer étaient couvertes de corps à demi brûlés, d'arcs, de flèches, de turbans, de débris encore fumans des galères. Aussitôt que les canonniers purent apercevoir le pont couvert de soldats, ils y dirigèrent leurs batteries, et parvinrent à le rompre. Tout ce qui était dessus fut submergé. Alors le courage manque aux Turcs; ceux qui étaient sur le môle regagnent les barques qu'ils peuvent renconter. Quelques-uns sont noyés, peu se sauvent à la nage, le reste est taillé en pièces dans une sortie.

Après tant de sang inutilement répandu, les Turcs demeurèrent quelques jours dans l'inaction et le silence. D'Aubusson profita de ce temps précieux pour réparer les brèches, et pour ranimer les bourgeois, à qui il répétait sans cesse que jamais leur heureux pays ne serait la proie de ces barbares. Enfin le pacha recommença l'attaque du quartier des juifs, et de plusieurs autres en même temps, espérant diviser les forces des assiégés, et leur donner le change. Il déploya toute son artillerie contre ces murs nouvellement relevés, et, à force de travailleurs, il parvint à combler quelques parties de fossés. Après quatre jours d'un feu continuel, on voyait déjà les brèches se rouvrir. D'Aubusson, que la nécessité rendait plus confiant, voulut employer un ingénieur allemand, qui, dès les premiers jours du siége, était entré comme transfuge dans la ville, et que le grand-maître avait toujours tenu pour suspect. La perfidie de cet homme fut bientôt manifestée : aussitôt qu'il se vit chargé du soin des batteries, il exécuta plusieurs signaux dont il était convenu avec l'ennemi, et attira en un jour deux assauts dans les endroits les plus faibles de la place. La bravoure des chevaliers couvrit les brèches; les Turcs fu-

rent repoussés. On livra le traître au supplice, après qu'il eut avoué, dans les horreurs de la torture, qu'il n'était entré dans Rhodes que dans l'espoir de livrer la place aux Turcs.

Le pacha perdait du temps et des hommes. Les ressources infinies, que la sagesse du grand-maître et la valeur des chevaliers leur faisaient trouver, ne démontraient que trop à ce Turc qu'il n'était pas à la fin du siége. Il crut devoir tenter la voie de la négociation. Les lieutenans du pacha furent chargés de proposer une capitulation honorable : oubliant pour le moment la fierté ottomane, ils firent usage de la flatterie, faisant entendre à ces braves chevaliers, que tant de prodiges, qui les couvraient de gloire, ne garantiraient pas leur ville du sort que le nombre de leurs ennemis et l'état de leurs murailles devaient leur faire entrevoir. Cette capitulation dépendait du seul grand-maître, parce que, comme nous l'avons dit, les chevaliers lui avaient déféré la souveraineté absolue pendant le siége. Malgré cette considération, plusieurs membres du conseil, voyant leur place ouverte de tous côtés, craignaient de répandre encore beaucoup de sang, et de finir

par ne la pas sauver. Ils inclinaient fortement pour accepter une capitulation honorable, bien que le grand-maître leur répondît de l'événement. Ils sollicitèrent d'Aubusson d'entendre à l'accord proposé ; et comme ils appuyaient leur avis avec cette chaleur que la frayeur inspire, ils l'avaient déjà communiqué à un grand nombre des assiégés. On commençait même à blâmer tout haut le grand-maître; on lui parlait de se rendre, avec une liberté indécente. D'Aubusson, indigné de tant de faiblesse et de tant de mutinerie : « Messieurs, s'écria-t-il, si quelqu'un » de vous ne se croit pas en sûreté dans la place, » le port n'est pas si étroitement bloqué » que je ne puisse l'en faire sortir. » La confusion ayant fait garder un silence général : « Si vous voulez demeurer parmi nous, con» tinua-t il, qu'on s'en rapporte donc à moi. » Je déclare que je ferai couper la tête au » premier qui parlera de composition. » Ces paroles foudroyantes rappelèrent dans le cœur des plus faibles, la valeur que tous avaient montrée d'abord, et qui s'était refroidie dans le cœur de quelques-uns.

Le pacha, irrité d'avoir flatté inutilement l'orgueil de ses ennemis, jurait de les faire

tous passer au fil de l'épée; il fit même aiguiser quantité de pieux qu'on planta autour des remparts, pour empaler, disait-il, le grand-maître et les principaux chevaliers. Il promit le pillage à ses soldats, et recommença les attaques avec plus de furie que jamais. Les plus grands efforts tournaient toujours vers le quartier des juifs. L'artillerie avait tellement battu ce côté, que les murs n'étaient plus que des monceaux de pierres; le fossé était comblé, les remparts ne paraissaient pas difficiles à gravir: mais les chevaliers avaient formé un autre retranchement derrière celui qui était ruiné, sans se dispenser pour cela de défendre le rempart. Il fut livré un combat sanglant sur ce boulevard dont les Turcs avaient cru pouvoir aisément se rendre maîtres. Les maisons et les rues étaient plus basses que cette fortification; on y montait par deux escaliers pour lors brisés et couverts de décombres. Le grand-maître et ses chevaliers n'y parvinrent qu'à l'aide des échelles et se virent contraints à leur tour de monter à l'assaut pour attaquer ceux qui les assaillaient depuis si long-temps. Les Turcs avaient cru la ville prise, aussitôt qu'ils s'étaient vus sur le rempart. Cette nouvelle espèce de défense les étonna; l'effort des chevaliers les

précipita en grand nombre de l'autre côté du boulevard, sur ces monceaux de pierres qui leur avaient servi d'échelons, et qui rendaient leur chute plus meurtrière. Les janissaires firent des efforts inutiles pour s'emparer de la personne de d'Aubusson : il fut blessé deux fois sans vouloir jamais quitter la mêlée.

Le sang du grand-maître qu'on voyait couler sur ses armes, anima tellement les chevaliers et les soldats, qu'en peu de temps ils firent tomber ou fuir tous les Turcs. En vain le pacha tenta de ramener ses troupes vers le lieu qu'elles avaient abandonné : ses efforts ne firent qu'offrir plus de têtes aux coups des Rhodiens ; les Turcs poursuivis se tuaient les uns les autres en précipitant leur fuite. Ils jetèrent l'alarme dans le camp, et communiquèrent leur frayeur au reste de l'armée. Enfin, après trois mois de siége et des flots de sang répandu, le pacha Paléologue perdit l'espoir et le courage : il regagna ses vaisseaux le 17 août ; et, ramenant honteusement à Constantinople les débris de sa flotte et de son armée, il ne songea plus qu'à persuader à Mahomet que l'île de Rhodes était imprenable.

Depuis cette époque, jusqu'en 1522, les chevaliers vécurent en paix avec les Turcs.

Mais dans cette année, Soliman Ier., qui occupait le trône de Constantinople, médita à son tour la conquête devant laquelle Mahomet II avait échoué. Les hostilités se préparèrent ainsi.

Le grand-maître de l'ordre, Carette, venait de mourir; le grand prieur de France, Villiers-l'Isle-Adam, avait été élu en sa place.

Étant parti de Marseille sur une caraque, suivie de quatre felouques, qui portaient des munitions de guerre et de bouche, il aborda heureusement à Rhodes, à travers mille dangers d'incendies, de tempêtes, et surtout d'un fameux corsaire turc, nommé Curtogli. Ce corsaire avait été envoyé sous main par Soliman, pour attendre l'Isle-Adam dans un parage: sa petite escadre, toute composée de corsaires comme lui, était très-supérieure en force à l'escorte du grand-maître. Celui-ci sut l'éviter, et fut reçu avec des transports de joie dans l'île qu'il venait gouverner. Il n'y trouva que six cents chevaliers, et moins de six mille hommes de troupes réglées. A peine Villiers l'Isle-Adam était à Rhodes, qu'il reçut une lettre de l'empereur des Turcs, dont voici la traduction fidèle. « Soliman-Sultan, par la grâce » de Dieu, roi des rois, souverain des sou-

» verains, très-grand empereur de Byzance
» et de Trébisonde; très-puissant roi de
» Perse, de l'Arabie et de l'Egypte; seigneur
» suprême de l'Europe et de l'Asie; prince
» de la Mecque et d'Alep; possesseur de Jé-
» rusalem et dominateur de la mer univer-
» selle; à Philippe Villiers de l'Isle-Adam,
» grand-maître de Rhodes, salut. Je te fé-
» licite de ta nouvelle dignité, et de ton ar-
» rivée dans tes états; je souhaite que tu
» y règnes heureusement, et avec encore
» plus de gloire que tes prédécesseurs. Il ne
» tiendra qu'à toi d'avoir part dans notre
» bienveillance. Jouis donc de notre amitié;
» et comme notre ami, ne sois pas des der-
» niers à nous féliciter des conquêtes que
» nous venons de faire en Hongrie, où nous
» nous sommes rendu maître de l'impor-
» tante place de Belgrade, après avoir fait
» passer par le tranchant de notre redouta-
» ble épée tous ceux qui ont osé nous résis-
«ter. Adieu«

L,Isle-Adam, mécontent de cette lettre'
qui, en offrant la paix, étalait avec tant
d'affectation les conquêtes des Turcs sur les
chrétiens, répondit : « Frère Philippe Vil-
«liers de l'Isle-Adam, grand-maître de
« Rhodes, à Soliman, sultan des Turcs.

» J'ai fort compris le sens de la lettre que
» ton ambassadeur m'a apportée. Les pro-
» positions d'une paix entre nous me sont
» aussi agréables qu'elles le seront peu à
» Curtogli. Ce corsaire, à mon passage de
» France, n'a rien oublié pour me surprendre;
» mais n'ayant pu réussir dans son projet,
» et ne pouvant se résoudre à sortir de ces
» mers sans nous avoir causé quelque dom-
» mage, il est entré dans la rivière de Lycie,
» et a tenté d'enlever deux vaisseaux mar-
» chands qui sortaient de nos ports. Il avait
» même investi une barque appartenante à
» des Candiots. Mais des galères de l'ordre,
» que j'ai fait sortir du port, l'ont contraint
» de lâcher prise; et de peur de tomber lui-
» même en notre puissance, il a cherché son
» salut dans une prompte fuite. »

Comme l'Isle-Adam n'avait point d'ôtage dans ses mains, il ne crut pas prudent d'exposer un chevalier ambassadeur aux insultes d'une nation qui connaissait peu le droit des gens. Un Grec, habitant de Rhodes, fut chargé de porter à Soliman la lettre du grand-maître. Mustapha Kirlou, grand-visir et favori de l'empereur, qui venait d'épouser la sœur de ce prince, écrivit à Rhodes, qu'il n'oserait jamais faire remettre à Soliman la

lettre qui lui était adressée, si l'un des commandeurs des plus qualifiés de l'ordre ne venait lui-même la présenter au nom de la religion. L'Isle-Adam répondit qu'il enverrait deux grands-croix à Constantinople, aussitôt que l'Empereur des Turcs aurait fait passer deux visirs ou pachas du banc en ôtages à Rhodes. Comme on s'obstinait à ne pas remplir cette formalité, les chevaliers s'obstinèrent aussi, avec d'autant plus de raison, que leurs espions leur mandaient que l'intention du visir, et par conséquent de l'empereur, était d'arracher de la bouche de l'ambassadeur, soit par adresse, soit par violence, un état précis des forces de l'île de Rhodes. Le grand-maître s'empressa de les augmenter. Il envoya en hâte dans tous les ports de l'Italie faire des marchés et assembler des convois pour approvisionner Rhodes. Il voulut même lever dès troupes; mais tous les sujets des Vénitiens eurent ordre de lui refuser des recrues. Il semblait que cette république dût se réjouir de la perte de Rhodes. A force de soins, d'artifices et d'argent, le grand-maître ne put dérober que cinq cents hommes aux Candiots, et un ingénieur noble Bressan, nommé Martinengue, l'homme le plus habile de son siècle dans la partie

des fortifications, qui, ayant pris la croix de l'ordre, lui rendit dans la suite les services les plus signalés. Au milieu de tous ces préparatifs, l'Ile-Adam reçut de l'empereur des Turcs la lettre suivante : « On nous assure » que la lettre que notre hautesse t'a écrite » t'a causé plus d'étonnement que de plaisir. Sache que je ne me contente pas de la » prise de Belgrade, mais que je me propose d'en faire bientôt une autre plus importante, de laquelle tu seras averti le premier, toi et tes chevaliers ne sortant » guère de ma mémoire. »

Le grand-maître répondit par le chiaoux porteur de cette espèce de cartel. « Je ne suis » point fâché que tu te souviennes de moi » et des chevaliers de mon ordre. Tu me » parles de ta conquête en Hongrie et du » dessein où tu es de faire une autre entreprise dont tu espères le même succès; mais » fais réflexion que, de tous les projets que » forment les hommes, il n'y en a pas de » plus incertains que ceux qui dépendent du » sort des armes. »

Après ces espèces de déclarations de guerre, il n'y avait plus qu'à songer à se défendre. Des vaisseaux turcs avaient déja surpris plusieurs navires rhodiens désarmés. Le grand-

maître fit ruiner les villages, couper les moissons, abattre les édifices extérieurs, jusqu'aux églises mêmes dont tous les matériaux furent portés dans la ville, tant pour les employer, que pour ne pas laisser à l'ennemi de quoi construire des plates-formes propres à établir du canon.

On brûla tout ce qui ne pouvait être d'aucun usage dans la ville, et l'on y recueillit les paysans, tant pour les y faire subsister, que pour les employer à la reconstruction des fortifications abattues et à la réparation des brèches. Ces précautions, indispensables pour soutenir un siége contre une puissance telle que le Turc, causaient de grands dommages et appauvrissaient l'île, d'autant plus que les convois considérables venus de dehors avaient épuisé le trésor public. Le chancelier Damaral représenta en plein conseil qu'on faisait un mal réel pour en prévenir un incertain, peut-être même imaginaire; que les nouvelles, venues des îles de l'Archipel, disaient que l'armement des Turcs menaçait l'île de Candie, et l'Italie même; que, depuis quarante ans qu'il servait la religion, il avait observé que les inquiétudes causées par les Turcs avaient fait plus de mal à Rhodes que leurs hostilités. Ces discours, auxquels

on ne fit pour lors que très-peu d'attention, contribuèrent à perdre Damaral dans la suite. Il fut nommé, malgré lui, commissaire pour les approvisionnemens, conjointement avec Gabriel de Pommerolles, grand-commandeur, et Jean Bouk, turcopolier ou général de la cavalerie. Martinengue, nouvellement surintendant des fortifications, fit travailler en hâte à relever les bastions. Il fit faire aus dedans de la place des coupures, des fossés, des retranchemens, des barricades, enfin tous les ouvrages que la briéveté du temps put lui permettre d'entreprendre. Les bourgeois de Rhodes consentirent à prendre les armes: le grand-maître en fit former quelques compagnies; mais on ne pouvait tirer qu'un bien faible service de ce peuple, qui n'était fait ni à la fatigue, ni au danger. On se rappelle que Rhodes était située sur une colline et s'étendait par une pente douce jusqu'au bord de la mer; que ses deux ports étaient défendus par deux forteresses construites sur deux môles avancés. Chacun de ces ports fut fermé par deux chaînes de fer à quelque distance. Le grand-maître établit des garnisons dans tous les forts, et confia la défense de chaque bastion et de chaque tour à un seul chevalier. La troupe que ce chevalier commanderait devait être relevée toutes les vingt quatre

heures. L'Isle-Adam crut entretenir et augmenter même l'émulation en attachant ainsi chaque officier à la défense d'un même poste. Il fit couler à fond plusieurs vaisseaux chargés de pierres au pied des jetées sur lesquelles les châteaux étaient construits, pour en rendre l'accès impraticable, et pour épargner à ses troupes les combats que les chevaliers avaient eu à soutenir à la tour de Saint-Nicolas, pendant le dernier siége de Rhodes. Le haut de la ville, qui contenait les églises principales, le palais du grand-maître, les auberges et les domiciles des chevaliers, fut abandonné par eux. Tous se logèrent près des murailles pour être le jour et la nuit également à portée des attaques. Le grand-maître devait veiller à tous les postes; il établit quatre grands-croix pour le seconder dans cette importante fonction, le chancelier Damaral, le turcopolier Jean Bouk, Pierre de Cluis, grand-prieur de France, et Grégoire de Morgut, grand-prieur de Navarre.

Tandis que le grand-maître se préparait ainsi à recevoir l'ennemi, on aperçut de nuit, des côtes de Lycie qui regardent les ports de Rhodes, des feux qui ressemblaient à des signaux. Un chevalier français, nommé de Menetou, fut envoyé sur une flûte pour reconnaître ces feux. Il mena avec lui un Rho-

dien, appelé Jaxi, qui entendait et parlait bien la langue turque. Ayant abordé près de ces feux, cause de leur voyage, ils virent, autour, des Turcs qui leur parurent des marchands. Jaxi leur ayant demandé des nouvelles d'un négociant qui venait sur ces côtes, et avec lequel il avait eu des relations, ceux-ci lui répondirent qu'il le verrait s'il voulait descendre à terre. Le chevalier de Menetou, espérant tirer quelques éclaircissemens, permit à Jaxi de descendre, à condition que les Turcs lui fourniraient un ôtage. Ceux-ci ayant amené au vaisseau, le plus apparent, ou du moins le mieux vêtu d'entr'eux, aussitôt que le Turc fut à bord, Jaxi débarqua; mais à peine était-il à terre, que les Turcs le garrottèrent et le portèrent malgré lui sur un cheval, à la vue du chevalier de Menetou, qui fit charger de fers dans l'instant même le prétendu ôtage. Ce n'était qu'un pauvre paysan du canton, que ces Turcs avaient couvert d'une veste de soie, et qu'ils avaient contraint de les suivre. On ne put tirer à Rhodes aucun éclaircissement de ce misérable. Les Turcs conduisirent Jaxi en grande diligence à Constantinople. Le visir Mustapha le fit appliquer à une question rigoureuse; dans l'horreur des tortures, il dé-

couvrit tout ce qu'il savait, et plus qu'il ne savait de l'état de la place, du nombre de soldats et de chevaliers, et il mourut peu d'heures après. La certitude qu'il n'y avait pas plus de six mille hommes de troupes réglées dans l'île de Rhodes, détermina l'empereur à commencer le siége; mais il ne voulut faire aucun acte d'hostilité qu'après une déclaration de guerre formelle. Il envoya donc des spahis sur cette même côte de Lycie où le malheureux Jaxi avait été enlevé. Sur les nouveaux signaux, une flûte sortit du port de Rhodes; mais aucun de ceux qu'elle portait ne voulut descendre à terre, quelqu'instance que les spahis leur en fissent du bord. Les Turcs, voyant qu'on ne pouvait les y déterminer, lancèrent dans le bâtiment une pierre à laquelle une lettre était attachée. C'était la déclaration de guerre, qui, portée à Rhodes, fut lue en plein conseil. En voici la teneur :

« Les brigandages que vous exercez tous » les jours contre nos fidèles sujets, et l'in» jure que vous faites à Notre Hautesse, nous » engagent à vous commander que vous ayez » incessamment à nous remettre l'île et for» teresse de Rhodes. Si vous le faites de bon » gré, nous jurons par le Dieu qui a fait le

» ciel et la terre, par le très-grand prophète
» Mahomet, par les vingt six mille pro-
» phètes tombés des cieux, par les quatre
» écrivains de l'histoire évangélique, par les
» âmes adorables de nos pères et ayeux, et
» par le sacré chef de Notre Hautesse, que
» vous pourrez sortir de l'île et les habitans
» y demeurer, sans qu'il soit fait, ni à eux,
» ni à vous aucun dommage. Mais si vous
» ne déférez pas promptement à nos ordres,
» vous passerez tous par le fil de notre re-
» doutable épée; et les tours et les murailles
» de Rhodes seront réduites à la hauteur de
» l'herbe qui croît au pied. »

Sur ce cartel, le grand-maître ordonna des prières publiques pour implorer l'assistance du ciel. Après avoir fait ruiner toutes les îles voisines dépendantes de la religion; on en tira tous ceux qui étaient en état de porter les armes, et ceux qui voulurent aller à Rhodes pour y subsister. On ne tarda pas à voir paraître la flotte ennemie; elle était composée de quatre cents voiles, tant gros que petits bâtimens, qui portaient cent cinquante mille hommes, soldats ou pionniers. Cette armée était commandée par le grand-visir Mustapha Kirlou. Il avait pour lieutenans le corsaire Curtogli, et Peri Pacha qui avait été chargé de l'éducation de Soliman. La

flotte aborda dans une calle, appelée Param-bolin, à six milles de Rhodes. Pendant les treize premiers jours il n'y eut de part ni d'autre aucun acte d'hostilité. Les Turcs mirent à terre leur artillerie et leurs provisions de bouche ; puis ils décidèrent qu'ils attaqueraient la place, sans s'arrêter aux autres forts qui étaient dans l'île, et qui devaient céder au moment que la ville serait prise. Le quatorzième jour, Rhodes fut investie, et la tranchée ouverte. La ville se défendit avec opiniâtreté, et arrêta long temps devant les murs, Soliman lui-même qui était venu animer ser troupes par sa présence. Mais enfin une mutinerie des habitans, et l'état de détresse où se trouvait la place, obligèrent le grand-maître de capituler. Il fut convenu entre ses envoyés et les assiégés :

Que les églises ne seraient point profanées et qu'on n'obligerait en aucun temps ses habitans de livrer leurs enfans pour le service du sérail ou pour en faire des janissaires ;

Que l'exercice de la religion chrétienne serait libre ;

Que lepeuple serait exempt d'impositions pendant cinq ans ;

Que tous ceux qui voudraient sortir de l'île en auraient la permission ;

Que si le grand-maître et les chevaliers

n'avaient pas assez de vaisseaux pour les porter jusqu'à Candie, il leur en serait fourni par les Turcs;

Qu'ils auraient l'espace de douze jours, à compter, depuis la signature du traité, pour embarquer leurs effets;

Qu'ils pourraient emporter les reliques des saints, les vases sacrés, les ornemens des églises, leurs titres et tout le canon dont ils avaient coutume de se servir pour armer leurs galères.

Que tous les forts de l'île de Rhodes, et les autres îles qui appartenaient à la religion, seraient remis aux Turcs;

Que, pour faciliter l'exécution de ce traité, l'armée ottomane s'éloignerait de quelques milles, et que, pendant cet éloignement, le sultan enverrait quatre mille janissaires, commandés par leur aga, pour prendre possession de la place.

Qu'enfin le grand-maître, pour sûreté de sa parole, donnerait en ôtage vingt-cinq chevaliers, entre lesquels il y aurait deux grands-croix, avec vingt-cinq bourgeois des principaux de la ville.

Ce traité ayant été signé par les députés, chevaliers et bourgeois d'une part, et de

l'autre par le grand-visir Achmet, ratifié par le grand-maître et par les grands-croix, qui composaient le conseil, les ôtages convenus se rendirent au camp. L'aga des janissaires vint prendre possession de Rhodes à la tête de quatre mille hommes; et les chevaliers, après six mois d'un siége très-meurtrier, se disposèrent à quitter cette souveraineté qu'ils avaient possédée, deux cent vingt ans, avec tant de gloire et d'utilité pour le commerce de toutes les nations chrétiennes, et qu'ils avaient si vaillamment défendue à plusieurs reprises.

Les vaisseaux convenus furent fournis fidèlement. Les chevaliers y embarquèrent les débris des richesses de l'ordre, et les dépouilles des églises qu'ils voulaient dérober à l'avidité des Musulmans. Deux jours après la capitulation, Achmet, ayant eu une conférence avec le grand-maître pour l'exécution du traité, ce ministre lui dit que Soliman voulait le voir. L'Isle-Adam avait de la répugnance pour cette entrevue : mais il n'aurait pas été prudent de résister à un vainqueur aussi absolu, et qui pouvait rétracter sa parole sous ce prétexte, sans qu'il fût possible de en faire repentir. D'un autre côté, les

chevaliers, qui savaient combien les Turcs respectent peu le droit des gens, pressaient leur grand-maître de ne pas se commettre avec ces barbares : mais l'Isle-Adam, accoutumé à de plus grands dangers, se rendit au camp des Turcs de grand matin, sans autre escorte que quelques-uns de ses frères. Quoiqu'on fût alors dans la saison la plus rigoureuse de l'année, les officiers du grand-seigneur laissèrent cet illustre vieillard avec sa suite, exposé au grand froid et aux injures de l'air, jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors ils le couvrirent d'une veste magnifique, ainsi que ses suivans, et ils les introduisirent avec un interprète dans la tente de l'empereur qui les reçut sur son trône.

Soliman avait l'âme élevée : la résistance des chevaliers de Rhodes, en allumant son courroux, avait excité son admiration. Il traita le grand-maître avec bonté, le loua sur sa valeur, et lui dit que la conquête ou la chute des empires étaient des jeux ordinaires de la fortune; il tenta même de gagner l'Isle-Adam à son service, en lui représentant qu'il venait d'éprouver combien peu de fonds il devait faire sur l'amitié et l'alliance des princes chrétiens, et que s'il voulait embrasser la loi de Mahomet, il pouvait prétendre aux

plus éminentes dignités de l'empire ottoman. Le grand-maître, aussi ferme dans sa foi qu'attaché à son ordre, répondit à l'empereur, qu'il serait indigne de ses grâces, s'il était capable de les accepter. Il saisit cette occasion pour prier Soliman d'accorder aux vaincus une protection nécessaire, et d'ordonner que les chevaliers ne seraient point troublés dans leur retraite, ni dans leur embarquement. Soliman lui fit répondre que sa parole était inviolable; et en signe de protection il lui donna sa main à baiser.

Malgré des promesses si positives, une foule de janissaires, sous prétexte de visiter leurs camarades en garnison dans la ville, y fondirent inopinément cinq jours après la capitulation. Ils pillèrent quelques églises, et surtout l'infirmerie, qui était d'une richesse immense, et où les malades étaient servis avec autant de somptuosité que de soin. Ils insultèrent la bourgeoisie de Rhodes et mirent à contribution les maisons des plus riches particuliers. Les plaintes du grand-maître arrêtèrent ce mal. Achmet, qui avait été témoin de l'accueil que Soliman avait fait aux chevaliers, fit dire à l'aga des janissaires, que sa tête répondrait de la conduite de ses gens. En effet Soliman, jaloux de sa réputa-

tion personnelle, autant que de la gloire de ses armes, voulait que les vaincus portassent dans toutes les extrémités de l'univers, des témoignages des bontés du vainqueur, et l'assurance qu'il était fidèle à sa parole. Ainsi le désordre fut bientôt réprimé. Soliman, pour assurer la tranquillité dans Rhodes, voulut la visiter, tandis que les chevaliers y étaient encore. Après avoir examiné les débris de ces fortifications si redoutables, qui n'étaient plus que des monceaux de pierres et de cendres, devant lesquelles, de l'aveu même des Turcs, plus de quarante mille soldats étaient tombés sous les efforts de six mille, l'empereur voulut entrer dans le palais du grand-maître. L'Isle-Adam, ayant été au-devant de son vainqueur, le monarque l'aborda d'une manière affable ; il l'exhorta même à supporter avec courage ce revers de fortune. Il lui fit dire qu'il pouvait travailler en paix à l'embarquement de tout ce qui appartenait à l'ordre et aux Rhodiens qui voudraient le suivre; que si le temps convenu ne suffisait pas pour toutes ces opérations, lui, empereur, le prolongerait volontiers. Il donna au grand-maître de nouvelles assurances d'une fidélité inviolable dans l'exécution, de la capitulation; puis se tournant vers

Achmet, *ce n'est pas sans quelque peine*, lui dit-il, *que j'oblige ce chrétien*, *à son âge*, *de sortir de sa maison.*

Le grand-maître n'abusa pas de la grâce que son ennemi lui faisait. Ayant appris qu'il se disposait à retourner dans deux jours à Constantinople, l'Isle-Adam, pour ne pas demeurer à la merci de ceux qui commanderaient à Rhodes en l'absence de l'empereur, pressa son embarquement qui fut fait dès la nuit suivante du dernier décembre 1522 au premier janvier 1523. Quatre mille Rhodiens, hommes, femmes et enfans, voulurent se dérober à la domination de ces barbares. Ils s'embarquèrent avec les chevaliers et s'attachèrent à la fortune de l'ordre. La précipitation et le désordre de cette fuite offraient un spectacle touchant; on n'entendait que des cris, des murmures et des plaintes. Les chevaliers perdaient une belle souveraineté; les Rhodiens regrettaient un climat fortuné, où la fertilité du sol et la salubrité de l'air leur avaient fourni une vie abondante et tranquille. Presque tous pleuraient quelque ami ou quelque parent abandonné au joug des Musulmans.

L'an 1561, le roi d'Espagne, Philippe II, qui désirait être maître des côtes d'Afrique,

fit tenter le siége du Pignon de Velez; c'est un château situé sur la pointe d'un rocher, qui défend le port et la ville de Velez, et auquel on ne parvient que par un chemin taillé dans le roc. Dom Garcie de Tolède fit deux ans de suite des efforts impuissans pour s'emparer d'une place que tous les gens de mer chrétiens et musulmans avaient cru jusqu'alors imprenable. La troisième année il invita les chevaliers de S. Jean, qui avaient été établis par Charles-Quint dans l'île de Malte, de venir tenter cette conquête, qui leur importait d'autant plus, que le port de Velez était, ainsi que ceux d'Alger et de Tripoli, le repaire de tous les corsaires musulmans. Les chevaliers s'empressèrent de s'y rendre au nombre de six cents, avec douze cents soldats de débarquement. En moins de quatre mois, Philippe II fut maître du port, de la ville et du château. Les services que les chevaliers de Malte rendirent en cette occasion, inspirèrent à Soliman le plus violent désir de détruire cet essaim de guerriers qu'il nommait des brigands, ou du moins de les chasser des côtes d'Afrique, où ils devenaient si formidables. Un exploit moins considérable acheva de déterminer Soliman à tenter la conquête de Malte. Sept galères de la religion reu-

contrèrent, entre les îles de Zante et de Céphalonie, un gros galion chargé des plus riches marchandises de l'Orient. Ce vaisseau était nommé le galion des sultanes. La cargaison en appartenait réellement aux principales Assekis qui partageaient, en assez grand nombre, les faveurs que Soliman avait autrefois accordées à la seule Roxelane. Ce navire portait à Venise les richesses que ces sultanes destinaient en échange des riches étoffes, des diamans, des pierres taillées, et de tous les bijoux précieux qui leur fournissaient les moyens de plaire, et qui étaient la seule consolation de leur esclavage. Le galion des sultanes fut pris après une assez longue résistance; et, comme nous l'avons déjà dit, cet événement contribua autant que la prise du Pignon de Velez, à décider le siége de Malte. Les plaintes de ces belles esclaves furent encore plus écoutées que celles de tous les maures d'Afrique, qui mandaient à Soliman que le commerce du plus puissant empire de la terre serait incessamment anéanti par une bande de pirates.

Un fameux iman, dont l'empereur entendait, tous les vendredis, la prédication à la mosquée royale, entreprit aussi d'échauffer le zèle du prince, pour la délivrance des es-

claves qui se trouvaient en grand nombre dans les chaînes des chevaliers de Malte. Au milieu d'un discours public, il adressa la parole au grand-seigneur. Après avoir loué sa valeur, ses conquêtes, les lois qu'il avait faites, et la sagesse de son gouvernement, il ajouta qu'il ne manquait à la gloire de Soliman, que d'être le libérateur de tant de malheureux Musulmans, auxquels les corsaires de Malte avaient ravi les biens et la liberté; que tous les vrais croyans étant obligés de faire une fois dans leur vie le pélerinage de la Mecque, les Européens ne pouvaient s'acquitter de ce devoir sans courir risque de leur liberté et de leur vie; que c'était au protecteur de l'islamisme, au père des croyans à abattre les ennemis de Mahomet, et que la destruction des pirates de Malte serait plus méritoire pour lui que la conquête du plus puissant empire chrétien. Cette hardiesse réussit. Au sortir de la mosquée, Soliman chargea son grand-visir de publier que toutes les forces de l'état allaient être employées contre le rocher de Malte. Les meilleurs généraux voulaient qu'on attaquât d'abord la Goulette, le Pignon de Velez, Oran et tout ce que les chrétiens pouvaient posséder sur les côtes d'Afrique, afin de tirer dans la

suite pour le siége de Malte, des approvisionnemens et d'autres secours de ces places, plus voisines de l'île que les états du grand-seigneur. Ils représentaient que cette roche escarpée, voisine de tous les ports des chrétiens, n'offrait que des difficultés ; que cette terre, si on pouvait l'aborder, ne fournirait point de subsistances aux troupes ; qu'il faudrait toujours les tirer du port de Constantinople, tandis que ces chevaliers, dont les Turcs avaient tant de fois éprouvé la bravoure, pouvaient être secourus de tous les ports d'Italie, de Provence et d'Espagne, et même de ceux d'Afrique, dont les chrétiens s'étaient rendus maîtres; que si les chevaliers de Malte faisaient tant de prises sur mer, il fallait escorter les convois, mais qu'on ne devait songer à prendre Malte que lorsque les conquêtes voisines fourniraient les moyens de faire encore celle-là.

Les cris des imans et des femmes l'emportèrent sur les représentations des généraux les plus expérimentés. On arma en hâte le plus grand nombre de vaisseaux et de galères qu'on put trouver dans les ports de l'empire, en état de tenir la mer. Soliman envoya même des ingénieurs déguisés, qui, sous prétexte de faire quelque commerce dans

l'île, tirèrent le plan de toutes les fortifications. Le grand-maître de la Valette, convaincu que l'armement des Turcs menaçait son île, ne négligea aucune des précautions que sa prudence et son courage devaient lui indiquer. Il fit un appel à tous les chevaliers répandus dans les différentes provinces de la chrétienté. A leur arrivée, le grand-maître les distribua à la tête des Maltais, qui, presque tous, avaient porté les armes, et dont il forma des compagnies d'infanterie. On implora les secours du pape et des différens potentats chrétiens. Le pontife Pie IV envoya une somme d'argent. Les chevaliers tirèrent peu de secours de la France, qui pour lors était déchirée par les guerres civiles. Philippe II, plus intéressé qu'aucun autre prince de l'Europe à défendre cette île, qui servait de boulevard à toutes ses possessions en Italie, ordonna au vice-roi de Sicile de veiller à la conservation de l'île de Mate, et d'envoyer sa flotte au secours de ses fidèles alliés au moment que le siége serait formé. Le vice-roi fit part de ces ordres à Jean de la Valette, qui n'en fut pas moins actif à ramasser toutes les forces que son ordre put lui fournir.

L'île de Malte, située entre la Sicile et

l'Afrique, est à deux cent soixante et dix milles de Tripoli. Elle a soixante milles d'Italie de circuit, environ vingt milles de long et douze de large. On voit au levant l'île de Candie, au couchant trois petites îles nommées Pantalarée, Linoze et Lampedouze; la Sicile au septentrion; au midi le royaume de Tunis. De ce côté, Malte n'est entourée que d'écueils et de rochers impraticables; mais en avançant vers le couchant et le nord, il y a plusieurs cales propres à recevoir des vaisseaux. Au levant on rencontre deux grands ports, au milieu de l'un desquels est une petite île qui sert à tous ceux qui viennent de l'orient pour faire quarantaine. Ce port est appellé Marsamusset, et l'autre le Grand Port. Ils sont séparés par une langue de terre, à l'extrémité de laquelle s'élève un fort, appelé le fort Saint-Elme. La côte du grand port, opposée à la langue de terre où est le château Saint-Elme, est divisée en plusieurs baies qui forment plusieurs petits ports dans le grand. Le château Saint-Ange, seule forteresse qui fût dans l'île lorsque les chevaliers de Saint-Jean en prirent possession, est placé sur la pointe d'une des langues de terre qui forment ces baies vers le centre du grand port. Sur la

même langue de terre, derrière le château Saint-Ange, est le bourg qu'on a appelé Cité victorieuse, après la levée du siége. Enfin, une autre langue de terre parallèle, et plus enfoncée dans le port que la précédente, est terminée par un rocher fort escarpé, sur lequel est un autre petit fort qui a été bâti par le grand-maître de la Sangle, dont il porte le nom. La Cité notable, capitale de l'île, est éloignée de plus de six milles de la mer. Par la revue exacte que la Valette fit de ses forces, il trouva dans l'île sept cents chevaliers, sans compter les frères servans et demi-croix, et huit mille cinq cents hommes, tant de troupes étrangères que d'habitans de Malte. La Valette partagea la défense des postes entre les différentes langues, afin qu'ils fussent confiés à perpétuité aux mêmes chefs, ainsi qu'on avait fait aux deux siéges de Rhodes. C'était un moyen sûr d'attacher bien davantage chacun à son devoir. Le commandeur de Copier, qui avait succédé au commandeur de Valier dans la dignité de maréchal de l'ordre, fut chargé de parcourir sans cesse l'île, à la tête de deux cents chevaux et d'un corps de six cents hommes d'infanterie, pour épier le moment du débarquement, et pour fondre

sur les Turcs qui se sépareraient du gros de l'armée.

Enfin la flotte ottomane parut à la hauteur de Malte le 18 mai de l'an 1565. Elle était composée de cent cinquante-neuf vaisseaux à rames, tant galères que galiotes, qui portaient quarante mille hommes de débarquement, tous janissaires, spahis, ou autres troupes d'élite. Piali, qui commandait la flotte, était un favori de Soliman, que ce prince avait rencontré abandonné dans un champ sous le soc d'une charrue, presque au moment qu'il venait de naître. Soliman, ayant été touché du sort de cette petite créature, voulut que le bonheur qu'elle avait eu de rencontrer l'empereur rendît à l'avenir cet enfant digne d'envie, autant qu'il avait été digne de pitié. L'ayant fait élever et instruire avec tous les soins qu'on devait prendre d'un sujet destiné aux plus grands emplois, il le fit pacha du banc, ou l'un des visirs, et il lui confia la flotte destinée à l'expédition de Malte. Mustapha, vieux guerrier qui s'était distingué dans les guerres de Perse et de Hongrie, fut chargé de commander les troupes de débarquement. Ces deux chefs avaient ordre de ne rien entreprendre sans la participation du

corsaire Dragut, le plus grand homme de mer de son siècle, ennemi nécessaire des chevaliers de Malte, et plus intéressé que personne à leur destruction. Dragut destinait seize vaisseaux à cette expédition. Comme il n'avait pas encore joint la flotte, Piali, fidèle aux ordres du grand-seigneur, voulait attendre Dragut pour débarquer; mais Mustapha, qui connaissait en guerre le prix du temps et des occasions, débarqua dans une cale à la faveur de la nuit. Les deux ports étaient trop bien défendus par des batteries pour qu'on pût espérer d'y entrer avant que d'être maîtres de l'île. Dès le lendemain, le conseil des Turcs s'assembla pour décider s'ils commenceraient le siége avant l'arrivée de Dragut. Piali insistait pour qu'on se conformât aux intentions du grand-seigneur, qui avait défendu qu'on fît rien sans lui; mais Mustapha craignait l'arrivée de cette flotte dont ils étaient menacés, d'autant plus que la flotte ottomane n'était pas en sûreté dans la cale, nommée Marsasitoc, qui ne mettait pas les vaisseaux à l'abri de tous les vents.

Mustapha, qui commandait en chef, finit la discussion en déterminant qu'on attaquerait d'abord le château Saint-Elme, dont la prise, qui lui paraissait très-facile, ou-

vrirait un port à la flotte des assiégeans. Cette forteresse était située à l'extrémité de la langue de terre qui sépare les deux ports. Le prieur de Capone, qui l'avait bâtie, n'avait presque songé qu'à défendre l'entrée de ces deux ports. Les ouvrages qui couvraient le fort même du côté de la terre, n'étaient ni assez élevés, ni en assez grand nombre pour rendre cette citadelle aussi sûre qu'elle aurait pu l'être. De Guerras, Espagnol, bailli de Négrepont, ayant senti la nécessité de défendre avec des hommes ce poste qui ne l'était pas assez par des retranchemens, demanda au grand-maître la permission de s'y enfermer avec soixante jeunes chevaliers de toutes nations. La Valette joignit à cette troupe d'élite une compagnie espagnole, commandée par le chevalier Jean de la Cerda, et une autre de Piémontais, commandée par le chevalier de Broglio. Malte, comme on l'a dit plusieurs fois, n'est qu'un rocher, sur lequel on trouve de distance en distance deux ou trois pieds d'un sol pierreux; il n'est pas bien aisé d'y ouvrir une tranchée : mais le général, résolu d'emporter le fort Saint-Elme, l'investit du côté de la terre, marqua la place de son camp assez près, et commença à y établir ses batteries. La tranchée fut ouverte

avec une peine extrême : mais quelque dur que fût le terrein, malgré le feu continuel du château, les travailleurs surent se mettre à couvert. Dans les lieux où le roc ne cédait point du tout, les pionniers élevaient des parapets avec des pièces de bois et des planches garnies par dehors de terres apportées de bien loin. Tous ces travaux coûtaient beaucoup de pionniers et d'esclaves, dont Mustapha prodiguait le sang. Les batteries firent périr beaucoup de spahis qui, quoique faits pour servir à cheval, sont employés dans les siéges à ces sortes d'ouvrages, et demeurent longtemps exposés à découvert au feu de l'ennemi. Enfin les Turcs battirent en brèche le 24 de mai, six jours après l'arrivée de la flotte à la vue de Malte. Quoique le canon de la place répondît à celui des Turcs, l'espace exposé à leurs batteries était si étroit, que les boulets, frappant les mêmes endroits à coups redoublés, ouvrirent bientôt des brèches. Il n'y avait pas dans la place assez de monde pour les réparer. Le bailli de Négrepont envoya le chevalier de la Cerda au grand-maître pour lui demander du secours. Cet officier laissa voir beaucoup de faiblesse au conseil assemblé. Il déclara que le fort Saint-Elme était impossible à garder plus de huit jours ;

qu'incessamment les brèches deviendraient irréparables; que le canon tuait autant d'hommes qu'il abattait de pierres, et que c'était un malade attaqué d'une maladie incurable. Le grand-maître écoutait impatiemment un récit que la peur exagérait. « Je serai le mé» decin de ce malade, s'écria-t-il; et si je ne » puis vous guérir de l'effroi, comme j'en » désespère, j'empêcherai bien que le ma» lade ne périsse. » En effet, la Valette voulait s'aller jeter dans le fort à la tête du secours qu'il y destinait; mais tous les chevaliers l'en empêchèrent. On avait besoin partout des talens et de la prudence du général; sa vie était trop précieuse pour l'exposer comme celle d'un soldat. Il envoya trois compagnies dans le fort Saint-Elme : plus de soixante chevaliers, officiers ou volontaires, y accoururent avec ces troupes. Il fit établir des batteries qui canonnaient le camp des Turcs, tandis que ceux-ci battaient en brèche la courtine du fort. Cependant les secours de Sicile, sur lesquels les Maltais comptaient tant, n'arrivaient point. Le grand-maître craignait avec raison qu'au moment où la flotte paraîtrait devant l'île, le fort ne fût rendu; qu'alors les Espagnols, qui avaient bien d'autres intérêts, croyant Malte perdue, ne

voulussent pas débarquer, de peur d'user leurs forces en vain. Il dépêcha un chevalier au vice-roi de Sicile pour hâter l'effet de ses promesses. Quoique les Turcs pressassent leurs opérations avec vivacité, ils n'avaient bloqué aucun des forts. Au moyen des barques légères, le grand-maître communiquait dans tous ces forts, et pouvait même entretenir la correspondance au dehors. Il envoya au vice-roi de Sicile le double des signaux dont il devait se servir pour annoncer sa venue. Celui-ci, qui sans doute avait des ordres de retarder dont il ne voulait pas convenir, réitéra ses promesses à l'envoyé du grand-maître, assurant que dans quinze jours les vaisseaux espagnols paraîtraient devant Malte. Ces délais étaient d'autant plus affligeans, que les batteries des Turcs faisaient des progrès considérables, et qu'après avoir repoussé plusieurs sorties, ils avaient su se loger sur la contre-escarpe, dont ils s'étaient emparés en poursuivant les assiégés. Ils étaient si près de la demi-lune qui défendait le corps de la place, que presque aucun de leurs coups n'était perdu.

Comme on pressait vivement l'attaque du fort Saint-Elme, Dragut entra dans la cale qu'occupait la flotte ottomane, à la tête de

seize vaisseaux. Ce renfort anima les assiégeans, plus encore par le cas qu'il faisaient du commandant, que par l'importance du secours. Dragut, grand artilleur, dès le jour de son arrivée, établit de nouvelles batteries. Comme la demi-lune était très-exposée, et qu'on y perdait à tous momens des soldats, le chevalier de la Cerda, qui y avait vu tomber du monde à ses côtés, proposa de faire sauter cet ouvrage, de peur que l'ennemi, disait-il, ne vînt à s'y loger, comme il avait fait dans la contre-escarpe. Ce timide conseil pénétra d'indignation tous ceux qui l'entendirent. Les janissaires, après avoir tiré longtemps à bout portant pour protéger leurs camarades qui venaient poser des échelles au pied de cet ouvrage, montèrent à l'assaut avant que les chevaliers eussent eu le temps de garnir les remparts. Le carnage fut terrible : les soldats maltais, accourus au secours des leurs, précipitaient les assaillans avec beaucoup d'adresse et de force; mais ils étaient saisis aussitôt par ceux qui n'avaient point trouvé d'obstacle pour escalader le parapet. Enfin le combat dura quatre heures sur ce seul ouvrage; il coûta trois mille hommes aux Turcs, cent cinquante soldats et trente chevaliers aux Maltais. L'armée

nombreuse des Turcs ayant enfin chassé cette poignée de soldats, les Maltais tirèrent du rempart six chevaliers tout criblés de blessures et qui respiraient encore : rentrés dans le corps de la place, ils les firent embarquer pour leur procurer quelques secours au bourg. Le faible la Cerda s'était mêlé parmi eux, sous prétexte d'une contusion qui n'était pas même apparente ; le grand-maître, affligé de cet exemple, jusque-là unique dans son ordre, fit arrêter ce fuyard dont il plaignait la faiblesse, résolu cependant de le faire punir dans le conseil de guerre. Le bailli de Négrepont et le commandeur de Broglio, tous deux blessés, tous deux dans un âge avancé, refusèrent de quitter le fort, quelque instance qui leur en fût faite. Ils demandèrent un renfort au grand-maître, pour tenir la place des braves qu'ils avaient perdus.

Cependant les Turcs, travailleurs infatigables, à force de fascines et de terre, élevèrent tellement la demi-lune dont ils venaient de s'emparer, qu'elle dominait sur le parapet de la place. Ils y établirent une batterie, et à la faveur du feu presque continuel qui écartait l'ennemi du rempart, ils construisirent un pont avec de gros arbres, des au-

tennes de vaisseaux, des planches larges et épaisses. Cet ouvrage, qu'ils couvrirent de terre, de peur que les chevaliers ne le brûlassent avec de l'artifice, élevait les Turcs à plus de vingt pieds de la profondeur du fossé vers le parapet. Il pouvait contenir huit hommes de front, et favorisait l'assaut. Les chevaliers étaient forcés de paraître sans cesse le long du rempart pour s'y opposer; et aussitôt que le parapet était garni, ceux qui occupaient le pont se jetant ventre à terre, le canon chargé à cartouche faisait un carnage effroyable des assiégés. Dans une sortie, les Maltais mirent le feu aux poutres qui soutenaient ce funeste pont; mais il fut bientôt réparé par l'activité de Dragut, qui prodiguait sa vie et celle de ses gens. Les Maltais avaient déjà perdu cinquante chevaliers et près de cinq cents soldats; leur artillerie était à tout moment démontée: il leur restait peu de monde pour défendre de larges brèches qui bientôt allaient devenir praticables. Dans cette extrémité, les chevaliers députèrent au grand-maître, le chevalier de Médran, qui s'était distingué dans plusieurs sorties, et dont la bravoure ne pouvait pas être suspecte. Il lui demanda des barques pour dérober à une mort inévi-

table ce qui restait de combattans, qui ne pouvaient pas tenir plus long-temps dans une place ouverte de toutes parts. Après avoir représenté qu'une plus longue défense ne servirait qu'à faire périr de braves gens plus utiles pour la défense des autres forts, Médran finit par assurer le grand-maître de la parfaite obéissance de tout ce qui était dans le fort Saint-Elme. La Valette fit part au conseil de la mission du chevalier de Médran. Tous les grands-croix étaient d'avis d'abandonner cette mauvaise place. Le grand-maître tout seul soutint que le temps, si on savait le prolonger, sauverait l'île de Malte. Il ajouta qu'on était loin de la saison où, la mer n'étant plus praticable, les Turcs seraient forcés de ramener la flotte; que le vice-roi de Sicile, qui cherchait mille prétextes pour refuser son secours, en aurait un très-plausible aussitôt que le fort serait abandonné; et qu'il dirait tout haut qu'ayant besoin des forces de son maître pour défendre ses propres états, il ne devait pas les prodiguer devant une place alliée qu'on ne pouvait plus garder; que lui grand-maître plaignait de tout son cœur les braves gens abandonnés dans le fort Saint-Elme; mais que tel était le malheur de la guerre, qu'il

fallait souvent sacrifier des membres pour sauver le corps. Tout le conseil se rendit, et la Valette écrivit aux chevaliers restés dans le fort, que, lorsqu'ils s'y étaient enfermés, ils avaient su que le salut de Malte et peut-être de l'ordre de St.-Jean, dépendait du plus ou du moins de temps qu'ils pourraient garder cette place; qu'ils se souvinssent du vœu qu'ils avaient prononcé de sacrifier leur vie pour la religion; qu'on leur ferait passer du secours autant que la petitesse du fort en pourrait contenir. A la lecture de cette lettre, quelques chevaliers, entre autres le bailli de Négrepont et le commandeur de Broglio, firent courageusement le sacrifice de leur vie, en répétant tout haut les uns après les autres les paroles de leur vœu: mais le plus grand nombre trouva la réponse du grand-maître bien dure. Ils s'écrièrent qu'il était étrange que des gens qui ne partageaient pas le danger sacrifiassent leurs frères de sang-froid et sans nécessité; que s'il fallait verser leur sang pour la religion, ils le verseraient plus utilement dans les autres forts qu'ils pouvaient espérer de défendre; qu'alors ils prolongeraient le temps bien plus sûrement: mais qu'il ne voyaient pas pourquoi on condamnait à une mort

inévitable des gens qui, à la vérité, avaient fait vœu de se sacrifier à l'intérêt de l'ordre, mais non pas au caprice des commandans.

Comme les batteries chargées à cartouche tiraient avec plus de vivacité que jamais, et qu'il fallait toujours défendre les brèches, chaque instant enlevait des soldats ou des chevaliers. Le murmure augmenta : cinquante trois chevaliers signèrent une lettre au grand-maître, qui contenait en substance qu'ils lui demandaient pour la dernière fois la permission de se retirer au bourg, et de sauver les restes précieux d'une garnison qui avait fait des prodiges; que, si la nuit suivante il ne leur envoyait pas des barques, ils feraient une sortie, et qu'ils se feraient plutôt tous tuer que de se laisser étouffer sous des ruines, ou réserver à des supplices affreux que la cruauté ingénieuse des Turcs ne manquait pas d'inventer. Le grand-maître éprouva le chagrin le plus vif à la lecture de cette lettre. Pour gagner du temps, il envoya trois commissaires, le commandeur de Médina, Espagnol; le commandeur de Castriot, Italien, descendant de la race du fameux Scanderbeg, et le chevalier de la Roche, Breton. Ils avaient ordre d'examiner le fort, d'engager les chevaliers à le défendre

au moins jusqu'à l'arrivée du secours de Sicile. Les chevaliers ne répondirent rien aux exhortations, aux prières, même aux flatteries des commissaires, jusqu'à ce que ceux-ci eussent visité la forteresse. Après qu'ils leur eurent montré que la demi-lune occupée par les Turcs commandait le parapet par les exhaussemens qu'ils y avaient faits; que les brèches découvraient tout le corps de la place; qu'il n'y avait plus de terre dont on pût faire des épaulemens; que les plates formes sur lesquelles étaient établies les batteries se trouvaient toutes rompues, le commandeur de Médina et le chevalier de la Roche furent réduits à louer une si belle défense et à conjurer ces braves gens de tenir encore quelques jours pour donner au secours de Sicile le temps d'arriver. Ceux-ci prétendaient leur en démontrer l'impossibilité, lorsque le commandeur de Castriot s'écria que la place n'était pas sans ressource, et qu'il répondrait bien de tenir encore longtemps. Les défenseurs du fort Saint-Elme, aigris de ce discours qui semblait les taxer d'ignorance ou de faiblesse, demandèrent vivement au commandeur de Castriot, s'il voulait rester avec eux, pour leur apprendre à défendre une place ouverte de toutes parts,

sans troupes et sans canon. Je n'en répondrais pas avec vous, reprit Castriot plus vivement encore, puisque vous désespérez ; mais si le grand-maître veut me donner des troupes dociles, j'attendrai ici les secours des Siciliens. La querelle s'échauffait tellement que le bailli de Négrepont fut contraint de faire sonner l'alarme afin d'attirer chacun à son poste ; car les chevaliers indignés voulaient fermer le passage aux commissaires. Ceux-ci, de retour au bourg, déclarèrent au grand-maître qu'ils ne croyaient pas le fort en état de soutenir un assaut : mais Castriot, plein d'ardeur et de ressentiment, s'écria que, si on voulait lui donner des soldats de bonne volonté, il promettait de le défendre encore plusieurs semaines. Le grand-maître saisit cette offre avec joie ; il fit proposer de l'argent à tous les soldats qui voudraient suivre Castriot. Comme on ne connaissait pas dans le bourg à quelle extrémité le fort était réduit, Castriot trouva plus de volontaires qu'il n'en pouvait employer dans cette mauvaise place. Alors le grand-maître répondit à la lettre des cinquante-trois chevaliers, que des barques conduiraient à l'entrée de la nuit un détachement de braves gens qui voulaient bien lui répondre du

fort; que pour eux, ils pouvaient revenir au couvent sur les mêmes barques; qu'il leur ordonnait même de s'y rendre, parce qu'ils seraient plus en sûreté, et que lui grand-maître serait plus tranquille, lorsqu'il saurait une place aussi importante que le fort Saint-Elme, défendue par des soldats qui n'auraient pas peur. A la lecture de cette lettre, les chevaliers se jetèrent aux pieds du bailli de Négrepont pour obtenir du grand-maître qu'ils ne sortissent pas de la place, et que le commandeur de Castriot n'y entrât point. Le bailli envoya par un nageur faire part à la Valette de ce retour auquel il s'attendait. Le grand-maître refusa d'abord ce qu'il parut n'accorder dans la suite qu'avec peine au témoignage du repentir des cinquante-trois chevaliers. Enfin il leur envoya seulement soixante hommes de bonne volonté, commandés par ce chevalier de la Cerda qui au commencement avait laissé voir de la faiblesse, et qui, du fond de sa prison, faisait tous les jours conjurer le grand-maître qu'il lui permît de réparer son honneur. Le plus grand défaut du fort St.-Elme était de ne pouvoir contenir que très peu de troupes, et de présenter un si petit espace à l'ennemi, que les batteries, frappant

toujours au même endroit, pulvérisaient les murailles et tuaient tout ce qui paraissait à découvert : mais les circonstances avaient tellement ajouté au courage des assiégés, que leurs efforts pénétrèrent d'admiration tous leurs camarades, qui des postes voisins voyaient opposer la plus vive résistance, sans pouvoir porter d'autre secours, que les batteries qui tiraient sans cesse du château Saint-Ange, de l'île de la Sangle et du bourg sur le camp établi devant la place assiégée. La nécessité rendit industrieux ceux qui, peu de jours auparavant, n'étaient que désespérés. Ils avaient dans leur fort une grande quantité de tonneaux qui avaient contenu des munitions de toutes espèces ; ils imaginèrent d'enduire les cercles d'huile bouillante : on les couvrait ensuite de laine qu'on imbibait d'eau-de-vie mêlée avec du salpêtre et de la poudre à canon écrasés. Cette préparation étant versée le long de ces cercles et séchée jusqu'à trois fois, lorsque les janissaires montaient à l'assaut, on jetait avec des pinces ces machines enflammées sur la troupe qui gravissait. Un cercle prenait deux, quelquefois trois hommes, communiquait le feu à leurs habits, et les contraignait d'aller se jeter ensemble dans la mer en poussant

des cris effroyables. Cette invention retarda de plusieurs jours la prise du fort. Le secours de Sicile n'arrivait point. Dragut, toujours attentif à l'attaque qui devait lui procurer l'entrée d'un port, s'indignait qu'une poignée de soldats retînt une armée nombreuse devant un château qui n'était ni vaste ni fortifié. Comme il songeait à couper la communication du bourg au fort Saint-Elme, qui se faisait par le grand port, il fit bloquer ce port par quatre-vingts galères qui se mirent à canonner le fort du côté de la mer, c'est-à-dire, par l'endroit où il était imprenable. Mais Dragut espérait que le lieu par lequel on arrivait du bourg dans le fort serait exposé à son artillerie. Il avait d'ailleurs fait établir une autre batterie de ses plus gros canons sur une montagne de laquelle on distinguait toutes les fortifications de l'île. Ces précautions rendirent en effet la communication impossible du bourg aux portes du fort, parce que le canon rasait tout le port pour peu qu'il y parût une seule barque. De cet instant il n'y eut plus de secours à espérer pour le fort. Mais Dragut étant sorti à mi-corps de la tranchée pour donner tous ces ordres, une balle de mousquet, qui l'atteignit au crâne, le renversa aux yeux des

deux armées. On le porta dans sa tente où il vécut encore quelques jours. Cependant les chevaliers faisaient à chaque instant des prodiges de valeur, et leur nombre diminuait à chaque instant. Enfin le 24 juin, après un mois entier de tranchée ouverte, les Turcs, à qui le siége de cette bicoque coûtait plus de neuf mille hommes, résolurent de prendre, à quelque prix que ce fût, soixante hommes qui y restaient. Ce dernier assaut fut aussi défendu qu'il pouvait l'être par une troupe trop inférieure en nombre, et dans laquelle plusieurs étaient déja grièvement blessés. Quelques-uns, dans l'impossibilité de se tenir debout, avaient fait porter des chaises sur la brèche; et saisissant à deux mains leurs épées qu'ils ne pouvaient pas soutenir d'une seule, ils excitèrent les janissaires à leur donner le coup de la mort par les coups qu'ils leur portèrent les premiers. En effet il ne resta pas un seul de tous ceux qui s'étaient consacrés à la défense de cette place. Treize cents hommes y périrent, parmi lesquels cent trente, tant chevaliers que servans d'armes. Plusieurs, comme l'on a vu, payèrent de tout leur sang un instant de faiblesse que bien des gens n'appelleraient que prudence.

Les Turcs, arrivés dans le château, y exercèrent toutes les cruautés que les circonstances leur permirent : car ayant rencontré quelques chevaliers qui respiraient encore, en dérision de la croix qu'ils portaient, ils leur firent à tous une incision cruciale sur la poitrine ; ils les clouèrent par les quatre membres sur des planches, et ils les jetèrent dans la mer, espérant que le flot les porterait sur le rivage du bourg, ce qui arriva en effet. Le grand-maître, à ce spectacle, fut pénétré de douleur et de colère ; dans l'instant même il fit couper, en représailles, toutes les têtes des esclaves musulmans qu'il avait dans l'île, et les mettant dans des canons, il les envoya à ces barbares. Mustapha courut annoncer à Dragut la prise du château Saint-Elme, qu'il devait surtout à l'avis que ce général avait donné de couper la communication entre le bourg et le fort. Dragut était à l'extrémité lorsqu'il apprit cette nouvelle ; il en témoigna sa joie, en expirant, par des signes expressifs ; la parole lui était déja ravie. Aussitôt que les Turcs furent entrés dans le fort, ils détachèrent la chaîne qui fermait le port Marsamusset, et toute la flotte y entra en triomphe au bruit de l'artillerie et de tous les instrumens de musique.

Mustapha envoya un esclave proposer aux chevaliers une capitulation honorable : pour toute réponse, ils menacèrent l'envoyé de le faire pendre.

Mustapha, maître du port, résolut d'attaquer en même-temps le bourg et l'île de la Sangle : quant au château Saint-Ange, comme il était couvert du côté de terre par le bourg, Mustapha le fit battre de la presqu'île où était le château St.-Elme. La prise de ce fort, quoiqu'elle eût coûté bien du monde, relevait le courage des janissaires et des spahis ; ceux-ci eurent bientôt établi leurs batteries : les trois postes furent battus en brèche en même-temps. Cependant les chevaliers plus animés que jamais ne songeaient qu'à venger la mort de leurs frères ; n'espérant presque plus le secours de Sicile, ils ne se voyaient de ressource que dans leur valeur. Ils convinrent de n'accorder plus aucun quartier et de n'en point recevoir. Cette guerre à outrance leur paraissait moins désavantageuse que la perspective de l'esclavage, de la trahison, et peut-être des supplices qu'on avait fait subir à quelques-uns. Il restait des vivres dans l'île encore pour bien long-temps. Quoique l'hiver fût très éloigné, le grand-maître, qui avait vu une

bicoque arrêter un mois entier toute l'armée ottomane, espérait que dans des places mieux fortifiées, il gagnerait la saison où les Turcs seraient contraints de renoncer à leur entreprise. Comme il exhortait ses braves frères à ne compter plus que sur eux mêmes, on vit entrer tout à coup quatre galères siciliennes dans une des anses, parce que les ports dont les Turcs n'étaient pas maîtres, étaient bloqués en dehors par leur flotte. Ces bâtimens portaient un régiment espagnol et deux cents chevaliers arrivés en Sicile depuis que le siége de Malte était formé. Ce faible secours semblait annoncer qu'on ne devait pas en attendre un plus considérable, quoique le vice-roi de Sicile mandât précisément que sa flotte entière se mettrait incessamment en mer. Les chevaliers reçurent avec joie ceux qui venaient partager avec eux des travaux si périlleux. En effet les Turcs ne s'en tenaient pas à la manière commune d'attaquer les places; ils voulurent prendre l'île ou presqu'île de la Sangle du côté de la mer. Il n'était pas possible d'y arriver par le grand port, parce qu'il aurait fallu passer sous le canon du château Saint-Ange. Mustapha entreprit, comme on avait fait au siége de Constantinople, de faire passer du port Marsamusset

des barques sur la langue de terre qui le séparait du grand port, à force de bras, de cabestans et de machines. Cette entreprise devait être traversée par toutes les batteries du château Saint-Ange et de l'île de la Sangle, qui balayaient sans cesse le grand port; mais Mustapha comptait pour rien le sang des hommes, pourvu qu'il pût réussir dans ses desseins. Heureusement la Valette en fut averti à temps par un renégat que les remords de sa conscience avaient forcé de quitter l'armée ottomane, pour aller faire pénitence à Malte. Il fallut songer à repousser cette attaque avant qu'elle fût commencée. A la faveur des ténèbres de la nuit, la Valette employa tous ses pionniers à former une espèce de palissade de pieux enfoncés très-avant dans la mer autour de l'île de la Sangle. Quoiqu'on ne pût pas les placer fort près les uns des autres, une chaîne de fer passée dans l'anneau dont chaque pieu était surmonté, et des antennes de vaisseaux clouées en travers rendaient cette barrière impénétrable aux barques. Ce travail, auquel les bourgeois, les soldats, et les chevaliers même contribuèrent, fut terminé en neuf nuits; il étonna Mustapha sans le faire changer de dessein. Des Turcs qui savaient nager, n'ayant au-

tour du corps qu'une ceinture à laquelle pendait une hache, s'empressèrent pour tâcher de couper les antennes et pour passer des cables dans des pièces de bois qu'on devait arracher au moyen des cabestans placés sur le rivage. Des soldats maltais, aussi nageurs, se jetèrent à la mer, le sabre dans les dents, pour s'opposer aux Turcs. On vit dans l'eau un combat meurtrier de gens qui nageaient avec trois membres, et qui portaient des coups de hache ou de sabre sur les corps tout nus de leurs ennemis. Les cables que plaçaient les Turcs étaient coupés aussitôt. Dans la nécessité où ils étaient d'éviter les coups, ils ne pouvaient en porter sur les antennes : ainsi la palissade demeura dans son entier, tandis que de l'autre côté du port on préparait des barques que le canon du bourg entamait avant qu'elles fussent garnies de leurs mâts et de leurs cordages.

Sur ces entrefaites, Azan, dey d'Alger, fils du fameux Barberousse, et gendre de Dragut, amena un renfort de deux mille cinq cents hommes à l'armée des Turcs. A la vue du château Saint-Elme, il témoigna tout haut son étonnement qu'un si petit fort eût tenu un mois contre une nombreuse armée; il blâma Mustapha, avec l'inconsi-

dération d'un jeune présomptueux, de ce qu'il n'avait encore fait tenter aucun assaut, quoique les fortifications fussent entamées, et il se vanta qu'il emporterait bientôt le fort Saint-Michel, qui était la citadelle de l'île de la Sangle, si on lui confiait cette attaque. Mustapha, qui n'était pas fâché d'humilier cet orgueil et d'employer les troupes étrangères aux opérations les plus périlleuses, permit à Azan d'entreprendre l'assaut, lui promit de le soutenir, et lui donna toutes les barques mises à flot dans le grand port avec tant de peine. Le dey d'Alger, résolu d'attaquer en même temps par terre et par mer, confia l'attaque du côté de la mer à Cadalissa son lieutenant, vieux soldat de Barberousse, en qui lui Azan avait une grande confiance. Ce lieutenant avait promis de rompre la palissade, tandis que son maître monterait à la brèche du fort. On fit entrer quatre mille hommes, algériens ou janissaires, dans ces barques qui étaient précédées par une plus longue que les autres, remplie d'imans et de dervis, dont les uns par leurs chants et par leurs prières imploraient le secours du ciel, tandis que d'autres, tenant des livres ouverts et prononçant des passages du Coran, maudissaient l'armée chrétienne avec des contor-

sions et des cris perçans. Cette vaine cérémonie achevée, on eut recours à des armes plus redoutables. Les Turcs avancés dans les barques jusqu'à la palissade ne purent la rompre, comme ils s'en étaient flattés ; ils ne purent pas davantage établir un pont de bois de cette palissade au rivage, n'ayant point de planches assez longues pour remplir cet espace. Tandis qu'ils tentaient vainement ces différentes opérations, l'artillerie des châteaux tirait de tous côtés avec tant de vivacité et tant de succès, que plusieurs barques coulées à fond avertirent les autres de s'éloigner. Cadalissa les rallia bientôt, et s'apercevant que la palissade n'allait pas tout-à-fait à l'extrémité de l'éperon de l'île de la Sangle, il dirigea sa course vers l'espace vide, ne désespérant pas d'aborder. Comme il était près du bord, deux batteries de six canons chacune, montées si bas qu'elles rasaient la mer, tirèrent ensemble et coulèrent à fond plusieurs barques. Cadalissa mit pied à terre avec ce qui restait des siens, tandis que les Maltais rechargeaient. Comme ces soldats, qu'on choisissait du haut du rempart, et qui voyaient à tout instant leurs camarades tomber à leurs côtés, commençaient à s'ébranler, Cadalissa fit éloigner les barques

pour forcer ses gens à vaincre, en leur ôtant l'espoir de fuir. Cadalissa étant arrivé au pied de la courtine, lui et ses Algériens qui avaient la tête de l'attaque, essuyèrent, presque à brûle-pour-point, une bordée de quatre canons chargés à cartouche et mitraille, qui, dans un clin d'œil, renversa plusieurs rangs. Nonobstant tous ces coups, tenant le cimeterre d'une main, ils établirent leurs échelles de l'autre, et montèrent avec une chaleur incroyable. La résistance des chevaliers ne fut pas moindre; mais malgré leur valeur, on vit bientôt sept pavillons turcs plantés sur la crête de la courtine. Cette extrémité fit faire des prodiges aux Maltais. Tandis que le commandeur de Guimeran, à qui ce poste était confié, exhortait ses frères à mourir tous avant de laisser entrer les Turcs, on entendit tout à coup de grands cris. Les Algériens et les janissaires tournèrent visage à un secours tout frais que le grand-maître avait envoyé. Le commandeur de Giou, les chevaliers de Médina, de Ruis et de Quincy avaient amené du bourg deux mille cinq cents hommes. Alors les Turcs se sentant entre deux feux, le désordre et la confusion les forcèrent de fuir. Cadalissa, tout le premier, rappela les barques, qui ne venaient ni assez

tôt ni en assez grand nombre au gré de son impatience. Plusieurs Turcs, sans savoir nager, se jetèrent à la mer; d'autres, demandant quartier, embrassaient les genoux des Maltais; mais tous les chevaliers et tous les soldats, fidèles à la promesse qu'ils avaient faite, donnaient à ces malheureux ce qu'ils appelaient la paix Saint-Elme, c'est-à-dire qu'ils les massacraient à leurs pieds, en représailles de ce que tous les assiégés avaient péri à la défense de ce fort. L'attaque du dey d'Alger fut tout aussi malheureuse et tout aussi meurtrière. Malgré le sang que ces actions coûtaient aux Turcs, Mustapha ressentait un plaisir secret de voir humilier l'orgueil de cet allié présomptueux qui l'avait accusé de lenteur. D'ailleurs l'ordre avait perdu plus de quarante de ses plus braves chevaliers et plus de trois cents soldats.

Il se présenta bientôt une autre occasion de verser du sang. Mustapha entreprit de construire un pont avec des mâts et des antennes au pied du mur du fort Saint-Michel, comme celui qu'il avait fait construire pour l'attaque du fort Saint-Elme. L'objet de cet ouvrage était d'élever les soldats de terre, et conséquemment de faciliter l'assaut. Comme il pouvait devenir très-funeste, le grand-maître le fit

attaquer par le fils de son frère, le chevalier de la Valette, et par le chevalier de Polastron son ami, qui voulait partager la gloire et le danger de cette expédition. Ils entreprirent de faire lier avec des câbles et des cordages les pièces de bois qui soutenaient ce pont; puis de faire tirer avec violence pour ébranler et détruire l'édifice, tandis qu'une partie de leur détachement faisait face aux janissaires. Cette manœuvre, qui n'avait pu se faire qu'en plein jour, devait nécessairement être très-meurtrière. La Valette et Polastron furent bientôt tués. Comme la vie de tous les chevaliers était à prix, les Turcs se mirent en devoir d'enlever les corps de ceux-ci; mais les soldats chrétiens aimèrent mieux se faire tuer eux-mêmes sur leurs cadavres, que de rentrer dans la place sans les y rapporter. Ce nouveau combat fut plus sanglant que le premier; enfin, après une demi-heure du choc le plus vif, les chrétiens rapportèrent au grand-maître les corps de son neveu et de son ami, sans avoir pu entamer le pont qui avait été l'objet de leur sortie. La Valette, quoique pénétré de ce spectacle, songea plutôt à venger leur mort qu'à la pleurer. Ayant été lui-même reconnaître le pont, il fit faire une étroite ouverture, à la muraille du fort

tout vis-à-vis, et à son niveau. Une seule pièce de canon, placée dans cette ouverture, fit bientôt crouler tout l'ouvrage ; et sans perdre de temps, on y mit le feu. Enfin rien n'est comparable aux efforts des deux partis pendant cinq mois consécutifs. Tout ce que l'art peut inventer dans la guerre, tout ce que la résolution, la fureur, la témérité même exécutent souvent sans qu'on l'ait cru possible, fut employé dans ce siége. L'espérance et le courage s'enflammèrent par degrés. D'abord on ne vit combattre que ceux des Maltais qui s'étaient enrôlés sous les drapeaux de la religion pour mériter une paie ; puis tous les jeunes gens en état de porter les armes, voulurent partager des travaux qui leur inspiraient de l'admiration. Les hommes mariés contribuèrent ensuite à défendre leurs foyers, et se disputaient l'honneur de remplacer ceux qui étaient morts pour la gloire de l'ordre et pour le salut de la patrie. Enfin les vieillards et les femmes même, entraînés par l'exemple de ce qu'ils avaient de plus cher, et alarmés de leur danger, venaient sur les remparts lancer des pierres et jeter de l'huile bouillante, quelquefois rouler sur les assaillans des quartiers de rochers qu'ils n'auraient pu ébranler dans toute autre circons-

tance. L'amour paternel et filial, la haine du mahométisme, la pudeur et la crainte de l'esclavage ou de l'infamie, fournissaient des armes à ce troupeau timide, et leur apprenaient à mépriser la mort. Les Turcs ne montraient ni moins de bravoure ni moins d'industrie. Mustapha, Piali et le dey d'Alger avaient partagé entre eux le commandement en chef des trois attaques au fort Saint-Michel et au bourg. L'émulation et la honte de ne pouvoir réduire une poignée de soldats, leur faisaient faire des prodiges. Tous les jours ils inventaient et faisaient exécuter des machines nouvelles. Tantôt c'était des barils qui, lancés sur les remparts, éclataient et vomissaient une grêle de mitrailles, de chaînes, de têts de vases brisés; tantôt à force de rouleaux et de cabestans, ils portaient au pied des brèches, des tours de bois, dont le faîte, supérieur aux crêtes des fortifications, était garni d'arquebusiers et de janissaires qui jetaient sur les remparts des grenades et des pots à feu. Les assiégés trouvaient souvent le moyen de tourner ces machines infernales contre ceux qui les leur opposaient. Leurs canons chargés de chaînes de fer, étant braqués contre ces tours de bois, les chaînes les prenaient par le milieu, et ren-

versaient ces funestes édifices qui fracassaient dans leur chute tous ceux qui avaient eu le courage d'y monter. Les barrils qui devaient en éclatant éparpiller la mort sur les remparts où on les avait jetés, étaient renvoyés sur les assaillans avant qu'ils eussent fait leur effet. Alors on voyait les échelles se briser sous les janissaires; et les membres de ces malheureux, dispersés çà et là, formaient un spectacle aussi hideux que terrible. Non-seulement Mustapha perdait beaucoup de monde autour de ces forts, mais il avait devant lui la perspective de ne pouvoir bientôt plus nourrir ce qui lui restait de troupes. Il croyait Malte défendue par un beaucoup plus grand nombre de soldats qu'il n'y en avait effectivement, parce que les remparts étaient toujours garnis, et que, malgré le sang qu'on répandait tous les jours, les combattans semblaient renaître de leurs cendres. Les munitionnaires avertirent qu'un vaisseau, chargé de froment de l'île de Gerbes, avait été pris par les galères de Sicile, et qu'il ne restait de farine au camp, tout au plus que pour vingt-cinq jours. Au même instant les artilleurs annoncèrent qu'ils étaient à la veille de manquer. A cette nouvelle, Mustapha et Piali, convaincus qu'il faudrait bientôt lever le siége, tremblèrent

que Soliman n'imputât à eux seuls ce mauvais succès, et ne leur demandât compte de la moitié de son armée perdue devant des places qui ne contenaient qu'un très-petit nombre de soldats. En effet, Soliman, accoutumé à vaincre, et qui brûlait de détruire ce qu'il appelait un repaire de pirates, devait apprendre impatiemment que cinquante mille janissaires ou spahis, réduits à seize mille hommes, avaient quitté ce rocher arrosé de tant de sang, sans y laisser d'autres preuves de valeur que les pertes qu'ils y avaient faites. Pour pouvoir au moins présenter quelques trophées à leur maître, ils résolurent d'abandonner ces forts qui, quoiqu'ouverts de tous côtés, leur paraissaient imprenables, et de tourner le reste de leurs forces contre la Cité notable, capitale de cette île, mais le poste le moins défendu et le moins important de tous, puisqu'il était avancé de six milles dans les terres. Mustapha et Piali espéraient emporter bientôt cette ville, et se vanter à leur redoutable souverain qu'ils avaient pris la capitale de l'île.

La Masquita, chevalier portugais, commandait dans la Cité notable. Pendant le siége des autres forts, il avait employé sa garnison à attaquer continuellement les Turcs

par derrière tandis qu'ils montaient à l'assaut. Il ne montra pas moins de valeur, lorsque son poste fut assiégé. Comme nous l'avons dit, tous les habitans devinrent soldats. Les Turcs, qui voyaient tous ces remparts garnis d'un cordon de combattans, ne pouvaient revenir de leur étonnement de rencontrer partout des garnisons si nombreuses. Les chevaliers comprirent que les Turcs lâchaient pied, puisqu'ils abandonnaient l'attaque des forts maritimes pour assiéger une place qui ne devait pas leur être utile, et que même ils ne pourraient jamais conserver. Les Maltais redoublèrent d'efforts et de courage. Comme les assiégeans trouvèrent un peu plus de terre au-dehors de la Cité notable qu'ils n'en avaient trouvé sur les bords de la mer, ils entreprirent de creuser des mines qui furent bientôt éventées; mais au milieu de ces travaux tout aussi périlleux, tout aussi ensanglantés qu'ils l'avaient été autour du bourg et des châteaux Saint-Elme, Saint-Michel et Saint-Ange, un événement imprévu décida les chefs à tout abandonner.

Cette flotte sicilienne qu'on n'attendait plus pour l'avoir trop attendue, parut tout à coup à la vue de l'île. Les chevaliers, après l'avoir vue de très près, crurent encore une fois qu'ils

en seraient privés. Le vice-roi de Sicile, que les cris de deux cents chevaliers arrivés à Messine de tous les pays de la chrétienté, et plus encore les ordres de Philippe II, avaient enfin forcé de se mettre en mer, semblait néanmoins chercher un prétexte pour frustrer les Maltais du secours qu'il ne devait pas leur refuser. Tous les ports de l'île étaient encore bloqués par la flotte ottomane. Dom Garcie (c'était le nom du vice-roi) prétendit avoir défense expresse de Philippe II de livrer bataille; il côtoyait l'île pour chercher, disait il, une cale dans laquelle il pût aborder. On lui dépêcha plusieurs chaloupes pour lui indiquer les plus favorables; mais il feignit toujours de douter, lorsqu'enfin une tempête ayant séparé toutes ses galères, Dom Garcie fut contraint de relâcher près le cap Passaro en Sicile, où toutes se réunirent. On crut alors que jamais Malte ne devait espérer de secours, et que si l'île devait être sauvée, elle ne le serait jamais que par la valeur des chevaliers, et par la disette de vivres qu'éprouvaient les Turcs. La mauvaise volonté du vice-roi était évidente. Il tint conseil, espérant que tous ceux qui lui étaient soumis liraient dans ses yeux qu'il voulait regagner Messine, et qu'ils s'autoriseraient de la tempête et du

peu de sûreté des cales de l'île de Malte pour appuyer cet avis. Mais les deux cents chevaliers qui étaient sur les galères, tous les subalternes et les soldats qui composaient ce secours, s'écrièrent avec tant de chaleur, que l'intérêt de Philippe II ne pouvait pas être de trahir l'ordre de Saint-Jean si utile à la Sicile et à toute la chrétienté; que le rocher de Malte était le boulevard le plus impénétrable pour toutes les côtes de l'Italie; enfin l'émeute fut si générale, que le vice-roi, qui s'aperçut, à la liberté avec laquelle on lui parlait, que l'autorité était prête à lui échapper, consentit qu'on mît à la voile; et, voguant sans aucun délai vers cette île qu'il avait refusé de secourir pendant quatre mois, il entra le 17 de septembre dans l'anse ou cale de Melecha, l'une de celles qui lui avaient été indiquées, sans que les Turcs se missent en devoir de l'en empêcher. Sept mille hommes de troupes réglées débarquèrent avec beaucoup de munitions de guerre et de bouche, même avec des armes pour armer les paysans et les bourgeois, s'il en était besoin. C'était là tout le secours, parce que, pendant les irrésolutions, ou plutôt pendant les lenteurs affectées du vice-roi, deux mille hommes avaient déserté. Dom Garcie débarqué fit la revue des

troupes, et après leur avoir commandé de marcher vers la Cité notable sous leurs chefs particuliers qui tous devaient obéir au grand-maître, il se rembarqua, et remit à la voile pour la Sicile, selon l'ordre exprès qu'il prétendait avoir reçu de Philippe II.

L'armée du secours campa près du lieu où elle était débarquée, pour donner au grand-maître le temps de préparer des logemens. Les généraux turcs, qui avaient toujours pensé que la flotte sicilienne livrerait bataille à la leur, et qui par cette raison avaient disposé leurs galères de telle sorte qu'elles bloquaient exactement les deux ports, apprirent avec la plus grande surprise que les Siciliens avaient débarqué toutes leurs forces à la partie opposée. La terreur et la confusion s'emparèrent bientôt de tous les esprits. Les généraux turcs, sans savoir quel pouvait être ce secours, se pressèrent de faire rembarquer tout leur monde; ils abandonnèrent même leur grosse artillerie, songeant à fuir plutôt qu'à se retirer. Mais à peine Mustapha était-il en mer, qu'il apprit par un esclave fugitif du bourg, que cette armée, que seize mille hommes fuyaient avec tant de précipitation, n'était composée tout au plus que de sept mille hommes qui ne s'accordaient pas; qu'elle

n'était pas même encore entrée dans les forts; que cette quantité de soldats qu'il avait aperçus sur les remparts de la Cité notable, n'était qu'une foule de bourgeois sans discipline, et presque sans armes; qu'au moment où il avait levé le siége, les chevaliers étaient eux-mêmes réduits à l'extrémité, et qu'on manquait de poudre à canon dans tous les forts. Mustapha commençait à se repentir d'une retraite si indécente et si mal réfléchie, lorsqu'il aperçut les pavillons de la religion flottans sur les parapets du fort Saint-Elme dans lequel les chevaliers étaient rentrés en triomphe : il entendait les cris de joie et le bruit des travailleurs qui comblaient les tranchées, et qui renversaient ses ouvrages. Toute la nuit se passa dans la plus grande perplexité de la part des Turcs, et dans la plus grande joie de la part des chrétiens. Dès la pointe du jour Mustapha assembla le conseil sur sa galère. Frémissant de l'accueil qui l'attendait à Constantinople, il proposa aux chefs de débarquer, et de tenter encore une fois le sort des armes contre des troupes dont ils n'avaient jamais si bien connu la faiblesse que depuis qu'ils leur avaient cédé. Le dey d'Alger appuya vivement cet avis; et quoique Piali s'y opposât, ainsi que plusieurs autres chefs,

le débarquement fut résolu et exécuté dans la cale de Saint-Paul ; car les Turcs, n'étant plus maîtres du château Saint-Elme, ne pouvaient pas rentrer dans le port Marsamusset.

Les troupes ottomanes avaient perdu courage. On ne put déterminer ces janissaires et ces spahis si intrépides à mettre pied à terre qu'à force de coups. Ils croyaient Malte absolument imprenable, et ils ne voyaient pas, sans la plus vive crainte, qu'après avoir abandonné des postes qui leur avaient coûté tant de sang, il faudrait en verser encore pour les recouvrer. Le grand-maître, qui observait tout du haut des donjons, fit avertir l'armée du secours, que les Turcs débarquaient. Les chefs des différens corps tinrent conseil entre eux ; les uns voulaient attendre l'ennemi supérieur en nombre dans le poste avantageux qu'ils occupaient ; d'autres, plus généreux, s'écrièrent que n'étant venus que pour secourir Malte, ils devaient marcher à l'ennemi pour l'empêcher de former un nouveau siége. Les commandeurs et les chevaliers avaient presque tous amené avec eux des volontaires et des soldats : comme ils formaient ensemble un bataillon le plus redoutable de cette petite armée, ils déclarèrent que, si les Siciliens refusaient de les suivre, ils sauraient

se faire jour à travers l'ennemi pour entrer dans le lieu qui serait assiégé. L'ardeur des plus braves anima tous les autres. Ces troupes, quoique divisées d'abord, marchèrent de concert, et chargèrent avec vivacité les Turcs, que la haine des chefs et le découragement rendaient immobiles, et qui aimaient mieux se laisser accabler de coups de bâtons par leurs officiers, que de porter des coups de cimeterre à l'ennemi. Enfin la déroute fut complète : les Turcs, après leur première décharge faite au hasard, fuirent vers le rivage en si grand nombre, que leur général fut contraint de les suivre. En très-peu de temps les Siciliens en firent un grand carnage; ils les poursuivirent jusque dans leurs galères, entrant dans l'eau tout armés pour frapper ceux qui se pressaient confusément de s'embarquer.

Soliman, à la nouvelle de la levée du siége et de la perte de plus des deux tiers de son armée, jeta avec indignation la lettre qui lui avait appris tous ces désastres, s'écriant que les armes ottomanes n'étaient jamais heureuses que lorsque lui-même les commandait. Dans son premier mouvement sans doute il eût rendu Mustapha et Piali victimes de son ressentiment; mais ayant eu le temps

de se calmer avant leur arrivée, il crut plus prudent de feindre. On publia par son ordre à Constantinople, que l'armée ottomane avait ruiné l'île de Malte tellement qu'elle était tout-à-fait inhabitable, et que les généraux n'avaient pas voulu établir une garnison sur cette roche inculte et dévastée, où des soldats ne pourraient qu'être exposés aux injures de l'air et au tourment de la famine. Ainsi la politique de Soliman sauva ces chefs que son orgueil offensé semblait condamner. Il était vrai que les Turcs avaient laissé l'île de Malte dans un état bien malheureux, et qu'ils avaient tué beaucoup de monde. Mais ces braves chevaliers, environnés des ruines de leurs bastions et des cadavres de leurs frères, goûtaient les douceurs de voir leurs ennemis fuir à pleines voiles, et jouissaient d'une victoire d'autant plus glorieuse qu'elle était plus sanglante.

Par une suite de la politique de Soliman, il voulut que sa flotte entrât triomphante dans le port de Constantinople au son des clairons et des trompettes, au bruit des batteries du port et de la mousqueterie de toutes les troupes de Constantinople. Mais aucun trophée n'annonçait cette prétendue victoire: la barbarie des Turcs ne leur avait pas permis

de réserver un seul esclave. Quelques têtes des principaux chevaliers, conservées avec soin et exposées au bout des piques, annonçaient plutôt la cruauté des Musulmans que leur valeur. Le peuple ne se prêtait point à l'illusion qui lui était offerte; malgré les chants de victoire, le petit nombre de janissaires qui sortaient des vaisseaux, couverts de blessures ou accablés de fatigue, restes déplorables d'une armée nombreuse et brillante, la certitude que Malte n'était point soumise, le soin même que Soliman prenait de se cacher au public, apprenaient assez ce qu'il fallait penser de tous ces avantages dont on faisait un récit aussi infidèle que pompeux, et qui ne garantissaient rien, ni pour le présent, ni pour l'avenir; car tant que les chevaliers de Saint-Jean occupèrent cette île, dont ils ne furent dépossédés qu'en 1799, par les Français, ils en firent continuellement sortir des vaisseaux qui incommodèrent infiniment la marine ottomane, et lui firent, chaque année, des prises considérables.

Les Turcs ont eu à soutenir d'autres guerres que celles qu'a nécessitées l'établissement de leur empire. Deux leur ont été particulièrement glorieuses; celle qui, en 1683, manqua finir par la prise de Vienne, et celle

qui, en 1711, exposa, un moment, le czar de Russie Pierre-le-Grand, à rester leur prisonnier. Nous allons donner sur l'un et sur l'autre de ces deux événemens, des détails faits pour piquer la curiosité et exciter l'intérêt de nos lecteurs.

En 1680, les Hongrois appelaient à grands cris les Turcs à leur secours contre l'empereur d'occident qui les traitait de rebelles. Les priviléges de cette nation libre, quoique sujette, avaient presque tous été anéantis. Les progrès du luthéranisme avaient occasioné des persécutions. Les comtes de Nadasti, Serini, Frangipani étaient morts sur des échafauds, martyrs de leur patrie. Le comte de Tekli avait péri le dernier les armes à la main; et les Hongrois, après avoir gémi treize ans sous le joug que leur faiblesse ne leur avait pas permis de secouer, voyaient avec transport naître un vengeur des cendres de tous ces héros dont ils avaient tant pleuré la perte. C'était le jeune Émeric, comte de Tekli, fils de celui qui avait péri le dernier. Il était petit-fils, par sa mère, du comte de Nadasti, accordé dès sa plus tendre enfance à la fille du comte de Serini. Émeric Tekli s'était échappé du château dans lequel on l'avait gardé long-temps, et dans lequel il

avait vu son père expirer à ses côtés. Son amour pour son pays, le courage qu'il montrait déjà dans un âge encore tendre, les malheurs de sa maison et les siens propres le rendaient si cher aux Hongrois, qu'à son nom seul on vit sortir de leurs foyers une foule de guerriers de son âge, qui tous avaient un père à venger, et qui proclamèrent Tekli leur général, et presque leur maître. Ce chef déjà illustre mit dans sa conduite toute la prudence d'un âge consommé et toute l'activité d'une jeunesse bouillante : avec ceux qu'il appelait ses amis, et quelques troupes de Transilvanie, il tint la campagne trois ans contre les armées autrichiennes. La sienne s'augmentait tous les jours, soit des soldats polonais que la paix avec le Turc forçait à chercher de l'emploi, soit des compatriotes que la dureté autrichienne contraignait à déserter par troupes, pour s'unir à ceux qu'on n'appelait plus que les vengeurs de la patrie. Tekli avait fait écrire en lettres d'or sur quelques drapeaux cette devise : *Pro aris et focis.* « Pour nos autels et nos foyers. » Il conduisait à l'ennemi des soldats qu'il ne payait point, qui, pour la plupart, se croyant les défenseurs de leur religion et de leurs foyers, s'empressaient d'apporter en com-

mun tout ce qu'ils possédaient, pour faire subsister eux et leurs compagnons, et pour soudoyer les soldats mercenaires qui partageaient leurs travaux. L'enthousiasme et la concorde tenaient lieu de discipline. En trois ans Tekli battit six fois les Autrichiens ; ses succès l'avaient mis en état de pénétrer dans la Moravie. Déjà il menaçait l'Autriche, lorsque la cour de Vienne entreprit de tromper ceux qu'elle désespérait de vaincre. On proposa au comte de Tekli de lui rendre tous les biens qui avaient appartenu à sa maison, d'accorder liberté de conscience à toute la Hongrie, et de rétablir ce peuple dans la plupart des priviléges qu'il avait perdus. Trois mois de trève, auxquels le comte voulut bien consentir, et qui l'avaient rendu un peu suspect à son parti, furent employés par les Autrichiens à faire approcher de nouvelles forces et à réparer les places qu'ils craignaient de perdre. Tekli connut bientôt par les détours du conseil de Vienne, qu'on ne voulait que gagner du temps et détacher de lui ceux qui lui avaient donné leur confiance. Comme l'empereur Léopold assemblait à Sopron une diète qui pouvait devenir funeste aux mécontens par les secours que le monarque en espérait, Tekli reçut de nouvelles propositions plus avan-

tageuses que les premières : mais il apprit que ceux qui lui portaient des paroles de paix, cherchaient sourdement les moyens d'attenter à sa liberté ou même à sa vie. Le chef des mécontens réclama la protection du grand-seigneur contre des ennemis qu'il appelait des usurpateurs et des traîtres. En vain la diète créait un palatin pour la Hongrie conformément à la demande qu'en avaient faite les mécontens ; en vain offrait-on à Tekli de lui rendre tous ses biens et aux Hongrois leurs priviléges, ils ne voulurent plus se fier à des maîtres qui tentaient, disaient-ils, de les subjuguer par des assassinats ; et, pour conserver sur eux l'avantage qu'ils ne devaient jusque-là qu'à leur courage et à leur bonne conduite, ils implorèrent le secours de la Porte.

Cette puissance avait conclu en 1665 avec la maison d'Autriche une trève de vingt années, dont quatre n'étaient pas expirées. Il semblait être de la dignité du grand-seigneur de se rendre arbitre entre un prince ami et des sujets révoltés, qui pouvaient avoir raison de l'être. Lorsque le grand-visir proposa en plein divan d'envoyer des troupes au comte de Tekli, il se fit une réclamation générale. Cara Ibrahim, premier pacha du banc, représenta que la foi des traités liait

encore les deux empires; que l'honneur du nom ottoman ne voulait pas qu'on attaquât un allié qui n'avait point manqué à ses engagemens, contre lequel la guerre pouvait devenir funeste, comme on l'avait déjà éprouvé plusieurs fois. L'avis de Cara Ibrahim était celui de la sultane Validé, qui conservait toujours beaucoup de crédit sur l'esprit de son fils, Mahomet IV, alors sur le trône, et celui de tout le divan, dans lequel plusieurs pachas commençaient à prendre l'assurance de parler contre les vues du grand-visir Cara Mustapha; celui du mufti, qui déclara que les traités étaient sacrés dans tous les temps et envers tous les peuples. Cara Mustapha répondit à tant de contradicteurs, qu'un prince musulman était obligé d'étendre la foi de Mahomet toutes les fois que l'occasion pouvait s'en présenter; que la Hongrie semblait demander le joug de l'Orient; que l'Autriche était tellement épuisée par les guerres contre la France et la Suède, qu'elle offrait à la Porte un vaste champ à conquérir; que l'empire ottoman devait tendre sans cesse à recouvrer tout ce qui avait autrefois composé l'empire romain; que le bon état des finances, la bravoure des troupes invitaient à la guerre un prince dont la politique

et la religion devaient être de conquérir ; et qu'il y avait toujours des raisons suffisantes pour combattre des infidèles, quand on pouvait espérer la victoire. Le grand-visir, voulant gagner la sultane Validé, ajouta que le puemalik ou douaire de cette princesse augmenterait considérablement par les succès des armes ottomanes, puisque l'ancien usage voulait qu'on destinât toujours à la sultane Validé une portion du terrain conquis.

Ce qui étonna davantage de la conduite de Cara Mustapha, c'est qu'après avoir déterminé son maître à déclarer la guerre aux Autrichiens, il nomma, pour aller commander dix mille hommes envoyés sur l'heure au comte de Tekli, ce même Cara Ibrahim qui avait paru dans le divan, si opposé à la rupture de la trêve. Cara Mustapha voulait, à quelque prix que ce fût, éloigner ce dangereux rival ; et en cas que les troupes fussent battues, faire tomber sur lui le blâme d'un événement malheureux. Avant le départ des dix mille hommes, on dépêcha un chiaoux à l'empereur Léopold, pour lui déclarer que Tekli et la noblesse hongroise avaient imploré la protection de l'empire ottoman ; qu'ainsi le sultan Mahomet IV exigeait de l'empereur Léopold qu'il rappellerait les troupes

allemandes déjà parvenues en Hongrie, à moins qu'il ne voulût être estimé infracteur de la trève. Léopold, qui avait alors bien des ennemis sur les bras, tenta de parer ce coup, que le grand-visir seul avait songé à lui porter. Il envoya un ministre à la Porte, pour réclamer l'exécution du dernier traité, et pour représenter qu'il ne refusait point aux Hongrois la justice que ceux-ci affectaient de lui demander à main armée, pour couvrir leur rébellion d'un faux prétexte. Lorque l'ambassadeur de l'empereur arriva, les dix mille hommes commandés par Ibrahim-Pacha étaient déjà partis pour la frontière. Douze mille Tartares qui s'y joignirent, formèrent au comte de Tekli un renfort capable d'intimider les garnisons autrichiennes : les Turcs avaient même proclamé ce général, prince de Hongrie. André Caprara (c'est le nom de l'ambassadeur de Léopold) négocia long-temps sans rien obtenir. Quand on eut appris que Tekli avait déjà pris plusieurs places, Cara Mustapha déclara formellement à cet ambassadeur, qu'il n'y avait point de paix à espérer pour son maître avec la Porte, à moins que l'empereur Léopold ne nommât Tekli palatin de Hongrie; qu'il ne lui rendît tous ses biens confisqués; qu'il ne rétablît

la noblesse hongroise dans les priviléges qui lui avaient été ravis; que l'empire d'occident ne se soumît envers l'empire d'orient à cinq cent mille florins de tribut chaque année. Sur une réponse si altière, le comte Caprara voulut se retirer; mais le grand-visir le retint, suivant la politique de la Porte, qui garde toujours dans son armée le ministre de la puissance qu'elle combat, soit pour lier à propos des conférences de paix, soit pour servir d'ôtage en cas qu'il y ait lieu aux représailles. On notifia même à cet ambassadeur le traité fait entre Tekli et la Porte. Il contenait en substance que Tekli serait prince de Hongrie; que ses sujets éliraient librement un autre prince après sa mort; que le grand-seigneur garantirait aux Hongrois tous leurs anciens priviléges; qu'il les défendrait de toutes ses forces, et ne ferait point de traité avec la maison d'Autriche, sans les y comprendre; que le commerce serait à l'avenir libre à la nation hongroise par toute la Turquie; que le tribut qu'elle paierait à la Porte n'excéderait jamais quarante mille ducats, et que le prince de Hongrie entretiendrait un ministre à la Porte comme les autres puissances. Léopold n'espérant plus détourner l'orage qui s'élevait de l'Orient, songea sérieusement aux

moyens de se défendre. Il engagea le pape à former, entre la Pologne et l'empire, une alliance qui rendrait ces deux puissances le boulevard de la chrétienté. Innocent XI craignait toujours les efforts des infidèles. Il fit espérer au roi Sobieski que l'empereur d'occident donnerait au prince Jacques, son fils, une archiduchesse en mariage, et que ce premier monarque du monde chrétien, en possession de faire des rois en Europe, emploierait tout son pouvoir pour rendre le sceptre de Pologne héréditaire dans la maison de Sobieski. Le comte Valestein fut dépêché à Varsovie, pour y conclure un traité entre l'empereur d'occident, le roi Sobieski et la république de Pologne. Les deux puissances s'engageaient à ne faire la paix avec la Porte, que de concert; à se défendre mutuellement contre les Turcs seulement, sans que cette ligue pût avoir lieu contre les autres nations. L'empereur convenait de soudoyer soixante et dix mille hommes en campagne, et vingt mille en garnison; le roi de Pologne quarante mille, à la tête desquels il marcherait en personne; et qu'en cas que les autres rois ou princes chrétiens voulussent entrer dans cette ligue, ils y seraient admis du consentement des deux puissances. Ce traité fut con-

firmé à Rome au commencement de l'année 1683, et juré entre les mains du pape par le cardinal Pio, au nom de Léopold, et par le cardinal Barberin, au nom de Jean Sobieski.

Cependant Caprara avait été témoin à Constantinople des apprêts de la guerre la plus vive. Le grand-visir, pour faire la cour à son maître, lui demanda en mariage l'une des princesses ses filles, qui n'était âgée que de huit ans. Après les noces célébrées avec toute la dépense et toute la pompe d'usage, le monarque et son grand-visir partirent pour Andrinople, où était le rendez-vous de l'armée. De violens orages, plusieurs fois répétés, firent présumer au peuple superstitieux, que l'expédition qu'on allait entreprendre ne serait pas heureuse. La tente du grand-visir renversée par un tourbillon, le cheval qu'il montait le plus fréquemment, tué par le tonnerre, présageaient, disait-on, une déroute prochaine. L'obstination, l'incapacité, la légèreté de ce général, annonçaient son malheur beaucoup plus sûrement que ne pouvaient le faire la tempête ni l'éclat du tonnerre. On s'arrêta quelque temps aux environs d'Andrinople, pour donner aux Tartares, aux Valaques, aux Moldaves,

aux Hongrois, tous tributaires de la Porte, le temps de joindre l'armée. Lorsque toutes ces troupes auxiliaires furent arrivées, chacune sous le commandement de leur souverain, le grand-seigneur voulut en faire la revue. On éleva un trône sur le chemin de Belgrade; l'empereur s'y plaça environné de toute la pompe de l'orient. Là, deux cent vingt mille hommes défilèrent à ses pieds : jamais les Turcs n'avaient étalé plus de magnificence en chevaux, en habits, en armes, en équipages. Quatre souverains qui devaient servir sous le grand-visir, et plus de vingt pachas, tant du premier que du second ordre, traînaient une suite nombreuse : quelques-uns même avaient mené des femmes, avec tout le cortége que la magnificence et la jalousie des Ottomans rend indispensable auprès de leurs épouses ou de leurs esclaves. Lorsque toute cette pompe, plus éclatante que formidable, eut passé sous les yeux de l'empereur, il en donna solennellement le commandement à son grand-visir, qui vint le dernier baiser le bas de la veste de son maître et de son beau-père. Mahomet exhorta tous les souverains et pachas qu'il soumettait à Cara Mustapha, de vivre unis et dociles à la voix de leur chef, et il reprit en chassant le chemin de Cons-

tantinople. Ibrahim, l'une des créatures du grand-visir, qui n'était que sangiac d'une petite province, fut fait caïmacan. Tous ces pachas que Cara Mustapha avait craints, et qu'il traînait à l'armée sous ses ordres, enviaient le sort de ce nouveau venu qui allait gouverner l'empire, tandis qu'on les exposait sous un général sans expérience à des hasards dont chacun craignait l'événement.

Aussitôt que Mahomet eut quitté son armée, son grand-visir la fit avancer vers Belgrade; et dès qu'il eut passé la Save, il tint conseil dans un lieu nommé Essek, pour résoudre les opérations de la campagne. Comme les grands projets sont plus faciles à concevoir qu'à exécuter, Cara Mustapha voulait marcher droit à Vienne, afin, disait-il, d'attaquer d'abord le gros de l'arbre, et de s'emparer ensuite plus sûrement de toutes les branches. Tekli combattit cet avis dans le conseil avec beaucoup de force. Il présenta aux yeux le danger de traverser toute la Hongrie et une grande partie de l'Allemagne avec deux cent vingt mille hommes, laissant derrière soi beaucoup de places fortifiées, dont les garnisons inquiéteraient sans cesse les corps qu'il faudrait détacher pour les besoins d'une armée si nombreuse. Il démontra l'impossibilité d'établir des magasins

pour tant de monde, dans un pays ennemi coupé par tant de forteresses, et dans lequel les Autrichiens avaient tant de soldats. Il ajouta que la prise de Vienne, quand même on pourrait réussir, ne ferait que soulever la chrétienté contre l'empire ottoman; que Louis XIV, allié de Mahomet IV, ennemi naturel de Léopold, serait forcé de servir les Allemands contre ses amis, si les Musulmans venaient à pénétrer trop avant dans l'Allemagne, parce que ce prince, qui prenait la qualité de fils aîné de l'Église, était plus attaché à la religion chrétienne, qu'à ses prétentions contre la maison d'Autriche; que tous les électeurs, que tous les cercles, qui forment autant de têtes dans le corps germanique, si lents à s'assembler, si différens d'opinions, n'auraient plus qu'un même intérêt et qu'un seul cri contre les conquêtes des Musulmans, et qu'il fallait, avant d'affronter à la fois tant d'ennemis, être maîtres paisibles de tous les pays et de tous les peuples qui les séparaient de l'Autriche; que la conquête totale de la Hongrie devenait facile, par la quantité de créatures que lui Tekli s'était faites dans ce royaume opprimé; que les Hongrois ne demandaient qu'à être contraints de changer de maître,

et qu'une campagne suffirait, sans beaucoup de sang ni de travaux, pour s'assurer de tout le pays, qui fournirait ensuite des soldats et des vivres à ceux qui voudraient assiéger Vienne. L'avis de Tekli, soutenu vivement par Cara Ibrahim, celui-là même que le grand-visir avait craint dans le divan, et qu'il avait envoyé en Hongrie l'année précédente, cet avis, disons-nous, fit tant d'effet sur toutes les têtes du conseil, que le grand-visir, tout absolu qu'il était, se crut obligé de paraître déférer à l'unanimité. Il garda pour une autre occasion le catchérif que lui avait donné Mahomet IV, par lequel tout pouvoir était accordé au grand-visir, tant pour disposer seul les opérations de la guerre, que pour distribuer à son gré les troupes et les généraux qui étaient sous ses ordres. Il marcha vers Javarin, ou Raab, paraissant vouloir en former le siége : cependant il avait envoyé sourdement des émissaires dans les odas des janissaires et des spahis, qui se plaignaient de ce qu'on prétendait borner le pouvoir du grand-visir, de ce qu'on perdait un temps précieux, et les efforts d'une des plus belles armées qui eût paru depuis long-temps en Europe, contre des bicoques que dix mille hommes prendraient aussi

bien que deux cent mille. On avait nouvelle, disait-on, que Léopold et toute la famille impériale avaient quitté Vienne, ne doutant pas que l'armée ottomane ne dût s'y porter. Tous ces bruits confus s'accréditaient de plus en plus par l'approbation de Cara Mustapha, et même par l'argent qu'il faisait distribuer sourdement à ceux qui criaient le plus haut. Quand il imagina que le suffrage de l'armée pourrait déterminer celui des chefs, il remit sur le tapis en plein conseil le siége de Vienne. Tekli, Cara Ibrahim et les autres pachas, qui ne cédaient point à la rumeur populaire, répétèrent avec la même liberté les mêmes objections, tout aussi fortes, puisque les circonstances n'avaient pas changé. Le grand-visir ne sut y opposer que le catchérif de l'empereur ottoman, qui, en le déclarant généralissime de l'armée, lui accordait la souveraine décision, sans qu'il fût obligé de consulter les pachas ni les souverains qui lui étaient soumis. Après la lecture du catchérif, le grand-visir ayant déclaré que l'armée décamperait le lendemain pour marcher à Vienne, tous ceux qui composaient le conseil gardaient un profond silence. Cara Mustapha voulait se débarrasser de Tekli, dont le suffrage était

d'un grand poids, et qui, par son silence même, paraissait désapprouver ouvertement le parti qu'il n'était plus temps de combattre; il décida que le prince de Hongrie demeurerait dans son pays à la tête de ses troupes qui composaient dix mille hommes, et de dix mille Tartares, et qu'avec cette armée il formerait le siége de Presbourg. Il laissa Hussain-Pacha avec un moindre corps continuer le siége de Javarin, et il marcha vers Vienne, à la tête de son armée, avec toute la précipitation qui lui fut possible, en transportant cent quatre-vingt mille hommes. Il renvoya vers le sultan le comte de Caprara, ambassadeur de l'empereur; mais il garda l'envoyé de Pologne, l'assurant qu'il le ferait pendre aussitôt qu'il serait sûr que le roi son maître avait joint ses forces à l'armée autrichienne, ainsi que le bruit s'en était répandu : car les Turcs, toujours mal informés de se qui se passe dans lès autres cours, ignoraient seuls ce qui était public dans toute l'Europe, et ce qui devait si fort les intéresser.

Il était vrai que l'empereur Léopold avait quitté Vienne pour mettre sa personne et sa famille en sûreté, avant même qu'on sût que les Turcs menaçaient cette capitale des

états autrichiens. Le duc Charles de Lorraine, beau-frère de l'empereur, commandait son armée, qui ne se composait pas alors de plus de trente-sept mille hommes, parce que les Polonais, les troupes saxonnes et bavaroises, qui toutes devaient marcher sous leurs souverains respectifs, ne l'avaient pas encore jointe. Charles de Lorraine avait entrepris le siége de Gran ou Strigonie, afin que cette place, qui était bien fortifiée, pût servir de boulevard à l'Allemagne. Aussitôt qu'il eut appris que l'armée ottomane marchait à Vienne, il leva le siége de Strigonie, et s'avançant à grandes journées, il arriva assez à temps pour faire entrer huit mille hommes dans Vienne sous les ordres du gouverneur le comte de Staremberg, qui avait déjà une assez forte garnison. Le duc de Lorraine alla d'abord camper avec le reste de ses troupes dans l'île de Léopold-Stadt, espérant conserver une communication avec la ville : mais ayant bientôt changé de sentiment, à cause de sa cavalerie qu'il craignait d'enfermer dans une île, il décampa la veille de l'arrivée des Turcs, et il eut le temps de rompre les ponts que lui-même avait établis. Il choisit un camp plus avantageux à quelque distance de la ville, où il attendit, sans craindre d'être at-

taqué, les Polonais, les Bavarois et les Saxons, qui tous ensemble devaient doubler les forces de l'armée autrichienne.

Enfin les Turcs parurent devant Vienne vers le milieu de juillet 1683. Les braves qui défendaient cette place, furent d'abord plus éblouis du faste de leurs ennemis, qu'effrayés de leur contenance. L'armée ottomane, presque sans ordre, offrait dans un espace immense une magnificence dont jusque là les Autrichiens n'avaient point eu d'idée. Ce n'était qu'or, azur, pelisses de grand prix; les hommes et les chevaux paraissaient être plutôt parés pour une cérémonie imposante, qu'armés en guerre. L'or et les pierreries qui ornaient les armes, inspiraient l'ardeur d'acquérir cette riche proie plutôt que la crainte de se mesurer avec ceux qui l'étalaient. Les tentes sont enfin dressées; la tranchée est ouverte, le canon gronde, les mines font sauter des pans de murailles; on se rend maître en peu de temps des ouvrages avancés que le gouverneur avait trouvés trop mauvais pour perdre du monde à les défendre: mais lorsque les Turcs se furent emparés de quelques masures à demi-brûlées, ils éprouvèrent une vigoureuse résistance des ouvrages intérieurs. Les bourgeois et les écoliers en état

de porter les armes forment des compagnies et deviennent soldats. Cara Mustapha, encouragé par ses premiers succès, attaque vivement le corps de la place ; mais plusieurs sorties comblent ses travaux. Il est constamment repoussé par des hommes que l'amour de leurs foyers, de leurs femmes et de leurs enfans avait faits soldats. L'avarice, ou plutôt l'avidité du visir contribua beaucoup au salut de Vienne. Cara Mustapha était persuadé que cette capitale contenait des richesses immenses ; il craignait qu'elles ne fussent pillées si la ville était prise d'assaut. Croyant d'ailleurs que le nombre d'hommes que Vienne contenait ne ferait qu'affamer la garnison : que tous les maux de la guerre assiégeraient bientôt avec lui cette multitude, à laquelle il ne supposait pas qu'il dût venir du secours, ses attaques devinrent plus lentes; il se contenta de faire un feu continuel de ses batteries.

Cependant le sage duc de Lorraine, qui connaissait le danger de quitter le poste dans lequel il attendait tous les jours le roi de Pologne et les deux électeurs de Saxe et de Bavière, étendait sa vue plus loin que le siége de Vienne. Tekli ne marchait que lentement vers Presbourg, dont les Turcs voulaient faire un entrepôt pour les approvisionnemens de

leur armée ; tout plein de sa haine pour les Autrichiens, il se faisait un plaisir inhumain de leur rendre tous les maux que les mécontens de Hongrie avaient éprouvés si long-temps de leur part ; il demeurait dans un village saccagé jusqu'à ce qu'il en eût égorgé tous les habitans sans distinction de sexe ni d'âge ; des chiens dressés à une chasse abominable allaient déchirer dans le creux des rochers, dans la profondeur des cavernes, des malheureux que la terreur y avait cachés. Les espions du duc de Lorraine l'instruisirent de ce qui se passait en Hongrie ; il sut profiter du temps que la barbarie de Tekli lui faisait perdre. Il envoya le Prince de Bade à la tête de vingt mille hommes (c'était à peu près les deux tiers de son armée) s'emparer par le plus court chemin d'un camp avantageux qui couvrait Presbourg. Le prince de Bade eut dans ce poste trois succès également avantageux pour la défense de Vienne ; premièrement il s'empara d'un convoi immense que les Turcs faisaient venir de Hongrie, et qu'ils comptaient que Tekli couvrirait ; puis, ayant appris que le chef des mécontens, dans l'espoir de ravager plus de pays, s'était séparé d'un pacha turc qui avait dix mille hommes sous ses ordres, et que parcourant chacun un es-

pace différent ils devaient se réunir devant Presbourg, le général autrichien eut l'adresse d'attaquer ses deux ennemis séparément, et le bonheur de les battre l'un après l'autre. Le Turc, effrayé de la défaite de Tekli, prit la fuite devant les troupes du prince de Bade, qui lui tua mille hommes; et qui, laissant dans Presbourg une garnison et une partie du convoi, ramena le reste au camp du duc de Loraine. Cependant le siége de Vienne continuait; le feu des batteries endommageait beaucoup les remparts. Le duc de Lorraine qui observait de son camp tous les mouvemens des Turcs, envoyait différens corps attaquer des détachemens de janissaires et de spahis qui furent presque toujours battus.

Six semaines se passèrent ainsi, le grand-visir faisant de temps en temps sommer la ville de se rendre, sous peine de passer tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction de sexe ni d'âge, car il savait mieux faire des menaces que disposer des attaques, et le comte de Staremberg envoyant au camp du duc de Lorraine des messagers déguisés, qui passaient à la nage plusieurs bras du Danube pour entretenir la correspondance entre les deux chefs. Staremberg mandait que les brè-

ches s'élargissaient, que tous les jours il perdait du monde, que les munitions diminuaient; et que, si les Turcs venaient enfin à risquer des assauts, il était possible que la ville fût emportée malgré la valeur des assiégés qui ne pourraient que mourir sur la brèche. Le duc de Lorraine, trop faible pour rien entreprendre, ne pouvait qu'écrire à l'empereur Léopold afin de presser le secours; et celui-ci, qui comprenait que du salut de Vienne dépendait celui de tout l'empire d'occident, écrivait à son tour au roi de Pologne les lettres les plus pressantes et les plus soumises, lui prodiguant le titre de majesté, que la fierté germanique avait refusé jusqu'alors à un roi électif; et lui disant que si ses troupes étaient retardées dans leur marche, il le conjurait de faire plus de diligence que son armée, afin de porter au secours de Vienne au moins ses talens pour la guerre et le bonheur qui l'avait toujours accompagné.

La nouvelle d'un renfort qui s'avançait à grandes journées, ne pouvait pas déterminer le grand-visir à presser le siége. Ceux qui précédemment avaient prétendu le détourner de cette entreprise, lui répétaient alors qu'il ne fallait pas perdre un temps précieux; qu'il consumait une belle armée que la famine,

qui se faisait déja sentir, réduirait peut-être à rien, et qu'il manquait son opération de gaieté de cœur. Cara Mustapha, naturellement opiniâtre, répondait que, puisque son armée manquait de vivres, les assiégés devaient en manquer davantage. Il attendait de l'effort de ses batteries et de la disette ce qu'il ne voulait pas tenir de la valeur des janissaires, dans la crainte que ses soldats ne ravissent le butin que Mustapha prétendait réserver pour le grand-seigneur et pour lui-même; car quelques-uns accusaient le grand visir de vouloir partager l'empire d'Orient après l'avoir étendu, et de ne désirer avec tant d'ardeur les richesses qu'il supposait être dans Vienne, que pour s'en faire un moyen de s'approprier cette conquête. Quoi qu'il en soit, les janissaires et les topggis logés dans les ouvrages extérieurs avaient défense de pénétrer plus avant; et comme leur impatience les portait quelquefois à escalader des brèches qu'ils croyaient praticables, plutôt que de demeurer exposés au feu des batteries qui leur tuaient beaucoup de monde, le grand-visir fit publier qu'il défendait, sous peine de la vie, aux commandans des corps de tenter aucun assaut, quelque facile qu'il pût leur paraître. Les janissaires indignés, et qui sa-

vaient que la garnison espérait un secours, s'écriaient : « Venez, infidèles, la seule vue » de vos chapeaux nous fait fuir. » Les prétendus infidèles parurent en effet. Sobieski, trop prudent pour risquer à la tête de vingt-cinq ou trente mille hommes (car il n'amenait pas autant de troupes qu'il en avait promis) de passer les ponts de Vienne devant une armée aussi nombreuse que celle des Turcs, apprit qu'à quatre lieues de là, près d'un village nommé Tuln, était un pont très-large que le grand-visir n'avait pas eu la précaution de faire rompre. Le roi de Pologne profita de cette faute et en conçut un bon augure. « Cet homme est un ignorant ou un » étourdi, dit-il publiquement; nous le bat» trons infailliblement. » Ce prince s'était rendu à l'armée autrichienne à la tête de deux mille chevaux seulement; mais son armée l'avait suivi de très-près, ainsi que les renforts des cercles de l'électeur de Bavière et de l'électeur de Saxe. Enfin le 5 septembre, quand toutes les forces autrichiennes furent réunies, on compta soixante-quatorze mille hommes effectifs sous les ordres de Sobieski, trois souverains, vingt-trois princes de maisons souveraines. La cavalerie polonaise, moins chargée d'ornemens que celle des

Turcs, était leste, brillante et bien montée; l'infanterie mal vêtue n'en offrait pas moins un aspect imposant. Comme un régiment, dont tous les soldats étaient presque nus, défilait devant le roi de Pologne aux yeux des princes, qui paraissaient étonnés de cette misère apparente : « Ces gens-ci, dit Sobieski, » ne s'habillent jamais que des dépouilles de » l'ennemi. La dernière guerre, ils étaient » tous vêtus à la turque ». On entendait du camp de Tuln le canon qui foudroyait sans relâche les remparts de Vienne, et on apprit qu'une dyssenterie épidémique tourmentait si fort les assiégés, qu'à peine le nombre d'hommes suffisant pour garder les remparts pouvait s'y traîner; que les vivres devenaient chaque jour plus rares, et que beaucoup d'hommes étaient déjà morts de fatigue et de faim. Le duc de Lorraine venait de recevoir un billet du comte de Staremberg, qui ne contenait que ces mots : « Plus de temps à » perdre, monseigneur, plus de temps à per- » dre ». Le roi de Pologne ne concevait pas comment l'ennemi demeurait oisif, tandis que les moindres efforts pouvaient le rendre maître de cette place si importante. Comme l'armée autrichienne n'était séparée des Turcs que par une chaîne de montagnes, il y avait

deux routes pour marcher à Vienne ; l'une par la partie la plus élevée, l'autre par le côté où les sommets s'abaissant devenaient plus praticables. On conçoit aisément combien la première devait être dangereuse pour le passage d'une armée. Sobieski la choisit contre l'avis de son conseil. « Les momens sont trop » précieux, dit-il, pour songer à ménager » les hommes ; ici le chemin le plus court » est le plus sûr. » Aussitôt que toutes les forces des chrétiens furent rassemblées, des signaux apprirent aux Autrichiens qu'ils seraient bientôt secourus. Il était à craindre que l'arrivée des Polonois ne déterminât le grand-visir à donner un assaut : il en aurait eu le temps, vu les obstacles sans nombre que cette armée trouvait à chaque pas de sa marche, obstacles qui l'exposèrent tout un jour à la vue des Turcs du haut des montagnes sur le sommet desquelles les soldats avaient à se tenir ; mais Dieu permit que le grand-visir ne voulût pas voir ce que tous ses lieutenans s'efforçaient de lui démontrer. Le mépris qu'il affectait pour l'armée autrichienne lui servit de prétexte; il défendit de nouveau l'assaut que les pachas voulaient donner. Selon lui, la ville était prête à se rendre, et les troupes accourues trop tard à son secours ne

pouvaient manquer d'être battues. Aussitôt que les Polonais aperçurent du haut des montagnes le camp des ennemis qu'ils avaient à combattre, ils sentirent la joie qu'éprouvent des laboureurs à la vue d'une moisson abondante. Le luxe asiatique et le plus grand désordre régnaient en même temps dans cette vaste étendue de terrain où l'on apercevait çà et là des tentes magnifiques, de beaux chevaux cachés sous des housses de grand prix; une multitude d'esclaves et de simples soldats, mieux vêtus que ne l'étaient les officiers polonais; les armes et les bagages étalés pêle-mêle; des troupes campées sur les deux rives de quelques bras du Danube et dans des îles qui s'élèvent au milieu de ce grand fleuve, sans qu'il y eût de communication suffisante pour faire passer promptement des escadrons ni même des bataillons, point de lignes de circonvallation, point de redoutes. » Quel » ignorant que ce visir, répétait sans cesse » Sobieski, comme nous l'allons battre! »

Enfin, le 12 septembre arriva, jour auquel Sobieski avait résolu de donner bataille, jour tant désiré par les Autrichiens, et surtout par les assiégés. Cara Mustapha vit ce que jamais il n'avait cru possible, l'armée de l'empire achever de descendre des mon-

tagnes sur le penchant desquelles elle avait passé la nuit précédente, se former en bataille en descendant dans la plaine, et acquérir plus de front à mesure que le terrain s'élargissait. Vingt-huit pièces de canon que les Polonais avaient trouvé moyen de traîner avec des peines incroyables à travers les sommets des montagnes, étaient à la tête des bataillons, et tiraient à cartouches et à mitraille toutes les fois que quelque escadron, soit turc, soit tartare, approchait pour reconnaître. Le kan des Tartares montra au grand-visir, de très-loin, les gardes de Sobieski, qu'il reconnut à la couleur des banderoles qui ornaient leurs lances, et il en inféra que ce prince était à la tête de cette armée. Cara Mustapha donna dans l'instant même l'ordre de faire égorger tous les prisonniers qui étaient au camp, soit ceux que les siens avaient pris pendant le siége, soit ceux que Tekli et le kan des Tartares avaient amenés à son armée des contrées de la Hongrie qu'ils avaient dévastées. Tous ces malheureux furent mis à mort, malgré les cris qu'ils poussaient pour demander la vie, leurs chaînes ne leur permettant pas de tendre des mains suppliantes à leurs bourreaux. Cette barbarie, qui fit horreur à ceux même qui

l'exécutaient, attira sans doute la colère du ciel sur le grand-visir et sur son armée. Dès le commencement de la bataille, le duc de Lorraine, qui commandait l'aile droite, enfonça et mit en déroute l'aile gauche de l'ennemi; les janissaires, qui s'étaient plaints tout haut des fautes sans nombre de Mustapha, combattirent mal, ou ne combattirent point. Il fallait qu'ils montassent de leur vallée au-devant du corps de bataille des Autrichiens, hérissé de plusieurs pièces de canon dont les décharges fréquentes, faites de très-près, éclaircissaient leurs rangs et bientôt les mettaient en fuite. L'avantage du lieu rendait la mêlée impraticable aux Turcs qui tentaient vainement de recourir à l'arme blanche. La magnificence des chefs était un attrait pour l'ennemi; il choisissait presque toujours avec succès : tant d'officiers renversés furent cause d'une prompte déroute dans l'infanterie. Les spahis, à la tête desquels le grand-visir avait toujours été, tinrent plus long-temps, et seuls de toute l'armée ils retracèrent l'image de l'ancienne valeur ottomane : mais enfin il fallut céder au torrent des fuyards qui les entraînaient malgré eux. La haine que les Turcs portaient à leur visir contribua beaucoup sans doute au gain

de la bataille. Mais si soixante et dix mille hommes, fatigués d'une marche longue et pénible, battirent et dispersèrent plus de cent quarante mille frais et disposés à l'attaque, il fallut sans doute que la science d'un général tel que Sobieski conduisît la valeur du soldat aussi sûr de son chef que le Turc l'était peu du sien. Le grand-visir espéra retrouver en plaine le courage qu'un terrain inégal avait fait perdre aux siens. Des troupes qui n'avaient pas donné attendirent à quelque distance le vainqueur qui s'avançait après avoir rompu la première ligne; mais l'impulsion fut la même à cette seconde charge qu'à la première : tout devait plier devant Sobieski ce jour-là. Les efforts des Turcs ne firent qu'exposer plus de victimes au fer des chrétiens. Le visir vit bientôt la bataille perdue sans ressource; il courut à sa tente pour sauver l'étendard de Mahomet qu'il y avait laissé peut-être par un pressentiment. La solitude qui régnait dans le camp, les cris des vainqueurs et les gémissemens des blessés entendus de loin lui arrachèrent des pleurs de rage; mais le temps était cher. Il entendait des chevaux qui franchissaient les retranchemens, et il ne savait encore si c'était les spahis qui s'empressaient comme

lui de sauver ce qu'ils avaient de plus précieux, ou les Autrichiens qui accouraient pour piller le camp. Il prit la fuite au milieu d'une troupe de cavaliers dispersés, qui, n'écoutant plus la voix d'aucun chef, songeaient uniquement à leur sûreté. La terreur était si générale, que presque tous ceux qui purent gagner Javarin ne s'arrêtèrent que devant les remparts de cette ville située à vingt-cinq milles de Vienne.

Sobieski, maître du champ de bataille, se garda bien de laisser à ses troupes la liberté de piller. Il marcha en bon ordre aux tranchées qui entouraient la ville; les janissaires les avaient abandonnées presque au commencement de l'action. Dès lors Vienne fut libre, et les bourgeois se livrèrent à une joie proportionnée au danger qu'ils avaient couru. Sobieski, qui craignait un retour de la part des ennemis, fit défendre à tout soldat de quitter ses drapeaux sous peine de la vie, et il coucha sur le champ de bataille ainsi que son armée. Les soldats étaient, pour ainsi dire, dans leurs rangs, prêts à reprendre leurs armes à la moindre alarme. Sur les six heures du matin, Sobieski, bien sûr de la retraite totale des Turcs, abandonna leur camp à l'avidité du soldat. Le

premier spectacle qui frappa leur vue, fut un monceau de cadavres, encore palpitans, de femmes qui, n'ayant pu suivre leurs maris dans leur fuite, avaient été massacrées par eux, par ce sentiment de jalousie si naturel aux Orientaux, qui leur fait préférer la mort de leurs épouses aux inconvéniens de leur captivité. Sobieski fit recueillir un assez grand nombre d'enfans qui cherchaient encore leur subsistance sur le sein de ces infortunées. L'évêque de Neustadz les baptisa au nombre de cinq cents, se chargea de les nourrir et de les élever dans la religion chrétienne. Les Polonais trouvèrent encore dans le camp Troski, l'envoyé de leur république, que Cara Mustafa avait juré de faire mourir, en cas que son maître fût en effet à la tête de l'armée autrichienne, comme le grand-visir ne faisait que le soupçonner. Mais dans le désordre de sa fuite, il n'avait pas eu le temps de songer à cette vengeance. Troski se voyait préservé, comme par un miracle, du couteau qui avait menacé sa tête pendant six semaines. On peut juger quel butin firent les Polonais au milieu de tant de richesses. Ce qui paraît étrange dans nos mœurs, c'est que les généraux et le roi lui-même partagèrent avec les soldats les fruits de cette

journée. Sobieski écrivit à la reine, son épouse, que le grand visir l'avait laissé son héritier, et qu'il avait trouvé dans sa tente plusieurs milliers de ducats : « Ainsi vous » ne me direz pas, ajouta-t-il, ce que les » femmes tartares disent à leurs maris : vous » n'êtes pas des hommes, puisque vous re» venez sans butin. » Cette bataille avait duré six heures quoique les Turcs se fussent mal défendus, parce que le terrain inégal et coupé de marais, de fossés et de rochers, rendait toutes les attaques difficiles. Les historiens, qui ne s'accordent pas sur le nombre des morts de part et d'autre, disent unanimement que jamais bataille aussi décisive ne coûta moins de sang. Le lendemain le comte de Staremberg vint à la tête des siens remercier le libérateur de Vienne. Sobieski, environné des compagnons de sa gloire, entra triomphant dans cette place par les ruines que les Turcs n'avaient jamais osé escalader. Rien n'est comparable à la joie que marqua le peuple, ni aux témoignages de reconnaissance et d'admiration que les bourgeois donnaient à l'envi à celui qu'ils appelaient leur sauveur. Le roi était arrêté à chaque pas dans sa marche, craignant que son cheval n'écrasât les personnes de tout sexe, de tout

rang et de tout âge, qui se prosternaient devant lui. On le séparait de ses officiers et de ses gardes pour se disputer le bonheur de baiser son vêtement. Le désordre qui accompagnait ce triomphe, l'un des plus touchans dont l'histoire nous ait conservé la mémoire, en augmentait le charme pour le triomphateur, et pour ceux qui lui décernaient tous ces honneurs, que la plus vive reconnaissance multipliait et répétait sans cesse. Lorsque Sobieski fut parvenu avec beaucoup de peine à l'église métropolitaine de Vienne, qui était le but de sa marche, on y chanta le *Te Deum* pour reporter au Dieu des armées la gloire dont il est le premier auteur : mais au milieu des chants d'actions de grâces que les Autrichiens adressaient au Tout-Puissant, ils n'oubliaient pas l'instrument dont Dieu s'était servi. Après le *Te Deum*, le doyen de l'église métropolitaine monta en chaire afin d'exhorter le peuple à reconnaître le doigt de Dieu qui l'avait sauvé de la plus cruelle captivité; il prit pour texte de son discours ces paroles de l'évangile de saint Jean, *fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes.*

La guerre dura jusqu'en 1699. Les Turcs, par le traité de Carlowits, qui fut alors signé, n'obtinrent point ce qu'ils avaient prétendu

en prenant les armes : ils cédèrent au contraire solennellement la Transilvanie à l'empereur Léopold.

Ce fut en 1711, que Pierre-le-Grand faillit demeurer au pouvoir des Turcs. Le roi de Suède, Charles XII, vaincu par les Moscovites à Pultawa, vivait en réfugié dans les états du grand-seigneur. Il y multipliait les intrigues pour attirer à son vainqueur une guerre avec les Turcs. Cette guerre fut enfin résolue. « La première démarche de la Porte » ottomane fut de mettre au château des Sept » Tours l'ambassadeur moscovite, dit Vol- » taire que nous allons suivre dans notre récit. » La coutume des Turcs est de commencer » par faire arrêter les ministres des princes » auxquels ils déclarent la guerre. Observa- » teurs de l'hospitalité en tout le reste, ils » violent en cela le droit le plus sacré des na- » tions. Ils commettent cette injustice sous » prétexte d'équité, s'imaginant ou voulant » faire croire qu'ils n'entreprennent jamais » que de justes guerres, parce qu'elles sont » consacrées par l'approbation de leur mufti. » Sur ce principe, ils se croient armés pour » châtier les violateurs des traités que souvent » ils rompent eux-mêmes, et croyant punir » les ambassadeurs des rois leurs ennemis

» comme complices des infidélités de leurs » maîtres.

» A cette raison se joint le mépris ridicule » qu'ils affectent pour les princes chrétiens, » et pour les ambassadeurs qu'ils ne regardent » d'ordinaire que comme des consuls de mar- » chands.

» Le kan des Tartares de Crimée, que » nous nommons le han, reçut ordre de se » tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce » prince gouverne le Nogaï, le Budziack, » avec une partie de la Circassie et toute la » Crimée, province connue dans l'antiquité » sous le nom de Chersonnèse Taurique, où » les Grecs portèrent leur commerce et leurs » armes, et fondèrent de puissantes villes; » où les Génois pénétrèrent depuis lorsqu'ils » étaient les maîtres du commerce de l'Eu- » rope. On voit en ce pays des ruines de villes » grecques, et quelques monumens des Gé- » nois, qui subsistent encore au milieu de » la désolation et de la barbarie.

» Le kan est appelé par ses sujets empe- » reur; mais avec ce grand titre il n'en est » pas moins l'esclave de la Porte. Le sang » ottoman dont les kans sont descendus, et » le droit qu'ils prétendent à l'empire des » Turcs au défaut de la race du grand-sei-

» gneur, rendent leur famille respectable au
» sultan même, et leur personne redoutable.
» C'est pourquoi le grand-seigneur n'ose dé-
» truire la race des kans tartares : mais il
» ne laisse presque jamais vieillir ces princes
» sur le trône. Leur conduite est toujours
» éclairée par les pachas voisins, leurs états
» entourés de janissaires, leurs volontés tra-
» versées par les grands-visirs, leurs desseins
» toujours suspects. Si les Tartares se plai-
» gnent de leur kan, la Porte le dépose sous
» ce prétexte : s'il en est aimé; c'est un plus
» grand crime dont il est plutôt puni; ainsi
» presque tous passent de la souveraineté à
» l'exil, et finissent leurs jours à Rhodes qui
» est d'ordinaire leur prison ou leur tom-
» beau. Les Tartares leurs sujets sont les peu-
» ples les plus brigands de la terre, et en même
» temps, ce qui semble inconcevable, les
» plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues
» de leur pays attaquer une caravane, dé-
» truire des villages; mais qu'un étranger,
» tel qu'il soit, passe dans leur pays, non-
» seulement il est reçu partout, logé et dé-
» frayé; mais dans quelque lieu qu'il passe,
» les habitans se disputent l'honneur de l'a-
» voir pour hôte. Le maître de la maison,
» sa femme, ses filles le servent à l'envi. Les

» Scythes leurs ancêtres leur ont transmis » ce respect inviolable pour l'hospitalité, » qu'ils ont conservé, parce que le peu d'é- » trangers qui voyagent chez eux et le bas » prix de toutes les denrées ne leur rendent » pas cette vertu trop onéreuse. Quand les » Tartares vont à la guerre avec l'armée otto- » mane, ils sont nourris par le grand-sei- » gneur, le butin qu'ils font est leur seule » paie. Aussi sont-ils plus propres à piller » qu'à combatre régulièrement.

» Le kan, gagné par les présens et par les » intrigues du roi de Suède, obtint d'abord » que le rendez-vous général des troupes se- » rait à Bender, sous les yeux de Charles XII, » afin de lui marquer mieux que c'était pour » lui qu'on faisait la guerre. Le visir Baltagi » Mehemet, n'ayant pas les mêmes engage- » mens, ne voulait pas flatter à ce point un » prince étranger. Il changea l'ordre, et ce » fut à Andrinople que s'assembla cette » grande armée. C'est toujours dans les vastes » et fertiles plaines d'Andrinople qu'est le » rendez-vous pour les armées turques, quand » ce peuple fait la guerre aux chrétiens. Les » troupes venues d'Asie et d'Afrique s'y repo- » sent et s'y rafraîchissent quelques se- » maines : mais le grand-visir, pour préve-

» nir le czar, ne laissa reposer l'armée que
» trois jours, et marcha vers le Danube et
» vers la Bessarabie. . . . .

» Le czar, selon toutes les apparences,
» devait vaincre Baltagi Mehemet; mais il
» fit la même faute avec les Turcs que le roi
» de Suède avait commise avec lui, il mé-
» prisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de
» l'armement des Turcs il quitta Moscou, et,
» ayant ordonné qu'on changeât le siége de
» Riga en blocus, il assembla sur les fron-
» tières de la Pologne quatre-vingt mille
» hommes de ses troupes. Avec cette armée
» il prit son chemin par la Moldavie et la
» Valaquie, autrefois le pays des Daces, au-
» jourd'hui habitées par des chrétiens grecs
» tributaires du grand-seigneur. La Moldavie
» était gouvernée alors par le prince Cantimir,
» Grec d'origine, qui réunissait les talens
» des anciens Grecs, la science des lettres et
» celle des armes. On le faisait descendre du
» fameux Timur, connu sous le nom de
» Tamerlan. Cette origine paraissait plus
» belle qu'une grecque. On prouvait cette
» descendance par le nom de ce conquérant;
» Timur, disait-on, ressemble à Timir. Le
» titre de kan que possédait Timur avant de
» conquérir l'Asie, se retrouve dans le nom

» de Cantimir ; ainsi le prince Cantimir est
» descendu de Tamerlan. Voilà les fonde-
» mens de la plupart des généalogies.

» De quelque maison que fût Cantimir,
» il devait toute sa fortune à la Porte otto-
» mane. A peine avait-il reçu l'investiture
» de sa principauté, qu'il trahit l'empereur
» turc, son bienfaiteur, pour le czar dont il es-
» pérait davantage. Il se flattait que le vain-
» queur de Charles XII triompherait aisé-
» ment d'un visir peu estimé qui n'avait ja-
» mais fait la guerre, et qui avait choisi pour
» son kiaïa, c'est-à-dire pour son lieutenant,
» l'intendant des douanes de Turquie. Il
» comptait que tous ses gens se rangeraient
» de son parti : les patriarches grecs l'encou-
» ragèrent à cette défection. Le czar, ayant
» donc fait un traité secret avec ce prince, et
» l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans
» le pays et arriva au mois de juin 1711 sur
» le bord septentrional du fleuve Hierase,
» aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale
» de la Moldavie. Dès que le grand-visir eut
» appris que Pierre Alexiowits marchait de
» ce côté, il quitta son camp, et suivant le
» cours du Danube, il alla passer le fleuve
» sur un pont de bateaux, près d'un bourg
» nommé Saccia, au même endroit où Da-

» rius fit construire autrefois le pont qui porta
» son nom. L'armée turque fit tant de dili-
» gence qu'elle parut bientôt en présence des
» Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.
» Le czar, sûr du prince de Moldavie, ne
» s'attendait pas que les Moldaves dussent
» lui manquer. Mais souvent le prince et les
» sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci
» aimaient la domination turque qui n'est
» jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte
» de la douceur pour les peuples tributaires:
» ils redoutaient les chrétiens, et surtout les
» Moscovites, qui les avaient toujours traités
» avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs
» provisions à l'armée ottomane : les entre-
» preneurs, qui s'étaient engagés à fournir
» des vivres aux Moscovites, exécutèrent
» avec le grand-visir le marché même qu'ils
» avaient fait avec le czar. Les Valaques, voi-
» sins des Moldaves, montrèrent aux Turcs
» la même affection : tant l'ancienne idée de
» la barbarie moscovite avait aliéné tous les
» esprits.
» Le czar ainsi trompé dans ses espérances,
» peut-être trop légèrement prises, vit tout
» d'un coup son armée sans vivres et sans
» fourrages. Les soldats désertaient par trou-
» pes, et bientôt cette armée se trouva réduite

» à moins de trente mille hommes prêts à
» périr de misère. . . . .

» Cependant les Turcs passent la rivière, » enferment les Russes, et forment devant » eux un camp retranché. Il est surprenant » que le czar ne disputa point le passage de » la rivière, ou du moins qu'il ne répara » pas cette faute en livrant bataille aux Turcs » immédiatement après le passage, au lieu » de leur donner le temps de faire périr son » armée de faim et de fatigue. Il semble que » ce prince fît dans cette campagne tout ce » qu'il fallait pour être perdu. Il se trouva » sans provisions, ayant la rivière de Pruth » derrière lui, cent cinquante mille Turcs » devant lui, et quarante mille Tartares qui » le harcelaient continuellement à droite et » à gauche. Dans cette extrémité il dit pu- » bliquement, « me voilà du moins aussi mal » que mon frère Charles l'était à Pultava. »

» Le comte Poniatouski, infatigable agent » du roi de Suède, était dans l'armée du grand- » visir avec quelques Polonais et quelques » Suédois qui tous croyaient la perte du czar » inévitable.

» Dès que Poniatouski vit que les armées » seraient infailliblement en présence, il le » manda au roi de Suède, qui partit aussi-

» tôt de Bender, suivi de quarante officiers, » jouissant par avance du plaisir de combattre l'empereur moscovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruineuses, le » czar, poussé vers le Pruth, n'avait pour tous » retranchemens que des chevaux de frise et » des chariots: quelques troupes de janissaires » et de spahis vinrent fondre sur son armée » si mal retranchée; mais ils attaquèrent en » désordre, et les Moscovites se défendirent » avec une vigueur que la présence de leur » prince et le désespoir leur donnaient.

» Les Turcs furent deux fois repoussés. Le » lendemain M. Poniatouski conseilla au » grand-visir d'affamer l'armée moscovite, » qui, manquant de tout, serait obligée, dans » un jour, de se rendre à discrétion avec son » empereur.

» Le czar a depuis avoué plus d'une fois » qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel » dans sa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit: il roulait dans son esprit » tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années » pour la gloire et le bonheur de sa nation: » tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être » périr avec lui avant d'avoir été achevés;

» il fallait ou être détruit par la faim, ou
» attaquer près de cent quatre-vingt mille
» hommes avec des troupes languissantes,
» diminuées de la moitié, une cavalerie presque toute démontée, et des fantassins exténués de faim et de fatigue.

» Il appela le général Czeremetof vers le
» commencement de la nuit, et lui ordonna,
» sans balancer et sans prendre conseil, que
» tout fût prêt à la pointe du jour pour aller
» attaquer les Turcs la baïonnette au bout du
» fusil.

» Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, et que chaque officier
» ne réservât qu'un seul chariot; afin que,
» s'ils étaient vaincus, ses ennemis ne pussent
» du moins profiter du butin qu'ils espéraient.

» Après avoir tout réglé avec le général
» pour la bataille, il se retira dans sa tente
» accablé de douleur, et agité de convulsions,
» mal dont il était souvent attaqué, et qui
» redoublait toujours avec violence quand il
» avait quelque grande inquiétude. Il défendit
» que personne osât de la nuit entrer dans sa
» tente, sous quelque prétexte que ce pût
» être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire
» des remontrances sur une résolution dé-

» sespérée, mais nécessaire, encore moins
» qu'on fût témoin du triste état où il se
» sentait.

» Cependant on brûla, selon son ordre, la
» plus grande partie de ses bagages. Toute
» l'armée suivit cet exemple, quoiqu'à re-
» gret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient
» de plus précieux. Les officiers-généraux
» ordonnaient déjà la marche, et tâchaient
» d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils
» n'avaient pas eux-mêmes : chaque soldat,
» épuisé de fatigue et faim, marchait sans
» ardeur et sans espérance. Les femmes,
» dont l'armée était trop remplie, poussaient
» des cris qui énervaient encore les courages:
» tout le monde attendait le lendemain ma-
» tin la mort ou la servitude. Ce n'est point
» une exagération; c'est à la lettre ce qu'on
» a entendu dire à des officiers qui servaient
» dans cette armée. . . . .
» . . . .

» La célèbre impératrice Catherine avait
» suivi son époux au camp du Pruth. Elle
» tint un conseil avec les officiers-généraux
» et le vice-chancelier Schaffirof, pendant
» que le czar était dans sa tente. On conclut
» qu'il fallait demander la paix aux Turcs,
» et engager le czar à faire cette démarche.

» Le vice-chancelier écrivit une lettre au
» grand-visir au nom de son maître : la cza-
» rine entra avec cette lettre dans la tente du
» czar, malgré la défense ; et ayant, après
» bien des prières, des contestations et des
» larmes, obtenu qu'il la signât, elle ras-
» sembla sur-le-champ toutes ses pierreries,
» tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout
» son argent ; elle en emprunta même des
» officiers-généraux ; et ayant composé de cet
» amas un présent considérable, elle l'envoya
» à Osman Aga, lieutenant du grand-visir,
» avec la lettre signée par l'empereur mos-
» covite. Mehemet Baltagi, conservant d'a-
» bord la fierté d'un visir et d'un vainqueur,
» répondit : « Que le czar m'envoie son pre-
» mier ministre, et je verrai ce que j'ai à
» faire. » Le vice-chancelier Schaffirof vint
» aussitôt, chargé de quelques présens qu'il
» offrit publiquement lui-même au grand-
» visir, assez considérables pour lui marquer
» qu'on avait besoin de lui, mais trop peu
» pour le corrompre.

» La première demande du visir fut que le
» czar se rendît avec toute son armée à dis-
» crétion. Le vice-chancelier répondit que son
» maître allait attaquer dans un quart-
» d'heure, et que les Moscovites périraient

» jusqu'au dernier plutôt que de subir des » conditions si infâmes. Osman ajouta ses » remontrances aux paroles de Schaffirof.

» Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il » voyait que les janissaires avaient été re- » poussés la veille. Osman lui persuada aisé- » ment de ne pas mettre au hasard d'une » bataille des avantages certains. Il accorda » donc d'abord une suspension d'armes pour » six heures, pendant laquelle on convien- » drait des conditions du traité.

» Pendant qu'on parlementait, il arriva » un petit accident qui peut faire connaître » que les Turcs sont souvent plus jaloux de » leur parole que nous ne croyons. Deux gen- » tilshommes italiens, parens de M. Brillo, » lieutenant-colonel d'un régiment de gre- » nadiers au service du czar, s'étant écartés » pour chercher quelque fourrage, furent pris » par des Tartares qui les amenèrent à leur » camp, et offrirent de les vendre à un offi- » cier des janissaires. Le Turc, indigné qu'on » osât ainsi violer la trève, fit arrêter les Tar- » tares, et les conduisit lui-même devant le » grand-visir avec ces deux prisonniers. Le » visir renvoya ces deux gentilshommes au » camp du czar, et fit trancher la tête aux

» deux Tartares qui avaient eu le plus de part
» à leur enlèvement.

» Cependant le kan des Tartares s'opposait
» à la conclusion d'un traité qui lui ôtait
» l'espérance du pillage : Poniatouski secon-
» dait le kan par les raisons les plus pressantes.
» Mais Osman l'emporta sur l'impatience
» du tartare, et sur les insinuations de Po-
» niatouski.

» Le visir crut faire assez pour le grand-
» seigneur son maître, de conclure une paix
» avantageuse. Il exigea que les Moscovites
» rendissent Asof ; qu'ils brûlassent les ga-
» lères qui étaient dans ce port, qu'ils démo-
» lissent des citadelles importantes bâties sur
» les Palus-Méotides, et que tout le canon
» et les munitions de ces forteresses demeu-
» rassent au grand-seigneur ; que le czar re-
» tirât ses troupes de la Pologne ; qu'il n'in-
» quiétât plus le petit nombre de Cosaques qui
» étaient sous la protection des Polonais, ni
» ceux qui dépendaient de la Turquie, et qu'il
» payât dorénavant aux Tartares un subside
» de quarante mille sequins par an, tribut
» odieux imposé depuis long-temps, mais
» dont le czar avait affranchi son pays.

» Enfin le traité allait être signé, sans

» qu'on eût seulement fait mention du roi de
» Suède. Tout ce que Poniatouski put obtenir
» du visir, fut qu'on insérât un article, par
» lequel le Moscovite s'engagerait à ne point
» troubler le retour de Charles XII ; et, ce
» qui est assez singulier, il fut stipulé dans
» cet article que le czar et le roi de Suède fe-
» raient la paix, s'ils en avaient envie, et
» s'ils pouvaient s'accorder.

» A ces conditions le czar eut la liberté de
» se retirer avec son armée, son canon, son
» artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les
» Turcs lui fournirent des vivres, et tout
» abonda dans son camp deux heures après la
» signature du traité, qui fut commencé,
» conclu et signé, le 21 juillet 1711.

» Dans le temps que le czar échappé de ce
» mauvais pas se retirait, tambour battant
» et enseignes déployées, arrive le roi de
» Suède, impatient de combattre et de voir
» son ennemi entre ses mains. Il avait couru
» plus de cinquante lieues à cheval, depuis
» Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il arriva dans
» le temps que les Russes commençaient à
» faire paisiblement leur retraite : il fallait,
» pour pénétrer au camp des Turcs, aller pas-
» ser le Pruth sur un pont à trois lieues de là.
» Charles XII, qui ne faisait rien comme les

» autres hommes, passa la rivière à la nage
» au hasard de se noyer, et traversa le camp
» moscovite au hasard d'être pris : il parvint
» à l'armée turque, et descendit à la tente
» du comte Poniatouski qui m'a conté et écrit
» ce fait. Le comte s'avança tristement vers
» lui, et lui apprit comment il venait de
» perdre une occasion qu'il ne recouvrerait
» peut-être jamais.

» Le roi, outré de colère, va droit à la tente
» du grand-visir : il lui reproche avec un
» visage enflammé le traité qu'il vient de
» conclure. « J'ai droit, dit le grand-visir d'un
» air calme, de faire la guerre et la paix. —
» Mais, ajoute le roi, n'avais-tu pas toute
» l'armée moscovite en ton pouvoir ? — Notre
» loi nous ordonne, repartit gravement le
» visir, de donner la paix à nos ennemis
» quand ils implorent notre miséricorde. —
» Eh ! t'ordonne-t-elle, insiste le roi en co-
» lère, de faire un mauvais traité, quand
» tu peux imposer telles lois que tu veux !
» Ne dépendait-il pas de toi d'amener le czar
» prisonnier à Constantinople ? »

» Le Turc, poussé à bout, répondit séche-
» ment : et qui gouvernerait l'empire en son
» absence ? Il ne faut pas que tous les rois
» soient hors de chez eux. » Charles répliqua

» par un sourire d'indignation : il se jeta » sur un sofa, et regardant le visir d'un air » plein de colère et de mépris, il étendit sa » jambe vers lui, et embarrassant exprès son » éperon dans la robe du Turc, il la lui déchi- » ra, se releva sur-le-champ, remonta à » cheval et retourna à Bender, le désespoir » dans le cœur.

» Poniatouski resta encore quelque temps » avec le grand-visir, pour essayer, par des » voies plus douces, de l'engager à tirer un » meilleur parti du czar; mais l'heure de la » prière étant venue, le Turc, sans répon- » dre un seul mot, alla se laver et prier » Dieu. . . . . »

De tels succès sont rares chez les Turcs : vu son extrême ignorance dans les armes, comme dans toute autre chose, ce peuple, qui fournit d'ailleurs des soldats braves et déterminés, fait ordinairement la guerre avec désavantage, même contre les Persans, qui l'égalent en ignorance. La manœuvre de ceux-ci est de laisser l'ennemi s'engager dans leurs déserts, et d'attendre pour l'attaquer que la fatigue et la faim ait mis le découragement dans son armée. Toujours pris à ce piége, les Turcs ne cessent d'y retomber.

Les Persans et les Turcs se haïssent mor-

tellement. La différence de sectes de mahométisme est le principe de cette haine qui s'est beaucoup fortifiée par une circonstance particulière. L'an de J.-C., 1510, sous le règne de Bajazet II, un dervis qui, pendant une longue retraite et dans des méditations profondes, avait nourri des projets ambitieux, tout plein du désir de former une secte, imagina de soutenir dans la Turquie l'opinion des califes fatimites, embrassée par les Persans, qui reconnaissent Ali pour le successeur immédiat de Mahomet. On ne pouvait accréditer cette opinion qu'en contredisant la Sunna. Ce dervis, appelé Scheïtankuli, voulut rendre sa nouvelle doctrine plus intéressante en l'ornant de plusieurs autres nouvelles opinions. Il prêchait, par exemple, que le Coran était de toute éternité avec Dieu.

Scheïtankuli autorisa sa mission par un séjour de dix années dans une caverne de la Natolie, près d'une ville nommée Becbazar, où il affectait aux yeux de la multitude des austérités outrées. La réputation de sa sainteté étant bien établie, il assembla des soldats; car les Musulmans ne savent prêcher que les armes à la main, tout envoyé de Dieu doit régner en son nom sur la terre. Étant entré à force ouverte, un jour de mar-

ché, dans une ville appelée Antalie, il prêcha dans la place publique. Son enthousiasme passa dans le cœur de tous ceux qui l'entendirent, et le fruit du sermon fut de se saisir du cadi, de l'écarteler et d'attacher chacun de ses quatre membres à chacune des quatre portes de la ville. Scheïtankuli alla ensuite s'emparer de Kutaïa, capitale de la province; les peuples, avides de nouveauté, ouvrirent leurs portes, malgré le pacha que l'enthousiasme fit empaler dans la place publique, parce qu'il avait osé traiter le conquérant d'imposteur.

Korcut, fils de l'empereur, qui jadis avait régné en son nom, et qui exerçait les fonctions de pacha à Magnesie, tenta de s'opposer à ce rebelle, dont les soldats mal disciplinés, avaient tous cette ardeur qu'inspire le fanatisme. Korcut n'avait que très-peu de janissaires; les troupes qu'il ramasa en hâte, n'étaient pas mieux disciplinées que celles du novateur, et étaient beaucoup moins aguerries. Le prince fut repoussé, et se crut trop heureux d'avoir dérobé sa tête au couteau de ce fanatique sanguinaire. Il informa son père de ces revers auxquels il était temps de remédier. Malgré quelques succès que les généraux de Bajazet avaient eu sous ses yeux,

il était tout à-fait dégoûté de la guerre. Les circonstances, quelque pressantes qu'on les lui peignît, ne purent le déterminer à s'armer pour défendre sa couronne. Il envoya son visir Ali, dans la Natolie, à la tête d'une armée; mais la garde qui veillait au tour du sérail de Constantinople, ne put le dérober au danger qu'il voulait éviter. Comme il sortait pour aller à la mosquée, un dervis, émissaire de Scheïtankuli, lui demanda l'aumône; l'empereur se baissait pour la lui donner, le traître lui porta dans le sein un coup de poignard, dont l'empereur fut longtemps à guérir. Depuis cet événement, tout ce qui n'est ni membre du divan ni officier du sérail, n'approche jamais de l'empereur des Turcs, que deux chiaoux ne lui tiennent les bras.

Scheïtankuli, aussi fourbe, aussi ambitieux que l'avait été Mahomet, n'avait pas les mêmes talens pour la guerre. Des troupes réglées et aguerries, dissipèrent bientôt une foule d'enthousiastes, terribles devant des hommes désarmés, mais qui, n'ayant aucune notion de l'art de la guerre, savaient plutôt égorger que combattre. Ali pacha les vainquit en bataille rangée, et rentra dans toutes les places dont les rebelles s'étaient

emparés, aussi facilement qu'eux-mêmes les avaient prises. Scheïtankuli comprit que les armes ne lui seraient pas aussi favorables qu'il avait espéré. Il renonça au rôle de conquérant, et, dérobant sa retraite, même à ses plus chers disciples, il fuit en Perse auprès du roi dont l'opinion sur la succession d'Ali, était la même qu'il avait prêchée. Ce Scheïtankuli est regardé, sinon comme l'auteur, au moins comme le restaurateur du schisme des Persans, et comme leur troisième prophète.

Il n'ignorait pas qu'Ismaël, roi de Perse, tenait le dogme de la succession d'Ali. Il alla se réfugier à la cour de ce prince, comme martyr de cette prétendue vérité. Le faux prophète avait acquis dans sa retraite plus de connaissances que n'en ont communément les Musulmans. Il avait quelque teinture des mathématiques, et surtout de l'astrologie judiciaire dont on faisait grand cas dans ce siècle et dans ce pays. Le roi Ismaël ébloui de l'éloquence, de la doctrine, de l'érudition de cet homme extraordinaire, lui confia l'éducation des princes ses enfans, et lui-même plia sa foi aux rêveries du prétendu prophète. Tous les Persans n'étaient pas, comme leur maître, de la secte d'Ali. Jusque-là le roi Is-

maël avait toléré les différentes opinions : tous faisaient profession de l'islamisme ; mais chacun expliquait le Coran à sa manière, et la paix régnait dans la Perse, parce qu'aucun n'avait entrepris de rendre intelligible ce qui ne l'était pour personne. Scheïtankuli, plus puissant en Perse qu'il ne l'avait jamais été en Turquie, puisqu'il avait subjugué le roi, usa de ce nouveau pouvoir avec plus d'adresse qu'en Turquie, mais avec encore plus de cruauté. Il ne levait plus des armées qu'il ne savait pas conduire, mais il inculquait ses opinions dans une âme crédule et sanguinaire, et, employant ce grand argument de Mahomet, que le fer et le feu étaient les plus forts instrumens de la vérité, il forçait Ismaël à proscrire tous ceux qui n'admettaient pas les nouveaux dogmes. Un des plus importans, était de savoir si Mahomet exigeait qu'on lavât ses pieds chaque matin avec de l'eau, ou s'il suffisait de les frotter de la main sans les mouiller. De tous temps les Turcs et les Persans avaient employé de l'eau dans cette pratique. Le novateur voulait qu'on se contentât d'essuyer ses pieds. Cette prétention et plusieurs autres de même espèce, révoltèrent un grand nombre de Musulmans. Comme toutes les réclamations

étaient punies de mort, les supplices multipliés contraignirent beaucoup de sujets de quitter la Perse. Ismaël, effrayé de cette désertion, osa s'en plaindre à son prophète qui offrit, pour retenir le peuple sous sa loi, de manifester par des miracles, l'authenticité de sa mission. Depuis plusieurs jours Scheïtankuli menait ses élèves dans un bois contigu au palais d'Ispahan. Il fit remarquer au plus jeune de ces princes qui aimait beaucoup son précepteur, un vieux plane qu'il lui recommanda d'indiquer au roi son père, quand il en serait temps. Comme on reprochait surtout à Scheïtankuli d'altérer le texte du Coran, sous prétexte de l'expliquer, le faux prophète dit au roi; qu'il voulait prouver à l'univers entier que lui seul était capable de donner l'intelligence de ce livre sacré. On indiqua une assemblée du peuple dans le bois dont nous avons parlé. Scheïtankuli pria le roi d'ordonner au plus jeune de ses fils, de choisir tel arbre de ce bois qu'il voudrait. L'enfant bien préparé, indiqua l'arbre dont il était convenu avec son maître. Alors l'imposteur présente au prince et au peuple un livre qui contenait le Coran dans toute l'exactitude du texte, un autre dont tous les feuillets étaient blancs, et un troisième où le Coran

était écrit avec les changemens que Scheïtankuli y avait crus nécessaires, et qu'il prétendait être le véritable texte de Mahomet. Le jeune prince plaça l'ancien Coran et le livre blanc dans le tronc de l'arbre indiqué. Scheïtankuli fait sceller ce tronc avec des bandes de fer, y fait apposer le sceau du royaume, et déclare que, dans quarante jours, Dieu manifestera, dans le lieu même, sa volonté, sa loi et son prophète. Il retourna au palais, tenant en main celui des trois livres que lui-même avait corrigé. Pendant cet intervalle de quarante jours, l'hypocrite affectait d'aller souvent sous le plane indiqué adresser à Dieu des prières ferventes. L'instant étant venu auquel le miracle devait s'accomplir, tout le peuple accourut autour du plane. Scheïtankuli recommence ses prières avec plus de ferveur que jamais, puis d'un ton inspiré, il ordonne qu'on ouvre le plane. Le petit prince persan, qui avait placé les deux livres dans le tronc de cet arbre, en retire deux de même forme, dont l'un, qui passait pour être le Coran ancien, était raturé et écrit en interlignes dans tous les endroits que le prétendu prophète avait cru devoir changer, et l'autre, qu'on croyait avoir été le livre blanc, était une copie fidèle et sans

rature de ce nouveau Koran, qu'on voulait accréditer. Le peuple fasciné, sans s'informer si le plane n'avait point été ouvert pendant la nuit, ni si les deux livres enfermés dans le tronc, quarante jours auparavant, ne s'y trouvaient pas encore, cria au miracle. Tous se prosternèrent devant le prétendu prophète ; tous le nommèrent le second Mahomet, et, selon les principes de la loi musulmane, jurèrent haine et guerre éternelle à tous ceux qui ne penseraient pas comme eux. Le prophète ordonna que l'arbre qui avait servi à manifester sa mission, serait brûlé, ce qui fut exécuté sur l'heure. Il était essentiel de dérober, à des yeux qui pouvaient être moins crédules, l'examen d'un fait qu'on eût aisément éclairci. De ce jour les Persans donnèrent à Scheïtankuli le nom de Sophi, qui signifie en persan homme vêtu de laine, ou un religieux. Ce fourbe ne fut pas roi, mais il régna sous le nom d'Ismaël. Ce prince ne fut que l'instrument de la volonté de son prophète, et le nom de Sophi fut si respecté en Perse, que les rois, successeurs d'Ismaël, l'ont toujours porté depuis la mort de Scheïtankuli. Ce fourbe heureux inspira aux Persans la haine qu'il avait pour les Turcs. On sait combien la religion musul-

mane aliène ses disciples de tous ceux qui professent une autre croyance : elle les arme bien plus encore contre ceux qui ont élevé des sectes dans son sein. Scheïtankuli a profité de cette intolérance pour aigrir les deux nations l'une contre l'autre ; tellement que dans la guerre, un Musulman, qui pense offrir un sacrifice à Dieu en tuant un ennemi chrétien, croit fermement, s'il est Turc, que la tête d'un Persan, est aussi agréable à Dieu que celle de soixante et dix chrétiens. Les deux nations anathématisent également le Coran que la nation ennemie adopte. Lorsque l'un des monarques envoie des ambassadeurs à l'autre, il ne manque pas de mettre au nombre des présens un exemplaire, magnifiquement couvert, du Coran, conforme à la leçon qu'il croit orthodoxe. Et lorsque l'ambassadeur offre au prince ce livre avec tous les autres dons, le monarque baise respectueusement un autre exemplaire de sa loi, qu'on a eu soin de mettre sous ses yeux, et laisse le livre offert sur les marches de son trône.

En 1513, le roi de Perse envoya à Sélim Ier. une ambassade pour traiter de quelques intérêts. Parmi les présens, d'usage en pareille circonstance, les Persans présentèrent pour la première fois le nouveau Coran

corrigé par leur second prophète, et un lion d'une grandeur démesurée. Sélim, que l'objet de cette ambassade offensait, prit prétexte des présens qui l'accompagnaient pour annoncer sa haine. Il envoya à son tour des ambassadeurs porter en présens au roi de Perse l'ancien Coran et la Sunna. Les ambassadeurs étaient aussi chargés de présenter au monarque persan deux grands dogues, en l'assurant que ces animaux bien dressés étrangleraient les lions les plus terribles.

LIVRE TROISIÈME

ET DERNIER.

Finances et Gouvernement; Esprit de la nation; Ses momens d'agitation; Sa situation présente. Détails sur la révolution tentée par les Grecs. Portrait de l'empereur de Turquie actuel.

Dans le cours de ce livre on a pu juger par aperçu du gouvernement de la Turquie. Il

ne sera cependant pas hors de propos d'entrer, particulièrement à ce sujet, dans quelques détails.

Les premiers impôts, ceux que les Turcs croient autorisés par le Coran, et dont les autres n'ont été qu'une extension, sont de quatre sortes, le Moukataatou, l'Avaris, le Bachkaradg, le Gdgelebkachan.

Le Moukataatou est moins un impôt que le domaine du sabre d'Othman, le préciput que le prince s'est réservé lors du partage des conquêtes, dont trois lots ont été faits, le premier pour le monarque, le second pour les mosquées, le troisième pour les troupes. Ce dernier fut divisé en timars ou bénéfices militaires qu'on distribua aux soldats. Les terres qui appartiennent au prince dans chacune des provinces de l'empire, sont affermées par les pachas. Autrefois les spahis, qui composent la première cavalerie de l'empire, pouvaient seuls jouir de ces baux, et les terres impériales qui leur étaient affermées, devenaient dans leurs mains une espèce de propriété moyennant redevance. Ils passaient au fils du fermier, pourvu que ce fils fût spahis comme son père. Mais ces successions empêchant l'accroissement des revenus du prince, le premier grand-visir

Kiuperli voulut que les terres du domaine impérial fussent données au plus offrant et dernier enchérisseur à la mort de chaque fermier, sans distinction d'état. On comprend encore dans ce domaine les douanes maritimes, ou de la frontière, les confiscations qui sont bien fréquentes et bien profitables au trésor public, la réunion des biens au fisc par défaut de postérité ; car en Turquie on n'hérite de son frère ou de ses oncles que par concession du prince, qui partage presque toujours les successions collatérales, n'en laissant qu'une faible partie aux parens. Souvent des démembremens du Moukataatou, c'est-à-dire des portions de terres impériales, sont donnés aux sultanes validés ou favorites, quelquefois même à des visirs. Ces apanagistes jouissent alors de tout ce qui appartenait au prince, excepté des droits de douane qui ne sont jamais distraits du trésor public.

Le second objet de revenus est un impôt nommé Avaris, qui se perçoit sur toutes les terres indistinctement, situées dans les domaines de l'empereur, dans ceux des mosquées, ou dans les timars. Les possesseurs sont assujettis à l'Avaris, conformément à

un certain tarif, soit dans les campagnes, soit dans les villes, à quelque titre qu'ils puissent posséder. Les princes se sont réservé ce droit universel qu'ils perçoivent toujours en totalité, quand les cultivateurs abandonneraient leurs champs : les voisins partagent alors le fardeau jusqu'à ce que la terre abandonnée ait été accordée à un autre cultivateur, ou distribuée entre ceux qui en paient l'Avaris. Cet impôt est le moins sujet à variation.

Le troisième impôt dont il est parlé le plus souvent dans le Coran, est le Bachkaradg, espèce de capitation supportée par tous ceux que les Musulmans nomment Giaurs ou Infidèles, chrétiens romains, schismatiques grecs, arméniens, juifs et autres. Il consiste en trois, quatre ou cinq écus de notre monnaie par tête, suivant les facultés et les religions. Les chrétiens romains et les juifs paient plus que les Grecs. Comme il y a un grand nombre de sujets du grand-seigneur qui ont gardé de race en race la religion de leurs ancêtres, cet impôt produit beaucoup ; mais il diminue chaque jour, parce que, quoique le Coran défende de persécuter les giaurs, mais enjoigne seulement de leur

faire payer tribut, la religion dominante doit à la longue absorber toutes les autres dans un pays où l'on ne peut parvenir à aucun emploi, ni prétendre à aucune considération sans être musulman.

Les Turcs ne sont cruels, en fait de religion, qu'envers les relaps, ou envers ceux qui ont feint de se faire mulsulmans par des considérations particulières, et qu'ils ont convaincus d'être retournés à leur ancien culte. Ceux-là sont mis à mort sans espérance d'aucune grâce; tous les autres giaurs vivent en paix dans tout le territoire du grand-seigneur, en supportant le Bachkaradg par-dessus les autres impôts. Mais comme le commerce et l'industrie, qui enrichissent beaucoup d'entre eux, les exposent à l'envie et à la haine des Musulmans, on a trouvé le moyen d'augmenter cette taxe. Outre le Bachkaragd que payent tous les domiciliés dans le lieu de leur résidence, les ministres de la Porte ont imaginé de faire supporter une autre taxe d'abord à ceux qui n'ayant aucun domicile, se transportent dans différens lieux pour raison de leur commerce, afin, disaient-ils, qu'aucun de ces giaurs ne pût échapper à l'impôt auquel le grand-prophète les a tous condamnés en punition de leur aveuglement.

Pour cet effet, les exacteurs du Bachkaradg ont droit de demander la valeur de quatre écus à tout giaur, en quelque endroit qu'ils le rencontrent, à moins qu'il ne leur montre une quittance qui justifie qu'il a payé cette année. Cette quittance est écrite sur un papier ou vert, ou rouge, ou bleu, ou de quelque autre couleur qui varie toutes les années; et les domiciliés qui ont satisfait à cette dette dans le lieu de leur résidence, s'ils veulent en sortir, ne fût-ce que pour un jour, ne sont pas dispensés de payer une seconde fois pour obtenir ce papier, sans lequel ils seraient emprisonnés au premier endroit qui ne serait pas leur domicile.

Le quatrième impôt est appelé Gdgelebkachan; il a pour objet le transport des denrées et autres effets nécessaires, soit pour les voyages des sultans, soit pour la subsistance des armées. La nécessité ou la cupidité des empereurs ou des ministres ont fait de cet impôt comme de la capitation des giaurs. D'abord il consistait en charrois que les habitans des lieux que le prince ou les troupes parcouraient étaient contraints de fournir en nature. Comme ce service était très-onéreux pour les uns et ne coûtait absolument rien aux autres, un esprit de justice avait engagé

Soliman Canuni à le convertir en argent, afin que tous les sujets supportassent également le fardeau de la guerre. On le percevait dans tous les temps, afin, disait-on, qu'il fût moindre et plus insensible. Mais dans les guerres qui survinrent on ne tarda pas à exiger des charrois, quoique l'impôt fût exactement perçu. Cette charge très-onéreuse a été rachetée jusqu'à trois fois dans un siècle.

Les empereurs turcs ont profité avec avantage du texte du Coran, qui établit un représentant de Dieu sur la terre pour gouverner les hommes à sa volonté, et par la toute-puissance qu'il lui attribue : mais ils n'ont pas toujours éludé efficacement un autre texte qui défend de charger les vrais croyans de charges excessives. Les révolutions fréquentes que l'abus du pouvoir a occasionées à Constantinople, sont sans doute ce qui a induit en erreur le comte de Marsigli. Il a cru que des soldats, qui déposaient leur empereur, avaient un droit de le faire, autre que celui de la force, et que ce sentiment naturel qui soulève contre la tyrannie. Il n'y a en Turquie aucune constitution qui restreigne le pouvoir de l'empereur. Les Turcs n'ont de

lois écrites que le Coran et la Sunna. Le Coran est l'assemblage des chapitres que Mahomet prétendait être descendus du ciel pour l'instruction des Musulmans; la Sunna est le récit des principales actions de sa vie, recueillies par ceux qui en ont été témoins Ni l'un ni l'autre de ces livres ne peuvent contenir des principes de démocratie. Mahomet, qui s'est fait pontife et prophète pour rassembler dans sa main toutes les espèces de pouvoir, n'a certainement pas prétendu fournir des armes aux peuples contre lui.

Pour revenir aux finances, M. de Girardin et le comte de Marsigli s'accordent à peu près sur le produit des quatre impôts que nous venons de détailler. Ils les font monter à trente sept millions de nos livres environ. On ne compte point dans ce mémoire les produits de l'Egypte ni de la province de Bagdad, qui forment deux états séparés, exempts des impôts ordinaires, sous l'autorité de deux pachas qui les gouvernent comme ils l'étaient avant qu'ils fussent conquis. Ces deux états paient à la Porte un tribut de leurs productions en nature, telles que du lin, du café, du sucre, du riz, des lentilles; ils en-

tretiennent toutes les troupes employées à leur garde ; ils supportent tous les frais de leur administration, et envoient à la Porte, outre les denrées dont on vient de parler, un tribut d'argent monnoyé de quatorze cent mille de nos livres pour l'Egypte, et d'un million pour Bagdad.

Ce produit ne donne pas une fort grande idée des richesses de l'empire ottoman ; mais il s'en faut bien que ce soit là toutes ses ressources. Les fonds ni les revenus des mosquées qui, comme nous l'avons dit, consistent dans le tiers de ses conquêtes, ne sont pas abandonnés à l'Uléma (c'est ainsi qu'on appelle le corps des ministres de la religion). Lorsque tous ceux qui desservent les mosquées, ou qui remplissent des emplois de cadis, ont reçu une subsistance qui est fixée, le reste des revenus économisé sous l'inspection du Kislar aga, ou chef des eunuques noirs, est déposé dans un trésor auquel il n'est permis de toucher que pour les guerres de religion. Or toutes les guerres sont réputées de religion, attendu qu'elles ne peuvent être que contre les Persans qui sont alides, ou hérétiques par rapport aux Turcs, ou contre les chrétiens, ou contre des sujets rebelles, et que toute rébellion est qualifiée de sacrilége. Ainsi le

bien des mosquées est employé à la décharge de l'état. Le territoire des mosquées ne produit pas autant au fisc que celui qui appartient à l'empereur, parce que les particuliers qui rendent une redevance de la portion de terre qu'ils tiennent d'une mosquée, ne la voient jamais sortir de leurs mains. Ils transmettent cette possession à leur postérité sur le pied de la même redevance, et ces héritages ne retournent aux mosquées que lorsque les possesseurs ne laissent point d'enfans. Alors la famille à laquelle cette terre est aliénée de nouveau, en paie un préciput, outre la redevance annuelle qui est souvent augmentée.

Le troisième tiers des conquêtes qui a été partagé entre les soldats, et dont on a fait des timars ou bénéfices militaires, est encore un soulagement considérable pour l'état, parce que ces possesseurs de timars, appelés Timariots, sont obligés d'entretenir à leurs frais un nombre de cavaliers proportionné à la valeur des terres qu'ils possèdent. Nous avons dit dans le cours de cette histoire que ces bénéfices sont amovibles, quoique héréditaires. Ils passent à la vérité à l'aîné des enfans mâles, quand il n'y a qu'un timar. Quand il y en a plusieurs, les enfans les par-

tagent entre eux par autant de têtes qu'il se trouve de timars. Mais l'empereur, ou même les pachas en son nom, peuvent les ôter sans rendre aucune raison de cette rigueur, soit à ceux à qui ils ont été donnés, soit à leur postérité. Il n'en est pas ainsi des terres qu'il a plu au grand-seigneur d'aliéner dans le territoire qui appartient au sabre d'Othman, ni de celles qui sont situées dans le lot des mosquées. Celles-là passent toujours aux enfans, s'il n'y pas confiscation. Mais dans tous les cas, une grande partie du mobilier des officiers de la Porte qui meurent dans quelque emploi, est absorbée par le grand-seigneur qui n'abandonne aux enfans que ce qu'il veut bien des meubles ou de l'argent monnoyé que leur père est censé avoir acquis au service de la Porte. C'est ce qui a fait dire à plusieurs voyageurs que l'empereur ottoman est seul propriétaire dans son empire, et qu'il hérite de tous ses sujets. Il est bien vrai qu'il fait mourir ou qu'il dépouille de tout bien celui qu'il veut punir sans forme de procès, sans même qu'on puisse savoir quel est son crime.

Les membres de l'uléma, appelés effendis, ou gens de lois, qui desservent les mosquées

en qualité d'imans, ou qui rendent la justice en qualité de cadis, selon le texte du Coran, ne peuvent être mis à mort : mais le grand-seigneur sait éluder cette loi qu'on peut regarder comme fondamentale, puisqu'elle est disertement écrite, en donnant à l'effendi une place supérieure dans le divan, qui l'écarte de l'uléma, et qui conséquemment lui fasse perdre son privilége.

Nous avons lu dans plusieurs voyageurs, que le mufti ou chef de l'uléma, et tous ses effendis étaient exposés à la mort par un seul genre de supplice qui consistait à les piler dans un mortier. Nous n'avons remarqué aucune trace de cette barbarie dans tout le cours de l'histoire turque, et nous n'avons rien vu dans le Coran qui ait pu accréditer cette opinion. L'administration de la justice, ainsi que le culte divin, appartiennent entièrement à l'uléma ; ce qui donne un assez grand crédit à ce corps. Mais comme le gouvernement turc est tout-à-fait militaire, et que les finances ainsi que les troupes sont dans la main des pachas et sangiacs, officiers qui composent le divan et même le conseil du prince, lorsqu'ils sont parvenus à la dignité de visirs, c'est-à-dire pachas du pre-

mier ordre, les ministres du Coran n'ont d'autorité que pour terminer les contestations entre particuliers. Le mufti ou chef de l'uléma, est bien la personne la plus vénérée après le grand-seigneur, mais n'est pas à beaucoup près la plus puissante. A la vérité l'empereur n'entreprend rien de considérable sans que le mufti ait donné son fetfa (on appelle ainsi un avis motivé sur quelque texte du Coran) : mais quand ce fetfa n'est pas favorable, le chef de la loi est déposé avec encore plus de facilité que ne le serait un visir; ce qui rend souvent ces pontifes très-complaisans et très-attentifs à faire plier le Coran à la volonté du maître.

Pour éviter les redites, nous nous sommes dispensé de parler de la milice ottomane. On a vu dans le cours de cette histoire qu'elle consiste premièrement en timariots ou bénéficiers militaires, lesquels sont obligés d'entretenir à leurs frais et de conduire à l'armée ou sur la frontière, quand le besoin le requiert, un nombre de cavaliers proportionné à la valeur de leurs timars; en spahis, cavalerie mieux disciplinée et plus constamment rassemblée, payée par le trésor public; en janissaires, infanterie plus redoutable par son courage que par sa discipline. Des corps

levés à la hâte dans des cas de besoin, entrent encore dans la composition de l'armée ottomane.

Les pachas du banc représentent à peu près en Turquie, ce que sont ici les conseillers d'état.

Les pachas, proprement dits, sont les gouverneurs des provinces. En cette qualité ils commandent les troupes. Le plus ou le moins de *queues de cheval*, c'est-à dire d'étendarts ottomans, qu'ils peuvent faire porter devant eux, marque leur rang et leur importance. Les pachas à trois queues ont entrée au divan.

Les séraskiers sont des généraux qui n'ont de commandement qu'autant qu'il plaît à l'empereur.

On compte trente-trois empereurs ottomans, dans l'ordre suivant :

LISTE CHRONOLOGIQUE, DES EMPEREURS OTTOMANS.

Ans de J.-C.

1. Ottoman ou Osman Ier. du nom, décoré du titre de sultan dans la Natolie en 1299 par Aladin, grand-sultan

Ans de J.-C.

d'Iconium, et regardé comme le premier fondateur de la monarchie ottomane, meurt en 1326

2. Orchan ou Urchan Ier., fils d'Ottoman Ier., meurt en 1360

Soliman, fils aîné d'Orchan Ier., non compté ordinairement; passe pour avoir régné depuis 1358 jusqu'en 1361.

3. Amurat Ier., autre fils d'Orchan Ier., meurt en 1390

4. Bajazet Ier., fils d'Amurat Ier., meurt en 1403, fait prisonnier par les Tartares dès 1399

(Tamerlan, kan ou prince des Tartares, vainqueur de Bajazet, gouverne pendant quelque temps l'empire ottoman.)

5. Josué ou Issem, fils aîné de Bajazet Ier., omis par plusieurs auteurs, sultan à la prison de son père, meurt en 1403

6. Soliman, frère cadet de Josué, meurt en 1412, dépouillé dès 1410

7. Musa ou Moïse, autre frère cadet de Josué, meurt en 1413

(Quelques auteurs en font deux princes, mais à tort.)

8. Mahomet Ier., troisième cadet de Josué, meurt en 1422

9. Amurat II, fils aîné de Mahomet Ier., meurt le 10 février en 1451

Ans de J.-C.

(Sous son successeur commence l'empire des Turcs à Constantinople.)

1. Mahomet II, fils aîné d'Amurat II, maître de Constantinople, 29 mai 1453, et depuis cette conquête qualifié empereur, meurt le 3 mai en 1481
2. Bajazet II, fils aîné de Mahomet II, meurt le 25 juin en 1512
3. Sélim Ier., fils aîné de Bajazet II, meurt le 21 septembre en 1520
4. Soliman II, fils unique de Sélim Ier., meurt le 4 septembre en 1566
5. Sélim II, fils de Soliman II, meurt le 30 novembre ou le 13 décembre en 1574
6. Amurat III, fils aîné de Sélim II, meurt le 18 janvier en 1595
7. Mahomet III, fils d'Amurat III, meurt le 20 décembre en 1603
8. Achmet Ier., fils aîné de Mahomet III, meurt le 15 novembre en 1617
9. Osman II, fils aîné d'Achmet Ier., dépossédé peu après la mort de son père, et rétabli dès janvier 1618, est étranglé le 19 mai en 1622
10. Mustapha Ier., frère cadet d'Achmet, d'abord tuteur de son neveu et ensuite couronné, dépossédé et emprisonné en janvier 1618, et remis sur le trône par révolte, 19 mai 1621,

Ans de J.-C.

meurt en 1639, déposé dès septembre en 1623

11. Amurat IV, frère cadet d'Osman II, meurt le 8 février en 1640

12. Ibrahim, autre frère cadet d'Osman II, est étranglé par révolte le 17 août en 1648

13. Mahomet IV, fils aîné d'Ibrahim, meurt le 4 janvier 1693, déposé dès le 8 novembre en 1687

14. Soliman III, frère cadet de Mahomet IV, meurt le 22 juin en 1691

15. Achmet II, autre frère cadet de Mahomet IV, meurt le 6 février en 1695

16. Mustapha II, fils aîné de Mahomet IV, meurt en avril 1707, déposé dès septembre en 1703

17. Achmet III, frère cadet de Mustapha II, meurt le 23 juin 1736, obligé d'abdiquer dès le 1er. octobre en 1730

18. Mahomet V, fils de Mustapha II, meurt 1754

19. Osman III, frère de Mahomet V, meurt 1757

20. Mustapha III, meurt en 1774

21. Achmet IV, meurt en 1789

22. Sélim III, fils de Mustapha III, meurt en 1807

23. Mustapha IV, déposé en 1808

24. Mahmud, neveu de Sélim III, empereur régnant, proclamé le 11 août.

La note jointe à chaque nom, donne à

comprendre que plusieurs des empereurs ottomans ont été dépossédés violemment, et même assassinés. Par la plus singulière de ces révolutions, celle qui fit deux fois, de Mustapha Ier., un empereur détrôné, on pourra juger de toutes les autres.

L'empereur Achmet Ier, mort en 1617, avait laissé vivre un frère cadet, appelé Mustapha. L'infortune et la crainte avaient uni ces deux princes dans leur enfance. Les historiens turcs disent que dans les derniers temps du règne de Mahomet III, Achmet et Mustapha ayant un frère aîné, appelé Bajazet, héritier présomptif du trône, et qui, selon l'usage barbare des princes ottomans, pouvait un jour arracher la vie à ses cadets, ces deux victimes se plaignaient ensemble du sort qui les menaçait. Achmet avait promis à Mustapha, que s'il échappait à ce danger, et que sa bonne fortune le fît empereur, il serait moins cruel que ses prédécesseurs, et qu'il ne commencerait pas son règne par un fratricide. Bajazet fut étranglé : fort peu de temps après Achmet succéda au sultan Mahomet III. Non-seulement le nouvel empereur se souvint alors de la parole donnée à Mustapha, mais quatorze ans après, la

force du mal l'ayant convaincu qu'il n'avait plus que très-peu de temps à vivre, ce sage prince, qui ne laissait pour appui du trône que des enfans en bas-âge, fit appeler le grand-visir, le mufti, les pachas du banc, qui environnèrent son lit. Il leur dit que le sabre d'Othman était trop pesant pour les mains de son fils aîné, parvenu à peine à sa douzième année; que l'exemple des califes autorisait à choisir le plus âgé de la race impériale pour lui confier la charge de l'empire; et qu'il voulait, pour le bien de ses sujets, que son frère Mustapha occupât le trône après lui. Tous les grands officiers obéirent aux dernières volontés du monarque. Aussitôt qu'Achmet fut expiré, le grand-visir et le mufti proclamèrent Mustapha à la tête des janissaires et des spahis assemblés. Le nouvel empereur parut à cheval dans l'Hyppodrome au milieu des acclamations du peuple et des soldats. Le mufti lui ceignit le sabre d'Othman avec la cérémonie accoutumée, et il fit à toute la milice de Constantinople les largesses que ses prédécesseurs avaient faites en semblable occasion. Mais quoique Mustapha fût plus âgé que ses neveux, car il n'était le cadet que d'un an de l'empereur dernier mort, on connut bientôt qu'il n'était

pas plus capable de gouverner que ces jeunes princes. Il annonça d'abord une si grande aversion pour les femmes, qu'on ne pouvait pas le déterminer à entrer dans son haram, et qu'il ne permettait pas qu'aucune odalisque parût devant lui. Mustapha ne voyait la sultane Validé, mère du dernier empereur et la sienne, qu'avec beaucoup de répugnance; il lui ôta même tout le crédit qu'Achmet s'était fait un devoir de lui accorder. Mustapha se plaisait à répandre de l'argent, sans raison et sans mesure, dans le sein de ceux qui ne lui en demandaient pas, qui n'avaient rendu aucune espèce de service à l'empire, et qui ne devaient pas s'attendre à des bienfaits, pour jouir de la surprise qu'un changement de fortune inespéré leur causait; ce qui fit dire à ceux qui le décréditèrent dans l'esprit du peuple et des soldats, que l'empereur jetait aux poissons l'argent du trésor public. Dès les premiers jours de son règne, Mustapha rendit la liberté à l'ambassadeur de Perse, que son prédécesseur avait fait arrêter en déclarant la guerre au sophi. Le prince persan envoya de riches présens au nouvel empereur; mais comme il refusait obstinément de payer les charges de soie qu'il avait promises en forme de tribut, le divan

décida qu'on continuerait la guerre, et le grand-visir fit des préparatifs pour conduire une armée dans les nouvelles conquêtes du sophi.

Quoique Mustapha eût paru respecter le droit des gens dans la personne de l'ambassadeur de Perse, son grand-visir viola manifestement cette loi de tous les peuples en la personne du baron de Sancy, ambassadeur de France. Voici à quelle occasion. Le prince Coreski, fait prisonnier dans la guerre de Moldavie, était enfermé dans le château des Sept Tours, faute d'avoir payé une très-grosse rançon que la Porte exigeait. L'ambassadeur de France, protecteur né de tous les chrétiens libres ou esclaves qui habitaient Constantinople, envoya plusieurs fois son secrétaire, nommé Martin, pour consoler Coreski et lui offrir des secours. La liaison entre le prisonnier et le secrétaire de l'ambassadeur de France devint si étroite, que celui-ci chercha les moyens de procurer la liberté au Moldave. Martin, sans communiquer son dessein à son maître, fournit au prince Coreski une échelle de cordes, qu'il trouva le moyen d'enfermer dans un pâté, envoyé au prisonnier, de la cuisine de l'ambassadeur de France. A l'aide de ce secours

Coreski descendit par la fenêtre de la chambre haute dans laquelle il était gardé; et ayant caché sa fuite à la garnison du fort, il eut le temps de se mettre en sûreté, avant qu'on se fût aperçu qu'il manquait. On chercha dans sa prison avec soin tout ce qui pouvait donner quelque indice du lieu de sa retraite, ou des moyens de sa fuite, et l'on trouva des lettres de Martin, qui décelaient son intelligence avec le fugitif. Aussitôt le grand-visir fit arrêter le secrétaire Martin et le drogman de l'ambassadeur dans le palais de France, et il les fit appliquer à une question rigoureuse. Le baron de Sancy, indigné de cette insulte, accourut chez le premier ministre, pour se plaindre et pour réclamer ses gens; mais le visir, après l'avoir accablé d'injures, le fit arrêter lui-même, et lui déclara qu'il serait traité comme son secrétaire et comme son drogman, s'il ne découvrait pas le lieu de la retraite du prince Coreski. Les protestations du baron de Sancy, sa réclamation du droit des gens, ses menaces au nom de son maître, n'ébranlèrent point le grand-visir qui laissa l'ambassadeur de France entre les mains des chiaoux. Ceux-ci assurant M. de Sancy, pour l'adoucir et pour le consoler, qu'il ne serait appliqué à

la torture que le lendemain dans le courant de la journée, l'ambassadeur, convaincu que la dignité de son caractère ne le soustrairait point à cette barbarie, trouva d'autres moyens d'y échapper. Sous prétexte de chercher Coreski, il envoya ses gens au palais de France prendre tout l'argent qui y était gardé; et comme l'ambassadeur avait des liaisons avec le mufti, il fit faire un riche présent au chef de la religion pour obtenir de lui qu'il le protégerait auprès du visir. Le mufti écrivit en effet au premier ministre, et le menaça d'un fetfa. Cette lettre, accompagnée d'une assez grosse somme, fit sur l'esprit du grand-visir tout l'effet qu'on en avait attendu. Le baron de Sancy fut relâché, ainsi que ses gens; mais plein du ressentiment que cette offense devait lui inspirer, il écrivit à sa cour pour demander vengeance. Avant que les plaintes de Louis XIII sur cet attentat fussent arrivées à la Porte, tout y avait changé de face.

Mustapha, qui n'avait ni le talent ni même le désir de bien gouverner, n'abandonnait point au visir les rênes de l'empire, ou du moins il nuisait aux opérations du gouvernement par ses caprices et par sa déraison. Il avait conféré deux des plus importantes dignités, celle de pacha du Caire et celle de

pacha de Damas à deux icoglans, à peine sortis de l'enfance, qui ne connaissaient rien que les exercices pénibles auxquels on les avait formés dans les odas du sérail. Il prodiguait, comme nous l'avons déja dit, les trésors qui étaient en sa puissance avec tant de bizarrerie, qu'il était impossible de couvrir ses profusions du titre de libéralité. La sultane Validé, indignée du mépris que l'empereur affectait pour son sexe, et du peu de crédit qu'il lui accordait à elle-même, ne tarda pas à conspirer contre lui. Le kislar-aga qui, par l'indifférence du monarque, perdait toute l'autorité dont sa place était susceptible; le mufti qui, ayant vu le sultan de plus près, était plus convaincu qu'aucun des autres officiers de l'empire, de sa profonde incapacité, conspirèrent entre eux pour trouver le moyen de soulever les janissaires et les spahis. Une foule de timariots de tous rangs les aidèrent dans leur dessein. Mustapha en avait dépouillé plusieurs de leurs timars, sous les prétextes les plus frivoles, jusque-là que le prince étant un jour à la chasse, voulut récompenser un paysan qui lui avait apporté de l'eau fraîche pour étancher sa soif. Ce rustre eut l'indiscrétion de demander à l'empereur le timar dont il labourait une partie, et qui appartenait à

l'un des principaux officiers d'entre les spahis. Le sultan ne fit aucune difficulté de priver de ce bien considérable un officier qui n'avait pas démérité, pour en revêtir un homme incapable de rendre aucun service. Plusieurs traits de cette espece firent mépriser Mustapha parmi les troupes, comme il était méprisé dans le sérail et dans le divan. Au milieu de ces troubles, le grand-visir Mehemet partit pour la Perse, à la tête d'une armée qui devait se grossir de toutes les garnisons qu'il allait ramasser dans toutes les provinces de l'Asie. Lorsque Mustapha se vit délivré de la présence des janissaires qu'il craignait, il s'abandonna plus que jamais à la bizarrerie de son caractère. Le bruit courut qu'il voulait faire étrangler ses neveux. Ce parti était encore plus insensé que barbare de la part d'un prince qui ne pouvait se résoudre à voir des femmes, et qui n'ignorait pas que l'obéissance des Turcs à leur prince n'est fondée que sur leur vénération superstitieuse pour le sang ottoman, qu'ils croient devoir durer autant que leur empire. Cette imputation, vraie ou fausse, servit de prétexte pour soulever tout l'état contre Mustapha. On pourrait dire à sa justification, que la preuve qu'il ne voulut jamais attenter à la vie des fils d'Achmet,

c'est qu'en étant le maître absolu, il laissa le temps à ces princes de le détrôner. En effet, à peine le grand-visir Mehemet était à six journées de Constantinople, qu'il reçut des lettres du mufti, du caïmacan, du kislar-aga, de la sultane Validé, qui toutes lui disaient que le salut de l'état exigeait qu'il ramenât l'armée; que Mustapha était sur le point de renverser l'empire et d'éteindre la maison ottomane; qu'il n'y avait pas à délibérer pour l'arracher du trône et pour y placer Othman, quoique ce prince ne fût âgé que de douze ans, parce qu'il valait mieux confier la toute-puissance en apparence à un enfant, que la laisser en effet à un insensé; que le jeune Othman promettait déjà de rendre à l'empire le règne d'Achmet son père. Mehemet montra aux principaux officiers les lettres qu'il venait de recevoir. La nouvelle du danger des princes, répandue dans l'armée, fit tout l'effet que les factieux en avaient attendu. On pressa le retour à Constantinople: les janissaires impatiens mirent moins de temps à retourner vers cette grande ville qu'ils n'en avaient mis à s'éloigner. En moins de quatre jours le mufti, le caïmacan, le kislar-aga apprirent que l'armée était presque au bord du détroit. Il ne fut pas difficile de cacher ce mouvement à l'empe-

reur. Le caïmacan l'engagea dans une chasse qui dura quatre jours, pendant laquelle les janissaires étant rentrés dans Constantinople, le mufti publia un fetfa qui déclarait que le destructeur de la maison régnante, ou du moins celui qui avait voulu l'être, ne pouvait pas demeurer sur le trône; que Mustapha transgressait la loi, en refusant de donner des successeurs à l'empire, et méditant de faire mourir ceux qu'Achmet avait laissés. Le defterdar, ou grand trésorier, publia un état des sommes immenses que l'empereur avait dissipées depuis trois mois qu'il était sur le trône. Le kislar-aga, ou chef des eunuques noirs, chargé de l'administration des mosquées royales, déclara que l'empereur, indépendamment des richesses qu'il avait si souvent tirées du trésor public, avait aussi entamé les épargnes des revenus sacrés, qui ne pouvaient, selon la règle invariable de l'empire, être employés que pour des guerres de religion. On répandait même dans le peuple, pour faire croire Mustapha tout-à-fait insensé, que son plus ordinaire plaisir était de lancer des pièces d'or dans la mer. Tous ces bruits semés avec adresse, l'amour du changement, l'espoir d'une récompense, déterminèrent les janissaires et les spahis à demander à grands

cris pour empereur un des fils d'Achmet, dont la mémoire était si récente et si chère.

Le prince Othman parut bientôt au milieu du peuple qui répondit par ses acclamations aux vœux de la milice. Il fut ceint de l'épée d'Othman, et placé sur le trône du divan, avant que Mustapha eût appris le retour de l'armée qu'il croyait en chemin pour la Perse, ni aucun des mouvemens qui s'étaient passés à Constantinople. Aussitôt après la proclamation d'Othman, Mehemet envoya un détachement de spahis à la rencontre de Mustapha : mais pour ne pas souiller le nouvel empereur du crime qu'on reprochait à son oncle, la vie du monarque déposé fut respectée. Après qu'on se fut assuré de sa personne, sans qu'aucun de ceux qui l'environnaient se fût mis en devoir de le défendre, on l'enferma dans une tour du sérail, où il fut abandonné aux soins de quelques vieilles esclaves. Le jeune empereur, ou plutôt ceux qui se servaient de son nom, répandirent l'or dans les odas des spahis et des janissaires. L'extrême jeunesse d'Othman inquiétait ceux d'entre les officiers du divan et de l'armée, qui étaient véritablement animés de l'amour du bien public. Mais le mufti, le grand-visir, et tous ceux qui espéraient gouverner au nom

de cet enfant, rappelaient aux mieux intentionnés que l'empereur Achmet, dans un âge presque aussi tendre, avait su choisir de bons ministres et faire respecter l'autorité.

Il n'y avait que peu de temps qu'Othman était empereur, lorsqu'on vit arriver à la Porte un ambassadeur extraordinaire du roi de France, Louis XIII, qui venait se plaindre de l'insulte faite à la nation française, dans la personne du baron de Sancy. Comme tous ceux qui gouvernaient avaient intérêt de blâmer ce qui s'était fait sous Mustapha, les Français n'eurent pas de peine à obtenir la satisfaction qui leur était due; quoique le visir Méhemet eût commis tout seul cette infraction au droit des gens, il la rejeta sur le dernier empereur, et il fut convenu qu'on enverrait en France un chiaoux, avec titre d'ambassadeur extraordinaire, pour désavouer au nom du sultan la faute que son prédécesseur avait commise. La suscription de la lettre écrite par le grand-seigneur au roi de France portait : « Au plus puissant » prince de la croyance de Jésus, arbitre » entre les chrétiens, et empereur de France. » Cette lettre apprenait à Louis XIII ce qui s'était passé à la déposition de Mustapha; elle confirmait le pouvoir que l'empereur

avait donné au chiaoux de promettre et jurer que sa hautesse observerait les traités faits avec ses prédécesseurs, et qu'à l'avenir l'ambassadeur de France serait honoré et respecté à la Porte, comme il aurait dû toujours l'être. Malgré ces réparations authentiques, le baron de Sancy ne put se résoudre à demeurer dans un pays où il avait été outragé si cruellement, et où il avait couru de si grands risques : il demanda son rappel, et le comte de Cesy fut envoyé à sa place.

L'enfance du souverain semblait exiger du premier ministre qu'il soutînt son maître sur le trône : mais une armée brillante, préparée par les soins de l'empereur Achmet, attendait depuis long-temps qu'on la conduisît en Perse, ou plutôt dans les pays limitrophes que Cha-Abbas avait conquis. Le visir crut devoir remplir les intentions de cet ancien maître dont il chérissait la mémoire. Il laissa le jeune empereur entre les mains d'un homme de loi, ambitieux et souple, ci-devant précepteur de ce prince, appelé Viner effendi. Cet iman employait sans cesse les mots imposans d'*intérêt de la religion*, *bien de l'état*, *gloire du prophète*. Méhemet ne lui avait confié aucune administration en son absence. Le caïmacan, qui supplée toujours

le grand-visir à Constantinople, lorsque le premier ministre commande les armées, devait présider au divan, et par conséquent envoyer des ordres dans les provinces. Le bostangi pachi, capitaine des gardes d'Othman, avait grande part à sa faveur, parce qu'il accompagnait toujours son maître dans ses promenades sur terre et sur mer. Le grand eunuque, qui n'avait pas peu contribué à mettre Othman sur le trône, avait aussi du crédit, et par la reconnaissance de l'empereur, et par le besoin que ce prince avait de ses services. La sultane Validé, aïeule d'Othman, s'était acquis de grands droits sur sa confiance. L'histoire ne parle point de sa mère, soit qu'elle fût morte lorsqu'Othman monta sur le trône, soit que son incapacité l'ait empêchée de jouer aucun rôle sous le règne de son fils. La toute-puissance était partagée entre ceux que nous venons de nommer. Viner effendi, le seul d'eux tous qui n'avait aucune autorité par sa place, avait senti qu'il ne serait puissant qu'autant qu'il saurait inspirer son élève, le faire penser et le faire agir. Il était l'ennemi de Sander pacha, aga des janissaires. Il tâcha de prévenir son maître contre un corps qui avait contribué à le mettre sur le trône, et qui

par conséquent pouvait l'en ôter. Il lui peignait sans cesse le danger que cette milice insolente faisait courir à tous ceux qui osaient attaquer ses intérêts, ou qui ne favorisaient pas ses caprices : et afin que ce prince pût se soustraire plus facilement à l'autorité de ceux qui, gouvernant en son nom, ne se pressaient pas de lui donner une connaissance bien parfaite des affaires, il lui conseillait d'errer déguisé dans Constantinople pour mieux étudier les mœurs de son peuple, et pour tâcher de découvrir les abus.

L'empereur allait donc parcourir les mosquées, les cafés, les imarets ou colléges publics, les places, les marchés. Il liait conversation avec ceux qui paraissaient en état de l'instruire. Le bostangi pachi l'accompagnait dans toutes ses courses ; mais Othman était trop jeune encore pour voir avec des yeux observateurs. Il fut choqué principalement du fréquent usage que les Turcs, et surtout les janissaires, faisaient du vin. Les principes que Viner effendi lui avait inculqués, étaient très-sévères sur toutes les pratiques de religion et sur l'observation des lois de Mahomet. Plusieurs fois le zèle d'Othman s'échauffa tellement à la vue des gens ivres qui suscitaient des querelles et qui causaient du

désordre dans les rues de Constantinople, qu'il se fit connaître, et qu'il ordonna que les délinquans fussent arrêtés et mis à mort sur l'heure. Le bostangi pachi, fidèle escorte de l'empereur, était obligé d'assembler des troupes et de chercher des bourreaux. Le malheur tomba presque toujours sur les janissaires; ce qui commença la haine réciproque de l'empereur contre cette milice, et des janissaires contre l'empereur.

Tandis que le jeune monarque manifestait, par des actes de rigueur, un pouvoir dont son âge ne lui permettait pas de faire un usage utile, son grand-visir réparait les pertes que l'empire avait faites contre les Persans. Ce général fut heureux dans toutes ses entreprises : deux batailles sanglantes lui rendirent tout le pays que le sophi avait conquis. Comme ce prince ne recevait aucun secours des puissances européennes, qui lui avaient promis de faire diversion tant par terre que par mer, il fut contraint de se soumettre au tribut de soixante - dix charges de soie, dont le refus avait occasioné la guerre. Le grand-visir, de retour à Constantinople, où il entra avec tout l'appareil du triomphe, ne survécut pas long-temps à sa gloire. Une maladie l'enleva, et il désigna Dilaver pacha, caïma-

can, pour lui succéder. L'empereur, qui n'était pas encore en état de choisir, fut docile aux conseils du ministre expirant, parce que l'adroit caïmacan avait su plaire au précepteur de son maître, et que cet effendi espérait qu'il gouvernerait sous le nom d'un grand-visir complaisant. Il écarta de la place de caïmacan l'aga des janissaires, et par-là il excita de plus en plus ce corps contre l'empereur et contre lui. Le jeune monarque prétendait à la gloire; il pensait, ainsi que le commun des hommes, que la guerre est le plus sûr moyen d'en acquérir. L'occasion se présenta bientôt. Betlem Gabor, vaivode de Transilvanie, avait profité des troubles que les novateurs excitaient dans la Bohême et dans la Hongrie, pour faire la guerre avec avantage à la maison d'Autriche. L'empereur Ferdinand II avait intéressé dans sa querelle Sigismond, roi de Pologne, qui l'aidait d'assez puissans secours. Le vaivode de Transilvanie, voulant balancer cette puissance auxiliaire, proposa au Turc la conquête de l'Autriche : elle manquait, disait-il, à son arrondissement. Betlem Gabor mandait au jeune monarque, que, s'il voulait secourir ses vassaux, comme il était de la dignité d'un si grand prince, lui, vaivode, promet-

tait à Othman de lui faire faire bientôt une entrée triomphale dans Vienne. Des offres si brillantes échauffaient un jeune courage qui brûlait de se signaler : mais Othman déférait encore aux avis de ses ministres ; ils lui représentèrent que rien ne devait engager un prince musulman à rompre un traité auquel ses alliés étaient fidèles. Othman, pour accorder la foi musulmane avec l'ardeur guerrière qui le consumait, résolut d'attaquer le roi de Pologne, avec lequel il n'était lié par aucun traité, sur des prétextes assez légers d'incursions de quelques cosaques dans les possessions de l'empire turc. Il tira d'Asie tous les timariots qui jouissaient d'une tranquillité à laquelle leurs prédécesseurs n'avaient pas été accoutumés ; il ordonna dans toutes les provinces des levées nombreuses d'asapes, et, par des soins dignes de son âge, il s'occupa plus encore de la pompe de cet armement que de ce qui devait le rendre formidable. Les plus riches timariots avaient amené à leur suite nombre de cavaliers bien montés, vêtus et armés somptueusement. Leur magnificence éblouit le jeune monarque, qui comparait tout haut ces troupes brillantes avec les janissaires couverts d'habits grossiers, et qui n'avaient pour toute parure que

de longs fusils et des sabres pesans. La haine d'Othman contre ce corps perçait sans cesse. Ceux qui songeaient à plaire au maître ou à satisfaire leur ressentiment personnel, plutôt qu'à servir l'état et le sultan, aigrissaient de plus en plus ce jeune prince. Un crime, dont Othman se souilla avant de commencer la guerre, lui aliéna encore cette milice qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

L'empereur avait des frères, dont l'aîné était d'un an plus jeune que lui. Ce prince, nommé Mehemet, doué d'une figure noble et douce, avait plu aux janissaires, d'autant plus généralement qu'ils haïssaient l'empereur. Mehemet était sorti plusieurs fois du sérail pour des chasses, ou pour prendre part aux exercices d'adresse que la jeunesse de Constantinople offrait aux yeux du peuple dans l'Hippodrome. Les janissaires et tous les Turcs, à leur exemple, faisaient retentir l'air de cris qui exprimaient des vœux pour la vie de Mehemet, et pour qu'il plût à Dieu de leur donner un maître qui lui ressemblât. Ses succès excitèrent bientôt la jalousie du monarque : il se souvint que ses ancêtres avaient pris des précautions contre leurs frères ; il résolut d'ôter aux janissaires le pouvoir de faire pour Mehemet ce qu'ils avaient fait pour lui. La mort

du jeune prince fut bientôt décidée; le prochain départ d'Othman ne lui permit pas de la différer. On dit que, lorsque les bourreaux exécutèrent cet ordre barbare, cette jeune victime fit des imprécations contre le tyran qui lui arrachait la vie, et qu'il lui prédit une mort prochaine, aussi violente que celle à laquelle il l'avait si injustement condamné. Quoique l'usage de massacrer les frères des empereurs ne fût abrogé que depuis Achmet, les peuples, qui avaient espéré qu'ils ne reverraient plus cette barbarie, apprirent la mort du jeune Mehemet, avec tant d'horreur, que les ministres dissuadèrent Othman de faire mourir son oncle Mustapha, ni aucun de ses autres frères qui étaient tous dans l'enfance.

Enfin le moment de partir pour la Pologne étant arrivé, l'empereur se mit en marche vers la Moldavie avec une escorte de vingt mille hommes. Arrivé dans cette province au rendez-vous général, il se trouva à la tête de trois cent mille combattans. Sander Pacha, qui jusque-là avait commandé les Turcs et les Tartares combinés, avait fait fuir Solkieuski, général polonais; celui-ci, ramenant dans le sein de son pays les débris de son armée battue, avait engagé Sigismond

son maître à convoquer la république pour obtenir de nouveaux secours. Ces sujets peu soumis comprirent la nécessité de combattre pour la patrie. Cent mille hommes, tant nobles que communaux, parurent en un instant sous les drapeaux de Sigismond. Cette armée fut mise sous les ordres du palatin de Vilna, qui, dans cette guerre, servit de lieutenant au prince Uladislas, fils, roi de Pologne. Ces braves patriotes, assemblés sur les confins de la Moldavie et de la Pologne près le château de Chocsim, attendirent l'ennemi dans un camp avantageux. L'arrivée de l'armée ottomane, au moins deux fois plus nombreuse que la leur, ne leur inspira aucune épouvante. Il semblait que tant de richesses étalées aux yeux des Polonais ne leur offrissent qu'un riche butin. Othman, tout plein de l'ancienne renommée des Turcs, encouragé par le nombre et par la magnificence de ses soldats, qu'il croyait plus formidables aves des sabres à poignées d'or et des massues armées d'acier poli et de pièces d'orfévrerie, qu'ils ne l'auraient été avec des armes moins précieuses, se pressa de donner bataille, malgré le désavantage du terrain : il fut battu par un prince de son âge, bien secondé ; et, quoiqu'Othman se portât avec

vivacité dans tous le endroits où sa présence pouvait ranimer la valeur, il éprouva ce que le conseil, le sangfroid et l'expérience peuvent à la guerre, contre le nombre et même contre le courage imprudent. Les Turcs perdirent à cette bataille, proportions gardées, beaucoup plus d'officiers que de soldats. Othman, qui s'était déclaré pour les combats corps à corps, avait animé tous ceux qui voulaient mériter son estime. Les bataillons des janissaires ne furent opposés aux troupes polonaises que lorsqu'un grand nombre de timariots eurent perdu la vie, en cherchant à se faire remarquer de leur maître. Le choc de ces bataillons serrés, dont les efforts pouvaient ressembler à ceux d'une machine pesante et meurtrière faite pour écraser tout ce qui se rencontrait sous son poids, ne put rappeler la victoire. Othman fit sonner la retraite en pleurant de rage, et en accusant les janissaires d'avoir perdu leur antique valeur. Le palatin de Vilna ne conseilla point à son prince de poursuivre les fuyards; l'assiette de son camp lui était trop précieuse pour qu'il s'exposât à la perdre. Mais comme Othman ne pouvait demeurer en repos, le palatin repoussait tous les jours en détail les différens corps que ce prince envoyait pour l'entamer. Jamais au-

cune campagne des Turcs ne fut plus constamment malheureuse. Un souverain presque enfant, qui n'opposait que de l'ardeur, de la témérité et de l'obstination au flegme d'un vieux général, assez estimé du fils de son roi, pour que celui-ci s'en rapportât tout-à fait à son expérience ; un visir mauvais guerrier, qui commandait à des soldats, ou mal disciplinés ou mécontens, dans un pays qu'il ne connaissait pas, et dont les habitans ne cherchaient qu'à dresser des embûches ; des corps entiers révoltés contre leur maître, goûtant une secrète joie de tous les revers qu'ils éprouvaient et du peu de succès de leurs armes ; tout semblait favoriser le petit nombre, et les efforts constans de ceux qui combattaient dans leur propre pays pour leurs foyers, pour leurs familles et pour tout ce qu'ils pouvaient avoir de plus cher. Othman qui, malgré tant de revers, était toujours supérieur en nombre, essaya d'envelopper les Polonais dans leur camp et de les prendre par la faim. Comme cette façon de combattre était lente et peu conforme au caractère bouillant d'Othman, il voulut, avec un corps de cinquante mille hommes, aller s'emparer d'une petite place à la gauche du camp des Polonais, tandis que ceux-ci, contens d'ar-

rêter une armée si nombreuse, y demeuraient bloqués. Ce château, bâti au sommet d'une montagne escarpée, sur laquelle il eût été impossible de hisser du canon, foudroyait tout ce qui entreprenait de monter jusqu'à lui. L'empereur, ayant contemplé avec étonnement ce lieu inabordable, demanda qui avait pu fortifier ainsi cette place. *C'est Dieu*, lui répartit son visir, voulant dire sans doute que la nature avait tout fait. *Hé bien! que Dieu la prenne s'il veut*, reprit ce prince, et tout aussitôt il rejoignit le gros de son armée.

L'intérêt des Polonais était de lasser leur ennemi, et d'en obtenir une paix honorable: mais la disette commençait à se faire sentir dans leur camp; et quoique les partis qu'ils envoyaient dans les villes voisines, passassent presque toujours heureusement, après avoir rompu en quelque endroit la chaîne des Turcs, et revinssent dans leur camp avec le même bonheur, le peu de vivres qu'ils rapportaient avec eux ne suffisait pas pour rétablir l'abondance. Le palatin de Vilna mourut d'une maladie qui commençait à devenir contagieuse. Il recommanda en expirant au prince, fils du roi de Pologne, la gloire et le salut de leur commune patrie. Le jeune

Uladislas choisit, pour succéder à cet habile général, celui qu'il crut être le plus habile après lui. Lubomistki, que son expérience et ses talens rendaient digne de commander à de si braves gens, ne refusa point cet emploi dans le temps où il était plus difficile que jamais. Bien que la position des Polonais devînt de plus en plus fâcheuse, Lubomistki s'obstinait à demeurer dans un camp qui fermait à une armée puissante l'entrée de la Pologne, et dont la sûreté procurait tous les jours de nouveaux succès à ses troupes qui avaient besoin d'encouragement. Comme il avait des espions intelligens, il comptait sur la désunion qu'on disait être dans le camp des Turcs, sur le mécontentement des janissaires, sur l'incapacité des chefs, et sur la téméraire valeur d'un jeune prince qui, étant accoutumé à ce que rien ne lui résistât, devait prendre les partis les plus dangereux et les moins réfléchis. En effet, la honte de voir arrêter si long-temps le gros de son armée, et d'être battu presque tous les jours en détail, lui fit ordonner un assaut général de tout le camp ennemi. L'avantage des Polonais, qui se défendaient dans un lieu favorable, derrière de bons retranchemens, et qui frappaient en plongeant un ennemi déjà

essoufflé lorsqu'il était parvenu à leur portée, compensait bien la différence du nombre. L'empereur voulut que ses janissaires, qui trois fois avaient été repoussés avec beaucoup de perte, chargeassent une quatrième; et comme son visir et l'aga de cette milice représentaient au prince qu'il sacrifiait ses meilleurs soldats à une attaque qui les consumait tous en vain : « Quand j'aurai perdu » des ânes, s'écria l'empereur en colère, je » saurai trouver de bons chevaux à leur » place. » Ce mot, qui fut rendu aux janissaires, contribua beaucoup au revers que l'imprudent Othman éprouva peu de temps après. Cette attaque, si meurtrière, n'eut point d'autre succès que celui que les généraux avaient prédit : elle augmenta le découragement des assaillans, et releva l'espoir de ceux qui leur avaient opposé une si généreuse défense. Mais la maladie faisait toujours dans leur camp de si grands ravages, que le prince Uladislas et ses lieutenans ne prétendirent point d'autre fruit de leur résistance, qu'une paix prochaine et plus honorable qu'ils ne l'avaient espérée d'abord.

Les députés qu'ils envoyèrent aux Turcs furent reçus avec beaucoup de faveur; on leur fit traverser tout le camp, pour les éblouir

par la pompe qui y régnait et par le nombre de soldats qui y étaient encore, malgré tant de pertes. Les Polonais furent reçus d'abord par le vaivode de Valaquie qui avait suivi Othman à l'armée, qui, comme prince chrétien, offrit l'hospitalité aux députés, et son entremise pour l'objet de leur mission. Les Polonais, ayant accepté l'une et l'autre, furent admis peu d'heures après à l'audience du grand-visir, qui était accompagné des autres visirs du banc et de Viner effendi, précepteur de l'empereur. Ces ministres demandèrent d'abord qu'on nommât des commissaires pour convenir des limites; ce qui fut accordé sans aucune difficulté : mais le grand-visir ayant ajouté que le sublime empereur voulait avoir en sa puissance les chefs des Cosaques, première cause de la guerre, et que la Pologne se soumît à la vassalité de l'empire ottoman, les députés rejetèrent ces deux propositions avec constance, disant que les Cosaques étaient des sujets zélés de la république de Pologne, qui l'avaient toujours bien servie, et qui n'avaient fait contre le Turc que ce que les Tartares, sujets de l'empire d'orient, avaient fait auparavant contre leur république; qu'à l'égard de la vassalité, la république de Pologne n'avait

jamais connu ni ne connaîtrait à l'avenir d'autre chef que le roi qu'elle était en possession de se choisir; que les succès de la guerre présente prouvaient qu'elle était digne de se dire l'égale de l'empire ottoman. Les visirs, offensés de cette résistance, ayant dit aux députés qu'ils pouvaient se retirer, s'ils n'acquiesçaient point aux demandes qui leur étaient faites, ceux-ci se mirent en chemin pour retourner à leur camp. Le visir les fit rappeler; et, après une nouvelle conférence, dans laquelle les ministres ottomans se montrèrent beaucoup plus dociles, on renvoya au camp des Polonais un seul des députés, qui devait proposer au prince Uladislas et aux palatins plénipotentiaires de la république, les conditions suivantes : Que les commissaires conviendraient de rétablir les anciennes limites telles qu'elles avaient été connues; que les Cosaques et les Tartares auraient respectivement défense de jamais attaquer les nouveaux alliés, et que les deux puissances contractantes puniraient également les contrevenans; que l'ambassadeur de Pologne, qui irait à Constantinople pour la ratification du traité, serait reçu comme ministre d'un prince ami, et porterait des présens, sans que ces marques de bienveil-

lance pussent être regardées comme tribut. Ces propositions ayant été acceptées par le prince et par les palatins, le député qui en était chargé retourna au camp des Turcs, amenant avec lui un seigneur polonais qui devait suivre l'empereur à Constantinople, en qualité d'ambassadeur ordinaire. Le lendemain Othman donna audience solennelle aux députés; il les reçut sur son trône avec autant d'appareil que s'il eût été dans son palais à Constantinople. Ces Polonais, après les cérémonies accoutumées, présentèrent à l'empereur le traité signé des plénipotentiaires, et lui adressèrent une harangue noble et respectueuse, dont le sens était, qu'ils offraient à l'un des plus puissans monarques du monde entier, non de l'or et des pierreries dont il était plus fourni qu'aucun potentat, mais des armes, la seule richesse qu'ils possédassent, et qui leur avaient servi à mériter son estime. Cette harangue était accompagnée de deux pièces de canon, amenées à l'entrée de la tente de l'empereur, et d'un trousseau de flèches que les députés laissèrent au pied du trône. La cérémonie finit par un repas qui fut donné aux Polonais dans la tente du grand-visir. La nuit se passa en réjouissances dans les deux camps.

Le lendemain les Turcs exigèrent que les Polonais décampassent les premiers, et repassassent le Niester, rivière qui devait faire la borne la plus apparente de leur territoire. Les troupes polonaises étaient en si mauvais ordre, tellement atténuées par la fatigue, par la maladie, par tous les maux inséparables de la misère, que les Turcs, qui les virent défiler, eurent honte d'avoir traité avec une armée si affaiblie. Il ne rentra en Pologne que le quart de ce qui en était sorti. La vue de ces troupes languissantes offrait plutôt l'idée de prisonniers échappés à une longue captivité, que d'une armée valeureuse qui venait de mériter une paix honorable. Les Turcs, qui avaient moins souffert, avaient perdu plus du tiers de leurs soldats par le fer de l'ennemi; ils remportèrent leurs richesses et tout le ressentiment que l'armée conservait contre son empereur, et l'empereur contre son armée.

Le bruit se répandit bientôt qu'Othman voulait éteindre le corps des janissaires. Il en avait menacé plusieurs fois. On apprit qu'il envoyait au Caire pour lever de l'infanterie au moment où tout l'empire jouissait d'une paix profonde : et l'on remarqua que, toutes les fois qu'Othman sortait du sérail,

les bostangis et les topggis, soldats dont les uns n'étaient faits que pour la garde de l'intérieur et le soin des jardins, et les autres seulement pour servir l'artillerie, composaient son cortége et avaient seuls part à ses libéralités. Les spahis et les janissaires, également aigris de cette espèce de passe-droit, témoignaient tout haut leur mécontentement. Ce fut bien pis lorsque l'empereur déclara qu'il irait faire un voyage à la Mekke. Tous ceux qui avaient intérêt de rendre la cour odieuse publiaient que les ministres de cet enfant, qu'on avait fait empereur, abusaient de sa jeunesse pour tout renverser; qu'on n'en voulait pas seulement aux deux corps conquérans et fondateurs de l'empire ottoman, mais que Constantinople ne serait plus la ville la plus florissante du monde entier; qu'on allait transporter le siége de l'empire à la Mekke, parce que les avides conseillers du monarque trouveraient l'occasion de s'enrichir dans cette transmigration. Les méconteus voyaient ou voulaient faire voir ce qui n'avait aucun fondement. Othman ne songeait pas à faire de la Mekke la capitale de l'empire; mais son ancien précepteur, Viner effendi, avait, comme nous l'avons dit, conservé un très-grand crédit sur l'esprit

de son maître. Le frère de Viner, mollah (1) à la Mekke, y éprouvait des contradictions de la part du chérif (2), qui lui disputait une partie de l'autorité et beaucoup de droits pécuniaires. Ce chérif était très-puissant et très-aimé. Viner effendi avait persuadé à Othman de faire le pélerinage dont presque tous les empereurs s'étaient dispensés jusqu'alors, afin que la présence du maître obscurcît le chérif, et rendit au mollah les droits qu'il croyait lui appartenir. Ce faible intérêt fut la première cause de la grande révolution qu'on va voir; il en survint bientôt une seconde. Viner effendi, qui voulait surtout plaire à son maître, lui avait appris à mépriser les usages auxquels les empereurs ne peuvent se soustraire sans exciter un grand scandale et sans compromettre leur autorité. Nous avons vu que l'orgueil des monarques ottomans les détournait du mariage, et qu'ils ne recevaient jamais que des concubines dans leur lit. Othman, malgré l'exemple de ses ancêtres, qui depuis Soliman s'étaient dé-

(1) Les Mollahs sont les cadis des grandes villes.

(2) Chérif, prince de la Mekke, tiré de la race des Emirs ou parens de Mahomet, qui est nommé par le grand-seigneur, et qui n'a qu'une autorité précaire et bornée.

robés à un joug incompatible, disent les Turcs, avec la souveraine puissance, Othman, dominé par une passion aveugle, voulut épouser la fille d'une sultane, sœur de l'empereur Mahomet III et d'un pacha époux de cette princesse. Les représentations du mufti, de tous les grands, moins flatteurs que Viner, n'arrêtèrent point un jeune prince convaincu que rien au monde ne devait gêner sa volonté. Tout Constantinople fut indigné. Les cris contre cette nouveauté et contre le voyage la Mekke devinrent si unanimes, que le mufti, ami du peuple et jaloux de Viner, publia de son propre mouvement un fetfa dont la substance déclarait le mariage contracté par l'empereur contraire à la dignité du trône. Ce fetfa décidait aussi que le bien de l'état avait de tout temps dispensé les empereurs du pélerinage à la Mekke; qu'un tel acte de dévotion ne pouvait être agréable à Dieu de la part des souverains obligés de veiller sur leurs peuples.

Ce décret du mufti autorisa la rébellion des janissaires, qui apprenaient d'ailleurs que les troupes levées au Caire devaient marcher au-devant de l'empereur pour composer sa garde. Pendant plusieurs jours, toutes les places furent pleines des odas pachis, des

torpachis, des adjacs agas (c'est ainsi qu'on nomme les différens grades d'officiers des janissaires) qui, plus alarmés que les simples soldats, conféraient entre eux pour chercher les moyens de préserver leur corps de la chute dont il était menacé. Leur aga, ennemi juré de Viner effendi, osa déclarer à l'empereur que le corps des janissaires et celui des spahis laissaient apercevoir une fermentation qui pouvait avoir des suites fâcheuses, si l'empereur ne se déterminait pas à répudier sa nouvelle épouse, et à écarter de son conseil ceux qui l'aigrissaient contre les serviteurs les plus utiles que la maison ottomane eût jamais employés. Cette hardiesse pensa coûter la vie à l'aga des janissaires, qui, sorti du sérail, se plaignit hautement de la manière dont on avait reçu des conseils salutaires. Dès le lendemain, le corps de l'uléma s'étant assemblé dans la mosquée du sultan Achmet, les janissaires et les spahis y coururent en foule, levant sur leur tête le fetfa du mufti, et demandant que les effendis détournassent l'empereur d'aller à la Mecque, et obtinssent que la sultane fût répudiée. Sur les cris de cette milice attroupée, les effendis décidèrent qu'il était temps d'a-

vertir sa hautesse de tout ce qui arrivait, et de tout ce qui pourrait arriver, s'il s'obstinait à sortir de Constantinople, comme les tentes et les bagages qu'on transportait à Scutari semblaient l'annoncer, et si des troupes nouvelles osaient approcher de la capitale. Vingt membres de l'uléma, des plus vénérables par leur âge et par la considération qu'ils s'étaient acquise, se présentèrent au pied du trône et peignirent à l'empereur, avec des couleurs très-vives, le scandale et le mécontentement général que le pélerinage de la Mecque et son mariage excitaient; plus que tout cela, l'alarme que la prétendue réforme des janissaires donnait à tous les bons Musulmans, qui se rappelaient avec vénération l'institution de cette milice, consacrée spécialement à Dieu par le ministère d'un prophète, et toutes les conquêtes qu'elle avait accumulées pour la gloire de l'empire et de la maison ottomane. Ces bons effendis, ayant parlé avec beaucoup d'onction et de vivacité, finirent par laisser entrevoir que la rébellion était toute prête à éclater. Le jeune prince, qui n'était pas fait aux menaces, s'écria : *j'exterminerai tous les spahis et tous les janissaires, mais ce ne sera qu'après vous avoir fait*

piler tous dans un mortier. Les effendis se retirèrent consternés, et le grand-visir se jeta aux genoux d'Othman, et lui dit, les larmes aux yeux: «grand prince, faites-moi mourir, mais conservez votre empire, votre vie, et tous ceux qui sont institués pour les défendre.» Ces paroles et l'action du visir touchèrent l'empereur sans l'ébranler. Il répondit à tant d'instances, que, plus les troupes semblaient s'opposer au voyage de la Mekke, plus ce voyage devenait nécessaire; qu'il ne voulait pas accoutumer les janissaires à lui donner des lois. Cependant les vingt effendis, de retour à la mosquée du sultan Achmet, apprirent aux officiers des spahis et des janissaires comment ils avaient été accueillis par l'empereur. Aussitôt les cris redoublent au-dedans et au-dehors de la mosquée. Tous conviennent d'aller trouver Viner effendi, qui était le conseil du monarque, de tirer parole de lui que son prince répudierait la sultane; qu'il renoncerait au voyage de la Mekke, et même à faire approcher les troupes de Constantinople; en cas de refus, ils jurèrent de mettre en pièces celui qui avait si mal conseillé l'empereur. Un torpachi des janissaires se mit à la tête de ceux qui gagnèrent le palais de Viner effendi: cette troupe, qui gros-

sissait en passant par chaque rue, arriva bientôt devant la maison qu'elle trouva fermée. Les portes furent enfoncées plutôt qu'elles n'auraient été ouvertes. Les janissaires ne trouvèrent au-dedans que des esclaves effrayés qui ne surent pas défendre du pillage les effets de leur maître, et qui répétèrent avec serment à ceux qui demandaient Viner effendi, que le codgea ou précepteur avait pris la fuite. Darud (c'était le nom du torpachi qui conduisait les mutins), sans perdre plus de temps au pillage, mena sa troupe au grand-visir pour demander à ce ministre ce qu'il avait voulu d'abord obtenir de Viner effendi. Le palais de Dilaver pacha était fermé comme celui de Viner. Les gardes du grand-visir, qui virent une multitude sans ordre, armée seulement de bâtons blancs à la manière des janissaires pendant la paix, voulurent opposer quelque résistance aux menaces réitérées d'enfoncer la porte. Ils firent un feu de mousqueterie assez vif, par les fenêtres extérieures et tuèrent plusieurs de ces mutins. Alors l'indignation et le désordre ne firent qu'augmenter; dans un instant toutes les boutiques de Constantinople furent fermées. Le peuple se mêla aux soldats, et cette multitude accourut devant le sérail, criant :

«Nous voulons la tête du codgea Viner effendi et du grand-visir Dilaver.» La première porte du sérail était ouverte : un profond silence régnait dans la première cour ; ils craignirent que ce calme apparent ne cachât des embûches, d'autant plus que le bruit s'était répandu que le grand-seigneur avait fait armer les icoglans et les bostangis. Darud, pour éviter toute surprise, fit monter des sentinelles sur les minarets de la mosquée voisine du sérail, de laquelle on pouvait découvrir tout ce qui se passait dans ce vaste édifice. Les sentinelles n'aperçurent pas la plus légère apparence d'armement ; les bostangis et les icoglans tout tremblans s'étaient renfermés dans les odas du sérail. L'imprudent Othman n'avait pris d'autre précaution contre cette milice mutinée que de faire fermer toutes les portes de l'intérieur. La nuit qui survint apaisa le tumulte ; mais les révoltés n'abandonnèrent pas leur entreprise ; ils surent au contraire mettre les instans à profit.

Tandis qu'Othman se félicitait de la dispersion de cette troupe rebelle, et qu'il se promettait d'en punir les chefs, Darud et les autres officiers, tant des saphis que des janissaires, amassaient des armes et prenaient toutes leurs dimensions pour mettre

à fin ce qu'ils avaient à peine commencé. Dès la pointe du jour les janissaires et les spahis sortent de leurs odas, non plus en désordre et armés de bâtons blancs comme la veille, mais portant des fusils et des cimeterres avec leurs enseignes et leurs instrumens de guerre, suivis des lévantis qui traînaient des canons de la marine qu'on avait eu le temps de placer sur des affûts. Une foule de soldats d'autres corps et d'habitans de Constantinople suivaient ces troupes réglées qui allèrent, en observant leurs rangs sous le commandement de leurs officiers, s'emparer d'abord des murs extérieurs et de toutes les portes du sérail; puis ils entrèrent dans la première cour, criant à haute voix qu'ils voulaient le sang du codgea Viner, du grand-visir Dilaver, du caïmacan, du grand-defterdar, du kiflar aga, et d'un pacha nommé Tchaous. Tous ces officiers étaient accusés d'avoir conseillé le sultan, d'être les auteurs de son mariage, de son voyage projeté à la Mekke, ainsi que des levées de troupes dans le Caire. Les révoltés demandaient alors six victimes, au lieu de deux seulement qu'ils avaient marquées la veille. Comme tout le sérail demeurait en silence malgré tant de tumulte, ils firent avancer

du canon pour abattre la porte qui communique à la seconde cour; et ayant trouvé dans cette nouvelle enceinte de bâtiment la même solitude et la même tranquillité, le canon ouvrit encore la communication à la troisième cour. Le peuple, qui n'était point armé, avait saisi dans la seconde cour des bûches trouvées en piles, dont chacun s'était fait des espèces de massues. Aussitôt que le canon eut abattu les portes, la populace entra en foule. Quelquesicoglans, baltagis et bostangis dirent au grand visir que le peuple était dans la cour du divan, mais qu'ils n'y voyaient point de soldats. Quoique Dilaver, qui était dans la salle du divan avec les effendis et les pachas du banc, eût entendu qu'on proscrivait sa tête, il espéra que sa présence en imposerait à une populace sans chef, et que cette fermeté ferait rentrer dans le devoir ceux que le silence du sérail avait enhardis à la révolte. Il sortit accompagné de quelques chiaoux et du bostangi pachi; les autres personnes du divan, moins téméraires que le grand-visir, fermèrent les portes sur lui avec précipitation. A peine le premier ministre parut, qu'il fut assommé par ce même peuple qu'il avait prétendu dissiper. Le bostangi pachi était aimé, parce qu'il avait souvent désarmé

la colère du grand-seigneur et sauvé la vie à des proscrits. On savait aussi qu'il avait combattu de tout son pouvoir le projet de faire de nouvelles levées : malgré la fureur du peuple, il ne fut fait aucun mal à cet officier que les janissaires protégèrent à grands cris. On l'invita même à prendre part à la révolte; mais il se déroba dans la foule, et il ne parut plus pendant toute la révolution. Cependant les troupes étaient rangées en bataille dans la cour du divan. Darud et ceux qu'il fit ses lieutenans disposèrent des corps-de-gardes vers tous les dehors du sérail, sans oser d'abord entamer les bâtimens. Le peuple et les soldats répétaient sans cesse les noms des cinq proscrits, demandaient que l'empereur promît de renoncer au voyage de la Mekke, de licencier les nouvelles milices du Caire, de répudier son épouse. Le sort que le premier ministre venait d'éprouver avait ôté aux autres ministres enfermés dans le divan, l'envie d'en ouvrir les portes. Malgré l'inaction des troupes, qui toujours en bataille se contentaient de répéter leurs demandes à grands cris, l'empereur et tous les siens demeuraient renfermés et s'obstinaient à se taire. Enfin, après deux heures écoulées depuis le massacre du grand-visir, une voix

inconnue sortie des rangs cria : « Nous voulons sultan Mustapha, oncle d'Othman, » pour notre empereur ; qu'il paraisse et » qu'il règne. » Ce cri fut répété par toutes les troupes dans le même instant ; et les soldats, oubliant leurs proscrits, ne prononcèrent plus que : *Nous voulons sultan Mustapha pour notre empereur.* Les chiaoux qui étaient sortis avec le malheureux grand-visir craignaient un sort pareil à celui de ce ministre : on ne leur avait fait aucun mal, mais le passage pour fuir leur était interdit. On les contraignit d'indiquer le lieu de la prison de sultan Mustapha; ils montrèrent en tremblant un petit bâtiment rond et fort bas qui tenait au haram, et qui était surmonté d'un dôme couvert de plomb. Les troupes, s'en étant approchées, répétèrent à grands cris le nom de Mustapha. Une voix plaintive fit entendre ces mots : *Vous me demandez, et je vous demande aussi.* Aucune porte de ce bâtiment ne répondait à la cour. Le jour n'y pénétrait que par quelques ouvertures étroites faites au dôme; on eut bientôt trouvé des échelles pour y monter. Les janissaires ouvrirent ce dôme à coups de haches, et ils découvrirent dans un coin de cette espèce de cachot, sultan Mustapha très-défait, couché

sur un matelas, et environné de quelques négresses qui le servaient. Aussitôt que ce prince eut aperçu la lumière et les premiers janissaires qui le saluaient empereur, il demanda de l'eau, disant qu'il n'avait pas bu depuis deux jours. On le tira de ce lieu avec des cordes par la brèche que les haches avaient faite. Dès qu'il eut pris l'air, il perdit connaissance, et il demeura long-temps sans la recouvrer. Cependant le bruit de ce qui se passait s'étant répandu dans l'intérieur du sérail, les portes du divan s'ouvrirent enfin, et tous les effendis, sortis en même temps, tendirent aux révoltés des mains suppliantes, assurant que le sultan Othman avait renoncé au projet d'aller à la Mekke; qu'il avait signé un ordre pour licencier les troupes du Caire; qu'il était prêt à répudier son épouse, et qu'il remettrait les proscrits aussitôt que les odas seraient rentrés dans le devoir. « Laissez, » leur disaient-ils, sultan Mustapha dans sa » prison; qu'espérez-vous d'un prince que » son imbécilité vous a contraints de dépo- » ser? » Mustapha, contre lequel ils parlaient, était revenu à la vie. Les chefs des janissaires déclarèrent à tous les effendis qu'il fallait à l'instant reconnaître ce prince pour leur maître et lui prêter serment. Comme ils

faisaient résistance, répétant à haute voix que sultan Othman était légitime empereur, plus de mille sabres qui brillèrent en même temps à leurs yeux leur firent changer de langage. Le mufti prononça le premier son serment à ce prince qu'il venait de traiter d'imbécile, et tous les membres de l'uléma, au moins ceux qui étaient présens, suivirent cet exemple.

Le premier acte d'autorité que fit Mustapha, fut de nommer grand-visir son libérateur Darud. Comme le nouveau premier ministre avait autant d'intérêt que son maître de consommer ce que les janissaires venaient d'entreprendre, il fit monter Mustapha sur le cheval du mufti pour le conduire à la mosquée nommée Ortadjami, dans laquelle ce prince devait ceindre l'épée d'Othman. Mais il était d'une telle faiblesse, que l'effort qu'il fit pour monter à cheval lui ôta la connaissance une seconde fois. On alla chercher un chariot sur lequel il fut porté au vieux sérail, que les bostangis ne firent aucune difficulté d'ouvrir.

Lorsqu'Othman eut appris que les janissaires et les spahis avaient intimidé l'uléma, que le mufti et tous les effendis avaient prêté serment à son oncle, et que les rues retentis-

saient du nom de Mustapha, son obstination et sa colère se changèrent en désespoir; il poussa des cris lamentables, et il demanda aux officiers qui l'environnaient, s'ils allaient aussi l'abandonner. L'aga des janissaires, qui se croyait aimé des siens, fit à ce prince des reproches amers sur sa conduite envers cette puissante milice, qui avait, dit-il, conquis tout l'empire ottoman; il lui offrit ensuite d'aller trouver les spahis et les janissaires, de leur proposer des présens de sa part, et de tâcher d'obtenir qu'ils le reconnussent encore pour leur maître. Ce monarque si absolu sentit pour la première fois des mouvemens de reconnaissance, et voulut bien descendre à la prière; mais il était trop tard. Au moment où l'aga des janissaires sortait du sérail pour faire cette proposition aux troupes, le bruit des instrumens de guerre lui apprit qu'elles transportaient leur nouvel empereur à la mosquée. Mustapha, précédé des janissaires, environné des spahis à cheval, de presque tout l'uléma, et des nouveaux grands-officiers qu'il avait créés dans l'instant même, était traîné vers l'Hippodrome sur un chariot découvert avec toute la pompe que la briéveté du temps avait permis de rassembler. L'aga des janissaires se rendit avant lui

à la mosquée, et se mit à la tête des siens tout aussitôt qu'il les vit paraître. D'abord on le reçut avec respect, et les principaux d'entre les janissaires s'empressèrent autour de leur chef pour écouter ce qu'il avait à leur dire : mais aussitôt qu'ils eurent entendu qu'on voulait leur persuader de défaire leur ouvrage, et de reconnaître Othman pour empereur, malgré la promesse de dix sequins par chaque janissaire, et d'une augmentation de paie de dix aspres par chaque spahis, tous les sabres furent tirés en même temps, et les soldats qui n'étaient pas le plus près du malheureux aga, ne purent trouver place pour frapper. Un autre pacha du banc, nommé Hussain, arrivait au moment même au grand galop de son cheval, criant de toute sa force : « Rebelles, voici votre empereur, prosternez-vous devant ce redoutable maître. » A peine eut il approché des bataillons qu'on le mit en pièces. Othman était sorti du sérail, comptant sur la négociation de l'aga ; et tandis que ce prince s'acheminait à pas lents vers l'Hippodrome, Hussain, qui lui était plus attaché que ses autres serviteurs, avait voulu le précéder, de peur que son maître ne risquât sa liberté ou même sa vie, et pour donner le temps à ce prince, en cas de malheur,

de fuir par un autre chemin. La conjecture du fidèle Hussain n'avait été que trop vraie ; mais son sang ne fut d'aucune utilité à celui qu'il avait voulu sauver. Othman averti du danger qu'il court, lorsqu'il est près de l'Hippodrome, veut retourner sur ses pas ; mais un détachement de spahis galoppe à sa poursuite, l'atteint, l'environne et le force d'entrer dans la même mosquée où l'on venait de ceindre à Mustapha l'épée d'Othman. En arrivant dans l'Hippodrome, Othman aperçoit les cadavres sanglans de l'aga des janissaires et d'Hussain pacha qui venaient de mourir pour lui. On lui dit qui ils étaient, car la quantité de coups qu'ils avaient reçus les avait tellement défigurés l'un et l'autre, qu'il était impossible de les reconnaître. « Qu'a-» vaient donc fait ces malheureux, » s'écria Othman assez haut pour être entendu de ceux qui l'environnaient ? « Ils ne m'avaient ja-» mais parlé qu'en faveur de cette soldates-» que ingrate. » A la vue de ce jeune prince qui manifestait sa compassion, et qui en méritait lui-même, les janissaires s'écrièrent : « Qu'Othman soit déposé, mais qu'on res-» pecte ses jours. » Arrivé à la mosquée, on le fit entrer dans une chambre dont les fenêtres donnaient sur le grand vaisseau qui était

plein de soldats. Sultan Mustapha, revenu de la cérémonie de ceindre l'épée, se reposait dans cette même chambre. Lorsqu'il vit entrer le jeune prince environné de plusieurs officiers, le faible empereur ne douta pas que son neveu n'eût gagné les soldats. Son prisonnier parut à ses yeux un maître tout prêt à le punir : il se précipite à genoux et demande grâce avec larmes. L'infortuné Othman considère avec un rire amer ce nouveau monarque dans une posture si humiliante : « Voilà » donc, dit il à ceux qui l'environnaient, » voilà le maître que vous me préférez, voilà » le successeur de tant de conquérans, celui » qui doit vous faire redouter des nations » infidèles? — Seigneur, lui dit un des torpa- » chis, ces conquérans dont vous parlez, ont » gagné leur empire par le tranchant de nos » épées, et non pas avec des troupes ramassées » dans l'Egypte que vous vouliez nous sub- » stituer. — Si de mauvais conseils ont égaré » ma jeunesse, reprit Othman, le malheur » doit m'éclairer pour l'avenir : rendez-moi » l'autorité que je suis plus en état d'exercer » que tous les autres princes de la race des » Ottomans. » Comme les janissaires semblaient l'écouter avec quelque intérêt, le nouveau grand-visir Darud, en qui le peu d'au-

torité qui était alors résidait toute entière, voulut faire étrangler le monarque déposé; mais tous les janissaires qui étaient présens s'y opposèrent, parce que, disaient-ils, la multitude avait prononcé qu'Othman devait conserver la vie, et que, s'ils osaient y attenter, ils couraient risque d'être mis en pièces. « Monstre, dit Othman à ce factieux sangui- » naire, si je t'avais fait mourir la première » fois que tu as mérité le supplice, je ne cour- » rais pas maintenant le danger de périr. » Cette altercation, ayant fait élever la voix à plusieurs, fut entendue en partie dans le vaisseau de la mosquée. Les janissaires crièrent de nouveau : « Conservez la vie à sultan » Othman. » Les gardes le firent mettre à la fenêtre qui donnait dans ce grand vaisseau, afin que tout le monde pût le voir. Alors ce prince infortuné leur dit : « Chers janissai- » res, chers spahis, si j'ai entrepris quelque » chose contre vous, j'ai suivi des conseils » pernicieux; reconnaissez la voix de votre » empereur, et rentrez dans l'obéissance, » ou faites-moi mourir plutôt que de m'expo- » ser plus long-temps aux affronts que j'en- » dure ». Les cris du peuple et des soldats se firent entendre de toutes parts; ils répétaient : « Qu'Othman ne soit pas empereur, mais

» qu'il vive. » Le prince, désespéré, répondit : « Qu'on m'enferme du moins, et qu'on me » dérobe à tant d'indignités. »

Cependant le char qui avait amené sultan Mustapha à la mosquée le ramena au sérail des empereurs, suivi des grands officiers, des principaux timariots et des spahis qui formaient une nombreuse cavalcade. Ce prince avait ordonné qu'on renfermât Othman dans la prison qu'il avait habitée quatre années : mais Darud pacha, qui n'avait pas renoncé au projet d'arracher la vie au monarque détrôné, le fit conduire aux Sept-Tours, afin de détourner de dessus cet infortuné les yeux des spahis et des janissaires. Dès le lendemain de la révolution il entra dans la chambre où ce prince était gardé, le fit étrangler à ses yeux, au mois d'octobre 1622 ; puis on coupa une oreille au cadavre, qui fut portée de sa part dans une boîte à sultan Mustapha. Ce ministre, ou plutôt cet assassin, avait écrit sur le couvercle de la boîte : *Présent pour le sublime empereur, que son fidèle ministre a servi malgré lui.* On peut penser que ni Viner effendi, ni le kiflar aga, ni les trois autres qui avaient été proscrits avec Dilaver pacha, n'échappèrent pas à la cruauté du nouveau grand-visir, qui, pour

prix du service qu'il venait de rendre à son prince, épousa, trois jours après, l'aînée de ses sœurs. L'infortuné Othman fut porté sans pompe dans le sépulcre de l'empereur Achmet. Tous les malheurs et tous les torts de ce jeune monarque étaient venus de son inexpérience et des flatteurs qui l'avaient égaré. Il était né avec une âme élevée, et peut-être eût-il fait de grandes choses, s'il n'était pas devenu le maître absolu d'un empire, dans un âge où l'homme ne peut pas être le sien sans beaucoup de danger.

Mustapha, déposé quatre ans auparavant pour sa profonde incapacité, n'était pas devenu plus digne du trône dans le cachot où il avait été gardé. Le seul changement qui se fit en lui, fut qu'il accorda beaucoup de crédit à la sultane Validé, sa mère, qu'il avait confondue, dans son premier règne, avec toutes les femmes qu'il faisait profession de haïr. Cette sultane, plus habile que toutes les odalisques qui avaient, comme elle, été élevées dans le sérail, conseilla au nouveau monarque de se dérober aux yeux des courtisans, et surtout aux chefs des différentes milices, auxquels il était important de cacher sa faiblesse. On répandit que Mustapha était sans cesse en prières, que le Pro-

phète lui apparaissait fréquemment; et cependant la sultane Validé et le grand-visir Darud s'étaient emparés de l'autorité. Celui-ci ne la conserva pas long-temps. Le peuple ne pouvait pas ignorer toujours la mort d'Othman, ni les complices de cet attentat. Les janissaires, à qui on reprochait souvent d'avoir trempé leurs mains dans le sang de leur maître, rejetaient ce crime sur le grand-visir, sur le sous-pachi, ou lieutenant depolice, sur un autre pacha qui l'avait vu commettre. On publia bientôt que le sanguinaire visir avait attenté sur les jours des princes Amurat, Bajazet et Ibrahim, frères d'Othman, seuls restes de la race ottomane. Il est plus vraisemblable que Darud avait songé à se rendre maître de la personne des princes, pour augmenter son autorité, qu'il n'est facile de croire qu'il ait entrepris de les faire mourir. Un Musulman n'a nul intérêt d'éteindre la maison royale, puisque l'opinion générale répandue en Turquie, et qui tient à la religion, est que la famille du kan des Tartares occuperait le trône au défaut de la race d'Othman. Quoi qu'il en soit, le capi aga, chef des eunuques blancs, se mit en devoir de faire sortir les trois princes du sérail, sur l'ordre qu'il exhibait du grand-

visir. Les jeunes princes refusèrent de suivre le capi aga ; et comme il voulait les contraindre, sultan Amurat (1) s'écria : « N'y » a-t-il aucun des serviteurs de mon père qui » daigne prendre notre défense ? » Les icoglans, qui les environnaient, appelèrent les bostangis, les baltagis, tout ce qui dans le sérail était à portée de la voix. La troupe du capi aga fut repoussée, lui-même fut mis en pièces sous les yeux des princes à qui il avait fait violence. Le grand visir n'eut que le temps de fuir, pour se dérober à la fureur des janissaires qui couraient aux armes. Il fallut tirer l'empereur Mustapha de ses contemplations, pour qu'il vînt lui-même apaiser cette émeute : il déclara aux soldats que la vie de ses neveux était en sûreté, qu'il n'avait jamais songé à la leur ravir, et qu'ils seraient respectés dans le sérail comme les héritiers du trône. La harangue de l'empereur fut accompagnée de plusieurs milliers de sequins, qu'il fallut distribuer à cette

(1) On appelle sultan, non-seulement le prince régnant, mais encore tous ceux de la race. La seule différence qu'il y ait entre l'empereur et les princes, c'est que ce premier est appelé sultan, sans qu'on y ajoute son nom, et les autres sultan Bajazet, sultan Amurat, etc.

soldatesque, qui devenait de plus en plus avide.

La sultane Validé, qui se trouvait seule à la tête des affaires, se pressa de nommer un grand-visir, de peur que les janissaires ne la prévinssent dans son choix. Elle envoya les sceaux à un vieil eunuque blanc, nommé Mehemet Guirguin : ce qui fit dire dans Constantinople que l'empire était gouverné par deux vieilles femmes. Les troupes ne s'opposèrent point à l'élévation de Guirguin, soit qu'elles fussent bien aises de voir l'autorité dans de si faibles mains, soit que l'argent qu'on leur avait prodigué les eût disposées à la soumission. On devait s'attendre à de grands troubles, sous un gouvernement tel que celui de Mustapha. Les pachas d'Asie, toujours moins soumis que les autres, avaient un beau prétexte et de grands penchans pour les factions. Les pachas d'Erzerum, de Diarbekir, et de Syrie, refusèrent de faire passer les impôts à Constantinople, levèrent des troupes, sous prétexte de venger la mort d'Othman, et s'entendirent même avec le sophi de Perse, lui promettant des secours, et le passage dans toute l'Asie. Sur l'ordre que le grand-visir Guirguin envoya au pacha d'Alep de céder

sa place à un successeur, et de venir à la Porte rendre compte de sa conduite, le gouverneur déposé fit étrangler ce prétendu successeur, officier des spahis, sous prétexte qu'il était complice de la mort d'Othman. Il répondit au grand-visir que le bien de l'état demandait que les pachas restassent dans leurs gouvernemens, pour y prévenir les désordres; que lui, pacha d'Alep, au lieu d'envoyer à Constantinople les impôts qu'il avait recueillis, les emploierait à lever des troupes pour mettre sa province en sûreté. Le vieil eunuque recevait de tous côtés de semblables réponses à des ordres absolus, qui devenaient illusoires. La sultane Validé, qui regrettait beaucoup Darud, son gendre, entreprit de le tirer de sa retraite, pour le faire rentrer dans le divan par la charge de capitan pacha, qui n'était pas vacante.

Les janissaires et les spahis étaient encore bien irrités contre Darud, mais l'argent, que son épouse et sa belle-mère répandirent à pleines mains, réconcilia bientôt ce parricide avec les principaux d'entre ses anciens camarades, qui avaient soulevé les janissaires contre lui. Darud reparut donc à la Porte. Il ne s'agissait plus que d'arracher la place de capitan pacha à celui qui en était revêtu. Une

imposture ne coûtait rien à Darud, ni même à la sultane, sa belle-mère. Ils convinrent d'accuser le capitan pacha, dans le divan, d'avoir des intelligences secrètes avec le pacha d'Alep et celui d'Erzerum, en même temps qu'on le rendait suspect aux janissaires, en répandant dans les odas, que Calil-Pacha, c'était son nom, avait conseillé plusieurs meurtres de leurs camarades, faits coup sur coup par les gouverneurs d'Asie, pour venger la mort d'Othman. Darud montrait des lettres du pacha d'Erzerum à Calil, et d'autres lettres de Calil au pacha d'Alep, prétendues interceptées, qui prouvaient un concert entre le capitan pacha et ces deux rebelles. Sous l'empire de Mustapha, la milice était en armes à toute heure. Plusieurs odas de spahis et de janissaires marchèrent en ordre au sérail, demandant à grands cris l'assemblée du divant afin qu'on jugeât le capitan pacha. Calil en fut instruit : il eut l'assurance de monter à cheval, et de se rendre au sérail. Dès qu'il eut aperçu les troupes en bataille devant la première cour, il tira des tablettes de son sein, et les montrant de loin : « Fidèles spa-
» his, braves janissaires, s'écria-t-il, vous
» demandez qu'on me juge; je le demande
» comme vous. Que le divan s'assemble,

» que vos chefs y entrent, et l'on connaîtra » bientôt les coupables. » Cette noble confiance plut aux troupes, et réprima les cris. L'agassi des janissaires et le spahi étant entrés dans le sérail avec Calil, quelques torpachis des janissaires, quelques musalims des spahis, et tous les pachas du banc, Calil dit au grand-visir Guirguin, qui voulait éluder cet examen, que ni lui Guirguin, ni lui Calil, ni aucun de ceux qui étaient entrés dans la salle du divan, n'en sortiraient, que la conduite de son accusateur et la sienne ne fussent éclaircies. Ils demandaient, ainsi que le chefs des troupes, qu'on fît chercher Darud, qu'ils savaient être dans le sérail : on le trouva en effet chez la sultane Validé, sa belle-mère, qui, seule de toutes les femmes turques, s'était arrogé le droit de recevoir des hommes dans son appartement. Darud parut en effet, et exhiba des lettres de Calil au pacha d'Alep, comme le capitan pacha s'y était attendu, et d'autres lettres du pacha d'Erzerum à lui Calil. Celui-ci, après avoir allégué ses anciens services, son attachement pour le corps des janissaires, dont il avait donné des preuves sous le règne d'Othman, appela en témoignage un effendi qui accompagnait le mufti. Cet homme as-

sura qu'il connaissait l'auteur des lettres présentées, et qu'il était en état de produire le faussaire. C'était un jeune esclave qui contrefaisait habilement les caractères. Il fut amené au divan. Le capitan pacha qui, par le moyen de l'effendi, avait eu connaissance de cette fourberie, avait déterminé l'esclave, par promesses et par menaces, à lui découvrir la vérité, et à la prouver aux yeux des juges. Ce jeune homme copia les lettres du même caractère, en présence du grand-visir et de tous les pachas du banc, et soutint à Darud qu'il avait écrit l'original par son ordre et sous sa dictée. La confiance de l'accusé, et les preuves qu'il fournissait de son innocence, déconcertèrent l'accusateur. Comme celui-ci cherchait des excuses, Calil s'écria : « Et » moi j'accuse Darud, à mon tour, d'avoir » fait assassiner son maître, contre la volonté de l'empereur régnant et des janissaires, qui lui avaient confié Othman à » condition qu'il respecterait les jours de ce » prince. J'accuse Darud d'être l'auteur de » tous les troubles dont il a voulu me rendre responsable, puisque c'est la mort » d'Othman qui sert de prétexte à la révolte, » et qui fait que les gouverneurs et les soldats d'Asie veulent tant de mal aux janis-

» saires et aux spahis. J'accuse le jebeggi
» pachi, ici présent, d'avoir coupé l'oreille
» au cadavre d'Othman par l'ordre de Da-
» rud, de l'avoir portée dans une boîte à
» Mustapha; et voilà le couvercle de la
» boîte, avec l'inscription que l'assassin y
» a tracée de sa propre main. » Ce couvercle, que le capitan pacha avait eu l'adresse de saisir dans les mains de l'empereur, fit tout l'effet qu'il en avait attendu. Les chefs des troupes criaient qu'il fallait faire mourir sur l'heure ce parricide; mais le grand-visir Guirguin et les pachas du banc, qui ne voyaient que par les yeux de la sultane Validé, décidèrent qu'on ne pouvait attenter à la vie du beau-frère de l'empereur, sans l'ordre exprès de ce prince. On fit mourir dans l'instant même le jebeggi pachi, et les officiers des janissaires demandèrent qu'on leur remît Darud, en attendant qu'on eût obtenu l'arrêt de sa mort de la bouche de l'empereur. Les pachas du banc leur ayant représenté que c'était vouloir faire massacrer Darud à l'instant, que de le livrer aux troupes, le donnèrent en garde au bostangi pachi. « Eh bien, s'écria l'aga des janissaires,
» nous consentons que le criminel demeure
» au sérail; mais malheur à vous et à tous

» les vôtres, dit-il au bostangi pachi d'un ton
» menaçant, s'il échappe à votre vigilance. »
Les officiers des spahis et des janissaires, qui étaient plus de vingt dans le divan, tirèrent leurs sabres tous ensemble, et prononcèrent très-haut : « Nous jurons tous par le Pro-
» phète, que Darud mourra demain. »

La sultane Validé apprit, avec autant d'effroi que de surprise, ce qui s'était passé dans le divan. Ni elle, ni le grand-visir, ni Mustapha lui-même, ne se croyaient assez puissans pour sauver une tête que les janissaires avaient proscrite. Les bostangis, qui n'avaient point oublié la menace de l'aga, n'auraient jamais consenti à le laisser échapper. La jeune princesse, épouse de Darud, demandait en pleurant la vie de ce serviteur du sultan, qui n'était exposé à la perdre que pour avoir placé Mustapha sur le trône et pour l'y avoir affermi. Au défaut de l'autorité, la sultane Validé employa les ressources des princes faibles, la violence, l'artifice et la corruption. L'aga des janissaires, qui s'était montré si redoutable, fut surpris et étranglé dans son lit. La sultane Validé obtint de Mustapha, ou plutôt lui dicta un ordre antidaté pour faire périr Othman ; et à force d'argent, qu'elle prodiguait sans mesure

elle réussit à gagner quelques odas pachis parmi les janissaires, et quelques musalims parmi les spahis. Le lendemain, dès la pointe du jour, tous les odas marchèrent vers le sérail, et en remplirent les cours. Les bostangis amenèrent le criminel dans la seconde cour vis-à-vis une fontaine, lieu destiné aux exécutions; et comme on se préparait à lui couper la tête, supplice honteux parmi les Turcs, et réservé aux seuls malfaiteurs, Darud tira de son sein un papier qu'il dit être un ordre de Mustapha, qui lui enjoignait de faire périr Othman. Aussitôt tous les officiers gagnés crièrent aux bourreaux de suspendre l'exécution; et s'approchant du criminel, sous prétexte de le garder, ils le conduisirent à la mosquée d'Ortadjami. Mille cris confus s'élevèrent parmi les spahis et les janissaires. Tous ceux que n'avaient point reçu de l'or des sultanes, criaient que ce prétendu ordre ne pouvait être que faux, ou mendié après coup, puisque Darud ne l'avait pas allégué la veille lorsqu'il avait été convaincu; que cet ordre contredisait l'inscription que tous avaient lue sur le couvercle de la boîte, inscription que ce même Darud avait été forcé de reconnaître. Sur ces réflexions, le plus grand nombre soupçonna

ce qui était vrai, et tous crièrent qu'il fallait exécuter l'arrêt contre le parricide. Un torpachi s'étant mis à la tête de quatre cents janissaires, courut à la mosquée d'Ortadjami : ses camarades n'osèrent pas défendre Darud. Il les blâma de la protection qu'ils accordaient à ce criminel, et les menaça de la haine de toutes les troupes, s'ils ne consentaient pas à son supplice. Enfin, ayant dissipé les uns et persuadé les autres, il fit monter Darud dans le même chariot qui avait porté sultan Othman à la prison des Sept-Tours. Il le conduisit lui-même à cette prison, et le fit étrangler dans la chambre où Darud avait fait étrangler sultan Othman.

Cependant le bruit de la mort de l'aga des janissaires s'étant répandu, son corps entreprit de venger un chef qui s'était montré si généreux. Les odas prirent de nouvau les armes, et demandèrent, avec leur tumulte ordinaire, la déposition et la mort du grand-visir, qu'ils disaient être le seul auteur de cette violence. Le vieil eunuque, à qui l'on ne pouvait reprocher d'autre crime que son obéissance aveugle à la sultane Validé, fuit aussitôt qu'on lui eut appris le danger qu'il courait. La mère de l'empereur, qui ne sa-

vait plus avec qui partager le gouvernement, trop pesant pour ses mains, conféra la dignité du grand-visir au caïmacan Chusain pacha, que les janissaires avaient toujours aimé. Elle envoya de nouveau ce ministre avec des sacs d'argent, pour séparer les mutins. C'était le seul remède qu'elle connût à tant de maux ; et ce remède, si souvent prodigué, commençait à s'épuiser.

Chusain assembla tous les chefs au mois d'août. Il leur remontra que, depuis dix mois écoulés après la déposition d'Othman; l'anarchie était parvenue à son comble ; et qu'il était nécessaire de choisir un maître au nom duquel on pût gouverner. Tous convinrent de l'incapacité du souverain et de la sultane Validé, dont ils tenaient leurs emplois. Ils s'écrièrent que la confusion qui affligeait l'état, depuis que Mustapha était empereur, devait en opérer la dissolution. Il fut décidé unanimement qu'on éloignerait ce fantôme de monarque. Il ne s'agissait plus que de convenir de la forme qu'on donnerait à sa déposition. Le grand-visir, le mufti, les deux cadileskers, le capitan pacha, le reis effendi, six visirs ou pachas du banc, le caïmacan, le nouvel aga des janissaires (car cet emploi ne demeurait jamais vacant), le

spahi agasi, et quelques autres, composaient cette assemblée. Les deux agas voulaient que les troupes proclamassent Amurat, neveu de l'empereur, comme elles l'avaient proclamé lui-même lors de la déposition d'Othman; mais les gens de loi représentèrent que cette forme était trop arbitraire et donnait trop d'empire à une soldatesque séditieuse que le moindre mécontentement pouvait armer; qu'il fallait, s'il était possible, opérer ce changement sans tumulte, et pour cela, convaincre tout le divan et tout l'uléma de la profonde incapacité de Mustapha, et de la nécessité urgente de lui donner un successeur. En effet, le grand-visir indiqua pour le lendemain une assemblée du divan, et le mufti une de l'uléma. Aussitôt que ceux qui avaient droit de les composer se furent rendus dans la grand'salle du sérail, le chef de la religion et le premier ministre, suivis l'un de quelques effendis, l'autre, de plusieurs pachas, se détachèrent, et allèrent se présenter à la porte de l'intérieur, demandant à parler à l'empereur au nom de tout l'état. Quoique la sultane Validé eût défendu de laisser pénétrer personne dans l'appartement de son fils, les portes, qui étaient à la disposition du capi aga, furent bientôt ouvertes.

La députation parut devant le prince. Le mufti, après lui avoir baisé le bas de la veste le conjura, en termes très forts, de descendre au divan, pour écouter les plaintes de ses fidèles sujets, et pour remédier aux désordres qui affligeaient l'empire. Alors l'imbécilité de Mustapha fut manifestée à tous les yeux qu'on avait choisis pour témoins. Ce prince ne répondit que des puérilités, accompagnées d'un rire qui démontrait ce qu'on avait toujours soupçonné. Malgré les crisde la sultane Validé, les députés descendirent au divan. Ils y rendirent un compte exact et circonstancié de tout ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Après ce détail, qui ne laissait rien à espérer du prince Mustapha, l'assemblée s'écria qu'il fallait un chef à l'empire. Le choix ne pouvait tomber que sur l'un des enfans d'Achmet : l'aîné, nommé Amurat, était âgé de moins de quinze ans. Une figure avantageuse, beaucoup d'adresse et d'agilité du corps, et plus d'ouverture d'esprit qu'on ne devait en attendre d'un prince de cet âge, élevé dans une prison, faisaient espérer que ce jeune prince réparerait un jour par lui-même les maux qui affligeaient l'empire, et jusque-là écouterait ceux qui étaient capables de le guider. Les mêmes députés qui

avaient été vers Mustapha allèrent, au nom du divan, de l'uléma et des troupes, offrir l'empire à son neveu. Le jeune prince, qui avait été instruit par la sultane, sa mère, dont nous aurons beaucoup à parler dans la suite, commença par refuser cet honneur. Il dit qu'il ne dépouillerait point son oncle d'une autorité qu'il possédait légitimement; mais les députés lui ayant répété plusieurs fois que ce prince était dans un état d'imbécilité qui le rendait absolument incapable du trône, Amurat parut céder aux instances de tous les pachas et de tous les effendis qui le conjuraient de sauver l'empire. Il descendit au divan, où il parla en peu de mots, avec beaucoup de précision et de grâces. Il ne restait plus qu'à faire ceindre au nouvel empereur l'épée d'Othman. Cette cérémonie pouvait souffrir beaucoup de difficultés. On n'avait point demandé aux troupes leur consentement sur cette proclamation. C'était la première fois que le divan et l'uléma entreprenaient une révolution dans l'empire : jusque-là les secousses étaient toujours l'ouvrage des troupes, et surtout des janissaires, qui avaient usurpé par la force le droit d'élever et de déposer les empereurs. Il était d'autant plus essentiel de les faire consentir à l'avéne-

ment d'Amurat, avant de le rendre public, que les coffres étaient vides, et qu'on ne pouvait pas accorder aux soldats la gratification que chaque empereur avait donnée jusqu'alors le jour qu'il avait ceint l'épée d'Othman. Si les odas s'étaient opposés à la proclamation, le désordre aurait été au comble. il fut donc décidé qu'on différerait cette cérémonie, jusqu'au moment où les chefs se croiraient sûrs de leurs soldats. Derviche pacha, nouvel aga des janissaires, et Eliman, spahi agasi, se chargèrent d'assembler chez eux les principaux officiers; de leur démontrer la nécessité de s'opposer aux efforts des pachas d'Erzerum, d'Alep et de Diarbekir, qui avaient voué une haine implacable à ces deux corps, et qui, au milieu de leurs courses, faisaient étrangler autant de spahis et de janissaires qu'ils en pouvaient rencontrer, pour venger, disaient-ils, le sang de l'empereur Othman. Les agas des spahis et des janissaires devaient encore faire entendre aux leurs, que les coffres étant vides par la profusion des derniers empereurs, et surtout des sultanes validées, il n'était pas facile de lever une armée, moins encore de payer aux troupes déjà sur pied ce qui serait nécessaire pour les mettre en campagne, si

l'on ne trouvait du crédit parmi les juifs, les négocians francs, et les plus riches de l'empire : crédit dont il fallait désespérer, tant que l'état serait régi par un prince en démence, et par une femme qui n'avait pas les premières notions du gouvernement ; que cependant le pacha d'Erzerum avançait dans la Natolie, et qu'il usurpait toutes les richesses et tous les impôts de l'Asie, avec lesquels il saurait bientôt s'emparer de Constantinople ; que ces braves janissaires, ces invincibles spahis seraient accablés par le nombre, et qu'ils verraient crouler sur leurs corps cet empire qu'ils avaient cimenté de leur sang. Ces raisons étaient assez puissantes, pour qu'on pût espérer de les faire valoir. Les deux chefs demandèrent que la sultane Validé, mère de Mustapha, fût renfermée dans le vieux sérail, afin de lui ôter la facilité de cabaler. Cette femme, désespérée, fit plusieurs tentatives pour abréger ses jours.

Trois jours après que le sultan Mustapha eut refusé de paraître au divan, les troupes se rendirent en ordre dans la première cour du sérail, criant : « Vive Amurat IV, notre puissant monarque. » Ce prince, comme nous l'avons dit, n'avait pas encore quinze ans, lorsqu'il fut placé sur le trône de ses

prédécesseurs. On avait fait entrer dans le divan tous les pachas des différens ordres, sangiacs, agas et principaux officiers, tant des troupes que de l'uléma, et surtout des spahis et des janissaires. Le mufti demanda à haute voix à cette assemblée imposante, s'ils voulaient Amurat pour leur empereur. Tous répondirent par des cris d'approbation et d'allégresse. Alors le jeune prince prenant la parole, avec beaucoup de majesté, recommanda au mufti et au grand-visir de faire respecter les lois, et de rétablir l'ordre trop altéré dans l'empire. Le lendemain le nouveau monarque fut conduit par eau, en grande pompe, à la mosquée de Jub; il y fit le corban, c'est-à-dire, qu'on distribua au peuple, au nom de l'empereur, des viandes et du pain. C'est un usage établi chez les Turcs pour les jours de grandes réjouissances. Le mufti ceignit l'épe à Amurat; puis le nouvel empereur fit son entrée à cheval par la porte d'Andrinople. Le peuple remarquait, avec admiration, la grâce et la noblesse du maintien d'Amurat, qui, dans un âge tendre, montrait déjà l'extérieur d'un grand prince. Mustapha fut encore renfermé une seconde fois dans le lieu d'où il avait été tiré. On n'attenta pas à sa vie : la religion des Turcs

ordonne de respecter les insensés, comme prédestinés à la gloire céleste, et leurs jours sont sacrés à tous ceux qui pratiquent le Coran.

Les deux dépositions suivantes, qui contiennent d'autres détails que celles qui précèdent, acheveront de faire connaître à nos lecteurs le peuple turc, et combien, malgré son esclavage, ses révoltes sont à craindre pour ses souverains.

Si sous un gouvernement despotique il est rare que les hommes vieillis dans les emplois n'abusent pas de la faveur, les jeunes gens sans expérience, et presque sans éducation que Mustapha II avait élevés aux honneurs, ne devaient regarder ceux qui leur étaient soumis que comme les instrumens de leur autorité, ou les esclaves de leurs caprices. Le mollac de Jérusalem rendait tous les jours des ordonnances extravagantes, dont le pacha n'osait empêcher l'exécution, parce qu'il craignait le crédit du mufti qui avait pour son fils, ainsi que pour son gendre, une complaisance aveugle. Un jour que l'aboiement de quelques chiens avait troublé le sommeil du mollac, il ordonna qu'on tuerait tous ces animaux à Jérusalem et dans les environs. Cette sentence attaquait directement le

texte du Coran, qui veut qu'on prenne soin des animaux domestiques; qui défend de tuer aucune bête, si elle n'est malfaisante ou nécessaire à la nourriture de l'homme. Les Turcs, en général, aiment beaucoup leurs chiens, et se font un devoir de charité de les nourrir. La condamnation bizarre que le mollac venait de prononcer, suscita une émeute dans la ville. Peut-être aussi le pacha mécontent n'avait-il pas peu contribué à l'exciter : mais tout pliait devant l'autorité du mufti. Il envoya d'Andrinople un fetfa qui approuvait la conduite de son fils, pour ce moment seulement, sans qu'il fût permis de tuer des chiens à l'avenir. Cet événement ne fit qu'enhardir le jeune mollac, qui, peu de mois après, rendit une nouvelle ordonnance, tout aussi absurde et encore plus dure que la première. Les mouches incommodaient beaucoup dans Jérusalem pendant les chaleurs de l'été. Le pontife magistrat ordonna que chaque artisan apporterait chaque jour quarante de ces insectes enfilés, sous peine d'une assez grosse amende, et il fit exécuter cette ridicule sentence avec beaucoup de sévérité. Tous les artisans étaient contraints de quitter leur travail pour attraper des mouches : et les plaintes recommen-

cèrent contre le fils du mufti. Ces tyranniques puérilités avaient rempli tous les soldats et le peuple d'Asie d'indignation contre le gouvernement. Une injustice du jeune caïmacan de Constantinople fit déclarer la révolte que l'inaction du grand-visir et l'imbécilité du mufti préparaient depuis long-temps. Quoique depuis la paix les dépenses fussent considérablement diminuées, les finances n'en étaient pas en meilleur ordre. Tandis que le grand-visir Rami cultivait à Karischtiran la faveur de son maître, le produit des impôts était saisi par le premier occupant. Le caïmacan de Constantinople n'ayant ni assez de prudence, ni assez de talent, ni peut-être assez de pouvoir pour empêcher les abus, le peuple se plaignait de l'absence de l'empereur. Les officiers en crédit saisissaient l'occasion de faire leur main, et il n'y avait pour ainsi dire que ceux qui réclamaient des dettes légitimes, qui ne profitassent pas de la facilité avec laquelle on ouvrait les coffres du trésor public.

On avait fait attendre très-long-temps la montre des Janissaires. Lorsqu'elle eut été fournie à grande peine, il n'y avait plus d'argent au trésor public pour les jebeggis et la

milice chargée de garder les munitions de guerre et de bouche. Cette raison ne satisfit point une troupe affamée à qui l'âge et la présomption du caïmacan ne pouvaient en imposer. Les députés des jebeggis, chargés de faire des représentations, se répandirent en injures. Le caïmacan ayant voulu les faire arrêter pour lui avoir manqué de respect, ceux-ci résistent, appellent leurs camarades. Les jebeggis s'assemblent, ils fondent à coups précipités sur les delis du caïmacan ; ils en tuent plusieurs, et ramènent les prisonniers en triomphe à leurs quartiers. Les vainqueurs rapportent à leurs camarades tout ce qui s'était passé entre le caïmacan et eux, leur juste requête, l'arrogance et la dureté avec lesquelles elle avait été rejetée ; et ils concluent en disant qu'on espérerait en vain quelque justice tant que les Musulmans seraient à la merci d'un jeune homme sans barbe et sans cervelle, également arrogant et incapable, et qui ne savait qu'abuser. Un officier principal de ce corps, Caracach Mahomet, ayant parlé plus haut que tous les autres, proposa aux jebeggis de s'entendre avec les janissaires qu'il savait être aussi mécontens qu'eux, quoiqu'ils eussent reçu leur

paie, de s'emparer des portes de Constantinople, et de piller tout ce qu'ils pourraient trouver tant chez le caïmacan que chez le defterdar, dépositaire des deniers publics. Cette proposition fut saisie avec joie; et comme toutes les séditions croissent toujours lorsque l'autorité ne s'oppose pas aux premiers commencemens, aussitôt que les deux corps eurent pris les armes, et que les portes de Constantinople furent fermées, Caracach Mahomet dit aux soldats que ce n'était pas la peine de s'être engagé dans des démarches si dangereuses seulement pour faire payer les jebeggis, que, puisque tout était armé, il fallait renverser le gouvernement dont on avait tant de sujets de se plaindre, et fouler aux pieds ceux qui prétendaient plier le peuple à un joug si injuste. Nommons des ministres, s'écriaient-ils, à la place des imbéciles, des fous et des fripons qui font tant de mal. A ces cris plusieurs répondirent qu'il fallait que Caracach Mahomet fût grand-visir: mais il n'avait garde de se charger de cette périlleuse fonction; il aima mieux employer les instrumens sur lesquels les coups pouvaient tomber, que de s'y exposer lui-même. On convoqua l'uléma dans la grande mosquée: tous les rebelles s'y rendirent en foule. Caracach, af-

fectant beaucoup de modestie, dit qu'il n'était à aucun égard un personnage assez considérable pour qu'on lui confiât cette importante dignité; que si le mauvais choix des ministres de l'empereur provoquait une rébellion, il ne fallait pas tomber dans le même inconvénient auquel on voulait remédier. Il donna sa voix le premier à un ancien pacha nommé Dorojan, privé depuis deux ans de son gouvernement, parce qu'il n'avait pu s'y maintenir par des présens. Cette élection fut faite par acclamation. Kiasibi Mehemet Effendi, de la race des émirs, devint mufti par les mêmes suffrages, et l'on nomma aussi caïmacan un autre pacha déposé, appellé Ferrari. Ces principaux officiers choisirent un aga des janissaires, un aga des jebeggis, un defterdar, et tous les autres officiers de moindre importance. Un fetfa du nouveau mufti déclara au peuple que les bons Musulmans avaient été contraints par la nécessité de remédier aux abus, et de faire la guerre aux ministres injustes qui vexaient le peuple au lieu de le gouverner; qu'il fallait rappeler l'invincible empereur dans sa capitale, privée depuis trop long-temps de sa gracieuse présence, l'engager à employer dans l'administration de sages économes, de braves chefs

et d'équitables juges, tels que ceux qui venaient d'être choisis, en un mot, contraindre le sultan à gouverner suivant la loi du grand prophète, ou le renverser de son trône, et y placer un prince agréable à Dieu. Ce fetfa fut envoyé dans toutes les pachelies d'Asie dont on confirmait les pachas, beglierbegs, sangiacs, mollacs, imans et cadis, excepté ceux qui appartenaient aux vieux mufti Fesula et au grand visir Rami. On doit penser que les preneurs de mouches de Jérusalem chassèrent volontiers le mollac qui les avait si cruellement vexés.

Le caïmacan Kiuperli, qui avait eu de bonne heure avis de la conspiration, avait profité de la première incertitude des conjurés pour fuir à Andrinople. Il est à remarquer que dans cette convulsion d'un gouvernement despotique il n'y eut pas une goutte de sang répandu. Presque tous les officiers dépossédés étaient à Andrinople, et ceux qui habitaient la ville capitale avaient cédé à l'orage ou pris la fuite avant qu'on eût pu s'emparer d'eux. On pilla leurs maisons, ou plutôt le nouveau grand-visir fit faire des saisies juridiques avec tout l'ordre et toutes les précautions qu'on employait dans les temps les plus calmes. On pénétra jusques dans l'intérieur du

sérail; et le kislar agasi, qui ne devait reconnaître d'autre autorité que celle du sultan, fut contraint de rendre compte de toutes les sommes dont il était dépositaire, tant des mosquées royales que des trésors des mosquées de sa hautesse, et même de celui du haram. Avec cet argent et celui des autres impôts que le nouveau defterdar percevait toujours au nom du grand-seigneur, les troupes furent payées, et même gratifiées en indemnité de ce qu'elles avaient dû recevoir à l'avénement de Mustapha au trône. Le mufti, le grand-visir, Caracach, son conseil, jugèrent prudent de faire camper les troupes hors de Constantinople. On compta en front de bandière plus de cinquante mille hommes; car le peuple s'était enrôlé en foule dans les différens corps, et quelques odas avaient eu le temps d'accourir des pays asiatiques les plus voisins pour grossir cette armée.

On vit bientôt arriver l'iman de la Porte au nom du grand-seigneur, pour demander aux révoltés ce qui avait pu les engager à prendre les armes, et qu'est-ce qu'ils reprochaient aux officiers de l'empire qu'ils ne voulaient plus reconnaître. Ce témoignage de la faiblesse du maître excita de plus en plus l'audace des rebelles; ils portèrent l'insolence

jusqu'à outrager de paroles et excéder de coups celui qui paraissait devant eux au nom de leur empereur, tellement que cet effendi fut contraint de fuir pour mettre sa vie en sûreté. Le grand-visir Dorojan pacha proposa aux soldats d'aller porter eux-mêmes à l'empereur les éclaircissemens qu'il leur faisait demander, ne doutant pas de la considération que devait obtenir une armée de cinquante mille hommes, bien payée et bien disciplinée, auprès d'un prince qui avait mieux aimé sacrifier les plus belles provinces de son empire que de continuer une guerre juste : cet avis fut reçu avec acclamation. Le mufti des révoltés publia un fetfa qui autorisait *les sauveurs de l'empire* (c'était le nom qu'ils donnaient aux rebelles) *à marcher vers Andrinople pour consommer leur ouvrage* : lui-même se mit à leur tête. Ils firent une telle diligence, que Mustapha apprit presque en même temps que son envoyé avait été outragé, et que les révoltés s'avançaient. Arrivés à Apsa, bourg à peu de distance d'Andrinople, ils y assirent leur camp, et ils dépêchèrent vers Mustapha le caïmacan qu'ils avaient créé, avec ordre de dire de bouche à ce prince, ou de lui écrire, en cas qu'il ne pût être admis devant lui : « Les cinquante » mille vengeurs du nom ottoman qui cam-

» pent sous Andrinople, ne sont pas venus
» dans l'intention de combattre les Musul-
» mans. Nous demandons qu'on nous livre,
» non le sang innocent, mais celui des traî-
» tres qui ont vendu aux ennemis les plus
» belles provinces de l'empire, et nous vou-
» lons leur faire sentir le poids de leur crime.
» On appellera, si l'on veut, notre démar-
» che *conspiration ;* il est vrai que nous avons
» conspiré le châtiment des mauvais minis-
» tres, qui sont autant d'ennemis publics,
» mais nous ne voulons pas sortir des bornes
» du respect qu'on doit à sa hautesse, à moins
» qu'elle ne fasse usage de l'épée dans une
» affaire où il n'est question que d'examen.
» Nous sommes prêts à repousser la force
» par la force, et en ce cas nous ne serons
» pas responsables du sang qui sera répandu. »
Le caïmacan parut aux portes d'Andrinople : n'ayant point été admis comme il l'avait prévu, il écrivit cette déclaration pour la faire tenir au grand seigneur. Il écrivit aussi aux habitans d'Andrinople : « Nous sommes
» vos frères, vous devez nous regarder des
» mêmes yeux que nous avons pour vous.
» Nous espérons que, loin de songer à nous
» combattre, vous nous aiderez à faire ren-
» dre toute sa force à la loi du Coran contre

» des traîtres et les tyrans de la nation » ottomane. » A la lecture du manifeste, Mustapha ordonne qu'on marche aux révoltés, qui ne pouvaient, disait-il, que succomber en combattant pour une si mauvaise cause. Il assemble les chefs dans le divan ; et après leur avoir représenté leur devoir d'un ton pathétique, il exige d'eux un nouveau serment qu'ils verseront leur sang pour la défense de leur maître. Puis le grand-visir Rami se met à la tête de ce qu'il y avait de soldats dans Andrinople et des bourgeois qui voulurent embrasser la cause de Mustapha : toutes ces troupes rassemblées ne composaient pas quinze mille hommes.

Le mufti Fezula crut suppléer au nombre en opposant un fetfa à celui du mufti rebelle : mais sa vieillesse et les torts de son administration lui avaient fait perdre tout son crédit. Du plus loin que les révoltés entrevirent les troupes qui sortaient d'Andrinople, ils prirent les armes et s'avancèrent en bataille. Kiasibi Mehemet effendi, leur mufti, ordonna qu'on suspendît tout acte d'hostilité, avec cette autorité que les ministres de la religion musulmane savent prendre sur le peuple crédule. S'étant avancé à la tête de ses effendis qui portaient en évidence le livre du

Coran, il invita ceux qu'il voyait armés, au nom du Dieu qui avait dicté ce livre immortel et du prophète qui l'avait écrit, de venir entendre des paroles de paix et prendre l'esprit de concorde envers leurs compatriotes leurs frères. Les Orientaux, tout barbares qu'on les croit, sont plus sensibles que les autres hommes aux charmes de l'éloquence. L'appareil imposant que le mufti étalait à leurs yeux attira bientôt autour de lui une foule de soldats, qui, l'ayant écouté avec avidité, passèrent dans son armée; d'autres retournèrent vers leurs camarades pour les inviter à passer avec eux du côté des sauveurs de la patrie. Le grand-visir Rami pacha, témoin de cette désertion, prit le parti de fuir avant qu'elle devînt générale : et sans reparaître devant Mustapha, il se déguisa pour dérober plus sûrement sa tête à la fureur de ses ennemis. Les rebelles marchent jusque sous les murs d'Andrinople; ils députent de nouveau vers le grand-seigneur, toutefois sans demander, comme on avait fait d'abord, la faveur d'être admis en sa présence. Caracach Mehemet, cet officier des jebeggis, qui avait été le premier moteur de la révolte, et Ferrari pacha, caïmacan, parurent à la tête de quatre cents spahis aux portes de la ville, qui leur furent ouvertes

sans la moindre résistance. Ils avancent vers le sérail, et ordonnent aux bostangis tremblans de les introduire dans la chambre du grand-seigneur. Il ne servit de rien à Mustapha de rassembler les restes de son courage pour essayer de se faire obéir ; il eut beau vouloir se dérober à cette étrange visite, les deux députés qui avaient répandu l'effroi dans le sérail parvinrent auprès de sa hautesse. Ils lui ordonnèrent, plutôt qu'ils ne lui demandèrent, de la part de l'armée, de livrer à l'instant même entre leurs mains le grand-visir Rami pacha, le mufti Fezula et Mauro Cordato. Le premier et le dernier avaient pris la fuite ; mais le vieux mufti, toujours plein de confiance dans la vénération qu'il supposait à tous les Musulmans pour sa dignité, attendait constamment qu'on obéît au souverain interprête de la loi. Sans doute il aurait eu raison, si les révoltés n'avaient pas eu l'adresse d'opposer la loi à la loi, et s'ils n'avaient pas choisi parmi eux un mufti plus éloquent et plus éclairé que celui de l'empereur, et qui savait manier le peuple. Les rebelles, sans réfléchir sur la légitimité de l'institution, regardaient Fezula comme dégradé par ses prévarications et par la déclaration que le mufti Kiasibi avait faite avec

pompe au nom de tout l'uléma. L'infortuné vieillard, abandonné par son pupile, fut traîné au camp où on lui fit souffrir les plus cruelles tortures pour arracher de lui l'aveu de ses richesses et dans quel lieu il les avait cachées. Il ne répondit aux interrogatoires que par des imprécations contre ceux qui osaient porter des mains criminelles sur le vicaire de Mahomet. Les révoltés, après avoir épuisé leur rage contre Fezula, lui donnèrent le dernier coup et jetèrent son corps dans la rivière, lui enlevant même les honneurs de la sépulture. Cette barbare exécution augmenta la terreur de Mustapha; pensant qu'il adoucirait le peuple en lui montrant toute sa faiblesse, il envoya vers le visir Dorojan pour le confirmer dans cette dignité et pour lui porter les sceaux de l'empire. Les mêmes députés étaient chargés d'un catchérif qui confirmait aussi le mufti des rebelles, et ils avaient ordre de dire à tous ceux qui exerçaient des charges parmi eux, que le très-magnifique et invincible empereur les reconnaissait pour officiers de la Porte et les couvrait de sa puissante protection. L'effroi était tel dans la cour de Mustapha, que ceux qu'il chargea de porter ces paroles de paix, se souvenant de l'accueil qu'on avait fait au premier en-

voyé de leur maître, ne se déterminèrentt qu'avec beaucoup de peine à remplir leur mission. Plus les révoltés virent que le sultan mollissait, plus ils devinrent intraitables. Les bassesses auxquelles ce prince s'était déterminé pour conserver le sceptre, furent précisément ce qui le fit tomber de ses mains.

L'empereur n'avait que des enfans en bas âge. Son frère Achmet, héritier du trône par la loi, était gardé dans le sérail d'Andrinople : car depuis long-temps les héritiers du trône suivaient toujours l'empereur. Le mufti, le grand-visir et Caracach Mehemet écrivirent au prince Achmet que Mustapha s'étant rendu indigne de régner, les bons Musulmans n'espéraient plus qu'en lui ; qu'il était le seul de sa maison en état de gouverner et de venger les Turcs ; que le vœu général allait l'appeler au trône, qu'il fallait qu'il cédât à la nécessité et au cri de la nation. Cette lettre, envoyée sans mystère, ne pouvait pas manquer d'être interceptée. On pretend que les révoltés s'y étaient attendus ; qu'un vieux respect pour le sérail et pour le sang de leur maître les ayant empêchés de forcer ce lieu si vénéré pour signifier à Mustapha sa déposition, ils avaient espéré de la faiblesse de l'empereur, que, dépourvu

de moyens pour se soutenir sur le trône, il en descendrait de lui-même, et qu'il leur épargnerait le crime d'attenter à sa vie ou à sa liberté. S'ils conçurent cette espérance, elle ne fut point trompée. Mustapha n'eut pas plutôt lu la lettre adressée à son frère, qu'il courut lui-même à son appartement pour la lui porter, et ayant embrassé ce prince : « Puisque le ciel le veut, lui dit-il, montez à » ma place sur le trône de nos ancêtres; » souvenez vous que, tant que j'ai été votre » maître, je vous ai traité avec bonté; vous » allez être souverain légitime, puisque je » vous cède tous mes droits. Mais n'oubliez » pas que votre élévation est l'ouvrage de » quelques révoltés qui vous feront bientôt » le même traitement si vous laissez leur » crime impuni. » Après ces mots, il pria son frère de se rendre à la salle du divan, et il demeura dans l'appartement que ce prince quittait. Mustapha mourut d'hydropisie l'année qui suivit sa déposition. Il y a de la grandeur dans sa dernière action, et elle part d'un heureux naturel; avant de s'abandonner aux favoris qui le perdirent, ce prince s'était en effet montré sage et magnanime. Son successeur finit son règne par un trait semblable.

En 1729, un ambassadeur persan vint, au nom de Cha Tamas, son souverain, réclamer les provinces dont la Porte s'était, disait-il, emparée sans droit et sans prétexte. Ce nouveau ministre avait ordre de solliciter vivement une prompte réponse, même de quitter Constantinople en cas de délai. Cha Thamas était pressé de recouvrer son royaume. Tout plein de ressentiment contre la Porte, qui avait augmenté ses malheurs en lui offrant de les venger, il songeait à commencer de bonne heure les opérations de la campagne, et à profiter de l'indolence des Turcs qui s'étaient endormis sur la foi d'Aschraf.

Effectivement jamais la Porte ne s'était moins attendue à la guerre. Les troupes étaient, pour la plupart, licenciées ou dispersées. Le sultan et le grand-visir, livrés à leurs plaisirs, n'étaient occupés qu'à se donner mutuellement des fêtes, dont le genre, aussi triste que bizarre, peint le caractère des Orientaux. Après l'or, Achmet III aimait surtout les fleurs. Il faisait beaucoup de frais pour vaincre les saisons. Dans le fort de l'hiver, il élevait à force d'art des tulipes et des œillets, dont il remplissait des jardins à son sérail des miroirs, et à celui de Darud pacha. Ces jardins étaient abrités par des toiles et chauf-

fés par des poëles, dans lesquels on brûlait des bois odorans. Un nombre infini de lanternes éclairait pendant la nuit ces lieux devenus agréables malgré la nature. Des rossignols et mille autres oiseaux, distribués le long des murs dans des cages à treillis dorés, remplissaient l'air de leurs chants. C'était là qu'Achmet oubliait les soins du gouvernement et les devoirs du trône. Il allait souvent sur le rivage du Bosphore à une maison de plaisance de son grand-visir, devenu son gendre, où ce ministre avait fait construire des jardins à l'imitation de ceux du grand-seigneur. il y donnait des fêtes à son maître, où aucune femme n'était admise, pas même la sultane son épouse. Là le grand-seigneur, accompagné de quelques Icoglans et de quelques eunuques, oubliait la guerre de Perse, le mécontentement des peuples, les plaintes des janissaires, et jusqu'aux moyens qui pouvaient accumuler dans son sérail secret les monceaux d'or qu'il se plaisait à y contempler. Le plus souvent renfermé dans l'intérieur de son haram, il offrait à quelques-unes de ses femmes le même coup d'œil et les mêmes concerts d'oiseaux; et il entrait dans une vive colère lorsqu'on lui parlait de conserver la Géorgie, et

d'opposer des armées au redoutable Thamas Kouli-kan.

Il fallut cependant répondre à l'ambassadeur de Perse. Le grand-visir Ibrahim, dont l'unique désir était de conserver la faveur de son maître, aurait volontiers renoncé à ces nouvelles conquêtes, auxquelles Achmet III tenait si peu, s'il n'avait craint l'uléma, le peuple, les janissaires, enfin les cris de la rébellion, dont on commençait à entendre le murmure. La nécessité le contraignit de dire à son maître, que, pour éviter une guerre civile, il fallait se résoudre à recommencer la guerre étrangère. Achmet, obstiné dans sa faiblesse, déclara qu'il ne permettrait pas qu'on tirât rien de ses trésors, ajoutant qu'il fallait attendre l'effet d'une réclamation nouvellement formée en Suède des sommes prêtées au roi Charles XII pendant son séjour à Bender. Cependant l'ambassadeur de Perse sollicitait une réponse, avec d'autant plus de hauteur, que le réis-effendi était entré avec lui en négociation par l'ordre du grand-visir, et qu'il avait offert en grand secret au Persan de lui rendre Tauris et son territoire. L'argent de la Suède n'était pas prêt, et Thamas Kouli-kan, déjà terrible dans l'Asie, menaçait de recouvrer, au grand détriment

du ravisseur, ce qu'on avait pris à son maître avec tant d'injustice. Dans cette extrémité, Ibrahim se vit forcé de recourir à un expédient bien dangereux chez les Turcs, celui de mettre un nouvel impôt. Il établit sur les marchandises de détail une redevance, appelée bédéad, à laquelle on avait eu quelquefois recours dans les besoins pressans. Cet impôt était presque arbitraire dans sa perception, parce que, comme il se payait en argent proportionnellement à la qualité des marchandises, le douanier était premier juge de cette qualité, et le marchand, qui se croyait lésé, avait peine à obtenir justice du cadi, qui ne connaissait pas la valeur des marchandises, et qui craignait d'ailleurs le crédit des douaniers. Ibrahim crut étouffer le mécontentement du peuple en publiant que le grand-seigneur marcherait lui-même en Arménie à la tête d'une armée considérable. En effet il fit commencer les levées, et on répondit à l'ambassadeur de Perse, qu'avec l'aide de Dieu, et selon les préceptes du Coran, l'épée des Sunnites défendrait leurs conquêtes contre les détracteurs de la foi. Avant que l'armée fût tout-à-fait rassemblée, le grand-seigneur crut devoir donner au peuple le spectacle de sa marche guerrière pour se rendre au camp

de Scutari, lieu du rendez-vous. Il monta à cheval avec toute la pompe ottomane, et ayant étalé aux yeux du peuple un faste plus éblouissant que formidable, il s'embarqua avec un nombreux cortége sur plusieurs brigantins qui le conduisirent à Scutari où il demeura plusieurs jours sous des tentes. Il avait décoré le capitan pacha Mustapha, gendre du grand-visir Ibraim, de la charge de caïmacan. Ce jeune homme devait gouverner Constantinople et l'empire en l'absence du grand-visir qui suivait son maître à l'armée. Quoique le séjour du camp offrît aux yeux autant d'éclat et fût presque aussi commode que celui du sérail, Achmet ne put pas tenir long-temps au changement de son genre de vie. Sous prétexte que sa présence serait inutile à l'armée tant qu'elle ne serait pas tout-à-fait rassemblée, il quitta cet appareil de guerre pour aller, dans son sérail des miroirs, retrouver ses femmes, ses monceaux d'or, ses rossignols et ses tulipes; et tous les officiers du divan se retirèrent, à son exemple, dans les maisons de plaisance que chacun avait sur les bords du Bosphore.

Cependant on percevait à Constantinople le bédéad avec beaucoup de sévérité. Les odas des janissaires étaient demeurés dans cette

capitale; ils ne devaient, disait-on, se rendre à Scutari, que lorsque les troupes européennes y seraient rassemblées. Comme beaucoup de janissaires font un petit commerce dans les rues de Constantinople, ceux-ci murmuraient tout haut contre le bédéad. Au milieu de ces cris on apprit que les Persans s'étaient emparés de Tauris. Le grand-seigneur était sorti de Constantinople le 3 d'août, selon notre façon de compter; on était au 27 septembre, et aucun corps n'avait encore rejoint à Scutari le prétendu camp qui n'était composé que de quelques timariots et de quelques odas de spahis. La saison de la guerre s'était écoulée sans que la cour eût paru se mettre en peine d'autre chose que de percevoir le bédéad. La perte de Tauris augmenta le murmure; aucun chef ne se trouvait à Constantinople pour l'étouffer. Le caïmacan même, à qui toute administration était confiée pendant l'absence du grand-visir, oubliait les soins de cette administration dans une maison de campagne. Le mufti, le réis-effendi, tous ceux dont la présence est nécessaire à l'ordre public et à l'expédition des affaires, imitaient le grand-seigneur et son visir. Au milieu de cet abandon, des cris partis de la plus vile populace produisirent une révolu-

tion des plus importantes qui ait jamais agité l'empire ottoman. Le grand-seigneur et ses ministres apprirent trop tard qu'il ne faut jamais mépriser une émeute populaire. Patrona Calil, Albanais, ci-devant lévantis, et qui, comme on le verra, avait échappé au dernier supplice, était devenu janissaire, et vendait de vieux habits dans les rues de Constantinople. Mussulu, aussi janissaire, vendait des fruits, et Ali leur camarade vendait du café à la populace, qui en fait un grand usage ainsi que les Turcs les plus aisés. Tels furent les instrumens dont Dieu se servit pour renverser l'empereur ottoman de dessus son trône. Ces trois hommes, qui croyaient avoir été vexés par les préposés à la perception du bédéad, profitèrent du mécontentement général que la perte de Tauris inspirait, et de l'impunité que l'absence des chefs pouvait leur faire espérer pour déclamer très-haut contre le grand-visir et contre tous les ministres. Ils se faisaient entendre de tous ceux qui s'assemblaient autour d'eux sous prétexte d'acheter; et comme leurs espèces de boutiques étaient voisines, ils se concertèrent, et convinrent de profiter de la chaleur qu'ils communiquaient dans les esprits. Mussulu et Ali commencèrent par distribuer *gratis* leur

café et leurs fruits à ceux de leurs camarades qui prêtaient l'oreille à leurs discours; et quand ils les eurent suffisamment excités, on chercha dans les vieux haillons que vendait Patrona Calil de quoi faire trois drapeaux. Tous ces nouveaux conjurés s'étant liés par un serment solennel, se séparèrent en trois bandes, marchant en même temps par trois routes différentes sous la conduite de chacun des trois chefs pour se rendre tous à l'Atméidan, où ils espéraient que leurs troupes se trouveraient grossies par les recrues qu'ils auraient faites en chemin. Ils s'étaient munis de leurs cimeterres qu'ils faisaient briller aux yeux, ordonnant de fermer les boutiques sur leur passage, appelant à grands cris leurs camarades et tous ceux qui s'offraient à leur vue, lévantis, topggis, jebeggis ou bourgeois, punissant d'une mort prompte tous ceux qui osaient blâmer leur conduite.

En effet, à l'arrivée des trois troupes dans l'Atméidan, elles étaient considérablement augmentées. Les tambours qui avaient joint les rebelles communiquèrent bientôt l'alarme dans toutes les rues. Ceux qui ne voulaient pas prendre part à la rébellion se cachaient dans le secret de leurs maisons. Le plus grand nombre, attiré par la haine du

ministère, par l'amour du changement ou par la curiosité, accouraient à l'Atméidan, où tous étaient reçus avec joie, aussitôt qu'ils avaient juré sur un sabre, dont on leur présentait le tranchant, la mort du grand-visir Ibrahim, du caïmacan et du réis-effendi. Nous avons déjà dit qu'il n'y avait pas un officier de marque dans Constantinople, excepté l'aga des janissaires et le kiaïa du grand-visir. Ce dernier s'étant mis en chemin pour l'Atméidan, rencontra de ses amis qui lui conseillèrent de retourner sur ses pas, parce que la mort de son chef étant le premier objet de l'émeute, lui, kiaïa, qui n'existait que par Ibrahim, et qui n'avait jamais fait qu'exécuter ses ordres, devait courir de grands risques. Il profita de l'avis et ne reparut plus. L'aga des janissaires marcha jusqu'à l'Atméidan, environné de quelques officiers qui étaient attachés à sa personne. Ni les prieres ni les menaces de ce chef, qui était dans un âge avancé, ne purent ramener des soldats que leur nombre et leur résolution rendaient dejà formidables. Patrona demanda avec hauteur à l'aga des janissaires s'il venait se joindre aux braves Musulmans, qui voulaient la réformation de l'état, et la punition des tyrans. Comme ce chef prenait le ton qu'il

croyait devoir lui convenir à la tête des siens, Patrona lui commanda avec arrogance de se taire et de lui faire remettre à l'instant même les drapeaux dont il était dépositaire, sinon, que sur son refus, sa veste, teinte de son sang, en servirait à ces braves gens, qui n'étaient assemblés que pour punir les oppresseurs et leurs complices. Les amis de l'aga s'étaient déjà mêlés parmi les révoltés. Ce chef intimidé descendit de cheval, sous prétexte de parler plus à son aise aux conjurés, mais en effet pour se dérober dans la foule. Il changea d'habit, aussitôt qu'il le put, avec un pauvre homme, et il courut au port se jeter dans une barque qui le conduisit à Scutari. Au lieu d'aller rendre compte de cette émeute au grand-visir, il s'enferma dans une petite maison qu'il avait, craignant qu'on ne lui fît payer de sa tête sa faiblesse et le crime d'autrui.

Cependant les rebelles forcent les prisons et le bagne, délivrent tous les esclaves, et joignent à leur troupe tout ce qu'ils peuvent y trouver de Musulmans. Ils courent au quartier des spahis demander des armes et engager quelques cavaliers dans leur querelle. On remarqua que, dans toutes leurs démarches, ils ne firent de violence que ce qui

était nécessaire pour l'accomplissement de leur dessein. Il n'y eut pas une boutique pillée, pas une insulte faite dans aucune rue qu'à quelques serviteurs du visir, qui voulurent prendre le parti d'Ibrahim. L'émeute avait commencé le 28 septembre, à neuf heures du matin; à midi trois mille hommes étaient déjà sous les armes, bien soumis aux chefs et bien déterminés. Patrona, Mussulu et Ali ne songeaient d'abord qu'à grossir leur nombre. Les ministres leur en laissaient tout le temps; car, de toute la journée, personne ne parut pour les réprimer.

Le caïmacan et le réis-effendi avaient appris dans leurs maisons de campagne, que quelque populace s'était assemblée en tumulte dans l'Atméidan; mais comme on leur avait nommé les chefs de cette émeute, ils avaient cru d'abord que les moindres officiers suffiraient pour la dissiper et pour la punir. Mais lorsque des gens mieux instruits les eurent assurés que cette troupe grosssissait à vue d'œil et qu'on les avait nommés pour victimes ainsi que le grand-visir, la terreur succéda au mépris. Tous deux se rendirent à Scutari vers les quatre heures du soir, et apprirent au sultan et à Ibrahim pacha, une partie du danger qu'ils couraient. On peut juger

de la consternation du prince à cette nouvelle, quoique les deux ministres qui comprenaient combien l'empereur avait à se plaindre d'eux tâchassent de diminuer le mal aux yeux de ceux qui pouvaient leur en demander compte. Mais lorsqu'Ibrahim leur demanda pourquoi cette populace n'était pas dissipée, il fallut qu'ils peignissent l'état de Constantinople et le danger qu'il y avait eu pour eux de se présenter à une troupe armée, sans des forces qui pussent l'intimider. Toutes ces raisons démontraient combien ces officiers étaient condamnables de ne s'être pas opposés aux premiers mouvemens, et quels reproches ils méritaient pour ne les avoir pas prévus. Le grand-visir, dans le premier transport de sa colère, s'écria : « Grand » prince, comment souffrez-vous que ces » lâches voient encore la lumière, après le » crime que leur imbécilité leur a fait com» mettre contre votre empire et contre vous? » Mais il n'était pas temps de punir. On décida que le grand-seigneur retournerait à l'instant même à Constantinople. Une galère fut amenée du port, dans laquelle le sultan et son visir s'embarquèrent; le reste de la cour suivit dans des faïques.

Il était minuit lorsqu'Achmet III débarqua

à la pointe du sérail. Il apprit que les rebelles étaient campés dans l'Atméidan; qu'on y faisait la garde comme devant l'ennemi; que les patrouilles étaient répandues dans la ville où l'on avait allumé des feux de distance en distance au milieu des rues, afin de tout voir et surtout afin d'éviter les surprises. On tint conseil à l'heure même : car tous les officiers du divan, ou étaient revenus de Scutari avec le grand-seigneur, ou étaient venus l'attendre au sérail aussitôt qu'ils avaient appris son prochain retour, par le départ de la galère qui avait été le chercher. Les plus sages s'écrièrent qu'on avait perdu trop de temps pour ne pas profiter de celui qui restait; qu'il fallait, sans tarder, rassembler autant de troupes que le sérail et les odas pourraient en fournir; qu'il fallait armer tout ce qui aurait du zèle et du courage, et attaquer les rebelles, tandis que leur nombre n'était pas considérable. Ce parti, approuvé du grand-visir, fut proposé au grand-seigneur dans l'instant même; mais ce prince répondit : » Où trouver des soldats à travers l'obscurité? » Les révoltés sont armés : comment passe- » rons-nous dans leur camp pour appeler » des sujets fidèles? Cinq ou six cents bos- » tangis, autant d'icoglans ou azamoglans

» qui n'ont jamais porté les armes, forment » toute la garde et toute la ressource du sé» rail. Puisque les révoltés sont paisibles » pendant la nuit, attendons le jour. Alors » je leur ferai porter des ordres ou des me» naces qui pourront les dissiper; sinon, » nous déploierons l'étendard de Mahomet; » nous rassemblerons les vrais Musulmans, » et nous opposerons la force à la violence ». Comme tous ceux qui composaient le divan avaient à se reprocher l'état actuel des choses, aucun n'osa blâmer ouvertement le parti auquel l'empereur inclinait.

Dès que l'aurore parut, ce prince envoya un des principaux officiers des bostangis ordonner aux rebelles de se retirer à l'instant même, les menaçant de faire main basse sur tous ceux qui oseraient demeurer. Ils répondirent, sans marquer la moindre crainte, qu'ils étaient assemblés pour le bien de l'état, qu'ils avaient des propositions à faire à leur empereur, et qu'ils ne quitteraient point les armes qu'on ne leur eût rendu justice. Sur cette fière réponse, on déploya l'étendard de Mahomet, et l'on publia que tous ceux qui viendraient s'y ranger, recevraient vingt-cinq piastres. Comme l'armée des révoltés grossissait à vue d'œil, Patrona Calil

envoya un corps de six cents hommes à quelque distance de l'étendard sacré. Ali, qui commandait ce corps, avait ordre de détourner par des prières, par des promesses et par des menaces, ceux qui paraîtraient disposés à se ranger sous la bannière de Mahomet, et de charger cette troupe en cas qu'elle parût grossir. Cette précaution augmenta le parti de Patrona d'un grand nombre de bourgeois, attirés d'abord sous l'étendard du Prophète, mais qui, réfléchissant sur le bon ordre qui régnait dans la ville malgré la rébellion (car on n'avait pas pillé une seule maison), et sur le mauvais gouvernement dont tout le monde avait à se plaindre, commencèrent à regarder Patrona et ses amis comme les libérateurs de la patrie, et à se ranger sous leurs drapeaux. Personne ne paraissait pour dissiper la troupe des révoltés, qui, par le nombre et par la discipline, commençait à mériter le nom d'armée. L'inaction, le trouble qui régnaient dans le sérail, annonçaient bien la terreur du maître et de tout le divan. Après avoir perdu bien du temps, on avait voulu assembler les bostangis; mais ce troupeau timide était tellement dispersé, qu'on n'en put pas réunir trente,

Les icoglans étaient en si petit nombre, et si peu faits à manier les armes, qu'il n'aurait pas été prudent d'opposer cette faible milice, même au détachement d'Ali, qui, toujours placé devant l'étendard de Mahomet, menaçait le sérail. Le capitan pacha, plus courageux que tous les autres membres du divan, voulut aller rassembler ses lévantis : il donna l'ordre pour qu'on amenât les galères à la pointe du sérail ; il y marcha lui-même. Quatre cents lévantis étaient déja débarqués, et l'on battait la caisse, tant pour rassembler les anciens, que pour en enrôler de nouveaux, lorsqu'on vit paraître sur la grève les petits drapeaux de Patrona. Ce général (nous l'appellerons ainsi dans la suite) n'avait pas perdu un moment depuis qu'il avait appris le mouvement des galères. Deux bataillons, qui s'avançaient en bon ordre, tirèrent à bout portant sur les lévantis, qui n'étaient pas encore formés en bataille. Cette décharge fit tomber trente soldats, et fuir tous les autres. Alors Patrona Calil marchant au capitan pacha, qui ne fuyait pas : « Abdi, » lui cria-t il, pourquoi veux-tu rassembler » des poltrons pour défendre des tyrans ? Je » suis le maître de ta vie ; mais je me sou-

» viens que tu as sauvé la mienne (1) quand
» j'étais lévantis. Un bienfait n'est jamais
» perdu. Il ne tiendra qu'à toi de demeurer
» capitan pacha, si tu veux commander de
» braves gens et servir ta patrie : mais il
» faut jurer sur ton sabre la perte des mé-
» chans que nous poursuivons. » La circonstance était pressante : Abdi, après s'être lié par le serment qu'on exigeait de lui, rassembla comme il put ses fugitifs pour les joindre aux révoltés. Il fit transporter les canons du port à leur armée, qui était toujours en bataille sur l'Atméidan.

Quoique le sérail ne fût point encore investi, la frayeur y était générale. Le grand-seigneur envoya une seconde fois à l'Atméidan l'officier des bostangis, qui avait déjà parlé aux révoltés, pour leur demander ce qu'ils voulaient, et quel était le but de leur assemblée. Patrona Calil, Muslu et Ali, répondirent unanimement qu'ils exigeaient qu'on leur livrât vivans le mufti, le grand-visir, son kiaïa, le caïmacan, et le réis-effendi, et qu'ils ne quitteraient les armes que trempées dans le sang de ces cinq proscrits. Comme

(1) Abdi avait empêché Patrona d'être pendu pour un vol.

la réponse du grand-seigneur tardait, et qu'il fallait de l'argent pour faire subsister l'armée, Patrona Calil envoya piller les maisons des cinq ministres. Tout l'or et l'argent qu'on y trouva passèrent dans les mains de celui que les révoltés avaient créé defterdar, et les meubles précieux furent à l'instant même vendus à vil prix. Ces cinq maisons ne furent pas les seules exposées au pillage; quelques-unes des créatures des proscrits éprouvèrent le même sort, mais toujours par l'ordre de Patrona. On pilla aussi le logis du gouverneur de Galata et de Pera, deux quartiers qui ne sont presque habités que par des chrétiens et des juifs. Patrona, qui voulait plaire à tous, ordonna que l'argent trouvé chez le gouverneur serait jeté par les fenêtres, afin, disait-il, de rendre aux infidèles les rapines et les extorsions que ce voleur avait faites sur eux. Jamais on n'avait mis autant d'ordre dans un pillage. Les chrétiens, qui craignaient toujours de prendre quelque part aux émeutes, furent invités et presque contraints par les janissaires chargés de démeubler la maison du gouverneur, de venir ramasser sous ses fenêtres les pièces d'or et d'argent qu'on y jetait sans en rien réserver.

Cependant la réponse du grand-seigneur

n'arrivait point, et personne ne sortait du sérail. Sur la fin du second jour, Patrona crut qu'il était temps de le bloquer. Il y porta son armée; mais il fit publier auparavant que tous les bouchers, boulangers, et autres marchands de denrées nécessaires à la vie, eussent à rouvrir leurs boutiques, et que ceux qui seraient convaincus d'avoir fait la moindre violence à l'un d'eux, seraient empalés sur l'heure. Il publia aussi que, pourvu que les chrétiens ne fissent aucun attroupement, et ne parussent prendre aucune part à l'événement actuel, il ne leur serait point fait de violence. Patrona prit cette précaution, parce qu'on avait publié que l'empereur songeait à réclamer le secours des chrétiens. Enfin l'officier des bostangis, qui avait toujours porté les paroles de l'empereur aux révoltés, vint leur dire de sa part qu'il déposerait les ministres dont ils croyaient avoir lieu de se plaindre; mais que la loi lui défendait de faire périr le mufti, et qu'il ne se déterminerait jamais à ordonner le supplice des autres ministres qui l'avaient bien servi. Les révoltés répondirent à l'instant qu'ils consentaient qu'on sauvât les jours du mufti, pourvu qu'il fût envoyé en exil, mais qu'ils arracheraient les quatre autres minis-

ties du sérail, si on s'obstinait à les leur refuser. Les trois chefs, qui savaient que l'empereur n'avait jamais rien vu que par les yeux de ceux qu'ils avaient condamnés, espéraient que ses refus constans leur donneraient bientôt lieu de le détrôner lui-même. Ils voulaient conduire par degrés les révoltés à ce dernier coup. Se souvenant qu'Achmet avait fait mourir ceux qui l'avaient fait asseoir sur le trône de Mustapha, ils ne prévoyaient pas plus de faveur pour eux mêmes. Patrona disait à ses amis qu'il ne faut jamais remettre dans le fourreau l'épée qu'on a tirée contre son souverain. Leur étonnement fut grand au milieu du troisième jour, lorsqu'ils commençaient à prendre des mesures pour forcer le sérail, de voir tout à coup les portes s'ouvrir, et les quatre cadavres des proscrits portés sur des brancards, précédés de l'officier des bostangis, qui leur annonçait la condescendance du maître, et qui leur réitérait de sa part l'ordre de se séparer.

Le grand-seigneur, conseillé par ses femmes et par ses eunuques, avait espéré que cet acte de faiblesse apaiserait la sédition, et en effet, beaucoup de révoltés jetant des cris de victoire et d'actions de grâces, paraissaient vouloir quitter l'armée, lorsque

Patrona et ses plus fidèles confidens s'écrièrent que le cadavre qu'on leur donnait pour être celui du visir, ne l'était pas effectivement; qu'ils croyaient le reconnaître pour celui d'un forçat des galères, assez ressemblant à Ibrahim; qu'il y avait de la trahison, et qu'ils avaient demandé les quatre ministres en personnes, et non des cadavres méconnaissables qu'on avait pu supposer. Ils ajoutèrent aussitôt que le long règne d'Achmet III n'avait que trop prouvé qu'il était incapable et indigne du trône, qu'ils voulaient sultan Mahmoud pour leur souverain. Le nom de Mahmoud, répété dans les rangs, retentit bientôt de toutes parts, et parvint jusqu'au sérail.

On pourrait s'étonner que trois hommes de la lie du peuple eussent conduit cette révolution avec autant d'adresse que de fermeté, s'ils n'avaient pris des conseils de l'iman de Sainte-Sophie, prédicateur de l'empereur, qui était ennemi secret de son maître et du mufti, parce qu'on lui avait refusé une des deux dignités de cadilesker. Cet homme, sans paraître ni révolté ni mécontent, avait guidé les trois chefs dans les démarches de modération qui leur avaient gagné le peuple. Il avait mis dans leur conduite toute la suite

qu'on y avait admirée, et il avait été un instrument de la rébellion d'autant plus dangereux, que personne n'avait observé ses mouvemens, ni même ne les avait soupçonnés. Zadi effendi (c'était le nom de cet iman) entra dans le sérail aussitôt qu'il eut entendu les cris des révoltés qui proclamaient Mahmout; et affectant un chagrin qu'il n'éprouvait pas, il dit à quelques pachas qui étaient assemblés sous un kiosk, que la déposition d'Achmet était inévitable; que depuis trois jours les révoltés s'en étaient occupés; qu'ils avaient dirigé leurs démarches avec un artifice qui ne laissait aucune ressource à l'empereur; que tout le peuple était prévenu, et que la mort des quatre ministres ne faisait qu'enhardir ceux qu'on avait prétendu apaiser. Zadi, en exagérant le mal, n'eut pas de peine à persuader ce qu'il voulut à des esprits déjà trop disposés à la crainte. Ils virent d'ailleurs toutes les issues du sérail gardées, et du canon braqué contre les principales portes. Au milieu du silence morne que les discours de Zadi avaient occasioné, on vint avertir les visirs qu'Achmet ordonnait l'assemblée du divan, auquel il voulait assister. Tous les pachas entrèrent dans la salle, où Zadi les suivit; et comme l'empereur de-

mandait d'une voix altérée si les rebelles étaient toujours dans l'Atméidan, s'ils ne voulaient pas quitter les armes, et ce qu'ils pouvaient désirer encore : « Seigneur, lui dit » l'effendi avec assurance, ton règne est fini; » tes sujets révoltés ne te veulent plus pour » leur maître; ils demandent ton neveu Mahmout à grands cris. Tu te flattes en vain » d'un retour. » A ces mots le prince pâlit ; mais ayant repris ses esprits dans l'instant même : « Que ne m'a-t-on appris plutôt la vé» rité, dit-il? Suivez-moi tous. » Aussitôt il marche à la prison de Mahmout avec tout son cortége, et ayant pris ce prince par la main : « La roue a tourné pour vous comme » pour moi, lui dit-il, en le conduisant à la » salle du divan ; je vous remets le trône que » Mustapha, mon frère, m'a résigné dans » une occasion toute semblable. » Et quand » il l'y eut assis: « Souvenez-vous, lui dit-il, » que Mahomet IV, que Mustapha II, votre » père, que moi-même, nous sommes descen» dus du trône où vous montez, pour avoir » trop cru nos ministres. Qu'aucun sujet ne » prenne sur vous un empire dont il pour» rait abuser. Voyez tout par vos yeux, et » gardez-vous de la mollesse qui nous a tous » conduits à notre ruine. Soyez sévère, mais

» soyez juste. Je vous recommande mes en-
» fans et moi. » Après cet avis, il retourna dans l'appartement d'où il avait tiré son neveu, pour y finir sa vie. Aussitôt on éleva un trône à Mahmoud dans la salle où les empereurs donnent audience aux ministres étrangers.

Cette cérémonie achevée, Mahmoud voulut voir celui qui l'avait fait empereur. Il fit appeler Patrona Calil, qui se présenta devant son nouveau maître en habit de janissaire, les jambes nues, tel qu'il était quatre jours auparavant, lorsqu'il vendait des vieux habits dans les rues. Cet homme, qui du sein de la bassesse avait su porter ses mains jusque sur le trône impérial, annonçait par son extérieur une âme hardie. Mahmoud, éprouvant à sa vue un sentiment d'admiration et de reconnaissance, lui demanda d'abord quelle récompense il désirait : » Su-
» blime empereur, répondit Calil, j'ai ob-
» tenu ce que j'avais le plus souhaité : mon
» pays est délivré des tyrans qui l'oppri-
» maient, et ta hautesse est assise sur le
» trône de ses pères. Mais l'histoire des ré-
» volutions de cet empire m'est trop connue,
» pour que je puisse ignorer ce qui m'attend:
» on m'a dit qu'aucun de ceux qui ont fait

» des empereurs n'est mort dans son lit.
» — Je te jure par les âmes de mes ancêtres,
» répondit le prince, que je n'attenterai
» point à ta vie, et que mon dessein est de
» te récompenser. — Eh bien! puisque ton
» âme est ouverte à la reconnaissance, re-
» partit Patrona, nous t'en demandons un
» témoignage éclatant : abolis sur l'heure
» ces impôts sous lesquels le tyran Ibrahim
» a fait gémir tout l'empire, qui ont occa-
» sioné sa mort et la déposition d'Achmet.
» —Tu seras content, répondit le prince.» Et à l'instant les crieurs furent distribués dans tous les quartiers de Constantinople pour publier l'abolition du nouvel impôt.

Ni Patrona Calil, ni aucun des chefs ne savait lire, par conséquent il était impossible de les décorer d'aucune grande dignité : mais ils obtinrent un crédit sans bornes dont ils abusèrent bientôt. Mehemet Pacha fut fait grand-visir : Achmeth III l'avait choisi avant de descendre du trône. Mahmoud confirma aussi un aga et un kiaïa des janissaires que les rebelles avaient désignés. Le grand-seigneur songeait à gagner l'affection des peuples. Voyant le trésor public plus rempli qu'il ne l'avait été depuis bien des années, et que la confiscation des biens des cinq proscrits

l'augmentait encore, il décida que le présent d'usage aux troupes serait plus considérable que ne l'avait fait aucun de ces prédécesseurs : et quoique la règle voulût que cette gratification ne fût distribuée qu'aux janissaires et aux spahis anciennement enrôlés, Patrona exigea qu'elle le serait aussi aux nouveaux soldats. Ce fut à cette occasion que les désordres commencèrent; car les révoltés qui avaient établi une discipline si exacte pendant la révolution, ne la croyant plus nécessaire lorsque l'empereur fut monté sur le trône, usèrent de leur faveur en en abusant.

On déploya cinq étendards dans l'Atméidan, un pour les janissaires, un pour les spahis, un pour les topggis, un pour les jebeggis, le cinquième enfin pour les lévantis. Tous ceux qui voulaient s'enrôler, ou plutôt qui désiraient avoir part à la gratification, allaient se faire inscrire sous l'un de ces drapeaux. Le peuple y accourait en foule; des hommes que leur âge, leurs infirmités, leur profession devaient écarter de la milice, s'empressaient de venir ravir le bienfait qui n'avait pas été accordé pour eux. Le nouveau lieutenant des janissaires ayant remontré à Patrona Calil, qui autorisait cette déprédation, que les trésors si follement amassés par Ach-

meth III, seraient dissipés plus follement encore, si l'on prodiguait ainsi des gratifications à une foule innombrable de vieillards, d'enfans et d'hommes hors d'état de rendre aucun service, Patrona répondit à la représentation qu'on lui faisait en public, par un torrent d'injures, qui autorisèrent les nouveaux janissaires à mettre en pièces cet officier aux yeux de Patrona même, et la distribution s'acheva avec la même prodigalité et le même désordre. Cette violence commença à éclairer Mahmout sur le danger qu'il y aurait à laisser dans Constantinople ces hommes, qui pourraient lui faire payer trop cher le service qu'ils lui avaient rendu. Le jour qu'il alla à la mosquée du Jub pour y ceindre l'épée d'Othman, il proposa à Patrona Calil, qui l'avait accompagné à cette cérémonie, toujours en habit de janissaire et les jambes nues, de prendre un gouvernement dans la Natolie avec le titre de pacha. Patrona s'en excusait sur sa profonde ignorance. L'aga des janissaires était présent : il crut faire sa cour au prince et à Patrona, en proposant à Mahmout de donner cent mille sequins à celui qui l'avait mis sur le trône, et de le laisser maître de se retirer où bon lui semblerait. « Je n'ai pas besoin d'argent, reprit

le rebelle, puisque toutes les bourses de Constantinople sont à mon service; et, lançant un coup d'œil foudroyant à l'aga des janissaires, il osa lui dire en présence de l'empereur : « Ne vous mêlez jamais de ce qui me re- » garde, si vous ne voulez avoir le sort de » votre lieutenant. » L'aga des janissaires effrayé alla se prosterner devant Patrona, sans proférer un seul mot, et l'empereur souffrit en silence ce manque de respect. Le rebelle, voyant que son maître avait dessein de l'éloigner, redoubla d'audace et de licence, soit pour en imposer, soit pour s'enrichir avant sa disgrâce. Le grand-visir ayant fait publier que le présent étant distribué aux troupes avec une magnificence dont elles devaient être contentes, il fallait qu'elles quittassent les armes, selon la loi qui ne permet pas de marcher armé dans les villes pendant la paix, les rebelles méprisèrent cet ordre; et, quoique le plus grand nombre des janissaires y eût obéi, Patrona, Muslu et Ali se présentèrent tous les jours au divan, armés de larges cimeterres. Ils s'asseyaient familièrement à côté du grand-visir, prononçaient les jugemens au lieu du premier officier de l'empire, et presque toujours malgré lui. Ils distribuaient des emplois pour des sommes

considérables, et ils ordonnaient au grand-visir de nommer leurs créatures, sans que ce premier ministre osât leurs résister.

Peu de jours après que le grand-seigneur eut ceint l'épée d'Othman, Patrona rencontra dans la rue un Grec, boucher de profession, qui lui avait fourni de la viande à crédit avant la révolution, et qui lui avait prêté quelques sommes pendant que les révoltés étaient campés dans l'Atméidan. Cet homme étant venu baiser le bas de la veste de Patrona, celui-ci lui donna mille sequins; et comme le boucher lui exprimait sa reconnaissance : « Ne te soucies-tu pas de vivre » plus long-temps que moi, lui dit Patrona » en riant? Ianaki (c'était le nom du boucher) s'écria que quand l'illustre Patrona, » son bon protecteur finirait sa carrière, il » ne voulait pas respirer un instant après » lui. Eh bien! lui dit le chef des rebelles, » je vais faire quelque chose pour toi. Va dire » au grand-visir qu'il te donne les patentes » de prince de Moldavie, à la place de Gregorio Giffa dont nous sommes mécontens. » Cette souveraineté ne te coûtera que cinq » cents bourses, que tes amis te prêteront. » Le boucher, transporté de joie, courut chez le grand visir avec Muslu, que Patrona y

envoya pour ordonner au premier ministre de faire dresser la patente en faveur d'Ianaki, et de faire préparer la veste de marte zibeline, le sabre et la masse d'armes. Le grand-visir indigné s'empressa de faire connaître à l'empereur cette nouvelle preuve de l'audace et de l'avidité des rebelles. Ce prince, qui n'avait pas encore le moyen de les punir, et qui se souvenait de la parole donnée à Patrona Calil d'épargner sa vie, prit le parti de tout accorder. Le boucher fut revêtu du cafetan et admis à l'honneur de baiser la main de Sa Hautesse; mais il ne devait faire son entrée dans Constantinople et partir pour ses nouveaux états, que lorsqu'il se serait acquitté des cinq cents bourses. Cette obligation, difficile à remplir, ne l'était pas encore lorsque les affaires changèrent de face.

Deux jours après l'audience du nouveau prince de Moldavie, Muslu fit assembler les janissaires, et leur déclara qu'il allait faire la fonction de lieutenant-général de leur corps. Celui qui avait en quelque manière le choix de toutes les dignités, paraissait se borner à une bien petite; mais le parti qu'il prenait de l'usurper, sans vouloir la tenir de ceux qui se seraient fait un devoir de la lui offrir, annonçait qu'il ne s'en tiendrait pas à un

emploi qui le mettrait dans la dépendance des ministres En effet on apprit bientôt après que Patrona voulait déplacer le grand-visir pour en mettre un plus à sa dévotion; qu'il destinait la charge d'aga des janissaires à Muslu, et que lui-même, malgré son incapacité, prétendait être capitan-pacha. Tant d'audace força Mahmout à réclamer l'autorité dont les révoltés ne lui laissaient que l'ombre. D'ailleurs le désordre qui affligeait Constantinople et les provinces, apprenait aux janissaires que la témérité ne suffit pas pour gouverner un empire. Ils commençaient à désirer la tranquillité ; et ceux qui avaient obéi le plus aveuglément à Patrona étaient ceux qui sentaient le plus vivement combien son joug devenait pesant et injuste. Ils n'avaient plus de conseil pour régler leurs démarches. Ce Zadi effendi, qui avait conduit en secret la révolution, s'était détaché des révoltés, depuis que le grand-seigneur avait récompensé ses services par un emploi de kadilesker. Patrona, Muslu et Ali, étonnés de leur pouvoir, n'étaient pas en état de voir qu'ils s'exposaient chaque jour à le perdre. Le grand-visir, et le kan des Tartares, qui était pour lors à Constantinople, enhardirent le grand-seigneur à cette proscription.

Patrona ayant un jour parlé dans le divan d'un ton qui jusqu'alors en avait imposé, mais qui depuis peu de temps inspirait plus d'indignation que de crainte, on convint de se défaire des trois tyrans et de leurs complices (c'était ainsi qu'on appelait les révoltés). Pour exécuter avec sûreté cette espèce de conjuration d'un souverain contre des sujets, il fut résolu qu'on paraîtrait déférer à un ordre que Patrona avait osé donner de n'admettre que peu de monde dans un divan indiqué par lui-même. Trente suivans, que les trois tyrans avaient amenés au sérail, des plus déterminés d'entre ceux appelés les enfans perdus, furent arrêtés sous le porche de la dernière cour, parce que les seuls pachas du banc devaient être admis à cette assemblée avec quelques effendis que leur devoir y appelait. Patrona, Muslu et Ali, reçus dans la salle du divan avec tous les honneurs auxquels ils étaient accoutumés, ne soupçonnèrent point le sort qui les attendait. Ils ne furent point étonnés qu'on les eût séparés de leurs suivans, moins encore de voir dans la salle des officiers du grand - seigneur, qui n'avaient pas droit de s'asseoir parmi les ministres, mais qui étaient supposés devoir porter les ordres qu'on pourrait avoir à don-

ner. A peine eut-on pris place, le grand-visir ouvrit la séance en distribuant, au nom de l'empereur, des emplois aux rebelles et à leurs créatures. Il était convenu qu'à un certain mot qu'il devait prononcer, les chiaoux, qui étaient debout devant les sofas, se jetteraient sur les trois rebelles et sur deux effendis à qui on venait de distribuer des sangiacats, afin de leur faire perdre l'exemption du supplice dont jouissent tous les membres de l'uléma. Les chiaoux plongèrent, à plusieurs reprises, dans le sein de ces cinq malheureux des poignards qu'ils avaient tenus cachés sous leurs vestes; aucun n'eut le temps de se mettre en défense. Lorsque les cinq proscrits furent morts, on résolut de faire mourir ceux qu'ils avaient amenés au sérail. Le bostangi pachi alla dire aux condamnés que les chefs venaient d'être vêtus des pelisses de Samour ou marte zibeline, à l'occasion des pachelies dont le grand-seigneur les avait honorés; que Sa Hautesse voulait aussi les gratifier chacun d'un cafetan; qu'afin que la cérémonie se fît avec quelque décence, il fallait qu'ils entrassent cinq à cinq dans l'intérieur du sérail. Des bourreaux désarmaient et étranglaient ces malheureux à mesure qu'ils se séparaient de leurs camarades. Les derniers ne voyant re-

venir aucun de ceux qui les avaient précédés, soupçonnèrent la vérité et voulurent fuir; mais toutes les portes du sérail étaient bien fermées, et ils furent étranglés comme les autres. . . . .
. . . .
. . . .

Les troubles qui agitent en ce moment la Turquie, sur plusieurs points, et qui en font le théâtre d'une véritable guerre, ne sont pas de la nature de ceux que nous venons de raconter : il s'agit là d'une lutte de nation à nation, de la cause des anciens propriétaires du pays (les Grecs), contre les conquérans (les Turcs).

Depuis la conquête, les Grecs de toutes les provinces étaient extrêmement malheureux : par haine de croyance religieuse, encore plus que par haine de nation, les Turcs les traitaient en esclaves. Les choses étaient poussées au point, disent plusieurs voyageurs dignes de foi, qu'un Turc, pour la moindre altercation, donnait, sans avoir à craindre le plus léger châtiment, la mort à un Grec. Les priviléges accordés à quelques provinces lors de la soumission, étaient ouvertement méconnus et violés.

Dans cet état de choses, les Serviens ré-

Cette promesse désignait assez clairement la Russie ; l'empereur Alexandre la désavoua néanmoins formellement, dès qu'elle fut connue de lui. Après avoir déclaré qu'il ne pouvait regarder l'entreprise du prince Ypsilanti, que comme l'effet de l'exaltation qui caractérise l'époque actuelle, ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté d'un jeune homme, ce souverain prit les résolutions suivantes :

1°. Le prince Alexandre Ypsilanti sera rayé du service de Russie ;

2°. Il lui sera déclaré que S. M. l'empereur désapprouve formellement son entreprise, et qu'il ne pourra jamais s'attendre à aucun secours de la part de la Russie ;

3°. Les ordres les plus précis seront transmis au comte de Wittgenstein, commandant en chef les troupes russes sur le Pruth et en Bessarabie, d'observer la plus exacte neutralité à l'égard des troubles qui ont éclaté dans les principautés, et de n'y prendre, sous quelque prétexte que ce soit, aucune part directe ou indirecte ;

4°. Ces résolutions seront communiquées au ministre de Russie de Constantinople, avec ordre de les faire connaître à la Porte, et de renouveler en même temps auprès d'elle, les assurances franches et loyales qui

lui ont déja été données à l'occasion de la révolte en Valachie. Le baron de Strogonoff déclarera notamment, que la politique de S. M. l'empereur est, et restera étrangère aux menées qui pourraient menacer de troubler la tranquillité de tout pays quelconque; que toute participation à des mouvemens pareils serait contraire à la droiture des intentions de l'empereur, et que, dans ses relations avec la Porte, S. M. n'a d'autre but ni d'autre désir que le maintien et la stricte exécution des traités existans entre les deux puissances.

De son côté la cour impériale d'Autriche prescrivit à son internonce à Constantinople, de s'expliquer dans le même sens, et de déclarer dans les termes les plus rassurans, l'intention sérieuse de S. M. l'empereur, de garantir de toute atteinte les relations de paix et d'amitié entre l'Autriche et la Porte par le maintien inviolable de la foi des traités.

L'insurrection, provoquée par le prince Ypsilanti, n'en eut pas moins lieu, et en peu de jours il se vit à la tête d'un corps d'armée assez considérable, pour se montrer en campagne et braver les troupes turques, auxquelles la garde du pays était confiée. « Habitans de la Moldavie, disait-il dans un pas-

sage de l'une de ses proclamations, nous vous faisons connaître qu'aujourd'hui toute la la Grèce a, avec le secours et la grâce de Dieu, levé l'étendard de la délivrance du joug de la tyrannie, et qu'elle réclame les droits qui lui appartiennent. Je me rends, avec mes compatriotes, là où la voix de ma patrie m'appelle. Je vous donne tant de ma part que de la part de mes compatriotes qui se trouvent maintenant ici, la garantie que vous jouirez d'une parfaite tranquillité, de la sûreté de vos personnes et de votre fortune. Aucun ne doit s'inquiéter de nos mouvemens, car l'administration et le gouvernement de la principauté n'éprouveront aucun changement. La Providence vous a donné en la personne du prince Michel Suzzo, qui vous gouverne actuellement, un défenseur des droits de votre patrie; réunissez-vous à lui. Si quelques Turcs, désespérés, voulaient faire une invasion sur votre territoire, n'en soyez pas alarmés; des forces formidables sont prêtes à les punir. »

De nouvelles bandes de révoltés s'organisèrent dans la Valachie, et virent promptement se réunir à elles des troupes que les boyards avaient levées pour les combattre.

On évaluait ainsi les troupes dont le gouvernement ottoman pouvait disposer dans toute l'étendue de son vaste territoire — *Infanterie* — janissaires, 113, 400; tapadgis, canonniers, 16,000; gumbaradgis, bombardiers, 2000; bostangis 12,000; cadres des régimens organisés et exercés à l'européenne, 20,000; levantis, soldats de la marine, 50,000; corps valaques et moldaves, 6000, méthergis, soldats préposés au placement des tentes, 6000. Total, 224,400. — *Cavalerie* — spahis, payés régulièrement, 10,000; miklagis, cavalerie à la suite des spahis et segbans, gardiens des bagages, 1000; zaims et timariots, cavalerie féodale, 132,000; deghlis, cavaliers volontaires montés à légère, 10,000; serragdis et gehegdis, corps, l'un du train et l'autre des armuriers, qui, en cas de besoin, forment une réserve de 19,000 chevaux. Total 181,000.

Ce fut, dit-on, le 9 mars, que la petite armée du prince Ypsilanti reçut ses drapeaux. Le 11, trois étendards aux trois couleurs, noir, blanc et rouge, furent remis à d'autres troupes insurgées à Jassy. On y voyait d'un côté la croix grecque avec cette inscription : *avec lui nous vaincrons* ! *vive la liberté* !

de l'autre côté était un phénix renaissant de ses cendres.

On put regarder dans les premiers momens, comme une fanfaronade, cette phrase de la proclamation du prince Ypsilanti. *Nous vous faisons connaître qu'aujourd'hui toute la Grèce, avec le secours et la grâce de Dieu, a levé l'étendard de la délivrance du joug de la tyrannie....* elle ne tarda pas néanmoins à être justifiée par l'événement, et l'on apprit que les Grecs, s'étaient aussi spontanément insurgés dans la Morée, la Thessalie et les îles de l'Archipel. Une flottille grecque, formée comme par enchantement, eut bientôt capturé des bâtimens turcs, beaucoup plus importans que ceux dont elle était composée.

La nouvelle de l'insurrection des Grecs produisit d'abord la consternation dans Constantinople; la fureur et la rage vinrent ensuite. Il y eut dans cette capitale, ainsi que dans plusieurs autres villes, des massacres populaires exercés sur les Grecs. Il se fit aussi des exécutions légales, c'est-à dire, commandées par l'autorité. La plus remarquable de toutes fut celle du patriarche grec. Le gouvernement ottoman la motiva per le *fetfa* suivant, attaché au corps de ce vieillard,

lors de son exposition aux regards du public, immédiatement après son exécution :

« Puisque tout chef et autorité, de quelque nation que ce soit, sont chargés du devoir de veiller jour et nuit sur leurs subordonnés afin d'être exactement instruits de leurs actions, et au cas où ils découvriraient quelque chose de criminel, d'en instruire leur gouvernement, les patriarches, qui sont aussi établis comme chefs de leurs coréligionnaires qui vivent sous l'égide du gouvernement impérial, sont spécialement obligés de tenir une conduite fidèle et loyale ; à tous ces titres, ils doivent s'appliquer à connaître les mauvaises intentions du peuple, à prévenir les complots, ou ramener les malveillans par la voie des avis salutaires, ou, en cas de besoin, les faire punir selon les règles de leur religion, et s'acquitter par-là en partie de la reconnaissance qu'ils doivent à la Sublime Porte, pour les nombreuses faveurs et prérogatives dont ils jouissent sous la protection du gouvernement.

» Cependant le patriarche perfide, qui autrefois a donné tant de preuves d'attachement, n'a pu ignorer cette fois les rassemblemens qui avaient eu lieu, et l'insurrection

de sa nation ; insurrection dirigée par quelques gens corrompus que poussaient un esprit de fanatisme ou *des inspirations diaboliques*. Il était donc de son devoir d'informer ceux des siens induits en erreur, que cette entreprise était sans espoir de succès, attendu que des tentatives contre la puissance et la religion mahométanes ne réussiront jamais : depuis plus de mille ans elles jouissent de la protection divine, sous laquelle elles continueront d'être toujours ; ce que leur garantissent *des révélations et des merveilles célestes*. Dominé par la corruption de son cœur, il n'a prévenu ni puni les égarés ; mais il a au contraire, *selon toute vraisemblance*, pris part à l'insurrection, comme chef ; de sorte qu'il est presque inévitable pour toute la nation grecque, dans laquelle se trouvent plusieurs sujets entièrement innocens, d'être totalement détruite et exposée à la colère de Dieu.

» Instruite de cette conspiration tant par la police que par la rumeur générale, la Porte a, par pure pitié, tenté de ramener ces sujets dans la voie du salut, et adressé à cet effet au Patriarche un *buguraldi* contenant les mesures et les résolutions nécessaires,

avec injonction de lancer son anathême sur tous les individus insurgés dans la nation. Mais, au lieu de le faire, et de rentrer lui-même dans son devoir, le traître a été la cause principale des désordres. On a su qu'il était né en Morée, et qu'il a prêté la main aux excès commis dans les districts de Kalawruta. Il est donc devenu la cause de l'extermination dont la colère de Dieu les menace.

» Comme de toutes parts on s'est convaincu de sa trahison, non-seulement envers la Porte, mais envers sa propre nation, *il est devenu urgent de l'expulser de la terre*; *il sera donc pendu*, *pour servir d'exemple aux autres*.

» Dimanche, 19 du mois de Roodscheb, l'an 1236 (22 avril 1821). »

Les insurgés ont été promptement défaits dans la Moldavie et la Valachie. L'action décisive paraît avoir eu lieu près de Dragaschan. Le corps turc, composé à peine de 3000 hommes, à la suite d'un combat désavantageux contre une troupe d'Arnautes et de Pandours, s'était retranché sur les hauteurs voisines. Le prince Ypsilanti, dans la nécessité où il se trouvait de culbuter ce corps, pour avoir seulement quelque liberté dans ses mouvemens, ordonna l'attaque. Il ne comptait pas,

en ce moment, sous ses ordres, moins de 9000 hommes, soutenus par cinq pièces de canon. L'action s'engagea par le feu de cette artillerie et une fusillade générale des Arnautes. Mais les Turcs, remarquant la mauvaise tenue et l'incertitude de ceux qui s'avançaient, rendirent attaque pour attaque. Les Arnautes, postés à l'aile gauche de la petite armée d'Ypsilanti, prirent aussitôt la fuite. Cet exemple fut suivi par les Arnautes et les Pandours qui formaient l'aile droite. Les Grecs, postés au centre, et y composant ce qu'on appelait *le bataillon sacré*, opposèrent seuls une véritable résistance. Ils finirent cependant par succomber, mais le plus grand nombre tomba glorieusement sur le champ de bataille. Ce corps était composé de jeunes Grecs, en partie d'un esprit cultivé. Ils s'animèrent au combat par le souvenir des exploits de leurs ancêtres, les anciens Grecs, et dans la défection du reste de l'armée, ne songèrent bientôt plus qu'à mourir dignes d'eux. Une fuite générale suivit leur défaite et termina l'action.

Un capitaine, nommé Sordak, qui resta le dernier sur le champ de bataille, rassembla quelques troupes, et se forma encore une

fois dans la soirée près de Skevitest; il protégea ainsi jusqu'à Kosta la fuite d'Ypsilanti, qui était resté avec environ 600 hommes en arrière du champ de bataille, et ne fut instruit de la défaite de ses troupes que par la vue de ceux qui fuyaient.

Le temps, extrêmement mauvais, empêcha également la fuite des vaincus, qui se pressaient du côté de la frontière, et la poursuite des vainqueurs. Des torrens de pluie, qui tombaient sans interruption, avaient converti les ruisseaux des montagnes en fleuves qu'on ne pouvait franchir sans péril de la vie; les sentiers étaient impraticables; des couches épaisses de neige couvraient les sommets des montagnes, et rendaient les communications extrêmement difficiles.

Depuis ce temps les insurgés semblent ne plus avoir de corps d'armée en état de tenir la campagne. Retirée par bandes dans les montagnes, une partie d'entre eux en sort de temps en temps pour faire dans le pays de courtes incursions, qui ont pour but de surprendre des détachemens turcs, et de les détruire; le reste, avec les principaux chefs, a passé la frontière, et cherché un asile chez les peuples voisins. Le prince Ypsilanti qui s'é-

tait déterminé pour le territoire de l'empereur d'Allemagne, y a été arrêté, et constitué prisonnier dans une forteresse de la Hongrie.

Ce chef général a attribué la défaite et la dispersion de son armée à la trahison de quelques-uns des siens, secrètement gagnés par les Turcs. Quelque temps auparavant il avait essayé d'en imposer aux mal intentionnés, en faisant passer par les armes ce Théodore, dont nous avons parlé au commencement de ce récit comme de l'un de ceux qui avaient donné le signal de l'insurrection; il paraît que ses sentimens avaient tout d'un coup changé, et qu'il fut convaincu d'avoir pactisé avec les Turcs.

Ceux-ci, au reste, traitent peu favorablement les guerriers qu'ils détachent ainsi de la cause ennemie. Le nommé Caniman Sava, l'un des traîtres désignés par Ypsilanti, arriva à Bucharest, le 18 août, avec environ cinq cents Arnautes. Ayant rencontré cent à cent cinquante fuyards, il les rallia à lui, et les emmena à sa suite, leur promettant une amnistie pleine et entière de la part du séraskier de Braïla. Ils furent cependant, en partie fusillés, et en partie empalés à Bucharest. Les Arnautes, voyant qu'on ne leur réservait pas

un meilleur sort, tentèrent de faire résistance dans des maisons où ils s'étaient retranchés, mais les Turcs mirent le feu à ces maisons, et les Arnautes y périrent dans les flammes. Sava fut bien reçu par le séraskier ; cependant ayant été invité à se rendre le lendemain chez lui, il y fut mis à mort.

Les choses vont tout autrement dans la Morée. Les Grecs y tiennent une attitude imposante. Vainqueurs des Turcs dans plusieurs combats, ils sont sur presque tous les points maîtres du pays, et assiégent leurs ennemis dans les places où ils se sont retirés. Quelques-unes de ces places se sont déjà rendues, et d'autres ne peuvent tarder à en faire autant, si elles ne sont promptement secourues. Enfin les Turcs ont, dans ces parages, perdu l'empire de la mer. La flottille grecque y a battu leur flotte, et s'est emparée d'une partie des vaisseaux qui la composaient. Les Turcs cependant comptent, pour reprendre l'offensive avec avantage, sur plusieurs vaisseaux qui leur ont été envoyés par le pacha d'Egypte, et qui sont heureusement parvenus à leur destination.

Le capitaine grec qui s'est acquis jusqu'à présent le plus de réputation par ses exploits

sur ce point du théâtre de la guerre, se nomme *Odysseus*, Ulysse. Ce nom célèbre dans l'antique Grèce, doit être regardé comme d'un favorable augure, par les compatriotes du nouveau général.

Les Grecs comptent aussi une femme parmi ceux qui font les plus grands efforts pour leur rendre leur ancienne indépendance politique. Cette amazone se nomme Robélina. On rapportait dernièrement dans les papiers publics, qu'aussitôt qu'elle eut appris que le pacha d'Egypte avait l'intention d'envoyer des vaisseaux au secours de ceux que les Turcs ont encore dans l'Archipel, elle mit sur-le-champ à la voile avec quatre vaisseaux de guerre qui lui appartiennent, et suivie de quarante navires grecs qui sont sous son commandement, elle alla s'établir en croisière dans le canal de Rhodes.

Si l'on en croit les mêmes nouvelles, la flotte ottomane qui a essuyé une défaite complète, était composée de dix-sept gros vaisseaux de guerre et de trente-cinq bâtimens de transport. L'escadre grecque ne comptait que trente-quatre voiles. Le combat a duré trois jours; savoir: les 14, 15 et 16 juillet. Les Turcs ont perdu un vaisseau de ligne, deux frégates et d'autres petits bâtimens. Plu-

sieurs autres de leurs navires ont sauté pendant l'action.

On se bat sur terre avec le plus grand acharnement, et la plupart des combattans ne songent pas plus à demander quartier, qu'à le faire. Qu'on en juge par l'extrait suivant d'un rapport de Mohammed pacha, gouverneur de la Morée, au grand-visir, en date du 23 juillet.

« J'informe V. A., est-il dit dans ce rapport, que le 23 juin je suis arrivé devant Livadie, où j'ai campé avec mon armée. Les rajas de cette province avaient égorgé la plus grande partie des Musulmans, violé les femmes, et réduit leurs familles à l'esclavage Ils persistèrent dans leur rébellion, et lorsqu'ils apprirent que des troupes marchaient contre eux, ils réunirent les insurgés des districts environnans avec ceux qui formaient leurs avant-postes en Morée, et se retranchèrent à Livadie. Afin d'éviter la dévastation du pays, et de le traiter avec ménagement, on leur envoya différens parlementaires, qui les engagèrent à détourner le malheur qui les menaçait, et leur déclarerènt que s'ils voulaient se soumettre, la Sublime Porte leur accorderait sûreté et pardon.

» Mais, sans faire le moindre cas de cette

offre magnanime, ils firent entre eux le serment qu'ils ne voulaient plus à l'avenir être considérés comme rajas, et ils commencèrent du château et des retranchemens un feu d'artillerie et de mousqueterie.

» Au point du jour, l'armée se forma sur trois lignes, et le combat commença. La victoire se déclara pour les Musulmans, et la plus grande partie des insurgés furent taillés en pièces. Environ 1000 hommes se sauvèrent dans le château, et 1500 dans les maisons. L'on mit le feu à une ou deux de ces maisons, pour faire jour à l'avant-garde de l'armée, et pouvoir, en cas de besoin, donner l'assaut. Un vent violent qui s'éleva soudainement, propagea l'incendie; les insurgés qui s'étaient réfugiés dans les maisons, et presque la moitié de ces grands et beaux édifices devinrent la proie des flammes : ce n'est qu'avec peine que l'on put sauver celles qui étaient sur la cime de la montagne. Comme le feu menaçait la maison où je me trouvais, je fus obligé de me rendre dans une autre.

» Le jour de mon arrivée devant Livadie, un certain capitaine Dissuvo était sorti de la ville avec plusieurs autres capitaines, et ils avaient réuni une poignée de rebelles dans

un village, à environ un mille et demi de Livadie. Il fallut alors prendre des mesures pour les empêcher de venir au secours des insurgés qui étaient cernés dans la forteresse. A cette fin, je fis attaquer le village avec 2000 hommes. L'ennemi fut complétement battu; 150 morts et autant de blessés restèrent sur le champ de bataille. Lorsque les ennemis qui se trouvaient dans la forteresse virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux, ils se précipitèrent, dans leur désespoir, en bas des remparts. Plusieurs furent tués, d'autres mutilés de la manière la plus horrible. . . . . . .
. . . . etc. . . . etc. . . . »

Ce sont des personnages de la plus haute considération qui ont présidé à l'armement de la Morée, et qui lui cherchent des appuis. La circulaire suivante, adressée aux consuls des puissances étrangères, le 26 mars, en fait foi :

« Attendu que la nation chrétienne et grecque, dit cette circulaire, se voit de jour en jour plus asservie par les Turcs, qui, tantôt d'une manière tantôt d'une autre, cherchent à opérer son extermination, elle a juré de mourir ou de secouer le joug. Pour atteindre ce but, nous avons tous pris les armes pour reconquérir nos droits. Nous sommes

convaincus que toutes les puissances chrétiennes reconnaîtront la justice de notre cause, et ne traverseront point notre entreprise; mais qu'au contraire elles la soutiendront, en se rappelant la célébrité de nos ancêtres. En vous communiquant la présente, nous vous demandons de nous accorder votre bienveillance, et de tâcher de nous procurer la protection de votre cour.

» Signé *Prokopias*, évêque de Kalabrita; *Germanos*, archevêque de Patras; *André Zaimi*, *André Londo*. »

L'empereur de Russie, sans protéger positivement la prise d'armes des Grecs, a rassemblé des troupes nombreuses sur les frontières de la Turquie. Dans cette attitude il somme le gouvernement ottoman, de rentrer, à l'égard de la Moldavie et de la Valachie, dans les limites qu'il s'est prescrites par les derniers traités, et de rendre aux Grecs, dans tout l'empire, le libre exercice des droits que leur attribuent ces mêmes traités; sur ce pied la Moldavie et la Valachie doivent avoir pour gouverneurs, sous la dénomination d'hospodards, des princes grecs, nommés, il est vrai, par la Porte, et l'entrée de ces provinces doit être également interdite aux troupes turques et russes; il faut

qu'en payant les tributs ordinaires, les Grecs, en général, n'aient rien à craindre pour leur vie et leurs propriétés, et qu'on leur fournisse encore un certain nombre de temples, où ils puissent, sans être inquiétés, pratiquer leur religion. D'autres puissances paraissent intervenir dans cette querelle ; mais elles ne peuvent servir la Turquie, qu'en la rappelant à l'exécution des traités invoqués par les Russes, et l'obligeant même à mettre désormais plus de modération, plus d'humanité dans sa conduite envers les Grecs. La religion et la raison d'état le veulent ainsi : ces puissances sont chrétiennes ; elles ne pourraient, sans se manquer à elles-mêmes de la manière la plus indigne et la plus scandaleuse, aider les sectateurs de Mahomet à effacer entièrement le christianisme, c'est-à-dire la vraie religion, d'une partie de la terre où il a régné exclusivement. Abandonner les Grecs à l'horrible tyrannie qu'on a vue dans ces derniers temps peser sur eux, serait, d'un autre côté, les pousser au désespoir, et ce désespoir pourrait produire dans l'immense contrée, connue aujourd'hui sous le nom d'empire ottoman, une révolution violente propre à compromettre par ses suites la tranquillité de l'Europe. Nous ne parlons pas en-

core de la protection particulière que tous les peuples civilisés doivent à la prospérité des nations, chez lesquelles la civilisation a puisé ses premiers principes et ses premiers modèles.

On assure que le gouvernement ottoman, mieux avisé, se prépare, en effet, à donner toutes les satisfactions qu'on a droit d'attendre de lui. Son existence dépend peut-être absolument de la marche qu'il prendra dans ces circonstances difficiles. Les Grecs seuls, dans la position où ils se sont placés en Morée, pourraient le faire repentir de trop d'obstination et de dureté. Que feraient contre des hommes plus nombreux qu'eux, et animés par la religion, l'amour de la patrie et le désespoir, ceux qui, depuis si long-temps, n'ont pas encore pu réduire le pacha de Janina, cet officier rebelle, qui ne leur oppose pour toute défense qu'une poignée de soldats mercenaires, que l'intérêt et la tyrannie attachent à sa fortune? On vante le sultan qui règne en ce moment à Constantinople : on le prétend doué de sentimens et de connaissances, bien supérieurs à ce qu'on a jusqu'à présent trouvé chez les empereurs ottomans; la plus grande preuve qu'il pourra donner de

l'existence réelle de ces avantages dans sa personne, sera la confirmation des nouvelles qui annoncent que sous son empire le sort des Grecs va changer, et devenir aussi doux et aussi prospère, qu'il a été jusqu'à ce jour affreux et déplorable.

Sa première démarche au moment de l'insurrection des Grecs ne dénote pas une prévoyance bien éclairée ; afin de s'attacher les janissaires, il a décidé que des députés de cette milice dangereuse seraient désormais admis dans le divan, et prendraient ainsi part au gouvernement de l'empire. Loin d'élever les janissaires, la politique voudrait que les sultans ne songeassent qu'à les abaisser, pour les réduire peu à peu à la condition des guerriers des autres nations. Ces fiers soldats nè sont par eux-mêmes que trop portés à envahir l'autorité, et si on ne sait les arrêter à propos, il est à craindre qu'ils ne deviennent, dans l'empire de Turquie en général, ce que les mameloucks sont devenus particulièrement en Égypte. Il n'y a pas encore long-temps, qu'eux et les chefs qui les commandent, ont défait et fait des empereurs, et c'est même à cette révolution que le sultan Mahmoud, aujourd'hui régnant, a

dû de s'asseoir sitôt sur le trône : il ne faut pas qu'il oublie que les moyens qui ont servi à le couronner, peuvent aussi, en faveur d'un autre, servir à le renverser du trône.

Sélim III régnait à Constantinople en 1807, lorsque, le vendredi 29 mars, les janissaires s'étant assemblés tumultueusement dans l'Hypodrome, lui firent signifier, *que son règne ayant été constamment malheureux*, ils ne voulaient plus le reconnaître. Ils le reléguèrent ensuite au vieux sérail, et mirent à sa place son neveu qui prit les rênes de l'empire sous le nom de Mustapha IV. Celui-ci ne les garda cependant qu'un peu plus d'une année, une nouvelle révolution, encore toute militaire, l'ayant, le 28 juillet 1808, dépossédé au profit de Mahmoud, aussi son neveu, et alors âgé seulement de quinze ans. Les jours du prédécesseur de celui qui agit aujourd'hui si témérairement, ne furent pas même respectés, et il périt de la main des rebelles. C'est dans l'émancipation des Grecs, habilement ménagée à la suite de leur insurrection, que Mahmoud devait, après de tels exemples, penser à trouver son salut : ce qu'il regarderait comme sa perte, était peut-être une chose dont il pouvait s'emparer pour assurer sa vie et sa puissance? Les Grecs ne

haïssent les Turcs, que parce qu'ils en sont maltraités, et dans l'impossibilité, à peu près démontrée, de recréer leur ancien empire, qui ne tomba qu'après une infinité de morcélemens, ils deviendraient peut-être les soutiens les plus fermes du sultan qui se montrerait leur bienfaiteur.

FIN.

TABLE

DES SOMMAIRES.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES.

